



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

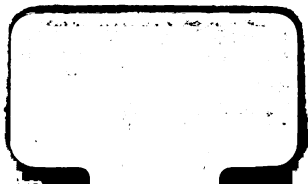
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

N. J. L.



The Marquis of Stafford



TAYLOR INSTITUTION LIBRARY



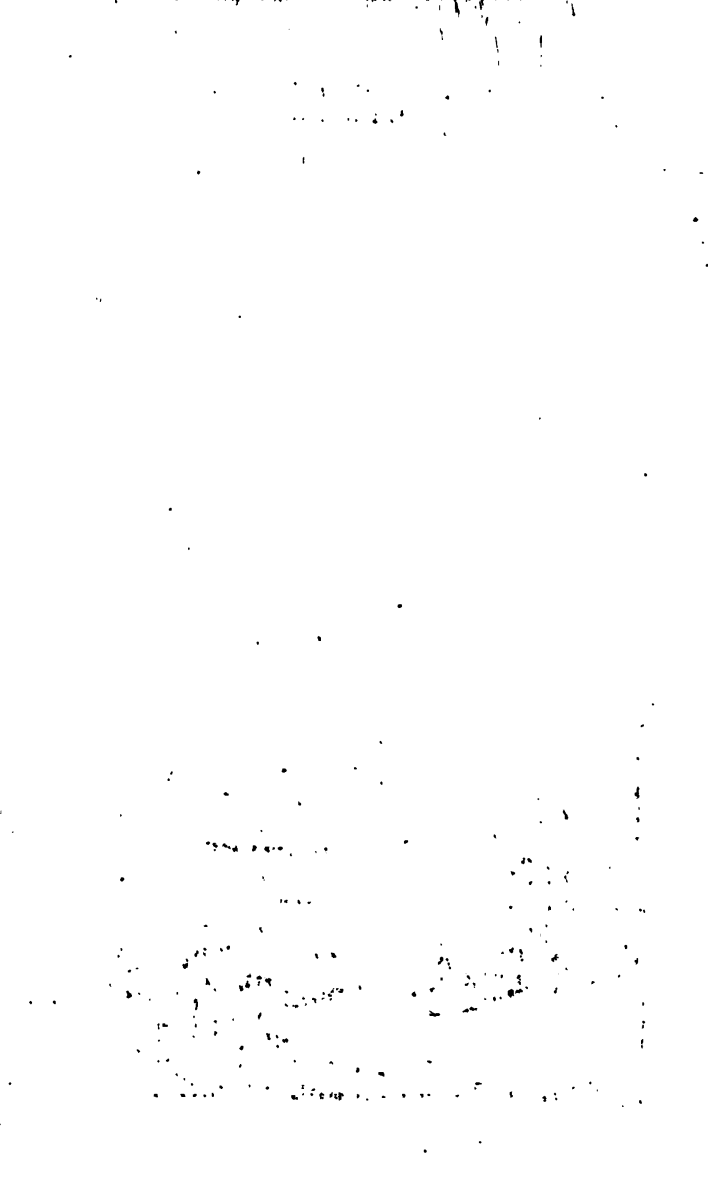
ST. GILES · OXFORD

Vet. F. II A. 1736









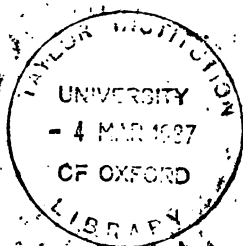


D. Coster inv. et sculp.

BIBLIOTHEQUE
D E
CAMPAGNE,
O U
AMUSEMENS
D E
L'ESPRIT ET DU COEUR.
SECONDE EDITION.
TOME PREMIER.



A LA HATE,
Chez JEAN NEAULME,
M. DCC. XXXVIII.



AVERTISSEMENT

D U

LIBRAIRE.

P*lusieurs Pièces très-jolies se perdent, faute d'être recueillies : c'est vraiment Domage. Aussi tout le monde s'en plaint. Mon Dessein est de remédier à ce sujet de Plainte. Le Public jugera si j'ai bien réussi.*

TA.



T A B L E

D E S P I E C E S

Contenues dans ce

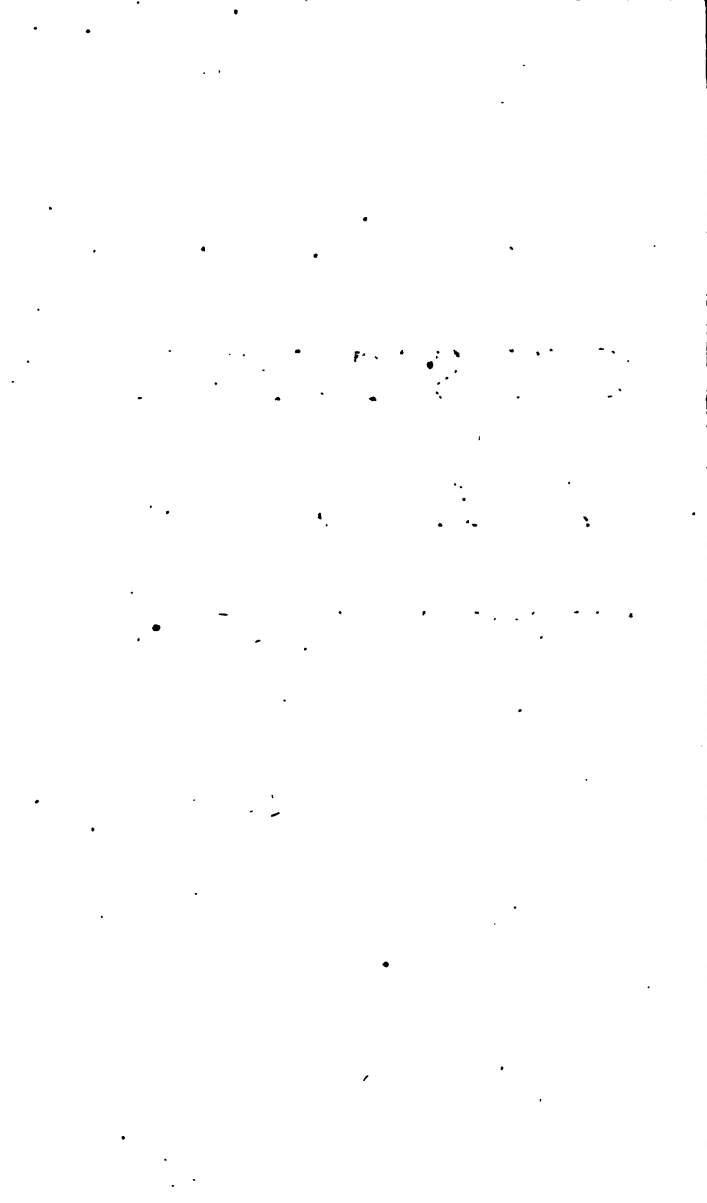
PREMIER VOLUME.

G <i>ustave Vasa</i> , Histoire de Suede. Pag. 1	
<i>La Boucle de Cheveux enlevés</i> , Poëme. 179	
<i>Inés de Cordoue</i> , Nouvelle Espagnole. 213	
<i>Histoire de la Rupture d'Abenamar & de Fa-</i> <i>time.</i> 282	
<i>Le Comte d'Amboise</i> , Nouvelle Galante. 291	
<i>L'Eloge du Vin de Bourgogne.</i> 391	
<i>La Champagne vengée, ou Louange du Vin de</i> <i>Rheims</i> , Réponse à la Pièce précédente. 394	

G U S T A V E

V A S A ,

HISTOIRE DE SUEDE.





GUSTAVE V A S A, HISTOIRE DE SUEDE.

P R E M I E R E P A R T I E.

C'EST du fond du Septentrion que je fais sortir un Héros que la nature forma avec tous les agrémens du corps qui font les Personnes charmantes, & tous les sentimens élevez qui rendent les Hommes extraordinaires. La fortune donna tous ses soins pour achever cet ouvrage. Elle porta Gustave Vasa, dont j'écris l'Histoire, au degré le plus haut où peut aller l'ambition humaine. La Suede sera la principale Scene où je représenterai des événemens si merveilleux, & le théâtre célèbre où les plus horribles tragédies des derniers siècles se soient passées.

Je commencerai par le regne de Suanthon, homme illustre, que ses belles qualitez éleverent sur le Trône. Il arrêta lui seul le bonheur du Danemarc, qui depuis tous les tems étoit en possession de conquérir la Couronne de Suede. Il fut toujours heureux. Le Ciel lui avoit don-

né un Fils nommé Stenon, qui se trouva digne des espérances qu'il en avoit conquës; & comme il vouloit rendre la Couronne héréditaire dans sa Famille, il l'avoit marié avec une Princesse du Sang des derniers Rois, nommée Christine.

Stenon & Christine furent heureux tandis que Suanthon vécut. Le Ciel bénit leur mariage de plusieurs enfans, mais entre autres d'une Princesse, qui dès son Enfance fit admirer en elle un prodige de beauté. Quand Christine se sentit grosse, elle fut obligée de se priver du divertissement de la chasse où elle alloit souvent; & de se réduire dans son Palais à des plaisirs moins violens. Cécile d'Eka tenoit le premier rang dans le Royaume, c'étoit la chere favorite de Christine, comme le Duc de Griphysolme, son mari, étoit le plus fidèle serviteur du Roi.

Cécile se trouva grosse en même tems que Christine. Elles étoient toujours ensemble; & parmi tous ceux qui prenoient soin de les divertir, personne n'y réussissoit comme un jeune Seigneur, nommé Ribergue, qui étoit élevé auprès du Prince Stenon. L'agrément de son esprit, son assiduité auprès de Christine, ses soins à lui procurer tous les jours de nouveaux plaisirs, lui avoient entièrement acquis l'affection de la Maison Royale. Il étoit dans la chambre de Christine lorsqu'elle accoucha, & par une aventure assez bizarre, la Duchesse de Griphysolme, qui s'empressoit auprès d'elle, sentit aussi les douleurs de l'accouchement. Elle se délivra dans la chambre même de la Princesse, & elle mit au jour le fameux Gustave Vasa, & Christine donna la vie à une Fille que j'appellerai la Princesse de Sudermanie, à cause de la confusion que les mêmes noms pourroient apporter dans cette Histoire.

Ribergue prit la petite Princesse entre ses bras,

au

HISTOIRE DE SUÈDE. 3

au moment qu'elle vit la lumière : il sembloit par cette action aller au devant de sa destinée, qui l'attacha par la suite des tems d'un amour inviolable à cette Princesse. Il étoit écrit que ces trois personnes aimeroient, mais d'une manière si peu commune, qu'il n'y auroit point d'exemple d'un sort plus bizarre.

Ces deux aimables Enfans furent nourris & élevez avec de grands soins. L'année d'après ils eurent une petite Compagne qui fut sœur de Vasa, & qu'on appella Cécile comme sa mere. Ils croissoient ensemble, ils avoient les mêmes occupations & les mêmes jeux. Les langes de la petite Princesse furent les premières chaînes de Ribergue ; son berceau vit naître ce prodigieux attachement qu'il conserva toute sa vie.

A mesure que ces Enfans croissoient, ils devenoient plus beaux & plus aimables. La Princesse de Sudermanie étoit un prodige de beauté, Cécile étoit charmante, & Gustave avoit le corps & l'esprit au dessus de ce que l'imagination se peut figurer.

Il donnoit tous ses soins & sa complaisance à la petite Princesse, & l'on remarquoit en elle une violente inclination pour lui. Je passe sous silence mille circonstances étonnantes qui marquoient en toutes rencontres cet invincible penchant. Vasa avoit douze ans, quand le Duc de Griphysolme, plus touché que les autres de l'admiration qu'on devoit à son Fils, en conçut de grandes espérances. Il résolut de l'envoyer dans la Province d'Oerlande, où il avoit la plus grande partie de son bien, pour le faire élever avec un soin digne des idées qu'il se formoit. Pour cet effet il avoit attiré chez lui tout ce que l'Europe avoit de Gens sçavans & habiles en toutes choses, pour donner à son Fils une éducation qui n'étoit pas alors commune aux Personnes du Nord.

Tous les Historiens en ont parlé. Le jeune Vasa fut un prodige de vertu, de science & de politesse. Il se dépouilla bientôt de ce que la nature & le climat pouvoient lui inspirer de rude; & dans un País qui tenoit encore du barbare, on vit un homme que la France même auroit avoué.

Quelques jours avant son départ, la petite Princesse étoit fort triste, & Cécile pleuroit parce que son frere & elle s'aimoient beaucoup. Le jeune cœur de la Princesse lui faisoit sentir des mouvemens qu'elle ne pouvoit distinguer: elle croyoit donner à l'amitié qu'elle avoit pour Cécile, le chagrin que lui causoit le départ de Vasa. Enfin le jour étant venu qui devoit précéder celui de son voyage, la Princesse & lui ne parlerent d'autre chose. La Princesse étoit fort touchée, Gustave au contraire paroissoit fort gai; elle lui en fit mille reproches tout remplis de douceur; je ne puis souffrir, lui disoit-elle, que vous nous voyiez en l'état où nous sommes, votre soeur & moi, & que vous nous quittiez avec une joye qui nous outrage; pourquoi cette gayeté? C'est que je sens, reprit-il brusquement, que je vais me rendre plus digne de l'affection des belles Princeses. Ah! Vasa, reprit-elle, vous êtes bien comme vous êtes, pour posséder la mienne, ne partez point. Hé bien, lui dit-il, si ce que vous dites est vrai, je pars heureux, mais quand je reviendrai, vous trouverez-je la même! Je vous le promets, reprit-elle, avec une précipitation qui sembloit en être l'augure: après cela ils s'embrassèrent tous trois, & se jurèrent une amitié éternelle.

Le Duc de Griphysolme conduisit lui-même son fils, & le remit entre les mains de ses Maîtres. Ils le rendirent un homme achevé pendant les six années qu'ils l'instruisirent. Il inter-

HISTOIRE DE SUEDE. 5

terrompit ses études par de premières actions de valeur, où il la fit éclater contre des rebelles qui s'étoient soulevés.

Mais pendant qu'il mit si bien à profit le tems d'un exil si précieux, la Princesse devenoit une personne incomparable, & Ribergue en devenoit aussi plus amoureux. J'ai déjà dit qu'il étoit de grande naissance : j'ajouterai que sa Maison avoit senti tant d'attaques de la fortune, qu'elle n'avoit plus de ressource qu'en sa vertu; & à dire vrai, si la vertu seule avoit pû faire le rétablissement des Familles, la sienne auroit dû tout espérer de lui.

Ribergue avoit beaucoup d'esprit, de probité, d'honneur & d'intrépidité, qui marquent si bien le caractère des ames héroïques. Il avoit donné mille marques de sa valeur, & les emplois considérables qu'il possédoit, étoient encore beaucoup au dessous de ce qu'il avoit mérité; il étoit généreux en toute rencontre, fier dans les occasions où il falloit avoir de la fierté; il avoit la franchise & la liberté des anciens Cimbres, & il étoit d'une fermeté dans ses sentimens qui passe tout ce qu'on pourroit croire. Avec ces qualitez il étoit encore de la plus belle représentation qu'on sçauroit voir. Sa taille étoit au-dessus de celle du commun des hommes; il avoit de grands cheveux blonds & frisez qui descendoient jusqu'à sa ceinture; il avoit l'air majestueux & doux, la physionomie spirituelle & sage; son visage étoit fort agréable; & tout ce qu'il faisoit, avoit le don de plaire. J'ai marqué qu'il aimait la Princesse dès qu'elle vit le jour: cet amour augmenta à mesure qu'elle croissoit; & sans qu'il eût jamais dit positivement à la Princesse qu'il l'aimoit, elle s'en trouva instruite, presque avant qu'elle sçût ce que c'étoit que l'amour. Il l'aprivoisa aussi de bonne heure; non à dessein de surprendre son in-

nocence , mais dans la vûe de l'accoutumer à ses sentimens épurez , & d'empêcher au moins qu'un cœur qu'il prévoyoit ne pouvoir être à lui , ne pût être par inclination à nul autre.

Il étoit fort souvent auprès d'elle , & aux heures qu'elle étoit avec ses Maîtresses , il s'y trouvoit pour adoucir ce que ce caractère a de dur & de sévère , & par ses manières douces & insinuan-tes , il apprenoit plus de jolies choses en un moment à la Princesse , qu'on n'auroit pû faire par la méthode ordinaire des gens qui étoient destinez à cet emploi. Son principal soin étoit de lui former des sentimens dignes d'elle & de la plus haute vertu. A dire vrai , il n'eut pas de peine à la conduire dans un chemin où elle entroit naturellement ; elle étoit née avec toutes les dispositions qu'il falloit pour la rendre accomplie. Son esprit avoit une douceur charmante , toutes ses actions étoient accompagnées d'une modestie qui pénétoit les âmes malgré qu'on en eût , & qui imposoit un respect que les plus barbares lui auroient rendu sans contrainte ; mais au milieu de tant de perfections , Ribergue étoit embarrassé d'un fonds de tendresse infini qu'il remarquoit dans le cœur de la Princesse ; il ne la trouvoit point encore appliquée , elle aimoit ses parens , sa Religion , ses amis , ce qu'elle devoit aimer : Que faire donc d'un penchant à aimer qu'elle sembloit avoir de réserve , & qui éclatoit visiblement dans tous ses sentimens ? Le pénétrant Ribergue , qui adoroit tout ce qu'il voyoit d'admirable dans la Princesse de Sudermanie , étoit au désespoir de cette source de tendresse qu'il prévoyoit bien devoir être mise un jour à quelque usage.

Dans cette pensée il s'entretenoit souvent avec elle sur ce sujet ; & comme le jeune Gustave lui avoit causé des craintes , & qu'il avoit lû cent fois

fois dans le cœur de la Princesse, qui ignorant elle-même ses sentimens, ne s'en méfioir point, ni de la curiosité de Ribergue, qui avoit conçu de véritables soupçons. Il voulut se servir de l'absence de Vasa pour effacer ce qu'une forte inclination auroit pû former : mais qu'il devoit bien connoître par lui même, que ce sont des coups du Ciel que rien d'humain n'est pas capable de détruire !

Ses conversations avec la Princesse étoient aussi fréquentes qu'il vouloit, parce que le Roi & Christine, qui l'aimoient & qui connoissoient sa sagesse, étoient bien-aisés que la Princesse le vît & profitât de ses conseils.

Vous êtes toute admirable, lui disoit-il souvent ; gardez-vous de gâter tant de faveurs précieuses que le Ciel vous a départies, par une foiblesse qui seroit moins pardonnable en vous qu'en toute autre : vous avez l'ame tendre ; que je prévois de malheurs pour vous ! Si vous aliez aimer quelqu'un, que feriez vous de votre esprit & de votre délicatesse ? Où trouveriez-vous en toute la terre un homme qui fût digne de vous ? Helas, poursuivoit-il ensuite, si c'est un arrêt du Ciel que vous aimiez, vous aimerez sans doute malgré mes raisons ; ont elles jamais empêché l'amour ? ajoutoit-il encore : hélas ! qui en a plus que moi pour ne vous pas aimer, vous êtes pourtant adorable ; & cette raison devoit m'empêcher d'élever mon cœur jusqu'à vous : Vous n'êtes pas faite pour moi. Qui entre toutes les beautés de la terre peut mieux que vous mériter nos affections & nos hommages ? Dieu peut-il encore former une personne qui vous égale ! & cependant toute belle, toute vertueuse & toute parfaite que vous êtes, je suis coupable, & trop coupable de vous aimer ; tant de trésors ne me sont pas destinés : non, ajoutoit-il avec un soupir,

& quand vous descendriez jusqu'à moi, je suis trop jaloux de votre gloire pour souffrir que vous puissiez m'aimer de la manière que je vous aime. Aimez les Sciences, aimez les beaux Arts, aimez les Actions vertueuses; gardez-vous pour le Roi qu'on vous destine pour époux, & aimez alors par devoir, ce que vous recevrez par obéissance. Mais, Ribergue, lui disoit la Princesse, il me semble qu'il vous est plus aisé de me parler comme vous faites, que de pratiquer vous-même de si salutaires maximes: puisque vous me regardez de la manière que vous le dites, pourquoi vous êtes-vous laissé surmonter à l'amour? Ne devez-vous pas juger par vous-même qu'il n'est pas possible de vaincre une inclination puissante que les Astres mettent dans notre cœur? Ah! croyez-moi, Ribergue, si toute votre Philosophie a échoué contre un tel écueil; que ne devrai-je point craindre, moi qui suis jeune, & d'un sexe à qui toutes les foiblesses sont naturelles! C'est de la sorte qu'ils s'entretenoient, & Ribergue ajoutoit toujours, qu'il n'y avoit point de mortel digne d'elle; la voulant conduire de cette manière à des degrés d'élevation, d'où son cœur ne pût rien voir qui pût la mériter. Mais si Ribergue montrait tant son amour à la Princesse, jamais nul autre qu'elle n'en eut la connoissance, hors la seule Cécile, à qui la Princesse en fit part. Cet Amant sincère & désintéressé fut un Amant respectueux & discret: la plus grande passion du monde ne fut jamais connue que de la personne qui la causoit.

Ce fut en ce tems que Suanthon mourut, & que Stenon fut élu Roi. Il ne fut pas long-tems paisible dans ce nouvel établissement. A peine avoit-il goûté une année entière les douceurs de la Royauté, qu'il la voulut rendre trop absolue sur un Peuple qui désiroit maintenir la liberté

berté de sa Nation. La Suede se divisa en deux partis : l'un fut pour le Roi , & l'autre contre lui : il se disposa à combattre les rebelles ; & le Duc de Griphysolme manda son fils, afin qu'il pût signaler cette grandeur de courage , dont il avoit déjà donné de si belles marques dans un âge peu avancé.

Le jeune Gustave revenoit à grandes journées vers Stocholm ; il eut envie de voir si Cécile sa sœur pourroit le reconnoître ; il fit part de son dessein à la Duchesse sa mere , & la supplia de trouver bon qu'il la vit pour la premiere fois à une belle Maison de campagne qu'elle avoit , & qui n'étoit qu'à une journée de la Ville. La Duchesse approuva ce que son fils souhaitoit , & pressée aussi bien du violent desir de le voir de quelques heures plutôt , elle se disposa d'aller l'attendre à cette Maison qu'il lui marquoit. La Princesse de Sudermanie , qui ne sçavoit rien de ses projets , ne put consentir à voir partir Cécile avec sa mere ; & comme la Duchesse avoit ses raisons de ne la pas laisser auprès de la Princesse , la Princesse en eut de si bonnes , qu'elle fit consentir la Reine à lui permettre d'aller pour trois ou quatre jours avec la Duchesse de Griphysolme.

Elles partirent donc sans autre équipage que celui de la Duchesse ; la Princesse n'ayant avec elle que deux de ses filles , & les femmes dont elle ne pouvoit absolument se passer.

Gustave arriva seul avec deux Ecuyers , ayant envoyé toute sa Maison droit à Stocholm. Il vit sa mere dans son appartement , qui fut charmée de sa beauté & de sa bonne mine ; & comme elle avoit conçu le dessein de l'embarasser , après les premières caresses qu'elle donna à un fils si aimable , elle lui dit , que Cécile avoit amené avec elle une de ses amies ; qu'il les verroit ensemble ,

pour connoître si le sang lui pourroit faire distinguer sa sœur; & qu'elle vouloit avoir le plaisir de voir aussi si Cécile le reconnoîtroit; que pour cet effet elle l'alloit faire passer pour un Seigneur Allemand qui alloit à la Cour, & qui étoit recommandé au Duc son mari.

La Duchesse, ayant ainsi disposé son fils, passa dans l'appartement de la Princesse, à qui elle conta, qu'un jeune Etranger de grande qualité venoit d'arriver; & que comme il seroit quelque tems à la Cour, elle lui conseilloit de lui cacher ce qu'elle étoit, & de passer pour une Compagne de Cécile, afin de tirer ensuite quelque plaisir de l'étonnement où il seroit quand il la reverroit à Stocholm dans le rang qu'elle tenoit. La Princesse accepta avec joye ce que lui proposoit la Duchesse, & dès qu'elle eût diné, elle se rendit avec Cécile dans une galerie où la Duchesse s'entretenoit avec le feint Etranger: mais auparavant elle avoit donné tous ses ordres à ses gens, afin que la Princesse ne fût pas connue.

L'abord de ces trois personnes eut quelque chose de très-surprenant: on ne vit briller que de la joye dans toute la contenance de Cécile, comme par un instinct secret. Gustave fut frappé de respect & d'admiration à la vûe de ces personnes: il jeta d'abord les yeux sur sa sœur; il ne la considéra que légèrement; il les arrêta avec surprise sur la Princesse de Sudermanie, & il les y attacha avec une attention digne de la merveille qu'il considéroit. La Princesse parut céder en ce moment à la force de son étoile. Tous ces petits mouvemens qu'elle avoit sentis en tant de sortes & en tant d'occasions pour Gustave, se ramassèrent tous pour former une passion, où toute sa vertu ne fit qu'une foible résistance.

Elle rougit en regardant Vasa, son émotion fut

si vive , que n'étant pas maîtresse d'elle-même , son embarras fut extraordinaire.

Il se fit un silence très-long en cette occasion. La jeune Cécile le rompit la première ; sa mere , après avoir présenté l'Etranger , étoit repassée dans son Appartement.

On parla de plusieurs choses : Vasa s'expliquoit avec une grace qui enlevoit les ames , il y avoit de l'esprit & de la galanterie en tout ce qu'il disoit. La Princesse conserva sa douceur & ses manières honnêtes , mais elle parla peu , & la conversation fut entre Gustave & Cécile. Après quelques heures qu'ils eurent été ensemble , la Princesse revenant à elle avec une langueur toute charmante : mais ne vous ai-je jamais vû , lui-dit-elle , & n'avez-vous jamais été à Stocholm ? Cette demande pensa embarrasser Gustave : il crut dans ce moment que la Princesse étoit sa sœur , & il le souhaita , parce qu'elle paroissoit plus parfaite que l'autre : je ne sçais pas où nous pourrions nous être vûs , repartit-il , mais si j'avois jamais vû une si belle personne que vous , j'aurois grand tort si je l'avois oubliée. Je suis comme vous , dit Cécile à la Princesse , j'ai quelque idée de cet Etranger , & il faut sans doute que par quelque ressemblance il nous rappelle une image que le tems n'a pas entièrement effacée.

C'est ainsi que ces deux personnes retrouvoient quelques traits du jeune Vasa , dans le visage du bel Etranger. Le soir quand elles se furent retirées , Cécile ne parla que de lui , tant qu'on déshabilla la Princesse , qui pendant tout ce tems ne disoit pas un mot ; mais quand elle ne fut plus entre les mains de ses femmes , menant Cécile sur une terrasse dont la vûe s'étendoit sur la mer , elle s'appuya sur la balustrade , & fut quelque tems sans rien dire ; & regardant enfin la sœur de Vasa avec une action toute passionnée : Ah ! Cécile , lui

dit-elle, que vient faire ici ce fatal Etranger ! ne vous étonnez pas , poursuivit elle , vous avez vû ce que j'ai vû : jamais homme ne fut semblable à celui-là ; quel port , quelle beauté , quel air majestueux ! je n'ai jamais vû rien de si surprenant. Il est vrai , dit Cécile , que cet Etranger est incomparable , il me fait tout-à-fait souvenir des tems héroïques , & je m'imagine que Thésée & Achille étoient faits comme lui ; je dirai bien plus , dit la Princesse de Sudermanie , je dirai que votre frere devoit être fait comme lui , ou qu'il doit être semblable à votre frere. J'ai eu la même pensée que vous , repartit Cécile : plutôt à Dieu que mon frere fût comme lui , ou qu'il fût mon frere ! J'en serois bien honteuse , repliqua la Princesse : hélas ! ma chere Cécile , si vous voulez que je vous ouvre une ame qui ne vous a jamais rien caché , je vous avouerai qu'il ne m'est pas possible de dissiper le trouble que cette funeste vûë y a apporté. A peine ai-je considéré l'Etranger , que j'ai senti une agitation que je n'avois jamais sentie ; un frisson qui a couru par tout mon corps m'a glacé , j'ai brûlé le moment d'après ; j'ai voulu parler , un saisissement de cœur a retenu ma langue , & je me suis trouvée dans un si pitoyable état , que j'ai cru mille fois mourir de confusion. Que voudriez-vous donc que je devinssé si c'étoit votre frere ? Ah ! ce n'est point mon frere , dit Cécile , je n'ai rien senti de semblable à ce que vous me dépeignez : à vous dire le vrai , j'ai été un peu émuë à sa vûë ; mais ne seroit-ce point que les personnes extraordinaires font naître à leur aspect je ne sçais quoi qui trouble ? Non , ce n'est pas mon frere ; je n'ai point eu des mouvemens si vifs que vous , & la nature m'auroit menée plus loin que vous n'avez été. La Princesse soupira , & ne répondit point. Cécile se tut aussi ; mais après , re-

pre-

prenant la parole avec quelque vehemence: que je suis folle, reprit-elle! ah! Madame, que je vous plains! je commence à connoître votre mal; & si je ne me trompe, c'est le commencement d'une inclination dominante: mon Dieu, que vous me faites de pitié; elle se tut encore: enfin la Princesse tournant sur elle de grands yeux tout remplis de larmes. Ah! Cécile, lui dit-elle, que je vais être malheureuse! car enfin tout ce qui se passe dans mon âme s'est fait sentir d'abord avec tant d'empire & de violence, qu'il ne m'est pas permis de l'ignorer. J'avois toujours craint le plaisir que j'avois pris à voir votre frere durant mon enfance, je rappellois mille petites choses; je n'avois pû l'oublier; mais je ne me souviens plus de rien, tout est effacé par la vûe de cet Etranger, ou plutôt de ce fatal ennemi du repos de mes jours. Ma chere Cécile, continuoit-elle, ne m'abandonnez pas, faites-moi bien hon-
 te de ma foiblesse, il faut fuir l'Etranger, l'évi-
 ter à Stocholm. Et comment le pourrez-vous fai-
 re, lui dit Cécile, votre rang vous exposera tou-
 jours à ses yeux? Je le traiterai froidement &
 sans distinction, dit la Princesse. Vous serez tou-
 jours honnête, repartit Cécile, & puis, que fe-
 riez-vous de votre air doux & souriant? non,
 Madame, ce ne seront pas les dehors que vous
 déguiferez, la bienséance les règle tous: c'est
 pour le dedans que je crains, pour ce pauvre
 cœur que vous allez gêner, en lui faisant une
 contrainte continuelle; je connois votre vertu,
 vous voudrez à tout moment lui sacrifier une in-
 clination que vous ne croirez pas qui lui puisse
 être compatible; que je voudrois, continua-t-elle,
 que cet Etranger fût réservé à la gloire de
 vous servir, qu'il fût Fils de Roi, & que Stenon
 le dût choisir pour son gendre! Que dites-vous?
 dit la Princesse: quels souhaits faites-vous? Non;

Cécile, non, ces heureuses destinées ne sont pas faites pour moi : mais enfin, quoi qu'il arrive, l'Etranger ne triomphera jamais de ma foiblesse ; il ne sçaura jamais les avantages ; en quelque état que le sort me réduise, j'aurai toujours ma gloire devant les yeux, & je ne serai jamais qu'à celui à qui le Roi mon Pere me donnera.

Comme elle en étoit-là, on vint appeller Cécile de la part de sa mere, qui pressée par Vasa, lui avoit avoué qu'elle étoit sa sœur, & que l'autre étoit la Princesse de Sudermanie. Cécile fut transportée de joye d'avoir un frere si grand & si aimable, & après mille caresses qu'elle réiteroit toujours, elle courut à la chambre de la Princesse pour lui faire part de son bonheur. Je ne sçais, lui dit-elle, en ouvrant le rideau de son lit, si vous ne me trouverez pas indiscrete, & si je dois vous dire tout ce que je sçais. Ah ! je le devine, reprit la Princesse, en se tournant de l'autre côté : vous avez trop de joye, c'est votre frere : que je suis misérable ! Il est vrai, dit Cécile, c'est mon frere, votre sort en est-il plus mauvais ? Oui, sans doute, reprit la Princesse, il est pire qu'il n'étoit, ce n'est pas que je me défie de vous, vous êtes toujours ma chere Cécile, c'est à dire, la plus fidelle & la plus sage personne qui fut jamais, je n'ai point peur que l'affection que vous aurez pour votre frere vous fasse trahir l'amitié que vous avez pour moi ; non, ce n'est pas-là ce qui m'embarasse ; mais que voulez-vous que je fasse de Vasa, je le verrai à tout moment, il faudra recevoir ses respects ; être gracieuse pour lui, & cependant toujours en garde contre moi-même, pour lui cacher de mes sentimens ce qu'il y peut avoir de trop favorable pour lui ; encore s'il étoit ce même Etranger que nous voyions il n'y a qu'une heure, j'aurois espéré qu'il s'en seroit retourné, & que je lui

HISTOIRE DE SUEDE. 15
aurois été indifférente ; mais ici je ne puis rien
désirer que de garder un silence éternel, com-
me je le garderai sans doute.

Gustave demeurera toujours parmi nous , & je
le verrai incessamment , l'amitié qui est entre nos
familles passera jusqu'à lui , il en aura pour moi ,
& moi , continua-t-elle , je n'en aurai que trop
pour lui : ô Ribergue , s'écria-t-elle , voici le
trait fatal que vous avez tant appréhendé !

Après cela la Princesse embrassa Cécile & la
congedia : le lendemain elle vit Gustave , & par
une force d'esprit bien au-dessus de son âge , elle
se rendit si bien maîtresse des sentimens de son
cœur , qu'elle ne lui laissa rien paroître que ce
qu'elle devoit avoir pour le fils du Duc de Gri-
physolme.

Toute la Cour admira le jeune Vasa , & la joye
universelle que causa son retour ne fut troublée
que par les prompts préparatifs de guerre , &
par la mort de la Duchesse sa mere. La Reine
prit Cécile au Palais , & ce malheur l'attacha
encore plus fortement à la Princesse de Suder-
manie.

Le Roi marcha contre les Rébelles , & les
défit par-tout où ils l'osèrent attendre. Vasa se
signala , & il fit des actions si belles qu'elles mé-
riteroient un détail particulier. La défaite des
Vaincus leur mit le désespoir dans le cœur : ils
appellerent Christierne , Roi de Danemarc , à
leur secours. L'avis que le Roi Stenon en eut ,
l'allarma : de tout tems cette Couronne devoit
craindre le progrès des armes de celle de Dane-
marc : c'étoit pour la vingt-troisième fois qu'el-
le avoit été subjuguée.

Le Roi de Danemarc arriva avec une puis-
sante Flote à la vûe de Stocholm , il fit cet
admirable Siège dont toute la terre a tant parlé ,
& il étoit prêt d'emporter la Ville , quand Ste-
non

non arriva pour la secourir. Ses troupes étoient belles , & si lestes , que leur seule contenance fit lever le siège au Roi de Danemarck , & l'obligea à se rembarquer bien vite : mais la fortune ne lui fut pas plus favorable sur mer que sur terre ; il fut attaqué d'un vent contraire , qui retint trois mois ses Vaisseaux dans le Port. Stenon , au lieu de profiter d'une disgrâce si bizarre qui lui livroit absolument son ennemi , eut la grandeur d'ame d'être touché de sa misere , & delui envoyer offrir la paix à des conditions si avantageuses pour Christierne , que s'il eût été Vainqueur , il ne les auroit pas pû faire meilleures pour lui. Le Roi de Danemarck , qui ne s'attendoit pas à un traitement si favorable , accepta la paix , & la ratifia comme l'on voulut. Stenon le reçut dans Stocholm , & lui donna tous les rafraichissemens dont il eut besoin.

Le Roi de Danemarck étoit le plus bel homme qui fut dans le monde. Il étoit fait pour donner de l'amour ; mais ce corps si charmant renfermoit une ame exécrable en cruauté , & souillée par toutes sortes de vices. Il y avoit long - tems qu'il aimoit une misérable qu'on appelloit Sigisbrite , & dont je parlerai ailleurs : cette femme avoit beaucoup d'esprit , du reste c'étoit un monstre d'abomination , & bien digne d'être l'unique objet des amours infames de Christierne : cependant ce Prince si prévenu pour cette cruelle femme , & qui avoit fait éclater sa passion pour elle par des marques si extraordinaires , conçut un autre amour , & se trouva capable de l'unir dans son cœur barbare avec celui qu'il avoit pour elle. Les regards modestes de la jeune Princesse de Sudermanie assujettirent cette ame sanguinaire : il sut aimer à la fois la plus vertueuse Princesse du monde , & la plus impudique femme qui fut jamais ; tant il est vrai que cet injuste Prince

pou-

pouvoit accorder en lui-même les choses les plus incompatibles. Dès qu'il vit cette Princesse, il l'aima, & dès qu'il l'aima, il ne conçut que des desseins finistres & criminels; il partit dans la résolution de les exécuter en toute manière.

Après qu'il s'en fût allé, Stenon ne pensa qu'à jouir du repos qu'il lui laissoit par la paix qu'il venoit de conclure; mais pour s'assurer ce repos & le rendre durable, il résolut d'attacher plus étroitement le Duc de Griphysolme à ses intérêts: il étoit tout-puissant dans le Royaume, il lui avoit rendu mille services considérables. C'étoit le plus important ami du feu Roi Suanthon. Il considéra, qu'en lui donnant la Princesse sa fille pour femme, il l'engageoit par-là à soutenir les droits de son Fils, qui n'étoit qu'un enfant; afin que s'il venoit à manquer un jour, il pût le mettre en sa place, & le faire regner sur les Suédois. Dès que Stenon eût pris ce dessein, il en fit part à la Reine sa femme, & le communiqua au Duc de Griphysolme, qui le reçut avec un respect & une reconnoissance proportionnez aux honneurs où l'on l'élevoit.

Mais que cette nouvelle, quand elle se répandit, fut reçûe différemment! Gustave, qui n'avoit point senti d'amour pour la Princesse, qu'il aimoit & qu'il réveroit comme quelque chose de divin, sentit beaucoup de satisfaction de voir l'élevation où ce mariage alloit porter sa Famille. Ribergue, qui ne croyoit rien au monde digne de cette Princesse, étoit dans une mélancolie qu'il ne cachoit pas, & que la Princesse accompagnoit de ses larmes, que toute sa sagesse ne pouvoit refuser à son désespoir. Mais Cécile étoit véritablement irritée de ce qu'on destinoit à son Pere, un bien qu'elle avoit toujours désiré à Vasa.

Je ne puis souffrir que vous soyez au Duc de Gri-

Griphysolme, Madame, lui disoit-elle; si un mortel pouvoit aspirer jusqu'à vous, ce bonheur ne devroit jamais être dû qu'à mon frere. Votre Frere! reprit tristement la Princesse, & le mérite-t-il mieux que le Duc? A-t-il pris pour moi d'autres sentimens que ceux de l'estime? Mais enfin, quoiqu'il ne m'aime point, je ne puis me résoudre d'être à un autre: considérez encore à qui l'on me donne, au Pere de celui que j'aime; croit-on que j'aye assez de vertu pour suivre un devoir si cruel? Non, ma chere Cécile; non, cette vertu est trop médiocre pour un effort si extraordinaire. Allons trouver le Roi, il a d'autres enfans qui peuvent servir à sa politique; avouons-lui ma foiblesse, & après cela ensevelissons ma honte au pied des Autels, au service desquels je me vouërai, & offrons un cœur à Dieu que le seul Vasa a été capable d'occuper dans le monde. Mais, Cécile, comment l'a-t-il occupé! vous le sçavez; vous le sçavez, reprenoit-elle, fondant en larmes, desirs déraisonnables, actions reprochables, regards indiscrets, rien ne m'a trahi. Vasa même ignore jusqu'au moindre de mes sentimens. Quoi! se récrioit-elle encore, je serois à son Pere! le Pere de mon amant me posséderoit!

Ce fut de cette sorte qu'elle se tourmenta durant deux ou trois jours; enfin, Cécile trop pénétrée de la douleur de la Princesse & de la sienne propre, prit la hardie résolution de la secourir. Elle connoissoit la vertu de son Pere, elle sçavoit combien il avoit eu d'amour pour sa femme, qui l'aimoit chèrement, & qui avoit une grande tendresse pour elle. Dans la parfaite connoissance qu'elle avoit de toutes ces choses, elle fit une généreuse trahison à la Princesse, en avouant à son Pere l'état de son cœur. Le Duc usa des lumières qu'il reçût en homme sage, & qui

qui songeoit plus au bonheur de son fils qu'au sien propre: il envisagea tout d'un coup que sa fortune étoit telle, que rien durant sa vie ne pouvoit humainement la renverser; qu'il n'étoit pas de même de celle de Gustave, qu'il falloit l'assurer par un mariage si important, & qui devenoit si nécessaire par les raisons que sa fille lui avoit dites. Il alla donc trouver Stenon, & sans délibérer davantage, il lui dit tout ce qu'il avoit résolu de lui dire, & sut lui représenter tant de choses pleines d'utilité & de bon sens, qu'il fit consentir le Roi à tout ce qu'il voulut; mais, pour des raisons secrètes, ils convinrent qu'on ne publieroit pas si-tôt ce changement d'époux pour la Princesse, qu'il instruiroit dans le particulier son fils, & que la Reine prendroit soin de porter les ordres du Roi à la Princesse sa fille. Elle ne fut pas si surprise quand elle les reçut, qu'elle l'auroit été si elle ne s'y fût pas attenduë. Cécile l'avoit averti de ce qu'elle avoit fait, & de ce qui se passoit d'heureux pour elle.

La Reine l'envoya chercher dans son cabinet, & ne lui parla qu'en présence de Vasa. Ma fille, lui dit-elle, quand ils furent l'un & l'autre devant elle, le Roi a changé de sentimens, il ne vous destine plus au Duc de Gryphsolme; comme je vis avec plaisir votre soumission & votre respect pour la volonté du Roi, lorsqu'il vouloit vous donner cet Epoux, je verrai les mêmes marques d'obéissance, quand vous sçavez qu'il n'est plus de cet avis, & que c'est Vasa qu'il choisit pour le Mari que vous devez avoir. Vous vous troublez, ma fille continua-t-elle, je sçais que vous vous deviez attendre d'être la compagne d'un Roi, c'étoit avec plaisir que je vous destinois au Trône; mais tel est le sort des Princeses, l'intérêt de l'Etat en dispose toujours souverainement. Gustave a les vertus d'un Prin-

Prince; s'il n'en a pas la naissance, c'est à ses pareils que les grandes destinées sont ouvertes, le feu Roi votre Ayeul naquit éloigné du Trône: son courage l'y porta; & après tout, la Royauté ne fait pas tout le charme de la vie. On peut être heureux dans une condition privée; & la douceur de ne point quitter vos parens, une mere qui vous aime, une Cour qui vous adore, être à un Epoux que vous connoissez, avec qui vous avez été élevée; croyez-moi, toutes ces choses valent bien la fortune de commander ailleurs: Toutes les raisons de la Reine étoient bonnes; elle n'avoit pas aussi de peine à persuader la Princesse; elle l'en convainquit par la réponse qu'elle lui fit. Cependant Vasa, qui avoit tout sçu par son pere, quoiqu'il fût sans amour pour la Princesse, avoit senti quelque plaisir pour le choix que l'on faisoit de lui, en lui destinant la plus belle personne qui fût dans le monde. Un jeune homme est rarement indifférent pour une chose qui lui promet tant de gloire & tant de plaisir; il fut prosterné aux pieds de la Reine tant qu'elle parla, & se traîna de cette manière aux genoux de la Princesse, qu'il regardoit avec un respect infini. La Reine les embrassa tous deux, & les laissant ensemble: je vous laisse, mes enfans, leur dit-elle, songez à vous aimer, & à mériter d'être heureux, en aimant la vertu par-dessus toutes choses.

Vasa fit éclater ses transports devant la Princesse, les prenant lui-même pour des sentimens d'amour; & la Princesse préoccupée par le sien, le crut aussi-bien que lui, parce qu'elle le désiroit. Elle s'abandonna à toute l'innocence de ses desirs, & les voyant si heureusement autorisés, elle en laissa assez voir à Gustave, pour faire la félicité de tout autre que lui.

Ils vivoient heureux: Gustave étoit persuadé qu'il

qu'il aimoit la Princesse, & elle sentoît & croyoit tout ce qu'il falloit pour sa pleine satisfaction. Ribergue étoit le seul misérable. La Princesse lui avoit fait confidence de l'état de ses affaires; & en enviant la fortune de Vasa, il ne fit jamais rien pour la détruire. Il déplorait en secret la violente passion de la Princesse. Il voyoit que Vasa étoit fort éloigné d'en sentir une pareille, & il démêla assésent les sentimens d'admiration, d'estime, & de respect qu'il avoit simplement pour elle.

Ils en étoient en ces termes, quand on apprit à la Cour de Suède que le Roi de Danemarck s'étoit mis en chemin pour venir à Stocholm. Il manda à Stenon que c'étoit pour le visiter, & lui demander en personne la Princesse de Sudermanie pour le Prince de Danemarck. La Princesse fremit à cette proposition, & son malheur voulut qu'elle fut acceptée. Après bien des délibérations, le Conseil de Suède conclut, qu'il ne falloit point s'attirer sur les bras un si puissant ennemi que Christierne; qu'il falloit livrer la Princesse. Le Duc de Griphysolme même fut de cet avis, & espéra retrouver l'alliance du Roi dans d'autres filles qu'il avoit.

Christierne fut reçu du Roi Stenon avec un accueil digne de la Majesté de son Hôte. On employa les fêtes & tout ce que le luxe fournit de plus galant & de plus magnifique pour le divertir. Christierne, qui ne venoit que pour accomplir des desseins détestables, ne demandoit la Princesse pour son fils, que dans la pensée de ravir cette innocente proie, pour exécuter toutes les horreurs qu'il méditoit. Il ne la trouva que trop embellie pour se confirmer de nouveau dans ses pernicioeux projets. Il ne put s'empêcher de donner des marques de mépris & de haine au Duc de Griphysolme, qu'il regardoit comme

me son rival , dans la croyance où il étoit avec tout le monde, que sans la proposition du mariage du Prince de Danemarc , le Duc auroit épousé la Princesse ; mais , il ne put aussi cacher son amour pour la Princesse : il en donna des témoignages si visibles , qu'ils allarmerent la Reine , qui en tira aisément l'aveu de la bouche de la Princesse. Cette habile femme , qui , par un sentiment secret & judicieux , prévint dès-lors tous les malheurs qui pouvoient suivre un amour si fort à craindre , voulut éclaircir le Roi , qui prenoit pour tendresse de Pere tout ce que Christierne faisoit.

La Reine , par une invention admirable , & dont une fameuse Princesse se servit quelques années après elle , fit mettre dans la chambre de Christierne une Sarbacane , par où elle n'apprit que trop ses horribles intentions ; en effet , elle sçut qu'il vouloit donner la Princesse à son fils , & surprendre son innocence , ou bien s'il la trouvoit aussi vertueuse qu'il avoit lieu de le craindre , de se défaire de la Reine sa femme & du Prince son fils , pour la faire monter dans son lit & sur le Trône.

Le Roi Stenon fut épouvanté de tout ce qu'il venoit d'apprendre , il avisa assez précipitamment avec le Duc & quelques-uns de ses amis , aux moyens les plus prompts & les plus sûrs pour se défaire d'un si dangereux hôte , & pour colorer le refus qu'il lui vouloit faire de sa fille ; pour ce sujet , on fit naître des difficultez sur le jeune âge du Prince de Danemarc. Stenon dit , qu'il vouloit garder sa fille jusqu'à ce que le Prince fût en âge de l'épouser. Christierne , qui se douta bien que Stenon avoit changé , & qu'on ne cherchoit qu'à rompre honnêtement avec lui , voulut aussi payer d'adresse , & donner ruse pour ruse. Il feignit donc d'être content , & arrêta toujours ce prétendu Mariage ; il redoubla ses caresses &

& ses honnêtetez pour la Famille Royale & pour tout le monde en général, & mit tout en pratique durant ce tems-là, pour tâcher d'enlever la Princesse, mais elle étoit trop bien gardée pour cela. La Reine ne sortoit plus du Palais; & Christierne, voyant que les moyens lui en étoient absolument interdits, résolut d'enlever le Roi Stenon au lieu de la Princesse, sachant bien que quand il seroit en sa puissance, il lui seroit aisé d'avoir ensuite la Princesse. Ainsi donc ce barbare résolut de violer tous les droits de l'hospitalité; il fit les apprêts d'un superbe festin qu'il vouloit donner sur son vaisseau au Roi Stenon, la veille de son départ.

Dès le matin il envoya prier en cérémonie le Duc de Griphysolme, & trois autres des premiers Seigneurs du Royaume, afin qu'ils lui aidassent à recevoir le Roi quand il arriveroit dans son vaisseau. Le Duc, qui dans le dessein qu'il avoit pour l'agrandissement de son fils, lui cedoit déjà tous les honneurs, se réserva pour accompagner Stenon, & envoya Vasa avec les trois autres Seigneurs au Roi Christierne. A peine furent-ils dans son vaisseau, que, sans garder de circonspection, ses Gardes se jetterent promptement sur eux, & les désarmèrent. Le jeune Vasa, qui vit leur action, eut le tems de porter la main à son épée, & la tirant brusquement, il eut le loisir de se mettre en défense. Ce jeune Lion ne s'effraya point de voir tant d'épées tournées sur lui; il abattit de trois coups trois des plus insolens qui s'approchèrent; & s'élançant en furieux jusques sur Christierne même, il auroit par un coup heureux terminé tous ses desseins, si on ne se fût opposé à la valeur: tout ce qui étoit-là se jeta au devant du Roi, qui échappa ainsi à la fureur de ce hardi jeune-homme. C'est ainsi, lui crioit-il, que tu commences tes dé-

tes-

testables projets. Acheve, Roi barbare, & ne crains pas la justice du Ciel ; & quand il se vit accablé par le nombre, pris & désarmé ! O Dieu, dit-il, n'abandonnez pas Stenon, & sauvez l'innocente Princesse de Sudermanie.

Quand Christierne eut fait charger de chaînes ces quatre Seigneurs, il alla d'un aussi grand sens froid que s'il ne s'étoit rien passé au devant de Stenon, qui venoit peu accompagné se livrer à lui ; mais Stenon, remarquant quelque trouble dans la contenance de ceux qui accompagnoient le Roi de Danemarc, & n'y voyant point les quatre Seigneurs qui l'avoient précédé, se douta de la trahison : il demanda où ils étoient ; & pour toute réponse, le Roi de Danemarc fit faire main basse sur tout ce qui accompagnoit le malheureux Stenon. Ce Prince se défendit avec une valeur & une prudence admirables. Le Duc de Griphysolme fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme de son expérience ; mais, leurs efforts auroient été inutiles, & ils auroient succombé enfin sous le nombre des perfides Danois, si la Reine, toujours prévoyante & soupçonneuse, n'eut envoyé Ribergue qui étoit demeuré auprès d'elle, & qui, haïssant naturellement le Roi de Danemarc, avoit évité de suivre le Roi ; mais la Reine lui commanda d'y aller accompagné, désapprouvant le petit nombre de gens que le Roi avoit pris avec lui. On ne put arriver plus à propos que fit Ribergue : il trouva les choses au plus mauvais état où elles pouvoient être. Furieux, il se jeta par-tout où le péril étoit extrême, & par-tout il changea le sort des armes, & tourna si absolument l'avantage de son côté, qu'il sauva le Roi Stenon, défit Christierne, & le contraignit de regagner à la hâte ses vaisseaux, & de mettre au plus vite à la voile ; ainsi ce perfide Roi en rem-

remporta que la honte de ses desseins. Il emmena les quatre Seigneurs Suedois, qu'il mit dans la Forteresse de Copenhague, où Vasa vécut pour être réservé à une destinée glorieuse, & les trois autres moururent d'affliction & de misere.

Ce Roi barbare fut désespéré d'avoir manqué son entreprife; la vûe de son infame Sigibrite qu'il aimoit, ne le consolait point de la perte qu'il croyoit avoir faite de l'illustre Princesse qu'il aimoit aussi. Il entretenoit toujours ses commerces dans la Suede avec le parti mécontent, qui, ravi des semences immortelles de guerre que la perfidie des Danois venoit de semer, rappella par la Gothie le Roi de Danemarck, & lui ouvrit ainsi le chemin pour se rendre maître de toute la Suede.

Il marcha par terre, & vint avec une puissante armée contre l'infortuné Stenon, qui ne pouvoit lui en opposer qu'une bien différente en nombre. La Reine, qui vit tous les perils qu'il y avoit à redouter, courut au plus dangereux; elle crut devoir éloigner & sauver la cause innocente de tant de maux; elle songea à cacher l'admirable Princesse de Sudermanie, & en cas de malheur, de l'empêcher de tomber jamais en la puissance de l'injuste Roi de Danemarck.

Elle la fit partir secrettement, accompagnée de sa Gouvernante, de deux ou trois femmes de qualité & de Cécile, & la confia au plus vertueux de tous les hommes. C'étoit Ribergue qu'elle choisit pour la garde d'un dépôt si précieux; il ne lui étoit pas moins cher qu'à la Reine, & il avoit un double intérêt à le lui conserver. Le lieu de leur azile fut dans la Dalecarlie, Province grossiere, & dont les peuples simples & naïfs n'étoient point du tout civilisez.

Cependant Stenon marcha contre Chrissièrne,

& lui présenta la bataille : ce malheureux Prince fit des actions miraculeuses : il étoit par-tout à la tête des siens , secondé vaillamment du Duc de Griphysolme ; mais enfin ce Roi infortuné , après des efforts de courage au dessus de ce qu'on en pourroit dire , fut blessé si dangeusement , que ses gens l'emportèrent hors du combat ; & par cette retraite donnerent la victoire au Roi de Danemarc. Elle fut complète , & par la mort de Stenon , & par le peu de résistance qu'on lui fit. La nouvelle de ce malheur ne parvint que trop tôt aux oreilles de la Reine Christine. Cette courageuse Princesse , après avoir donné aux premiers mouvemens de sa douleur cet accablement qu'elle produit dans l'ame la plus ferme , songea à sauver les précieux restes de la Maison Royale , & après avoir tenté vainement la fuite en Pologne , elle tourna ses pas vers la Moscovie , où elle trouva une retraite paisible pour le reste de ses jours.

Le Roi de Danemarc avança cependant vers Stocholm : il y entra avec autant de facilité qu'il auroit fait dans Copenhague ; il pensa mourir de douleur , quand il n'y trouva pas la Princesse de Sudermanie. La rage qu'il eut de ce qu'un bien qu'il cherchoit par des voyes si violentes lui étoit échappé , lui inspira une telle fureur , qu'il résolut de la repandre sur tout le Royaume. Il fut d'abord établi Roi paisible ; les cérémonies de son Couronnement s'y firent avec une pompe funèbre qui cachoit les plus détestables desseins ; tous les Grands du Royaume y assistèrent , attirés par la feinte douceur du Roi de Danemarc. Après sept jours de jeux , de tournois , de courses de bague , & de bals , le Roi fit un festin royal à tous les grands Seigneurs , qui fut terminé par cette horrible tragédie dont tous les

Hic.

Historiens ont parlé, & qui fit frémir tous les Peuples de la Chrétienté. Le banquet fut arrosé par le plus noble sang de Suede. On commença cette exécution barbare par l'illustre Duc de Griphysolme, qui avoit toujours été un sujet de haine & de jalousie au Roi de Danemarc, par les prétentions qu'il avoit eues pour la Princesse de Sudermanie; on fit périr toute la Noblesse; on n'épargna pas les Têtes sacrées, & les Autels ne purent servir d'azile à leurs Prêtres vénérables. Le Peuple ne fut pas mieux traité; & la Ville de Stocholm ne fut plus qu'un vaste cimetiere, où la fureur & l'insolence des Danois avoit exercé la plus sale brutalité. Tirons le rideau sur un acte de cruauté si inouï. Les Provinces en frémirent, & d'un commun accord, les deux Partis qui avoient été jusqu'alors opposés se réunirent; c'est-à-dire, les restes infortunés des amis de Stenon, & ceux qui lui avoient été contraires, & qui avoient appelé le monstre qui venoit de repandre tant de sang. Ils jurèrent tous sa perte & le recouvrement de la liberté; ils s'assemblerent avec une diligence qui n'est pas croyable dans un tumulte pareil; comme ils étoient en peine d'élire un Chef qui les conduisît & qui les vengeât; ils virent parmi eux un Guerrier de haute apparence, qui leur fit un discours qui leur arracha les larmes des yeux, sur l'inhumanité que le barbare Roi de Danemarc avoit exercée contre leurs Concitoyens & contre leur País, & qui les anima de telle sorte, que, sans délibérer un moment, ils élurent cet Inconnu, & le prièrent brusquement de les mener droit à Stocholm. Il ne perdit pas un moment, & profitant de cette belle ardeur, il chassa en peu de tems le Roi de Danemarc de la Suede, qui s'en allant, exerçoit par-tout des cruautés effroyables; & ayant appris que ce vaillant

Chef étoit Ribergue, & se trouvant dans une de ses terres près du Monastere de Neaval, il massacra toute son innocente famille.

Dès que le Roi Christierne fût hors de la Suede; les Suedois, contens d'en avoir chassé l'ennemi, posèrent bas les armes, & chacun se retira chez soi; bien que les Places du Royaume fussent encore remplies de garnisons Danoises, & que le Roi de Danemarc eût laissé dans Stocholm un Vice-Roi, nommé Théodore, de sorte qu'il étoit encore le maître de la Suede.

Ce fut en vain que Ribergue leur remontoit leur lâcheté, que le plus fort étoit fait, qu'ils le suivissent seulement, & que dans peu il ne resteroit pas un Danois en Suede, & qu'il rendroit leur País tranquille comme il l'avoit été autrefois. Ils furent sourds à ses paroles, & préférèrent la servitude & l'oïiveté à tout ce qu'on leur en put dire. Ainsi Ribergue fut contraint de les abandonner: il se retira où son amour l'appelloit, & fut essuyer les larmes que la déplorable Princesse de Sudermanie donnoit tous les jours au malheur de sa Maison.

Il est tems d'aller trouver Gustave dans la Forteresse de Copenhague, où il étoit en prison; ignorant les disgraces de sa famille & de son País; & comme la premiere destinée de son cœur fut marquée en Danemarc, je vais faire ici une description des principales personnes dont j'ai à parler.

La Cour de Danemarc étoit en ce tems-là, sans contredit, la Cour la plus galante & la plus polie qui fût dans tout le Septentrion. La Reine Elisabeth, la plus aimable des Sœurs de l'Empereur Charles-Quint, y avoit répandu un air de politesse & de galanterie. Cette Princesse étoit fille du plus beau Prince que la terre eut jamais porté, elle étoit aussi parfaite-
ment

ment belle ; elle avoit une vertu , un esprit , & une douceur incomparables. Avec ces qualitez , elle n'étoit point aimée du monstre qu'on lui avoit donné pour époux. Il suffisoit qu'elle fût vertueuse ; c'étoit assez pour la haïr. Cette Princesse avoit eu un fils & deux filles du Roi son époux. Le Prince étoit fort jeune , ainsi l'on ne pouvoit fonder rien de certain sur lui.

Les Princeses étoient deux miracles de beauté , toutefois avec quelque différence. Dorothee avoit tout l'éclat que les blondes ont accoutumé d'avoir , & toutes les aimables qualitez que l'on peut désirer en une Princesse. J'en dirai davantage de Christine : c'est ainsi que s'appelloit la Princesse dont j'ai tant à parler. C'étoit la beauté la plus surprenante , la plus vive , & la plus majestueuse que l'on eut jamais vû ; à quinze ans elle étoit de la taille la plus belle , fort menuë , un peu moins grande que la Princesse de Sudermanie : comme elle , elle avoit de grands yeux noirs , & les cheveux de même couleur ; Christine n'avoit pas l'air si brillant , mais elle l'avoit aussi majestueux , elle avoit joint en sa personne toute la beauté de son Pere & de son Ayeul. Elle avoit les regards touchans de l'Archiduc & le sourire charmant de Christierne ; les graces avoient formé toute sa personne , & ses actions les plus négligées attiroient & enlevoient les cœurs ; elle avoit un esprit tout divin. Toute l'Europe avoit concouru à la rendre parfaite. L'Empereur son oncle lui avoit envoyé tout ce que l'Espagne avoit de bon pour l'instruire. Ferdinand lui avoit donné de ce que l'Allemagne pouvoit lui donner. La Reine de Hongrie lui avoit envoyé tout ce qu'elle avoit pû , & par son commerce elle lui avoit communiqué tout son esprit. Marguerite Duchesse de Savoye lui avoit prodigué la délicatesse d'Italie , & Eleo-

nor d'Autriche lui faisoit part de toute la galanterie & de la politesse de France. Elle parloit routes les langues de ces divers Païs; elle avoit auprès d'elle tous les maitres qu'on lui avoit pu envoyer de France; elle sçavoit toutes les agréables Sciences que l'on peut sçavoir: je ne la représente que comme elle étoit, & tous ceux, qui ont quelque connoissance de l'Histoire, sçavent bien que je ne parle que suivant la vérité.

Après la peinture que je viens de faire, ma main a peine d'en tracer une autre qui lui est opposée. Je quitte de si brillantes couleurs, & n'en puis trouver d'assez noires pour représenter Sigibrite. Elle étoit née en Hollande, dans la lie du Peuple, & parvenuë par des moyens extraordinaires au rang de Maitresse du Roi de Danemarck; c'étoit une femme de quarante-cinq ans, grande, blonde, d'une beauté effrontée, qui avoit l'esprit méchant, cruel, intéressé, & un ascendant effroyable sur celui du Roi. Il n'est pas nécessaire de parler des autres personnes qui composoient la Cour de Danemarck: je dirai seulement qu'Eric Banner, jeune Seigneur des plus considérables, & cousin-germain de Gustave, étoit parssitement bien fait, & avoit mille charmantes qualitez qui le rendoient un des hommes du monde le plus aimable.

Ce fut lui qui, en arrivant à Copenhague, demanda au Roi, sur sa parole, Vasa, offrant de le représenter toutes les fois qu'on le voudroit. Le Roi lui accorda sa demande, à condition d'une somme dont il convint que Vasa lui payeroit pour sa rançon dans le tems qu'il voudroit lui rendre la liberté; & qu'en attendant il seroit sur la parole d'Eric dans Copenhague, & qu'il lui seroit permis de paroître à la Cour.

Eric, syant obtenu une réponse si favorable & si peu attenduë, courut ou vola droit à la Forteresse

teresse pour délivrer son cousin , & pour lui porter en même tems les tristes nouvelles de la désolation de sa Patrie. Vasa eut d'abord quelque joye de sa liberté ; mais ensuite , quand il eut appris tant d'horribles actions de Christierne , il ne s'en voulut servir que pour punir ce monstre , & pour le payer de tous ses forfaits. Tant qu'Eric parla , on voyoit en Vasa tous les mouvemens de son ame aux diverses agitations de son visage ; il devenoit tout en fureur , il s'attendrissoit , il pâlissoit de crainte , il frémissoit de colere ; les malheurs de Stenou le toucherent , la mort de son pere l'accabla , la trahison & la cruauté du Roi de Danemarc l'effrayèrent ; & quand Eric eut cessé de parler , après un assez long silence : Mais qu'est devenuë , dit - il , la Princesse de Sudermanie ? Vous ne m'en parlez point. Je n'en ai pas sçu de nouvelles , reprit Eric : je sçai seulement qu'elle n'étoit plus à la Cour quand nous donnâmes la dernière bataille ; & nous avons sçu depuis à Stocholm , que le Roi son Pere l'en avoit fait partir secrettement , & qu'on ne sçavoit où elle étoit allée. Pauvre Princesse ! s'écria Gustave , les larmes aux yeux ; ensuite se tournant vers Eric : Elle mériteroit une autre destinée , continua - t - il , mais ma sœur sera avec elle ; & si Ribergue est encore au monde , il ne l'aura point abandonnée. Hélas ! reprenoit - il , que j'ai été ici inutile à ma Patrie ! Eh , qu'auriez-vous fait , lui dit Eric ? Je serois mort comme tant d'autres , reprit Gustave , ou j'aurois vengé leur mort : je ne veux point de la liberté que vous-m'offrez ; & que voudriez - vous que j'en fisse ? J'en ne m'en servirois que pour percer le cœur du Roi de Danemarc. De quel œil voulez - vous que je voye ce monstre teint du sang de mon Pere , noirci de tant de cruautés ? Non , laissez - moi mes chaînes ; toutes pesantes qu'elles

font, je les trouve plus supportables qu'une feinte liberté, qui ne m'offre qu'une véritable servitude, dont pour tout fruit je ne recueillerois que l'infamie & la lâcheté. Eric fut long-tems à combattre l'obstination de Gustave, & n'en feroit point venu à bout, sans l'espérance dont il le flatta, qu'avec le tems il pourroit être nécessaire à son País, & trouver une glorieuse occasion pour sa vengeance.

Dans cette seule pensée, Vasa se rendit & accepta sa liberté ; il consentit même à dissimuler ses ressentimens, & se prépara deux jours après à aller voir le Roi. Il entra dans sa chambre avec une fierté qui alloit presque jusqu'à l'insolence, malgré les remontrances & les avis d'Eric : on voyoit sur son front l'indignation & la colere, dans tout ce que ces caractères ont de plus vif. Le Roi ne remarqua que sa bonne mine : il parut surpris & charmé à la vue de Gustave, & par l'ascendant qu'il avoit sur Christierne, il adoucit la férocité du Roi de Danemarc : il regardoit Gustave avec autant de plaisir que si c'eut été la première fois qu'il le voyoit ; & comme il étoit le plus bel homme de son siècle, il sembloit qu'il se contemploit en lui : il lui dit des choses obligeantes ; il fut gai, il parla de galanterie, & avertit Vasa, que les prisons des Dames de Danemarc étoient bien plus rigoureuses que les siennes.

Au sortir de chez le Roi, Eric mena Gustave chez la Reine. Il entra chez elle du même air qu'il étoit allé chez le Roi, mais il fut bientôt humilié ; & quand la Majesté de cette Princesse n'auroit pas produit cet effet, il y vit d'autres objets qui pouvoient tout attendre de leur puissance. La Reine lui fit un accueil gracieux & tout plein de bonté ; la belle Dorothee, qui étoit auprès d'elle avec plusieurs Dames de qualité, le reçut

reçut d'un air agréable & riant , qui lui fit avouer que cette Princesse étoit très - agréable.

Les Cours des Rois de ce tems-là n'étoient pas si cérémonieuses qu'elles le sont en celui-ci : les gens d'une certaine qualité étoient fort familiers avec eux , & la liberté qu'on avoit , rendoit leur accès plus agréable.

Quand Gustave eût fait ses premiers complimens , & qu'il eût reçu les civilités que l'on lui fit , il parut inquiet. Avant que de s'asseoir , il tourna deux ou trois fois la tête , & sembloit chercher ce qu'il ne trouvoit pas. Après quelques momens d'entretien , la Reine Elisabeth demanda la Princesse Christine : on lui dit qu'elle étoit occupée à se parer d'un habillement à la Françoisé que la Reine Eleonor lui avoit envoyé ; enfin , après une petite attente , cette charmante Princesse porta un nouveau jour dans un lieu qui brilloit déjà de tant de clarté : la jeunesse , les jeux & les ris , tous les charmes , entrèrent avec elle. Vasa fut frappé , son heure étoit venuë : il aima , il s'approcha de la Princesse avec une espece d'adoration. Quand ils furent près l'un de l'autre , ils s'arrêtèrent , se regarderent depuis la tête jusqu'aux pieds , & se dirent dans le fond de leurs cœurs , qu'eux seuls dans l'Univers étoient dignes l'un de l'autre.

Quand la Princesse eût pris sa place , la conversation fut d'abord fort tumultueuse par les loüanges infinies qu'on lui donna sur la galanterie de son habit. Vasa la loua comme les autres , mais avec ce discernement délicat qui dit tant , & qui laisse tant penser de choses. Ensuite on passa à d'autres sujets ; Christine parla peu , & rêva beaucoup : pour Vasa , sa conversation fut fort animée ; il eut tout son esprit ce jour-là , il ne pouvoit souffrir la rêverie qui sembloit occuper la Princesse ; tout son soin étoit

de l'en retirer, & toutes les fois qu'il le faisoit, le visage de Christine se couvroit d'une petite rougeur.

Je ne dirai pas qu'il passa mal la nuit : il est vrai qu'il ne dormit point ; mais il eut de si belles choses qui l'occupèrent, qu'il ne fut point du tout à plaindre.

L'idée de la Princesse Christine le charma toute la nuit : il s'aperçût de cette application à ne songer qu'à elle, il en soupira. Il connut d'abord la nature de son mal. Il en parla à Eric dès qu'il le vit : Je suis amoureux, lui dit-il, & croiriez-vous, qu'entre tout ce qu'il y a de personnes sur la terre, ce fût à la fille du cruel Christienne à qui je donne mon cœur ? Eric fut épouvanté, & d'une passion si-tôt née, & de l'aveu qu'il lui en faisoit. Parlez-vous sérieusement ? lui dit-il : Et seroit-il possible que vous fussiez réduit à une destinée si malheureuse ? Qu'a donc de si étonnant ce que je vous dis ? reprit Gustave : Christine n'est-elle pas la plus belle Princesse de l'Univers, & n'ai-je pas une ame capable de recevoir l'impression que font ses charmes ? Oui, repartit Eric, Christine est belle, & vous avez une ame qui peut se soumettre à l'empire de sa beauté ; mais toutes les raisons défendent à Gustave d'avoir des yeux pour elle, & de les élever jusqu'à elle. Christine est fille de Roi, Christine est fille de Christienne. La rigueur de votre fortune s'oppose à l'élevation de vos sentimens ; & après un obstacle si invincible, comment voulez-vous accorder l'amour de la fille avec la haine que vous avez pour le Pere ? Pour la haine que j'ai pour Christienne, reprit Gustave, j'avoue qu'elle m'a fait sentir avec repugnance l'amour que j'ai pour Christine ; mais elle l'emporte sur lui : j'ai toujours pour lui la même horreur, & je sens que j'aurai toujours le même amour pour elle.

elle. Je suis fâché d'aimer la fille de mon ennemi, voilà seulement ce qui m'embarasse : car pour aimer la fille d'un Roi, ce n'est pas ce qui m'épouvante : mes pareils portent bien haut l'orgueil de leurs pensées, & ne voyent pas de grandes distances entre le Trône & eux. Enfin, je sens que je l'aime, cette fille de Roi ; je sçais qu'elle est formée d'un sang qui m'est odieux ; je connois que tout me défend d'espérer ; je comprends qu'il faut être téméraire pour oser former des projets ; je crains qu'elle n'ait peut-être plus de fierté que son Père ; mais, quoique je sçache toutes ces choses, Eric, le dessein en est pris, je l'aime, encore une fois, & je n'attens que l'occasion pour lui faire voir que je l'aime.

C'est de la sorte que Vasa s'applaudissoit dans son amour où un autre auroit trouvé tant à combattre. Il voyoit Christine tous les jours, mais il ne lui étoit pas bien aisé d'exécuter ses entreprises. Elle étoit toujours accompagnée de la Princesse sa sœur, & de toutes les Dames qui étoient à la Cour de Danemarck. Il s'étoit fort attaché à la Princesse Dorothée ; elle s'étoit pluë en son entretien, & préféroit sa compagnie à celle de tout autre : elle l'avoit même mis au rang de ses amis, & cette distinction avoit infiniment touché Gustave.

Un jour que Dorothée se trouvoit mal, qu'elle étoit au lit, que la Princesse Christine étoit couchée sur ce lit, & qu'il y avoit cinq ou six personnes dans la chambre, de peur qu'un plus grand nombre ne l'incommodât, on se mit à faire plusieurs recits de ce qui s'étoit passé à la Cour de Danemarck depuis quelques années : chacun faisoit sa petite histoire ; on parla fort de Colombine, fille de Sigibrite, qui étoit morte depuis un an. Les uns contaient l'imprudencce du Chancelier Walquendorf, qui ayant découvert le

desert où cette belle personne se tenoit , en devint amoureux & en fit confidence au Roi , qui devint son rival. Mucé , homme de beaucoup d'esprit , bien fait de sa personne , & qui étoit le chef de la Noblesse de Sutland , s'étendit fort sur le malheur de Toberne : Sibille , fille agréable de sa personne & de la plus haute qualité , exagéra les imprudences de Fébourg ; & enfin chacun rapportoit ce qu'il sçavoit de tant d'aventures qui avoient produit des événemens si funestes.

Je vous assure , dit la Princesse , que vous dites-là bien des choses de tout ce qu'a produit la beauté de l'infortunée Colombine ; mais personne n'en sçait davantage que nous , dit-elle , en soupirant & regardant Dorothée ; & si ma sœur se portoit mieux , continua-t-elle en abaissant sa voix & parlant à Mucé , elle vous diroit des choses surprenantes , & qui ne sont encore venues à la connoissance de qui que ce soit. Ah ! Madame , dit alors Gustave , du même ton qu'elle avoit parlé , si je pouvois espérer la même faveur , que ma curiosité seroit satisfaite ! il y a si long-tems que j'entens parler si diversement de Colombine , que je meurs d'envie de sçavoir au vrai ce que j'en dois penser. Votre envie seroit bien plus grande , reprit Sibille , observant que le reste de la compagnie étoit occupé à de nouveaux recits , si vous aviez vu comme moi une si belle personne. Il est vrai , poursuivit Mucé , que l'idée qui m'en reste me charme encore ; & que je serois ravi de sçavoir bien précisément ce qui a été si obscur pour toute la Cour. Ce que vous en pourriez apprendre , dit Christine , est de plus grande importance que vous ne pensez ; mais , comme je suis persuadée que Mucé & Sibille sont discrets , je crois la même chose de Vasa , & fais honneur au goût de ma sœur , qui l'ayant choisi pour son ami , ne se trompe point au choix qu'elle fait ; ainsi je
vous

vous promets que la première fois que nous pourrons nous rencontrer ensemble, Dorothée vous racontera des choses qui mériteront votre attention. Ensuite la Princesse ayant haussé sa voix, tout le monde se remit dans la conversation, & on continua de dire des Aventures. Vasa, qui vouloit profiter de tout, & qui vit que les matières qu'on traitoit lui fournissoient une occasion favorable, après s'être long-tems excité à ce qu'il vouloit entreprendre, il se détermina tout-à fait, & regardant Dorothée avec un air mystérieux; Je sçais, lui dit-il tout haut, une chose mille fois plus surprenante & plus jolie que tout ce qu'on a conté tout aujourd'hui, & si vous vouliez me garder le secret, je pourrois me résoudre à vous en faire part. Ah! Vasa, s'écria Dorothée, qu'est-ce que vous pouvez sçavoir, & que vous ne m'ayez-pas encore dit? Est-ce dans cette Cour que cela est arrivé? Oui, continua Vasa, c'est dans cette Cour: cela se passe en votre présence & à vos yeux; & il est étrange que vous ne vous en soyiez pas apperçû. Que vous me donniez de curiosité! reprit Dorothée. Venez, venez tout à l'heure me le dire. Mais la Princesse l'entendra, repartit Gustave, elle est discrète; & m'assurez-vous, continua-t-il d'un air galant & enjoué, qu'elle fera un bon usage de ce que je m'en vais dire? Oui, lui dit Dorothée, je vous promets tout ce que vous voudrez: & je vous assure, continua Christine, que vous ne devez point craindre de risquer votre secret; je vous promets de la fidélité autant que je sens bien que je vais avoir d'attention. Gustave, ayant encore exigé de nouvelles assurances, pour mieux tromper le reste de la compagnie qui s'éloigna un peu par respect, se leva, & mit un genoux à terre proche du lit sur lequel étoient les Princeses, & se penchant à l'oreille de Dorothée. L'Aventure que je sçais,

Madame, lui dit-il, vous surprendra sans doute, & devoit vous toucher de pitié; c'est qu'il y a dans cette Cour un Malheureux, qui fut frappé dès le premier moment qu'il vit une divine personne; il la voit, il l'admire, il l'adore tous les jours; ses tendres soupirs & ses regards amoureux trahissent quelquefois son secret; il souffre, il endure tout ce que l'amour a de plus rigoureux. Il sçait que tout est contre lui, hors le Dieu qui l'anime; mais, il aime, il est audacieux, il ne sçauroit vivre, s'il ne rompt le silence où son respect l'a retenu.

Gustave s'arrêta-là: les Princesses étoient si interdites qu'il auroit pu parler toujours; elles avoient d'abord remarqué l'émotion extraordinaire de Gustave; malgré sa hardiesse, il avoit le visage tout en feu, un éclat, une langueur dans les yeux, qui marquoit qu'il parloit de lui-même, & qu'il étoit agité des mouvemens qu'il représentoit. Il remarqua le trouble qu'il causoit dans les Princesses; & arrêtant fixement ses yeux sur le visage de Christine; Est-il tems qu'il parle, Madame, lui dit-il, & de quelle peine, de quels tourmens, va-t-on accabler ce présomptueux, ce téméraire, qui aime & qui veut toujours aimer la plus belle Princesse de l'Univers? Gustave se tut encore: Dorothee le regardoit avec surprise; mais quand elle tourna les yeux sur sa sœur, & qu'elle vit l'étonnement où elle étoit, elle ne pût s'empêcher de rire: mais elle surmonta bientôt ce premier mouvement, de peur de déplaire à sa sœur, & de l'embarrasser. Vasa, qui avoit fait ce qu'il avoit voulu faire, se leva, & prenant la parole tout haut: Je sçavois bien, dit-il, que ma Nouvelle vous surprendroit: elle est sûre, & vous pouvez compter que rien au monde n'est plus véritable. Christine, revenant alors du désordre où Vasa l'avoit jetée, Approchez, lui dit-elle, en lui fai-

faisant signe de la main, vous ne sçavez pas la fin de votre Histoire, je veux vous l'apprendre : vous ne vous y attendez - pas : & si le commencement que je ne sçavois pas m'a étonné, vous verrez que la suite ne vous touchera peut-être pas moins. Alors Gustave s'étant approché en tremblant, & la Princesse se penchant vers lui : Ce téméraire, ce présomptueux, lui dit-elle, mérite tous les supplices qui sont dûs aux coupables comme lui ; qu'il se taise donc, continua-t-elle, mais qu'il se taise pour toujours : entendez-vous, Vasa ? C'est à vous que je parle, vous serez puni, si vous n'obéissez : & pour ne donner pas le loisir à Gustave de répondre, la Princesse appela Sibille ; mais Vasa, parlant à l'oreille de Dorothée : Ayez pitié de moi, Madame, lui dit-il, ne m'abandonnez pas, je vous en conjure par toute l'amitié que vous m'avez promise. Mais vous êtes fou, lui dit-elle, pensez-vous bien à tout ce que vous venez de dire ? Je le désapprouve extrêmement : je ne sçaurois condamner la Princesse, vous l'avez fâchée. Ah ! Vasa, on est bien plus circonspect en Danemarck qu'on ne l'est en Suede ; & quoique vous ne soyez pas né Sujet du Roi mon Père, songez tout ce qui peut s'opposer à l'extravagance de vos discours : quels sont vos desseins, & à quoi peuvent-ils aboutir ? A vivre & à mourir d'amour, lui répondit-il : il n'est plus temps de délibérer sur un dessein écrit dans le Ciel : je souscris avec plaisir à tout ce qui m'arrive ; & , quoi qu'il en puisse être, j'aimerais toute ma vie la Princesse de Danemarck.

C'est ainsi que Gustave se tira d'un premier pas qui auroit été si difficile à tout autre. Depuis, il ne perdit nulle occasion de faire parler ses yeux.

Mais ce n'étoit pas assez pour un homme comme lui, il falloit un autre langage ; & quelques
de

défense que lui eut fait Christine, ce respect profond & sincère que la seule personne lui causoit, sa modestie, sa fierté; tout l'engageoit au silence: mais étant fille de Roi, le courage de Vasa ne pouvoit s'y soumettre. Si elle eût été d'un rang égal au sien, il se seroit réduit à souffrir & à obéir; mais elle étoit née sur le Trône; il croyoit par la grandeur de ses sentimens remplir l'intervalle qu'il y avoit de lui à elle: il ne pouvoit souffrir les obstacles qui les separoient, & il espéroit par sa fortune & son amour trouver de quoi les surmonter. Il ne lui venoit même nul scrupule du côté de la Princesse de Sudermanie; & comme son cœur n'avoit rien senti pour elle qui fût égal aux sentimens qu'il avoit pour la Princesse de Danemarck, il ne comptoit pour rien les engagemens que Stenon avoit voulu qu'il prit avec sa fille. Mais comme il étoit véritablement généreux, il ne pouvoit penser à cette Princesse infortunée sans entrer dans les derniers attendrissemens: il s'en représentoit une image touchante, & ses malheurs & ses vertus remplissoient son souvenir de pitié & d'admiration.

Belle Princesse, s'écrioit-il quelquefois, où êtes vous? Que ne puis-je vous secourir! au défaut de ce cœur que Christine vous ôte, vous aurez sa plus tendre affection, si vous n'avez pas son amour. Oui, je repandrai la dernière goutte de mon sang pour votre service. O Dieux! que ne puis-je vous venger!

C'étoit de la sorte que Gustave pensoit à cette déplorable Princesse, tandis qu'il s'abandonnoit à l'amour qu'il avoit pour la Princesse de Danemarck. C'étoit aussi dans ce temps-là, que toute la Cour étoit occupée d'un Caroussel qui se préparoit, dont quinze jeunes Seigneurs étoient; mais ce qui étoit de singulier & de galant, il

y avoit aussi quinze jeunes Dames, vêtues en Amazones, qui devoient marcher chacune à côté de son Chevalier; & cela, parce que les Princesses montoient parfaitement bien à cheval. Christine devoit porter le bouclier du Prince son frère; il étoit son Chevalier; & tous les Etrangers étoient conviez à venir voir la magnificence d'un spectacle si beau & si nouveau.

Ce fut en ce tems-là que Sigismond, fils du Roi de Pologne, se rendit à la Cour. Tout le monde remarqua, que dès qu'il vit la Princesse, il en fut frappé; il ne cacha pas même son amour. La Princesse le reçut avec une fierté qui lui étoit naturelle; & Vasa, sans redouter sa personne, craignit extrêmement sa naissance. Quatre ou cinq jours avant celui du Caroussel, ce divertissement fut troublé par une fièvre violente qui survint au Prince de Danemarck: le Roi en fut fort touché, moins par la tendresse qu'il avoit pour son fils, que parce que cet accident retarderoit un plaisir auquel il s'étoit attendu; il parut inquiet pour le Chevalier qu'il donneroit à la Princesse. Cet honneur regardoit quelque Prince de son sang: & comme on remarqua son irrésolution & son inquiétude, Vasa s'avança avec cette grace charmante qui attire les cœurs, & lui demanda avec une hardiesse qui surprit tout le monde, la gloire d'être le Chevalier de la Princesse. Le Roi parut fort étonné, & fut quelque tems sans répondre; mais, un moment après, reprenant la parole avec gayeté: Oui, Vasa, lui dit-il, je vous l'accorde cette gloire, d'être le Chevalier de ma fille, & je suis bien-aise de confier cette Princesse à la fidélité que je veux éprouver en vous. Gustave se prosterna devant le Roi, parut transporté; & tout fier de la grace accordée, il s'approcha de la Princesse, qu'il pria avec respect de donner son aveu au choix que le Roi faisoit de lui.

lui. La Princesse lui répondit avec beaucoup de civilité, & lui dit, que tout ce que le Roi faisoit étoit bien, & qu'elle n'avoit garde d'y contredire. Sigismond, qui entra dans ce moment, & qui venoit d'apprendre ce qui s'étoit passé, se plaignit au Roi de ce qu'il n'avoit pas daigné jeter les yeux sur lui pour l'honneur que Vasa recevoit, & que s'il eût pensé qu'un Etranger y eût osé prétendre, il auroit eu la même témérité que Vasa pour le demander. Le Roi reçut fort bien ce que lui disoit Sigismond, sans toutefois changer rien dans ce qu'il venoit de prescrire. Le Prince de Pologne en regarda de travers Gustave, qui, le considérant déjà comme son Rival, lui témoigna par une fiere joye, celle qu'il avoit de remporter ce premier avantage sur lui. Il sembloit que ce jour-là tout lui dût être favorable : car le soir le Roi le tirant à part, lui parla en ces termes.

Je vous ai fait Chevalier de Christine, Gustave, lui dit-il ; je vous ai donné une préférence sur bien des Concurrans qui étoient plus en droit de l'obtenir que vous : mais vous ne sçavez pas que je veux vous faire mon Confident. A cette parole Vasa trembla, & s'imagina que cet esprit mauvais & brutal vouloit le faire le ministre de bien de lâcheté ; & s'armant de toute la franchise de son courage, il se résolut d'écouter & de répondre selon ce qu'il devoit au Pere de sa Maîtresse. Le Roi continua de cette sorte : Je vous avoue que j'ai l'esprit inquiet depuis la Conquête de Suede ; la famille de Stenon est échappée à mes desseins : quoique cette Couronne soit élective, & qu'elle m'appartienne par le droit des Conquerans, je crains toujours quelque semence de guerre. Ce n'est pas que la Veuve de Stenon me fasse peine en Moscovie ; elle est là dans une impuissance qui ne me peut causer d'om-

d'ombrage ; mais, Gustave, où est sa fille, la Princesse de Sudermanie ? Si vous le sçavez, il faut m'en instruire : je vous avoue que je la craindrois, si elle étoit notre ennemie. Elle a la grandeur de courage qu'avoit le Roi Suanthon ; j'ai envoyé en Pologne, croyant avec toute la terre que Stenon l'y avoit envoyée ; on ne l'y a point vûë ; j'ai aussi envoyé en Moscovie ; je sçais certainement qu'elle n'est point avec la Reine sa Mere. J'ai pressé Sigismond de me dire si elle n'étoit point inconnue à la Cour de son Pere, il m'a assuré qu'elle n'y étoit pas : où est-elle donc, Gustave ? Elle est en Suede, je n'en puis douter. O, mon cher Vasa, continua finement ce Prince, l'empresement que vous me voyez à la recherche de cette Princesse n'est pas pour lui faire du mal ; bien au contraire, c'est, à la vérité, pour l'empêcher de me nuire par les vains soulevemens qu'elle pourroit causer parmi les Suedois ; mais la raison principale, ce seroit pour élever cette Princesse aux suprêmes grandeurs, en la mariant avec mon fils, & la remettre par-là dans ce Trône dont ma bonne fortune a chassé son Pere. Gustave, qui sçavoit l'amour du Roi pour cette Princesse, comprit toute l'adresse de ce discours ; aussi répondant avec beaucoup de respect, & toute la vérité qui n'étoit que trop certaine, il protesta au Roi qu'il ne sçavoit point où étoit la Princesse de Sudermanie. Le Roi le pria de s'en informer, & lui permit d'avoir commerce avec ses parens & ses amis en Suede. Vasa lui promit de lui obéir, & l'assura qu'il feroit son devoir, s'il avoit quelque connoissance des lieux que la Princesse avoit choisis pour sa retraite.

Sa faveur auprès du Roi parut bientôt aux yeux de toute une Cour servile, qui ne se conduit que par ceux du Prince. Il n'eut que quatre jours pour se préparer au Caroussel, & quoique le tems fût

fût court, ses habits & son équipage furent d'une galanterie & d'une magnificence qui passa celle de tous les autres Chevaliers. La Princesse Christine dit un jour, qu'il étoit si singulier que des Dames fussent entrées en lice, qu'elle vouloit en garder la mémoire éternellement, qu'elle conserveroit avec soin son dard, & le mettroit dans son cabinet comme un des principaux bijoux. Toutes les Dames dirent qu'elles en feroient de même; cela donna sur le champ une pensée à Vasa, qui imagina quelque plaisir, à faire que la Princesse gardât aussi des marques éternelles de son amour. Il pensa donc à faire graver quelque chose sur son dard, & à le changer adroitement le jour du Caroussel avec celui de la Princesse. Pour ce sujet, il envoya promptement un inconnu avec son dard chez un Graveur, avec ordre d'y faire mettre ces vers :

*Amour, prête-moi tes armes,
Je veux attaquer un cœur;
Fais lui sentir tes alarmes,
Comme je sens ton ardeur.*

Sigibrite, dont nous n'avons point encore parlé, avoit des yeux, & le goût bon & délicat, elle étoit accoutumée à aimer les hommes du monde les mieux faits; son tempérament la tourna tout-à-fait du côté de Gustave: elle ne se fit pas grand scrupule d'être infidèle au Roi de Danemarck: elle trouva Gustave beau, elle l'aima; mais, comme elle étoit ambitieuse, & qu'elle ne vouloit rien perdre de son crédit & de son rang, elle ne songea qu'à tromper le Roi, & à faire entrer Vasa en intelligence avec elle. Toute sa peine étoit de lui faire sçavoir qu'elle l'aimoit: car quelque dérèglement qu'une femme ait dans l'esprit, les pre-

premiers pas en amour sont toujours malaisés à faire : elle étoit embarrassée à instruire Gustave ; elle sortit de cette peine assez heureusement.

Cette femme aimoit trop tout ce qui étoit d'éclat , pour n'être pas d'une fête si magnifique ; Mucé étoit son Chevalier, elle étoit fort occupée de sa parure, & ayant à faire de l'ouvrier qui avoit le dard de Vasa, elle y fut elle-même pour lui parler. Il s'étoit enfermé pour graver ces vers : on lui dit d'abord qu'il n'y étoit pas ; mais ensuite quelqu'un plus avisé ayant vu que c'étoit Sigibrite, on lui dit qu'il étoit au logis. Comme elle étoit vive & prompte, elle monta ; il cacha d'abord son ouvrage ; l'action qu'il fit, lui donna de la curiosité, il fit le mystérieux, mais d'une manière qui augmenta la curiosité de Sigibrite ; de façon que, quoi qu'il lui pût dire, elle sçut si bien le prendre, & cette personne étoit si considérable dans le Royaume, qu'il lui montra ce qu'il faisoit ; elle trouva l'invention fort ingénieuse, elle le pressa pour sçavoir l'auteur d'une galanterie si jolie, mais comme il ne le sçavoit pas, il ne put la contenter. Dans ce même instant, elle pensa à se servir de la même chose, & de faire graver quelques paroles sur son dard, qu'elle changeroit avec celui de Vasa. Elle fut ravie d'avoir si heureusement imaginé, & donnant une somme considérable à cet homme, afin qu'il lui gardât le secret, après avoir songé un moment, elle lui commanda de graver ces paroles sur son dard, qu'elle lui envoyeroit :

*Les yeux qui me percent l'ame
Ont des traits plus dangereux :
Aime , répons à ma flamme ;
Vivons & mourons heureux.*

Ce jour tant désiré arriva, Christine & Vasa, plus beaux tous deux que le Dieu d'amour, & plus
bril.

brillans que celui de la lumière , ouvrirent le Carrousel , & parurent à la tête de cette leste & galante troupe , comme des gens qui devoient tout conquérir. Pendant toute la marche , Vasa dit mille choses respectueuses & passionnées à la Princesse : & , quoiqu'elle lui eût défendu de parler , il le fit d'une manière si polie & si délicate , qu'elle ne put trouver lieu de s'en facher : enfin , quand il partit d'auprès d'elle pour aller faire ses courses , il sembla par une action toute soumise lui demander ses souhaits ; & Christine , par un regard tout de feu , accompagné d'un sourire charmant qui transportoit les âmes , lui donna lieu d'espérer que ses desirs ne lui seroient pas contraires. Allez , mon Chevalier , lui dit-elle , il faut bien que nous ayons quelque part à l'honneur de cette journée. Il partit comme un éclair à ces paroles , après s'être baissé jusques sur l'arçon de la selle ; & il fournit sa carrière avec un port , une grace , & un air au dessus de tout ce que l'on peut imaginer , & revint auprès de la Princesse chargé d'acclamations , & en Vainqueur qui prétendoit auprès d'elle bien d'autres avantages que ceux que son adresse & le Peuple lui donnoient ; la Princesse lui dit , qu'elle ne s'étoit point trompée , & qu'il s'y prenoit d'un air à lui faire avoir les honneurs de la victoire. En effet , dit Dorothée , nous en ferons les ornemens , & tous nos Chevaliers ont bien la mine de ne servir qu'à la gloire de Gustave. Sigibrite , qui se mêla à cette conversation , dit mille choses flatueuses à Gustave ; & comme les deux Princeses s'étoient avancées près de l'échafaut du Roi , pour lui parler , il se fit un entretien fort galant entre Sigibrite , Mucé & Vasa ; & comme Vasa étoit bien aise que Sigibrite ne lui fût pas contraire dans les desseins qu'il pourroit avoir , & qu'elle étoit toute puissante sur l'esprit du Roi , il cherchoit à lui faire sa cour , & lui

disoit

disoit cent deuceurs, dont elle tiroit avantage, & qu'elle tournoit d'un autre sens qu'il ne le pensoit. D'autre part aussi, Vasa prenoit tout ce que Sigibrite faisoit d'agréable, comme venant d'une créature adroite, qui vouloit s'acquérir un homme dont elle voyoit la nouvelle faveur auprès du Roi. Elle étoit ce jour-là dans une gayeté qui rendoit son humeur siere plus supportable qu'à l'ordinaire; & comme elle ne pensoit qu'à changer son dard avec celui de Vasa, elle le fit fort adroitement; Vasa ne songeoit pas alors à ce qu'il faisoit, il lui disoit pourtant une galanterie, & en prenant son dard, elle crut voir dans ses yeux ce qu'elle souhaitoit qui fût dans son cœur. Elle se joua quelque tems de ces dards avec une nonchalance affectée, & rioit avec Sibille de quelque chose de plaisant que Macé dit sur la mauvaise fortune de quelques Chevaliers : ensuite elle donna son dard à Vasa, & retint le sien. Vasa songea d'abord à l'importance de la méprise, si Sigibrite en avoit fait; elle étoit aisée à faire, parce que tous les dards étoient semblables; si bien qu'il regarda promptement à l'endroit où les vers étoient gravez, & y voyant de l'écriture, il ne pensa point que c'en pût être un autre que le sien.

D'autre part, Sigibrite, contente d'avoir fait son coup, étoit dans une joye qui brilloit en tout ce qu'elle faisoit : & quand, par une action de la main, elle vit par hazard des lettres gravées sur le dard de Gustave, au même endroit où il y en avoit sur le sien; elle eut un trouble & une satisfaction qu'on ne scauroit représenter : qu'on s'imagine une femme emportée, dont toutes les passions étoient violentes, on se figurera aisément ce qu'elle sentit lorsqu'elle lût ces paroles, & qu'elle pensa que Vasa les lui adressoit, car elle n'en douta pas un moment.

Va-

Vasa , d'un autre côté , n'étoit occupé que de la Princesse , elle revint se mettre en rang pour prendre sa marche vers le Palais. Il remporta tous les prix de cette journée , hors un seul , que Mucé lui disputa , ils furent ensemble les recevoir de la main de la Reine : le premier qu'elle donna à Gustave , fut le portrait de la Princesse enrichi de diamans , il fut tellement ravi à la contemplation de cette divine peinture , qu'il oublioit de recevoir les autres prix qu'Elisabeth lui présentoit. Il revint tout hors de lui auprès de la Princesse reprendre son rang & sa marche.

Madame , lui dit-il , je devrois mettre à vos pieds tous ces Prix que ma bonne fortune m'a fait remporter , mais il y en a un si précieux , que j'avoüe que je ne le donneroie pas même pour l'Empire du Monde ; qu'il est beau ! disoit-il , en regardant ce portrait ; qu'il est aimable ! poursuivait-il , en l'approchant de sa bouche ; & voyant rougir la Princesse en détournant la tête : Je n'oserois , achevoit-il , faire toutes mes adorations. Cependant , il prit son tems pour changer son dard en aidant la Princesse à descendre de cheval. Abusé qu'il étoit , il lui donnoit celui de l'artificieuse Sigibrite.

Le soir il y eut bal , & Vasa ne s'y fit pas moins admirer qu'au tournois. Le Prince de Pologne y dansa fort bien , il eut tout le soir le dard de la Princesse entre les mains ; & comme il n'étoit occupé qu'à la regarder , il ne songea pas à lire ce qu'il y avoit de gravé : mais Vasa , qui le craignoit , étoit dans une inquiétude étrange , outre qu'il étoit fâché que Sigismond eût le bonheur de tenir quelque chose qui fût à la Princesse. En se retirant , elle reprit son dard , & le lendemain dès qu'elle fût habillée , elle le porta elle-même dans son cabinet , & Sibille ayant par hazard porté sa vûe sur la gravure , fit un grand
cri ,

cri, & Dorothée entrant dans le même moment, elle fit voir aux Princesses la cause de sa surprise. Jamais il n'en fut une pareille: Sibille soutint toujours que c'étoit Sigismond qui avoit changé le dard de la Princesse. Elle fut de cette opinion, aussi bien que Dorothée. Mais Christine étoit si irritée du stile & de la liberté de ces vers, qu'elle ne pouvoit pardonner l'audace de ce Prince. Il faut que cette manière de parler, disoit Sibille, & de parler pour la première fois à une Princesse, soit Polonoise. Je m'imaginerois que Paris, quand il étoit Berger, parloit ainsi à Enone sur les bords du Scamandre au pied du Mont Ida. Enfin, je suis comme la Princesse, cette façon familière me déplaît: je vous assure, reprit-elle, que je lui ferai bien voir que sa froide galanterie n'a point du tout réussi. De-là elles furent chez la Reine, où tous les Chevaliers & toutes les Amazones étoient. Vasa y vint comme les autres. D'abord il regarda dans les yeux de Christine, pour tâcher de connoître si elle avoit lû ces vers, & voir l'effet que cette liberté auroit produit. Il lui parut qu'elle étoit chagrine. Sigibrite, au contraire, qui n'avoit pas accoutumé d'être à ces heures chez Elisabeth, s'y étoit rendue dans une joye extraordinaire, étant persuadée que les vers de Vasa s'adressoient à elle. Elle avoit espéré tout le matin d'avoir de ses nouvelles; & comme elle n'en avoit point eu, elle étoit chez la Reine, dans l'espérance de voir la satisfaction qu'il auroit pour un commencement d'amour si heureux. La conversation fut tumultueuse, comme elle l'est d'ordinaire en ces rencontres. Sigibrite y trouva pourtant l'occasion de dire à Vasa quelques paroles obligeantes & à doub'e entente; & le hazard fit qu'il y répondit comme elle le souhaitoit: c'en étoit assez pour la confirmer dans ses idées; mais Vasa ne

songeoit qu'à Christine; il pesoit toutes ses paroles; il observoit toutes ses actions. Il remarqua qu'elle avoit une froidure étonnante pour le Prince Sigismond; & comme il étoit ingénieux à se tourmenter, au lieu d'en avoir du plaisir, il s'en inquiéta, & conjectura de-là, qu'il falloit que ce Prince eût parlé d'amour à Christine. C'étoit toujours un avantage qu'il avoit eu: il observa qu'il quitta la Princesse mal satisfait, & qu'elle n'étoit pas trop contente: ensuite elle parla bas à sa sœur, & s'en alla avec elle auprès d'une fenêtre où Sibille & Mucé se parloient. Il prit garde qu'elles avoient beaucoup d'attention à quelque chose que leur disoit Mucé, qu'elles faisoient des gestes d'étonnement, qu'elles parloient quelquefois toutes trois ensemble, & enfin qu'elles se prirent si fort à rire, qu'on n'a jamais vû un pareil épanchement. Tout le monde les regardoit, & on eut bien voulu sçavoir le sujet d'un ris si excessif; on rioit de les voir rire, sans sçavoir dequoi. Sigismond se rapprocha pour en avoir la part, mais à son abord ces quatre personnes, comme de concert, reprirent un air si sérieux, qu'il les quitta bien vite, & le rire fut recommencé. Vasa les aborda, en déclarant qu'il ne vouloit pas l'interrompre. Votre présence ne nous fait point de peine, lui dit obligeamment la Princesse; & si nous étions moins en vûe, nous vous ferions part d'un secret fort plaisant, & dont nous prétendons tirer bien du plaisir. Remarquez cependant tous les mouvemens divers de toutes les personnes du Caroussel: ne diroit-on pas qu'un même esprit les conduit & les anime? En effet, elles avoient toutes un air empressé, un air qui marquoit une occupation; elles étoient toutes parées, & chacune paroissoit avoir un dessein.

Mais, pour expliquer la chose, & faire entrer
dans

dans le sujet du rire prodigieux des Princesses ,
il faut sçavoir que deux jours avant le Caroufel
Mucé étant allé chez l'ouvrier qui gravoit le dard
de Vasa , & qui avoit été Domestique de son
Pere , cet homme ne put s'empêcher de lui faire
confiance de ces vers. Il ne lui parla pas de
ceux de Sigibrite : il en voyoit trop la conse-
quence ; mais pour ceux qu'un Inconnu lui avoit
donné , il en voulut divertir son ancien Maître.
Mucé les retint d'abord , & prétendit d'en faire
un usage qui ne serviroit pas peu à son plaisir ,
& qui pourroit produire un étrange embarras.
Pour ce sujet , il résolut de faire mettre ces vers
sur tous les dards , afin que chacun crût que son
Chevalier ou son Amazone les avoit changez. Il
n'excepta de ce désordre que la Maison Royale
& Sigibrite. Il étoit son Chevalier ; elle n'eut
donc point de dard écrit ; Sibille , qu'il aimoit ,
n'en eut point aussi , ni Eric , qui étoit son Che-
valier : tout le reste en eut. Il sçut aisément les
ouvriers de tout le monde ; il y envoya un hom-
me à lui , de la part de chaque personne en parti-
culier , & le jour du Caroufel on ne s'avisa point
de la trahison ; il arriva ensuite que chacun crut ,
ou que son Amazone , ou que son Chevalier , avoit
changé son dard , & avoit imaginé cette manière
ingénieuse de faire sçavoir ses sentimens ; de sor-
te que chaque personne croyoit être la seule pour
qui cette galanterie avoit été faite , & s'applaudis-
soit en secret , soit homme , soit femme , & ca-
choit son dard avec soin , de peur qu'un autre le
remarquât ; il n'est donc pas étrange si l'avantu-
re des dards en produisit de mille manières. Que
de billets , que de rendez-vous , que de fausses
mesures , & quel cahos produisirent ces éclaircis-
semens ! Il y en eut qui s'aimèrent , qui n'y eussent
jamais pensé sans cela ; & Mucé prit d'un diver-
tissement si singulier , un plaisir dont il se réjouit

long-tems avec les Princesses. Vasa n'étoit point encore de cette confiance, & il n'en put être de tout le jour, étant obligé de suivre le Roi à la chasse, qui ne se pouvoit plus passer de lui depuis sa nouvelle faveur. Il fut abordé au milieu des bois par un homme qui lui donna un billet en se cachant le visage, & qui disparut au même moment, il lut avec quelque surprise ces paroles.

La galanterie de votre dard a produit tout d'effet que vous avez désiré, vous n'avez cherché qu'à me plaire, & à me persuader. Il y a long-tems que je vous résiste; mais enfin il faut céder de bonne grace. Je me rends, Vainqueur trop aimable: trouvez vous ce soir à dix heures dans le cabinet du Sommeil.

Gustave lut vingt fois ce billet, voulant toujours, mais ne pouvant croire, que ce fût Christine qui l'eût écrit. Quoi! disoit-il, cette Princesse, dont la vertu est si pleine d'austeritez, tomberoit dans un relâchement de cette sorte! Non, non; je me trompe; relisons encore une fois; mais, quoi! reprenoit-il, toutes ces paroles sont positives, & il est sûr qu'elles s'adressent à moi. C'est moi qui seul ai donné un dard à la Princesse, où elle a vu des marques de mon amour: enfin c'est à moi, à qui cet homme s'est adressé, & à qui ce billet convient. Mais, pourquoi cet air de mystère, ce rendez-vous à cette heure-là? Non, encore une fois, je ne reconnois pas ici le caractère de la Princesse: n'importe, persons la merveille de cette aventure, nous serons bien-tôt éclaircis. Dans cette pensée, il se retira chez lui après la chasse, pour attendre l'heure de son rendez-vous: & dès qu'elle fût arrivée, il passa du jardin dans le petit bois de Flore, & s'avança fort ému vers le cabinet du Sommeil; à peine fut-il vis-à-vis du grand portique, qu'il aperçût au clair de la Lune une personne qui se leva de dessus un
petit

petit lit de repos, & qui s'avança toute envelopée dans une mante qui la couvroit depuis la tête jusqu'aux pieds. Quand Gustave vit ainsi cette figure qui n'étoit point accompagnée, il jugea bien que ce n'étoit pas Christine, & il étoit en doute s'il entreroit, quand ce hardi Fantôme se plaçant justement aux rayons de la Lune pour être vu, jeta la mante qui le couvroit, & laissa voir l'emportée Sigibrite aux yeux de Gustave, dans une négligence d'habillement qui n'étoit pas bien d'accord avec la modestie ; & s'approchant de lui d'un air galant, pour ne pas dire effronté, elle lui dit, en souriant un peu :

*Amour, prête-moi tes armes ,
Je veux attaquer un cœur ;
Fai-lui sentir tes allarmes ,
Comme je sens ton ardeur.*

Vasa avoit d'abord été épouvanté à la vûe de Sigibrite ; mais, il crut être tout de bon enchanté, quand il lui entendit dire ces Vers, qu'il croyoit que la seule Christine eût dû voir ; il étoit appuyé contre un pilier de marbre, sans force, & sans parole. Sigibrite, le considérant en cet état, crut que c'étoit un effet d'amour ; si bien que reprenant la parole du même air qu'elle avoit commencé : L'amour vous a bien servi, Vasa, lui dit-elle, il a mis dans mon cœur les mêmes choses qui sont dans le vôtre, &, comme je vous l'ai déjà dit sur mon dard,

*Aime, répons à ma flamme ,
Vivons & mourons heureux.*

N'est-ce pas assez m'expliquer ? Ne tardons point à jouir d'une si charmante correspondance. Sigibrite

brite ajouta à ces dernières paroles des manières flatteuses. Vasa étoit dans une indolence qui commençoit à la lasser. Il avoit cependant assez compris une partie de son malheur ; & , ne voulant pas tromper Sigibrite , sans considérer ce que c'étoit pour lui que d'irriter une femme de cette humeur : Je ne sçais , Madame , lui dit-il , si j'ose vous dire que tant de bontez me confondent , parce que je sens bien que je ne les ai pas méritées ; je ne sçais non plus ce que vous me dites de votre dard. Quoi ! s'écria Sigibrite , vous n'avez pas lû les Vers que j'ai fait graver sur mon dard ? Non , Madame , reprit-il. Quoi ! continuait-elle , je n'ai pas reçu le vôtre , où ces jolis Vers , que je vous ai dit d'abord , étoient écrits ? Je ne sçais ce que tout cela veut dire , Madame , reprit Vasa , qui se résolut fortement à nier qu'il eût rien fait graver sur un dard : je sçais seulement que le jour du Caroussel , étant le matin armez chez le Roi , nous avons tous posé nos dards sur la table de son cabinet , & il se peut faire que j'aurai pris le dard de quelqu'autre plus galant que moi. Du reste , Madame , jamais je ne me serois imaginé d'avoir la hardiesse de vous aimer ; le Roi vous adore ; vous répondez , sans doute , à ses tendres affections ; je suis un ambitieux , qui vous trouve belle , & qui vous regarde avec admiration , mais qui ne pense qu'à sa fortune.

Un coup de foudre , & ces paroles , furent la même chose pour Sigibrite : Ah ! Gustave , dit-elle enfin , que me dites-vous ! Ensuite , revenant de cette surprise , elle voulut entreprendre de lui faire voir que son ambition , & la passion qu'il pouvoit avoir pour elle , bien loin d'être incompatibles , étoient d'un assortissement qui pouvoit être rempli d'utilitez pour lui. Vasa lui avoua qu'il étoit insensible , & que pour rien il ne con-

consentiroit à trahir le Roi. Cette redoutable personne , qui étoit outrée de l'entendre parler comme il faisoit , le conjura d'essayer au moins de l'aimer , qu'elle travailleroit à sa fortune , & la rendroit si élevée , qu'on ne la regarderoit qu'avec des yeux d'envie. Vasa , qui faisoit cependant des réflexions , & qui connoissoit le caractère abominable de cette femme , vouloit surtout paroître insensible à ses yeux , afin qu'elle ne pût jamais soupçonner dans les suites qu'il aimoit la Princesse. Dans cette pensée , il se radoucissoit ; & les espérances de cette malheureuse étant flâtées , elle lui passoit un bras au col , lorsqu'elle entendit derrière elle un grand cri , qui l'obligea à reprendre brusquement sa mante , & à s'enfuir bien vite par de petits sentiers détournés qui conduisoient au Palais. Vasa ne prit pas tant de précautions qu'elle , il se promenoit lentement , en rêvant à son aventure ; & , prenant son chemin vers une grande allée qui étoit à l'autre porte du cabinet , il fut étrangement surpris d'y trouver les deux Princesses , & Sibille & Mucé , leurs filles étant à vingt pas de-là. Christine paroissoit un peu interdite , Dorothée & Sibille se prirent à rire : il connut qu'elles avoient été témoins de ce qui s'étoit passé , il n'en fut pas fâché. Quel monstre ! lui dit Dorothée d'un air plus sérieux ! ah ! Vasa , j'ai souffert la moitié de la peine que vous aviez. Pour moi , j'en étouffe encore , dit Sibille. Je vous ai bien secouru au besoin , reprit Mucé ; car voyant l'emportement de cette effrontée , j'ai fait un grand cri , en contrefaisant ma voix , pour vous tirer de l'embarras où je prévoyois bien que vous tomberiez. Tout le monde rit de ce que Mucé disoit , & de l'effet que son cri avoit produit. Mais , quand on fut un peu revenu de toutes les plaisanteries que cela fit dire : Ha ! vous , Madame , dit Vasa à Christine , vous ne me ditez

rien; ne prenez-vous nul intérêt à ce qui s'est passé. Hélas! lui dit la Princesse, que voulez-vous que je dise; ne suis-je pas assez fâchée de voir que le Roi mon Père est si cruellement trahi par la plus méchante femme du monde? Mais encore, reprit Gustave, en lui parlant bas, auriez-vous voulu que le malheureux Vasa cessât de vous adorer, pour répondre à la folie de cette personne? Gustave, lui dit la Princesse, au nom de Dieu, ne parlez pas comme vous faites; ne me forcez pas à vous bannir pour jamais, & peut-être à vous haïr pour toujours; & voulant détourner ce que Vasa vouloit répondre, elle s'avança vers les trois personnes qui marchaient à deux pas d'eux, & les obligea à conter à Vasa l'Avanture des dards. Il fut merveilleusement étonné; & s'adressant à Dorothee, Si la Princesse promet de ne se pas fâcher, lui dit-il, je vous apprendrai le nœud de tout ce mystère. Dorothee l'ayant exigé de Christine, Vasa lui avoua qu'il avoit fait ces malheureux vers qui produisoient tant de choses surprenantes. Mueeut-là une belle manière à dire cent jolies choses; on éclaircit l'injustice qu'on avoit faite à Sigismond, on vit bien que c'étoit le dard de Sigibrite, & que les Vers qu'on avoit cru de lui étoient d'elle; & comme il étoit tard, les Princeses se retirèrent.

Plusieurs jours se passerent, où Vasa par tous ses respects ne fut pas mieux auprès de la Princesse: quoiqu'il eût des amis qui l'estimoient & qui l'aimoient si cherement, c'étoit particulièrement à Eric qu'il se plaignoit. Sigibrite continuoit à le persécuter. Elle lui écrivoit tous les jours: il lui répondoit comme un ambitieux qui ne trouvoit encore rien de sensible dans son cœur; & comme cette femme croyoit, que si la fortune de Vasa alloit aussi loin qu'il le desiroit, la reconnaissance après cela le tourneroit du côté de l'a-

L'amour, elle obligeoit adroitement le Roi à le combler de faveurs, qui, suivant en cela l'inclination qu'il avoit pour lui, faisoit tout avec excès. Mais, que Vasa étoit peu touché des bontés de Sigibrite & de Christierne ! Tous ses desirs n'étoient que pour la Princesse de Danemarck ; il n'avançoit rien auprès de cette fiere personne. Ce n'étoit pas qu'elle ne vit bien tout ce qu'il y avoit d'aimable en Gustave ; il n'y avoit pas de jour qu'elle n'en parlât avec la Princesse sa sœur & avec Sigibrite. Je ne sçais, leur disoit-elle, pour quoi je suis toujours irritée, quand je pense que Vasa ose m'aimer ; car enfin la passion qu'il a pour moi n'est pas une chose sans exemple. Je vois qu'il est beau, qu'il est charmant, que jamais homme ne fut fait comme lui, & que peut-être ses vertus surpassent encore l'agrément de sa personne ; cependant, je ne sçais quel mouvement, (je pense qu'il est d'orgueil) fait que je ne puis souffrir qu'il m'aime de la manière qu'il le fait. Mais, disoit Dorothee, si vous n'aviez que de l'orgueil, ce même mouvement se devoit bien faire sentir dans une conquête si illustre ; & l'amour-propre & la fierté ont bien de quoi se satisfaire, quand on assujettit un homme du caractère de Vasa. Enfin, dites plutôt, ma Sœur, que votre moment sensible n'est point arrivé ; car, si un homme entre les hommes peut être digne de vous, c'est le seul Vasa. Je sçais bien qu'il lui manque une Couronne, & que naturellement il ne peut être votre époux : mais, que sçait-on ce qu'un malheureux caprice du Roi mon Pere ne pourroit pas faire dans la violente inclination qu'il a pour lui ? Sibille étoit de cet avis ; & c'étoit la matière ordinaire de leur entretien, lorsqu'un soir, que Vasa alloit au coucher du Roi, il se vit abordé dans la Salle des Gardes par un étranger assez mal vêtu. Il le reconnut d'abord pour un hom-

me de qualité de Suede, & il comprit bien par deux paroles que cet homme lui dit tout bas, qu'il ne falloit pas qu'il fût reconnu; de sorte que lui serrant la main, il lui dit en passant, que le lendemain, avant le lever du Soleil, il se trouveroit dans le grand jardin du Roi, & le laissa sans s'arrêter davantage.

La Princesse ne dormit point cette nuit-là, une inquiétude qui troubla sa tranquillité ordinaire lui ayant toujours tenu les yeux ouverts. Dès qu'elle vit le jour, jettant seulement sur elle une robe légère, elle alla dans la chambre de Sibille, qui n'étoit séparée de la sienne que par une galerie, elle l'éveilla; & l'invitant à jouir des premières beautés de l'Aurore, elles allèrent toutes deux à l'appartement de Dorothee, & l'obligerent de descendre dans un jardin secret qui regnoit le long de leurs appartemens, & où personne qu'elles ne se promenoit jamais. Quand elles y eurent fait quelques tours, elles ouvrirent une petite porte qui répondoit dans le jardin du Roi, elles y entrèrent, & jouirent avec plaisir de la plus belle matinée qu'il y eut jamais. Elles marcherent assez vite pour gagner les bois, & insensiblement elles se trouverent au bord d'un petit ruisseau, qui étoit l'endroit le plus agréable & le plus solitaire de ce lieu: la nature toute seule y faisoit briller ses beautés. Elles s'entretenoient de Vasa, & Sibille faisoit agréablement la guerre à la Princesse sur les vengeances que l'amour lui destinoit; elles suivoient ainsi le cours du ruisseau, lorsque leur promenade fut interrompue par un son de voix qui néanmoins n'étoit pas bien élevée: elles s'arrêtèrent, & prêterent l'oreille: elles ne pouvoient rien entendre distinctement; mais elles virent qu'elles étoient très-près de Vasa, qui étoit assis de l'autre côté du ruisseau, avec un homme qu'elles ne con-

nois-

noissoient pas , & auquel il faisoit mille démonstrations d'amitié. Les Princesses, de crainte d'être apperçûes, reculerent quelques pas tout doucement , & furent se mettre derriere un buisson d'épine fleurie , d'où elles pouvoient distinctement voir Vasa , sans en être vûs. Elles se couchèrent toutes trois à terre , & remarquerent que Vasa embrassa plusieurs fois l'étranger : ils s'assirent l'un près de l'autre ; Gustave sembloit lui faire bien des questions , & paroissoit ne parler pas de suite. Enfin , après une conversation qui paroissoit fort coupée ; l'Etranger parla long - tems : sur la fin de son discours , Gustave parut tout attendri , après quoi l'Etranger lui donna une lettre : il se troubla en la recevant ; ensuite il pencha la tête & le corps , & se remettant , leva les yeux au Ciel , comme pour l'accuser de quelque injustice. Il ouvrit cette lettre avec une émotion extraordinaire , il rougit en la lisant , & parut si troublé , que nos trois curieuses , qui n'osoient respirer , se faisoient des signes d'étonnement , & se pouffoient pour se faire prendre garde les unes aux autres à toutes les agitations de Vasa. Il relut deux ou trois fois cette lettre , & tomba après cela dans une tristesse qui leur fit pitié. L'Etranger se remit à parler ; & Vasa & lui continuèrent leur conversation avec plus de véhémence qu'ils n'en avoient encore témoigné. Vasa se levant & voulant mettre la lettre dans sa poche , elle tomba sur l'herbe ; il s'en alla avec l'Etranger , & bien - tôt les Princesses les eurent perdus de vûe. Quand elles virent qu'ils étoient bien loin , elles se leverent ; & ayant vû la lettre de Vasa qu'il croyoit avoir serrée , elles eurent une grande impatience de l'aller prendre , & de voir ce qui pouvoit l'avoir réduit dans un trouble si étonnant. Elles marcherent quelque temps le long du ruisseau pour le trouver moins haut ;

enfin, à la faveur de quelques pierres, elles se résolurent de le passer, au hazard de se mouiller un peu les pieds : quand elles eurent fait cette hardie expédition, elles se rendirent à l'endroit où avoit été Gustave ; & Sibille, ramassant cette lettre, la donna à la Princesse Christine : elle l'ouvrit avec une agitation inconnue, & lut ces paroles.

La fortune permettra-t-elle que cette Lettre aille jusqu'à vous, & après nous avoir si durement séparés, souffrira-t-elle que nous nous réunissions par cet innocent stratagème ? Que faites-vous, Gustave, où êtes-vous ? On m'a dit que le barbare Roi de Danemarck vous tient dans ses prisons ; & moi, fugitive, proscrire par mon Père avant ses dernières disgrâces, je suis dans un coin des états qui furent à lui, inconnue à tout le reste de la terre. Pensez-vous à moi, Gustave ? Avez-vous quelque souvenir de ces temps si heureux où nous fûmes destinés par la volonté du Roi à être l'un à l'autre ? Hélas ! quoiqu'un espoir si agréable ne nous soit plus permis, c'est de lui seul que je tire l'unique ressource qui me fait vivre. Oui, mon cher Vasa, je me suis conservée à vous, malgré tous mes malheurs. La généreuse Cécile, qui m'a accompagnée, est le témoin de toutes mes persécutions. Elle sait qu'en donnant aux infortunés de ma déplorable Maison, des larmes dont le cours ne doit jamais finir, il me reste encore des soupirs pour donner à la mémoire de Gustave.

La Princesse lisoit cette lettre avec application à ses deux compagnes, qui n'étoient pas moins attentives à l'écouter. Quand elle eut cessé, elle les regarda fixement l'une & l'autre, & Sibille sortant enfin d'un long étonnement : Quoi ! s'écria-t-elle, cette lettre est de la Princesse de Sudermanie ! & la Princesse de Sudermanie écrit une lettre d'amour ? Cette Princesse, continua Dorothee, dont la vertu faisoit autant de bruit par

par toute l'Europe que son admirable beauté ? Ma sœur , reprit froidement Christine , ne nous étonnons pas tant de ce que nous voyons : examinez bien cette lettre ; & , quelque passion que vous y voyiez , cette Princesse l'a pu écrire sans être blâmable. Vous voyez qu'elle écrit à un homme qui avoit été destiné pour être son époux : ne la blâmons point ; j'admire plutôt tout ce qu'elle écrit. Au travers de l'amour dont toute cette lettre est remplie , j'y vois un certain caractère de modestie & de vertu , qu'on ne peut trop estimer ; elle le fait ressouvenir adroitement des ordres de son Père & de son Roi : que cette Princesse me fait pitié ! hélas ! si elle sçavoit qu'elle n'écrit qu'à un infidèle ! tant de tendresse ne devoit pas être ressentie pour un inconstant. Si elle sçavoit ce nouveau malheur , dit Sibille , qu'il ajouteroit aux autres ! Mais , enfin , Vasa est un infidèle , repartit la Princesse : voilà cet homme sans foiblesse , ce Héros que vous me vantiez tant. De quelque manière que vous le voyiez , répliqua Dorothee , ou ayant été insensible aux charmes de la Princesse de Sudermanie , ou que l'ayant aimée , comme il y a grande apparence , il l'ait quittée pour vous , je trouve que la chose vous est toujours glorieuse : s'il n'a point été touché de ses charmes , vous avez fait ce que la plus grande beauté de l'Univers n'a pu faire ; & s'il est vrai qu'il n'y fut point insensible , vous le chassiez de son cœur , & vous vous en emparez avec un empire auquel il est soumis sans résistance ; enfin , de quelque façon que la chose soit , vous avez bien lieu d'être contente de Gustave & de vous.

Ce que Dorothee disoit , la Princesse Christine le sçavoit comme elle ; & , par une fatalité que l'on trouvera assez naturelle , cette lettre produisit un grand changement dans son cœur. Cette sœur ,

cette superbe Princesse, qui jusqu'à ce jour n'avoit regardé Vasa qu'avec indifférence, à peine voit-elle qu'il est aimé par une personne de son rang, & par une personne d'une beauté accomplie, qu'elle le regarde de toute une autre manière, ou plutôt elle l'aima dès ce moment-là. Elle eut mille sentimens tumultueux & précipitez, qu'elle démêla avec une connoissance parfaite. Vasa lui parut comme il étoit; c'est-à-dire aimable, & tel que sont les objets quand l'amour nous les peint. Dès qu'elle sentit qu'elle l'aimoit, elle vouloit être aimée; elle eut un mouvement jaloux, qui lui fit craindre que cette lettre de la plus belle & de la plus malheureuse personne du monde, n'eût causé à Vasa d'autres sentimens que ceux de la pitié: elle avoit toutes ces agitations, pendant que Dorothée & Sibille parloient: elle rougit de ce qu'elles penseroient, si elles sçavoient un si prodigieux changement, & si elles connoissoient sa foiblesse.

Deux ou trois jours se passerent, dans lesquels son charmant vainqueur acheva de vaincre; mais il ignoroit sa victoire. Malheureux qu'il étoit, il craignoit d'être dédaigné; d'autre part, la lettre qu'il avoit perdue & cherchée inutilement, le mettoit dans un chagrin épouvantable: il porta sa mélancolie aux yeux même de cette Princesse, qui, touchée de toute façon, si elle ne résolut pas de guérir toutes ses peines, au moins résolut-elle de soulager son inquiétude à l'égard de la lettre. Elle y fut sollicitée par Sibille & par Dorothée, qui ne pouvoient plus voir le déplaisir dans lequel il étoit plongé. Que ne devoit-il point craindre du Roi, si cette lettre tomboit entre ses mains; ou de la cruelle Sigibrite, dont elle eut épuisé toutes les fureurs, puisqu'elle avoit été avertie du penchant de Christierne pour la Princesse de Suedermanie! & si elle eût cru que Vasa l'aimoit, jus-

qu'ou

qu'où son déchainement n'auroit-il pas été ! c'étoit ce que Gustave pensoit continuellement , & ce que la Princesse imaginoit qu'il pensoit ; de sorte que , pour remettre le calme dans son ame , elle se résolut de lui parler ; & se trouvant un jour dans le cabinet de Sibille , elle l'appella , & le faisant asseoir auprès d'elle , elle le regarda d'abord d'un air assez embarrassé ; mais enfin se rassurant comme elle pût , elle lui dit avec le reste d'un battement de cœur : Gustave , je suis bonne Phisionomiste ; je vois que vous avez de grands chagrins , il ne dépend que de moi de vous les ôter. Hélas ! reprit-il , en la regardant avec une langueur qui produisit plus qu'il ne croyoit , vous ne le sçavez que trop , que vous pouvez m'ôter tous les chagrins dont ma vie est traversée. De vous seule dépend tout mon chagrin & toute ma joye : ôtez-moi mes chagrins , donnez-moi de la joye ; ou plutôt , divine Princesse , reprit-il , en mettant un genouil à terre , ordonnez tout à l'heure que je meure , si vous ne voulez pas écouter mon amour. Christine le pria de se relever , mais il s'obstina à demeurer dans la même posture ; il la regardoit tendrement ; & comme elle sentit qu'elle en étoit émue , pour empêcher qu'il ne le remarquât , elle tira de sa poche la lettre de la Princesse de Sudermanie , & l'ouvrant negligemment , elle l'exposa aux yeux de Gustave , qui fit une exclamation de joye en la revoyant. Tenez , lui dit-elle , je vous rends ce qui est à vous ; & elle lui conta comme elle l'avoit eue : mais , ajouta-t-elle , je vous demande ma recompense , c'est de me dire précisément , & sans vous aviser de rien déguiser , si vous avez aimé cette Princesse , & en quels termes vous en êtes avec elle. Vasa , qui étoit ravi d'avoir retrouvé sa Lettre , qui voyoit bien qu'elle n'étoit pas tombée en des mains dangereuses , & qui remarquoit une certaine bonté :

pour

pour lui dans la Princesse qu'il n'y avoit jamais vûë, étoit dans un état content, qui répandoit un air de vérité en tout ce qu'il disoit. Aussi raconta-t-il à Christine tout ce qui s'étoit passé entre la Princesse de Sudermanie & lui. Il donna toutes les louanges qu'il devoit à la vertu de cette Princesse, & il marqua l'amitié qu'il avoit pour elle, par les expressions les plus vives, sans qu'elles donnassent d'ombrage à Christine : elle sçut, dans une occasion si délicate, démêler le cœur de Gustave, & distinguer ce que la compassion & la reconnoissance lui faisoient penser pour la Princesse de Sudermanie, d'avec le fort & violent amour qu'il sentoit pour elle. Gustave fut surpris de sa douceur, il en goûta tout le charme; & ne voulant pas vaincre à demi, il sçut si bien se servir de ses avantages, qu'il réduisit la Princesse à souffrir désormais sa passion, & à y répondre autant que son devoir & la bienséance le lui pourroient permettre. Elle appella même des témoins, afin qu'ils éclairassent toute sa conduite, & qu'ils fussent les juges & les confidens d'une affection si innocente. Ce fut la Princesse Dorothée, Mucé, & Sibille. La Princesse rougit beaucoup en s'expliquant devant eux, & les conjura de les assister incessamment de leurs conseils, & de veiller sur les actions de Sigibrite & sur les sentimens du Roi, contre lesquels elle protesta de ne s'opposer jamais à l'égard de l'époux qu'il lui destineroit. Elle fit accepter ces conditions à Vasa, qui étoit tellement transporté d'amour & de plaisir, qu'il en étoit tout hors de lui. Ensuite toutes ces personnes raisonnèrent sur les mesures que Vasa & Christine prendroient pour tromper tout le monde, & cacher bien un commerce qui ne pouvoit être assez secret.

La Princesse, qui commençoit d'entrer dans ses intérêts, lui demanda, si le Suédois qui lui avoit

rendu la lettre de la Princesse de Sudermanie étoit encore à Copenhague: il lui répondit, qu'il y étoit; & ajouta, qu'il l'avoit assuré, que s'il pouvoit s'en retourner en Suede, il y trouveroit un bon parti, & que s'il vouloit se mettre à la tête de ceux qui avoient envie de se soulever, il pouvoit tout attendre de leur zèle & de leur valeur. Ces choses-là, Madame, continua-t-il, tentent bien l'ambition d'un jeune homme; sur-tout quand il songe que ce n'est rien ôter au Roi votre Pere qui soit légitimement à lui; qu'il n'en coûteroit tout au plus que la perte de quelques mauvaises garnisons; & que je serois du moins en état par-là d'offrir à la plus belle Princesse de l'Univers; un trône qui ne seroit pas indigne d'elle. Christine rougit. Ne suis-je point coupable, dit-elle, d'entrer dans un si dangereux secret? Mucé appuya ce qu'avoit dit Gustave. Ah! ma sœur, dit Dorothée, qu'importe qu'il en coûte un Trône à mon Pere, si l'on vous y voit assise un jour avec Vasa? La Princesse demanda encore à Gustave, en quel endroit étoit la Princesse de Sudermanie? Il lui dit, que l'homme qui étoit chargé de sa lettre avoit eu ordre de la remettre entre les mains d'Astolfe, & qu'il étoit mort subitement après, sans avoir eu le tems de lui dire où étoit la Princesse, qu'il n'avoit eu que celui de lui rendre son paquet, où Astolfe avoit trouvé une lettre de la Princesse de Sudermanie, qui le conjuroit de passer en Danemarck, pour tâcher d'apprendre des nouvelles de Gustave, & de lui faire tenir sa lettre. Dieu nous préserve, dit Sibille, que le Roi ou Sigibrite puissent sçavoir où est cette malheureuse Princesse; car l'infamie, ou la mort, seroient les moindres choses qu'on lui destineroit. Il est vrai que je tremble, dit Christine, quand je pense à l'inhumanité de cette abominable femme; & je ne puis m'empêcher d'en craindre quelque

finistre

66 G U S T A V E V A S A ,
 sinistre événement pour Vasa. Mais encore , dit
 Mucé , qu'a donc fait de si terrible , une person-
 ne que je ne croyois qu'effrontée ? Ah ! vous ne
 pouvez penser tout ce qu'elle a été capable de fai-
 re , dit la Princesse ; & puisque nous sommes de
 loisir , & qu'il est bon que Vasa & Mucé connois-
 sent son caractère , ma sœur vous le dépeindra
 parfaitement dans l'Histoire que vous desirez sça-
 voir de l'infortunée Colombine. Alors , ils se tour-
 nèrent tous vers la Princesse Dorothée , qui don-
 nant son consentement à ce qu'on desiroit ,
 commença son discours de cette sorte :



HISTOIRE

D E

C O L O M B I N E .

SIGEBRITTE est née de la plus basse naissance
 que l'on sçauroit s'imaginer. Tout ce qu'elle
 fait dire de contraire n'est qu'une pure fable.
 La Hollande est son pays ; elle fut mariée fort jeu-
 ne à un homme aussi misérable qu'elle , & de mê-
 me extraction. Il mourut quelque tems après
 qu'elle fût grosse ; & si la malheureuse Colombi-
 ne , qui nâquit d'un tel mariage , n'eut point le cha-
 grin de voir son Pere , elle eut celui d'être résér-
 vée à la honte éternelle de voir une mere , dont
 les inclinations monstrueuses devoient toujours la
 faire

faire rougir. Elle pouvoit avoir sept ou huit ans ; & dans cet âge innocent elle étoit heureusement privée des déplaifirs que lui pouvoient donner les défordres de la conduite de fa Mere , lorsque cette Mere fut éprise d'amour pour un jeune Matelot qu'elle suivit en Norvègue : elle s'habituafur les Côtes de la Mer , où elle étoit contrainte de vivre de fon Commerce. En ce tems-là , elle recueillit chez elle des débris d'un naufrage une femme de qualité de France , qui s'appelloit Cafalis , qui étoit d'un efprit merveilleux , & d'une vertu achevée : c'eft affez de dire qu'elle avoit été élevée auprès de la célèbre Reine de Navarre , cette charmante fœur de François I. Cafalis étoit veuve ; elle avoit été mariée à un étranger , elle paffoit en fon païs , pour recueillir des biens affez confiderables qu'il lui avoit laiffées. Sigibrite la rétira chez elle , & fe fervit de quelques pierreries qu'elle avoit , à rendre fa condition moins malheureufe. Cafalis fe vit ainfi depouillée fans en murmurer ; & fe trouvant dans un lieu fi fàuvage , elle fe prépara à la patience ; & de tems en tems , quand quelque Vaiffeau paffoit , elle envoyoit des lettres en fon païs , pour y faire favoir de fes nouvelles , afin qu'on vint la tirer d'un état qui eût été bien dur à un courage moins élevé que le fien. Mais tout ce qu'elle fit fut inutile , elle fut contrainte de paffer fa vie avec l'abominable Sigibrite ; & il femble que le Ciel l'eut permis ainfi , pour feconder les merveilleufes inclinations de Colombine , & pour conferver une vertu pure , dont la chute eût été certaine. La fage Cafalis s'attacha à cette petite fille , & remarqua avec plaifir un naturel fi heureux. Sa mere , qui fut bien aife d'être défaite du foïn qu'elle pouvoit lui donner , l'abandonna entierement à la conduite de fon hôteffe , qui , tout-à-fait retirée de la fociété de Sigibrite , éleva cette jeune merveille , & lui donna de fi fortes.

fortes impressions de pitié & de vertu, l'instruisit si admirablement de mille agréables sciences, qu'on vit cette fois-là qu'une bonne éducation l'emporte sur une mauvaise naissance. Colombine étoit une personne parfaite pour la beauté & pour l'esprit, dès l'âge de quinze ans. Ce fut en ce tems-là, que le malheureux Toberne en devint amoureux; mais afin que vous conceviez plus aisément les merveilleux effets que sa beauté produisit, je vais vous la dépeindre. Elle étoit déjà de la taille la plus haute, fort menuë, la gorge extrêmement avancée, la démarche & l'air si noble & si agréable, qu'elle ravissoit tous ceux qui la regardoient; elle avoit les cheveux blonds, naturellement frisez; de grands yeux bruns passionnez, les plus beaux que l'on pouvoit voir; le nez joli; une petite bouche façonnée, d'un rouge toujours éclatant; les dents admirables; mille agrémens au menton & aux joues; le visage rond; un air jeune & fin. Tout le défaut qu'elle avoit, provenoit du voisinage de la Mer, qui lui avoit rendu le teint fort brun; mais il étoit si coloré & si uni, qu'il sembloit qu'elle ne l'eût ainsi que pour rendre sa beauté plus singulière, & je l'aimois mieux de la sorte, que si elle eût été plus blanche. Ce fut en cet état qu'elle apparut à Toberne dans les Forêts de Norvège, la première fois qu'il la vit: je dis apparut; car il est certain qu'il crut que c'étoit une apparition. Vasa n'a point vu Toberne, ainsi je lui dirai qu'il étoit parfaitement bien fait, & le plus honnête homme que l'on ait jamais vu. Il étoit Gouverneur de Copenhague, & avoit obtenu du Roi la permission de faire un voyage en Norvège pour ses affaires particulières; il s'y arrêta quelque tems dans une de ses terres: ce fut en chassant qu'il vit Colombine, & qu'il en devint amoureux. Il apprit de la sage Casalis, qui ne l'abandonnoit
jamais,

jamais, ce qu'elle étoit, & la malheureuse condition de sa mere: il ne voulut point la croire; & quand il en fut informé par un fidèle domestique qu'il commit à ce soin, il fut tellement épouvanté, qu'il ne se pouvoit imaginer qu'une personne si rare fût née de parens si abjets. Il croyoit toujours, qu'à la façon des Romains, il y avoit quelque mystère caché sous une naissance si obscure, que Colombine étoit quelque Princesse déguisée, dont l'aventure se developeroit quelque jour. Mais enfin, Casalis & ses yeux le persuadant que Colombine n'étoit que trop malheureuse, il lui voulut faire des présens, qu'elle refusa avec une générosité qui le toucha encore davantage. Il s'adressa à Casalis; il trouva la même fermeté: désespéré de ne pouvoir rien faire pour adoucir leur misère, il voulut voir Sigibrite. Qu'il eût été heureux s'il n'eut jamais eu cette curiosité! Dès que cette abominable le vit, elle l'aima; il étoit jeune, beau, magnifique; il n'en falloit pas tant pour la séduire; elle prit donc ce qu'il lui donna; & ayant acheté une petite maison fort agréable, elle eut des gens pour la servir, & vivoit dans cet air d'opulence comme si elle y eût passé sa vie. La seule Colombine étoit fâchée de ce changement, elle en prévoyoit avec une douleur inconcevable les dangereuses suites: elle ignoroit les sentimens que sa mere avoit pour Toberne; mais elle sçavoit ceux qu'il avoit pour elle, & c'en étoit trop pour allumer sa vertu.

Toberne passoit des journées entières avec elle & avec Casalis; il étoit charmé de son entretien; il étoit enchanté de sa modestie & de sa retenue; il avoit autant d'admiration pour elle qu'il avoit d'horreur pour sa mere, qui, perdant toute honte, lui avoit decouvert la passion qu'elle avoit pour lui. Il menageoit la mere, pour se conserver toujours

jours quelque accès auprès de la fille. Il connut d'abord ce dangereux esprit, & vit trop de quoi elle étoit capable. En effet, elle vint à haïr horriblement Colombine, & s'en expliqua au Gouverneur en des termes qui le firent trembler. Il étoit contraint d'en parler avec cette vertueuse personne, qui, pour toute réponse, pleuroit les crimes de sa mere, & les malheurs qu'elle lui préparoit. Helas ! Seigneur, lui disoit-elle souvent, laissez nous ; abandonnez des malheureuses qui ne méritent pas vos bontez. Faites ramener Casalis dans sa patrie, procurez-moi un azile aux pieds des Autels, & sauvez-vous des fureurs de ma Mere. Que sçais-je ! ah ! bon Dieu, si elle exécutoit ce que je n'ai pû entendre sans frémir ! Si elle en vouloit à une vie si illustre, si ses ressentimens attaquoient notre généreux protecteur, ce seroit bien-là le comble de nos miseres. Voudrois-je vivre après de tels malheurs ! Je serois trop long-tems, si je vous redisois tous les entretiens de ces trois aimables personnes, & les emportemens de la cruelle Sigibrite.

Un jour, qu'elle étoit dans une rage épouvantable, & qu'elle disoit à Toberne tout ce que sa jalousie & son amour lui inspiroient, elle tomba tout d'un coup à ses pieds, en lui embrassant les genoux avec des paroles flatteuses . . . On ne sçait, dit Dorothée en cet endroit, en passant la main sur ses yeux, on ne sçait de quelles paroles se servir pour parler avec modestie de tout ce que fit cette femme, & il faudroit des termes nouveaux pour faire entendre les horribles propositions qu'elle fit à Toberne de lui livrer l'innocente Colombine, pourvû qu'il voulût satisfaire l'amour qu'elle avoit pour lui. Il demeura saisi d'étonnement ; & se démêlant avec horreur des bras détestables de ce monstre, il se prit à fuir,

fuir, pour aller chercher Colombine, & tâcher de l'engager à un dessein qu'il y avoit déjà quelque tems qu'il avoit formé.

Casalis avoit entendu tout ce que Sigibrite avoit dit à Toberne, elle en fut épouvantée, & courut où étoit Colombine; elle lui conta tout ce qui s'étoit passé. Ah! mon enfant, poursuivit-elle, quittons cette impudique, sauvons votre vertu des pièges qu'on lui tend. Je sçais bien qu'il n'y a rien à craindre de celle de Toberne, mais la vôtre seroit toujours en peril auprès de votre mere; j'aimerois mieux vous voir au pouvoir de mille amans, que sous celui d'une si méchante femme. Les Amans respecteroient toujours votre sagesse, & les Barbares même l'adoreroient. Ah! ma mere, lui répondit cette judicieuse Fille, je ne veux point aller avec Toberne. Je ne vous le propose point aussi, repartit Casalis; mais je veux vous mettre en sûreté: fuyons, ma fille, fuyons; & nous mettant plutôt sur une frêle Barque à la merci des eaux, abandonnons notre conduite à cette providence éternelle qui est la protectrice des innocens, & qui n'abandonne jamais ceux qui vous ressembtent. Le Gouverneur entendit ce triste entretien, & se montrant en cet endroit à ces deux femmes; tout plein d'admiration pour elles, par l'opposition de ce qu'il venoit de quitter, il demeura quelque tems sans parler: après quoi se mettant à genoux auprès de Colombine, & lui tenant la main, qu'il baïsa pour la première fois de sa vie: J'atteste le Dieu de vérité, lui dit-il, de la sincérité de ce que je va's vous dire; & l'ayant préparée à l'écouter, il lui fit la proposition de l'épouser secrettement. Colombine & Casalis furent extrêmement surprises; & dès que la première fût un peu revenue à elle: Ah! Seigneur, lui dit-elle, pensez-vous bien à ce que vous me proposez? Vouloir associer

à votre rang auguste une misérable fille, sans biens, sans alliance, digne rebut de la fortune, objet infortuné de la colere du Ciel! Non, Seigneur, je suis trop reconnaissante de l'honneur que vous m'avez fait, pour pouvoir jamais abuser de celui que vous me voulez faire. Toberne fut charmé de la moderation de cette jeune fille. Il eut beau la presser, il la trouva d'une fermeté que rien ne pouvoit ébranler. A Dieu ne plaise, disoit-elle, que pour le prix de vos bontez je vous mette un jour en état de vous repentir du choix que vous auriez fait. Le Gouverneur, voyant qu'il ne pouvoit rien gagner auprès d'elle, eut recours à Casalis : il la persuada si bien de ses intentions, & lui en fit tellement remarquer l'importance pour son repos & pour celui de Colombine, qu'après quelques jours de difficultez on la résolut d'épouser Toberne. La vertueuse Casalis lui servit de véritable mere, le Prêtre les unit tous deux en présence de deux ou trois Domestiques de Toberne, & un gazon dans un bocage solitaire fut le lit nuptial. Ces époux résolurent que Toberne retourneroit à la Cour, parce que le tems qu'on lui avoit donné pour son voyage étoit expiré. Il devoit revenir dans peu, pour enlever Colombine & Casalis, & les faire conduire près de Copenhague, où elles demeureroient inconnues jusqu'à ce qu'il eût fait approuver un mariage si inégal à ses parens : car vous savez que Toberne étoit le plus grand Seigneur du Royaume, étant descendu des derniers Rois, & qu'il tenoit le premier rang après ceux de notre maison. Ces deux aimables époux ne jouirent pas long-tems des douceurs de leur mariage; par la nécessité qu'il y avoit d'exécuter tout ce que j'ai dit.

Toberne quitta sa chere femme, la recommanda aux soins & à l'assiduité de la prudente Casalis,

lis, & partit plus amoureux qu'il ne l'avoit jamais été.

Colombine supportoit son absence aussi patiemment qu'elle le pouvoit, en se consolant avec Casalis, quand son malheur amena en Norvègue le Chancelier Valquendorf. Son sort fut pareil à celui de Toberne: il devint amoureux de Colombine, il eut peine à se figurer que ce ne fût pas une de ces divinités que les Payens adoroient; & n'en ayant reçu que des marques d'une profonde indifférence, il s'en revint à la Cour, où ce jeune-homme enchanté ne parla au Roi d'autre chose que de Colombine. Il lui exagéra de telle sorte la beauté & l'esprit de cette personne, que le Roi, qui jusqu'à ce moment n'avoit jamais rien aimé, se sentit de violens desirs de voir & de posséder cette belle fille; & sans délibérer davantage, il commanda sur le champ qu'on allât lui chercher cette petite famille. Cet ordre fut exactement exécuté; on mena Sigibrite, sa fille & Casalis à une des maisons du Roi. Il y courut pour voir cette fameuse beauté; il la trouva encore plus charmante que Valquendorf ne la lui avoit dépeinte, & il en devint passionnément amoureux. Je ne vous dirai point la joye de Sigibrite pour se voir dans un poste si avantageux, & comme elle s'empara d'abord de l'esprit du Roi, en flatant son amour avec toutes les souplesses qu'elle sçavoit bien qui lui étoient agréables. Cette ambitieuse femme crut tout facile à ses desirs; & comme elle pensoit toujours à gagner le cœur de Toberne, elle songea aussi à éloigner d'elle Colombine, comme un obstacle à ses desseins, & à insinuer au Roi, qu'il la fit aller à la Cour, qu'il la logeât dans son Palais, & qu'il mit Colombine & Casalis auprès de nous. Le Roi lui obéit aveuglement; & comme son attachement avoit déjà fait un bruit horrible, si-

gurez-vous la surprise de toute la Cour, quand le Roi me choisit pour placer Colombine auprès de moi. Tout le monde généralement en fut scandalisé; ma sœur & moi en pleurâmes, la Reine en fut désespérée; car on regardoit Colombine comme la fille d'une Courtisane, & comme une Courtisane elle-même, tant on étoit éloigné de croire ce qu'on devoit à sa vertu. Vous vous imaginez bien quelle étoit la douleur de Toberne, à mesure qu'il fut instruit de tous ces événemens différens. C'est trop peu de dire qu'elle fût excessive, & qu'elle n'auroit point eu de comparaison sans celle de Colombine: je ne me sens pas assez de force pour vous la représenter, ni pour vous dire tout ce qu'elle pensa & tout ce qu'elle dit dans toutes ces différentes rencontres. Aussi-tôt qu'elle fût chez-moi, elle se renferma dans un petit cabinet, & se jeta au col de Casalis, toute fondante en larmes; prévoyant bien les obstacles qu'il y alloit avoir pour la déclaration de son mariage, & tout ce qu'elle devoit craindre de la part du Roi. Elle fut en ce pitoyable état plus de deux heures: Hélas! s'écria-t-elle enfin, cher Toberne! ce n'étoit pas ainsi que je te devois revoir dans le Palais de tes Pères! Ensuite, faisant réflexion qu'elle ne lui pourroit jamais parler, & qu'elle étoit en horreur à toute la famille du Roi, elle prit une hardie résolution, bien digne de sa vertu & de son courage. On la présenta à la Reine, qui, malgré la repugnance qu'elle avoit de la voir, y consentit pour obéir au Roi. La Reine lui tendit la main, & cette généreuse personne s'étant résoluë à ce qu'elle avoit à faire, se prosterna, comme c'est la coutume, prit la main de la Reine, & en la baisant, elle la serra doucement, & lui mit un petit billet dedans. La Reine ne se troubla point; elle cacha le billet, se doutant bien qu'il ren-

renfermoit quelque grand mystere ; & se retirant dans son cabinet, elle y vit que Colombine lui demandoit une Audience fort secreta. La Reine eut impatience de sçavoir de quoi il s'agissoit ; & ayant donné ses ordres , quand elle fut couchée , Colombine fut introduite avec le dernier secret à la ruelle de son lit. Dès qu'elle fut à genoux , elle voulut parler , & sa bouche timide lui refusa des paroles ; rien ne la secourut , ses yeux aussi la trahirent en se remplissant incontinent de larmes. Elle étoit dans ce mortel embarras , lorsque Casalis l'en tira , qui , s'approchant de la Reine avec un air noble & attirant qui lui étoit particulier , l'instruisit des mêmes choses que je viens de vous dire , sans oublier de parler d'elle-même , & de dire à la Reine ma mere l'honneur qu'elle avoit d'être une des Dames de Marguerite de Valois. Je ne puis vous redire l'étonnement de la Reine ; il étoit si grand , que cette Princesse ne l'a jamais pû bien exprimer ; elle fit cent questions à Casalis & à Colombine ; elle eut de l'horreur pour Sigibrite , & une juste admiration pour Colombine ; & comme elle la sçut femme de Toberne , c'est-à-dire , d'un rang si élevé au dessus de celui où elle étoit née , elle l'embrassa fort tendrement , la consola , & lui promit son amitié , ses conseils & son assistance.

Elles passerent le reste de la nuit à raisonner , & à songer à cacher avec une grande prudence le mariage de Colombine , & à menager bien secretement le commerce qu'elle auroit avec son mari. La Reine lui promit de la servir comme si elle eût été sa fille , charmée qu'elle étoit de la vertu , de la prudence & de l'esprit qu'elle montra dans tout cet entretien. Le lendemain , dès qu'il fit jour chez la Reine , elle nous envoya chercher , la Princesse & moi , confia ce grand secret à notre jeunesse , afin que nous aimassions

Colombine , & que nous la traitassions bien. Quand la Reine nous eût donné ses instructions , elle vit entrer Toberne , mais si changé , qu'il lui fit pitié ; elle connut qu'il lui vouloit parler , elle se retira avec lui dans son cabinet : il fit ce qu'avoit fait le soir Colombine ; il se confia à la Reine , & s'il ne fit pas voir tant de foiblesse , il lui montra une aussi sensible douleur. La Reine lui dit ce qui s'étoit passé : il fut ravi que Colombine eût pris le parti de se confier à elle ; il ajouta , qu'il falloit de grands remedes à de si grands maux , & qu'il étoit résolu de renoncer à toute sa fortune de Danemarc , de s'enfuir avec les débris qui lui en resteroient , & d'em-mener Colombine dans un lieu où sa vertu ne fût pas assujettie à une puissance dont l'innocence avoit tout à redouter. La Reine fut tout-à-fait de son avis ; car elle prévoyoit bien , que quelque précaution dont on s'avisât , on ne pourroit pas long-tems cacher des choses d'une telle conséquence , & dont la connoissance pourroit tout faire craindre de l'emportement du Roi.

Toute la Cour regarda comme un effet de la vertu de la Reine , les bons traitemens que nous faisons à Colombine : on crut que la politique la faisoit agir , & bien-tôt on connut aussi qu'elle étoit touchée de la modestie de la conduite de Colombine ; car dès qu'elle étoit levée , elle entroit dans ma chambre , elle n'en sortoit pas de tout le jour , elle me suivoit par-tout , elle couchoit dans un même lit avec Casalis ; n'ayant jamais voulu changer une coutume qu'elle avoit eue depuis son enfance. Le Roi ne lui parloit que devant nous ; cette vertueuse femme ayant réduit l'homme le plus emporté à vivre avec elle dans le même respect que si elle eût été Reine de tout l'Univers. Il n'y avoit point de jour
aussi

aussi où elle n'eût des entretiens secrets avec son cher Toberne, que nous lui facilitions, ou chez ma sœur, ou chez moi; & comme le Roi s'émancipoit depuis peu par les conseils de Sigibrite, Toberne, craignant tout, avoit si bien préparé toutes choses pour sa fuite, qu'une partie de son bien étoit passé en France, & que la Reine de Navarre ayant demandé qu'on lui renvoyât Casalis, Colombine la devoit suivre inconnue, le Navire & le Pilote étant à la dévotion de Toberne. Mais, lorsque nous étions dans la satisfaction d'un départ si désiré pour le repos de ces illustres personnes, nous nous aperçûmes de la grosseffe de Colombine. D'abord Toberne ne pouvoit se résoudre de l'exposer en cet état; mais la Reine l'y fit consentir, d'autant plutôt que l'extravagante passion de Fébourg éclata en ce tems aux yeux de Colombine, qu'elle s'en trouva importunée, & que c'étoit un surveillant qui nous incommodoit fort par l'intérêt de son amour. Fébourg étoit le Favori du Roi, comme vous sçavez; & ayant à tout moment des commissions de son maître auprès de cette charmante personne, il ne put voir tant de merveilles sans les aimer: mais il les aima d'une façon qui lui tourna tout-à fait la tête; de manière que, sans respect pour Colombine, & moins encore pour le Roi, il lui parloit à tout moment d'une passion, qui l'irrita enfin jusqu'au point qu'il lui en coûta la vie. Colombine fut d'abord surprise de son audace, elle s'en plaignit à Toberne, qui n'en fit que rire. Elle pria Fébourg avec douceur, de ne lui plus parler d'une passion inutile, & qui lui seroit préjudiciable si le Roi en avoit connoissance. Fébourg ne se corrigea pas pour cela. Colombine demeura dans sa modération, & lui dit pourtant plusieurs fois, que s'il continuoit dans sa folie, elle seroit contrainte

d'en avertir le Roi ; mais Fébourg , avenglé de son amour , étoit sourd à tout ce qu'elle lui pouvoit dire. Colombine n'en pouvant plus souffrir les témoignages , commençoit à perdre patience , lorsqu'un jour qu'elle étoit dans sa chambre , où elle achevoit de s'habiller , il y entra , suivant sa coutume , de la part du Roi ; & comme elle s'approcha d'une grande Corbeille de fleurs , il en prit une poignée , qu'il eut la hardiesse de jeter sur ses épaules , & celle de s'avancer pour y porter la bouche. Colombine effrayée perdit toute considération : elle se repoussa avec assez de force ; & prenant la parole avec une colere étrange : Insolent , lui dit-elle , sortez de ma présence ; & ne vous y montrez jamais. J'avertirai le Roi , & s'il me considère , il n'exposera pas davantage la misérable Colombine à être le but d'une audace qu'il sçaura bien punir. Comme Colombine disoit ces paroles , le Roi , qui les avoit entendues en entrant , & qui vit l'émotion où elle étoit , en voulut sçavoir le sujet ; & comme elle se sentoit véritablement outragée , elle lui en laissa voir assez pour le porter incontinent dans une fureur contre Fébourg : que rien ne put jamais moderer. Depuis , Sigibrite mit tout en crédit pour diminuer son crime ; comme elle tourmentoit tous les jours envain Toberne , elle en haïssoit plus sa fille : elle voulut la rendre coupable aux yeux du Roi , & lui dit qu'il falloit bien que par quelque avance de galanterie elle eût donné cette hardiesse à Fébourg. Le Roi , qui connoissoit trop à ses dépens l'austerité de Colombine , ne fut pas pour cette fois de l'avis de Sigibrite , & demeura dans celui de punir Fébourg d'une manière affreuse , & qui servît d'exemple à tous les téméraires : il le fit conduire dans la Forteresse de Copenhague , & chargea Toberne , sur de légers indices , de lui faire son Procès.

To-

Toberne prit cette commission à regret, & la fit exécuter de même. Fébourg n'étoit pas un rival qui lui fût redoutable; & s'il eût eu à s'en défaire, une manière noble l'en eût défait; mais Christierne avoit bien d'autres maximes.

Cependant, la grosseffe de Colombine commençoit à ne se pouvoir plus cacher, & c'étoit tous les jours avec des regrets extraordinaires que nous nous préparions à nous en separer; car nous l'aimions cherement. Sigibrite avoit trop d'esprit, pour ne pas s'appercevoir de ce que nous tenions si secret: elle ouvrit les yeux, & pénétra malgré nous la vérité; elle devina, ou crut deviner, que nous favorisions l'amour de Toberne, qui étoit si secret qu'il n'y avoit que nous & elle qui en eussions connoissance. Dans cette pensée, elle voulut être tout-à-fait éclaircie; elle gagna une fille de Colombine, que nous avions été obligées de mettre dans la confidence. Quand elle fut instruite, elle envoya chercher Toberne, & mit en pratique tout ce que l'amour & l'adresse ont d'attraits, pour le faire résoudre à l'aimer. Le Gouverneur lui parla avec son respect accoutumé; & comme il étoit près de son départ, il se servoit des termes les plus doux: cette artificieuse, connoissant ce qui le faisoit agir, fit la dissimulée à son tour, concevant dès ce moment le plus noir & le plus détestable de tous les projets.

Cette feinte douceur frapa le cœur du malheureux Toberne, il vint chez moi tout inquiet, & tout occupé. Quand tout le monde fût retiré, il passa dans mon cabinet avec son épouse infortunée. J'ai sçu, que dès qu'ils furent seuls, ils se firent autant de caresses que s'il y eût eu bien longtemps qu'ils ne se fussent vus, ou qu'ils n'eussent dû se voir de bien long-tems. Ils s'embrassèrent, & par un présage horrible, leurs visages se trou-

verent tout mouillez de leurs pleurs. Ils restèrent toujours embrassez, & Toberne prenant la parole avec beaucoup de saisissement: Eh! qu'avez-vous, ma chere Colombine? lui dit-il, nous allons être heureux; & puisque vous voulez bien suivre un époux qui vous adore, rien ne nous separera désormais. Mais, qu'avez-vous, vous-même, Seigneur? lui répondit Colombine: hélas! à peine ai-je senti vos yeux mouillez de larmes, qu'un éclair n'a pas plus de promptitude que l'effet qu'elles ont produit sur mon cœur. Je ne sçais, reprit Toberne; mais j'ai senti ce soir en vous voyant un attendrissement qui va presque jusqu'à la foiblesse. Tout me blesse les yeux ici, je voudrois que vous en fussiez bien loin; je crains tout pour une femme que j'aime, & qui m'est précieuse. Je crains tout..... Ils s'arrêta en cet endroit: &, reprenant la parole avec une douleur peinte en tout ce qu'il disoit. Je crains le Roi, continua-t-il, je crains son humeur emportée, insolente, qui se lasse enfin des bornes que vous lui avez prescrites jusqu'ici. Ah! ne tardons pas davantage, sortons de cette Cour, où je ne vois de vertu que dans la Reine & dans les Princesses. Quelle félicité! bon Dieu, s'écrioit-il, quand nous serons dans un lieu où je jouirai paisiblement de tous ces trésors. Ma chere Colombine, ne m'aimez-vous pas toujours? Ne consentez-vous pas à me suivre? Si je vous aime, Seigneur! reprenoit-elle; ne voyez-vous pas que je vis? Tant que je vivrai, j'aimerai mon cher Toberne. Oui, je vous aimerai tant que je vivrai, je voudrois vivre pour vous aimer toujours. Sans vous, je ne pourrois vivre. Allons, Seigneur; partons: je serai contente avec vous au bout du monde, je ne puis plus être un moment sans vous. J'arrivai comme ils se parloient ainsi; &, comme ils ne se contraignoient pas devant moi, j'a-

J'avouë qu'ils me tirèrent des larmes des yeux , & que je n'ai jamais vû tant de vertu ni tant d'amour , ni entendu des choses plus belles ni plus touchantes.. Hélas ! elles n'auguroient que trop les malheurs qui arriverent dès le lendemain.

Le Roi fut à la Chasse, où Toberne le suivit ; & dès que Colombine fût éveillée , cette misérable fille qui étoit auprès d'elle , & que Sigibrite avoit gagnée , en ouvrant les rideaux de son lit, lui présenta un petit Panier de Cerises de la part de Toberne. Colombine les aimoit extrêmement : on n'en avoit point encore vû. Elle n'eut pas de peine à s'imaginer que c'étoit un soin de son cher époux ; elle les mangea , il y en avoit peu , & dès qu'elle les eût mangées , le mortel venin dont elles étoient assaisonnées fit bien tôt son funeste effet. D'abord , l'infortunée Colombine eut de furieux maux de cœur , ensuite elle fit des efforts effroyables , mais inutiles , pour se soulager. Les convulsions la saisirent avec de telles violences , que la pauvre Casalis vint toute désespérée avertir la Reine , qui courut à sa chambre avec nous. Les Médecins connurent d'abord le poison , & jugerent par ses effets que Colombine en mourroit. Tout pleuroit auprès d'elle ; elle étoit la seule tranquille , & ne perdit jamais la connoissance. Comme nous étions dans cet épouvantable état , la fille qui lui avoit donné ces fatales Cerises , s'approcha toute en larmes du lit de Colombine , & ayant prié la Reine de faire retirer le monde , elle lui confessa que c'étoit Sigibrite qui lui avoit donné ces Cerises , & lui avoit ordonné de dire que c'étoit de la part de Toberne. La Reine fit un grand cri quand cette fille dit cela. Colombine soupira , leva les yeux au Ciel ; ensuite , jugeant que la Reine méditoit une prompte vengeance , elle se tourna

Houdement de son côté, & lui prenant les mains entre les siennes, sur lesquelles elle commençoit de donner de froids baisers : Au nom de la Justice éternelle, lui dit-elle, n'en faites point contre celle qui m'avoit donné la vie, & qui me cause la mort. Madame, n'affligez point ma mort ; ces derniers momens me font assez pénibles ; & me coûtent assez. Je vous conjure par le Dieu que nous adorons, par votre vertu sublime, de n'accuser point Sigibrite. Elle n'en put dire davantage : ses oppressions l'étouffoient, & quand elle eut du relâche, ce fut pour tirer une assurance solennelle de la Reine, qu'elle ne diroit rien contre sa mere ; ensuite elle empira toujours de plus en plus, elle parla peu, elle soupiroit beaucoup ; elle nous embrassa, ma sœur & moi, qui étions aussi mortes qu'elle, & tirant une bague de son doigt, elle la donna à Casalis : Tenez, lui dit-elle, ma chere Casalis, rendez cette bague à mon cher Seigneur. On s'est servi de son nom adorable pour m'ôter la vie. Mon cher Toberne ; dit-elle tout bas, je ne vivois que pour toi : mon cher Toberne, reprit-elle plus bas encore, je meurs tienne.

Ainsi finit la déplorable Colombine, qui nous laissa une tendresse bien précieuse pour sa mémoire, & un regret infini pour la perte d'une si belle vie.

Quand le Roi fût revenu de la Chasse, à qui l'on avoit envoyé pour l'avertir de ce malheur, si trouva Colombine morte : il fit des choses qui avoient plus de rapport à un insensé qu'à un homme seulement bien affligé ; il fut furieux, il fut indomptable, jamais douleur n'a été si vive, ni si éclatante. Celle de Toberne fut plus dangereuse ; & ne fut pas moins sensible : il tomba de cheval, quand son Ecuyer, l'ayant tiré à l'écart de ceux de la suite du Roi, lui conta cet-

te malheureuse nouvelle. Il demeura si long-tems évanoui, que ce fidèle Domestique le fit porter en cet état à une de ses maisons de Campagne qui n'étoit pas éloignée de là : son désespoir, pour n'avoir pas un théâtre aussi éclatant que celui du Roi, ne fut pas moins vif, ni moins long. Jamais amant n'a pensé, ni n'a dit, tout ce qu'il dit & qu'il pensa.

La Reine, fidèle aux dernières volontez de Colombine, ne voulut point qu'on publiât l'auteur de sa mort; & le Roi & Toberne, en apprenant la cause, qui ne se put cacher, ignorèrent le surplus. Le Gouverneur demeura près de trois mois avec une fièvre très-dangereuse, & accablé de la plus mortelle douleur. Casalis la renouvela, en allant prendre congé de lui pour s'en retourner en France. Nous avons sçu qu'il lui fit confidence du dessein qu'il avoit de la suivre, dès que sa santé le lui permettroit, pour se retirer du monde, & consacrer les restes de sa déplorable vie à Dieu-seul. Le Roi n'avoit, ni des pensées si pieuses, ni une douleur si affermie; Sigibrite prit soin de le consoler; & par une aventure horrible, étonnante, & qui me fait frémir toutes les fois que j'y pense, il oublia la plus belle & la plus vertueuse personne qui fut jamais, pour aimer, vous le sçavez tous, & je n'ose le dire, pour aimer la mere, ou plutôt le Bourreau de cette infortunée : un monstre, une abominable, en un mot, l'infame Sigibrite. Le Roi se donna tout entier à cette passion, il aima Sigibrite avec fureur, & mille fois plus ardemment qu'il n'avoit aimé sa déplorable fille; mais, l'éclat où cet amour l'éleva, & le pouvoir absolu qu'il lui donna, ne bannirent pas l'affection qu'elle conservoit pour Toberne. Quoiqu'il n'eût point paru à la Cour depuis la mort de Colombine, elle crut que le tems l'auroit consolé, & qu'il étoit retenu par sa mala-

die, plutôt que par sa douleur. Elle résolut de l'arracher de sa solitude, tenter un dernier effort, &, s'il lui devenoit inutile, de l'accabler d'autant de marques de haine, qu'elle avoit voulu lui donner de témoignages d'amour. Elle obligea adroitement le Roi de l'envoyer chercher. Le jour de sa naissance étoit prochain; il avoit accoutumé de faire un festin Royal : elle lui fit entendre qu'il y alloit de sa grandeur, à faire que le premier Seigneur de son Royaume s'y trouvât; de manière que l'ordre fut si précis à Torberne de se rendre à Copenhague, qu'il se résolut d'obéir; parce qu'ayant pris ses résolutions, cette action lui devenoit indifférente. Son esprit étoit déjà détaché de toutes les choses d'ici bas : il n'avoit de souvenir que de Colombine, & ne pensoit qu'au Ciel. Il arriva donc à la Cour. Mais, malgré ces préparations, que ne sentit-il point en revoyant les lieux où il avoit vu Colombine ! Sa fermeté l'abandonna auprès de la Reine, qui le reçut en particulier, il demeura une heure sans parler, plus pâle qu'un mort; il étoit immobile, ses yeux seuls avoient du mouvement. Il jettoit de long regards sur ma sœur, & sur moi, & sur la Reine : quelques larmes de tems en tems tomboient de ses yeux, qu'il ne prenoit pas la peine d'essuyer. Son visage en étoit couvert; pour toute voix il n'avoit que des sanglots; & quand il voulut parler, il ne put prononcer que le nom de Colombine, qu'il répéta cinq ou six fois. Notre état n'étoit pas meilleur que le sien; enfin, nous liâmes quelque entretien; il communiqua à la Reine sa résolution de se retirer du monde. Elle nous arracha de nouvelles larmes; mais, nous ne l'en détournâmes point. Il avoit une secrète repugnance d'aller chez Sigibrite. Comme elle ne l'avoit fait venir que pour le voir & lui parler, deux jours après qu'il fût arrivé,

vé, en sortant de chez ma sœur, on le pria de la part de Sigibrite de passer chez elle. Il ne put se dispenser d'y aller. Quand il entra dans la chambre, à peine l'auroit-elle reconnu, tant il étoit changé, si l'amour ne l'eût représenté à ses yeux avec des traits dont elle avoit trop malheureusement reconnu la puissance. Elle ne s'amusa point à le menager; & sans faire de réflexion sur sa douleur, elle lui parla brusquement de sa tendresse. Toberne ne s'en émut point; & comme son parti étoit pris, il ne s'avisa pas aussi de se contraindre, & lui dit avec une froideur qui pensa la désespérer, qu'il ne répondroit jamais à son amour, qu'elle se devoit occuper toute entière de celui du Roi; & que, pour lui, il étoit un malheureux, à qui elle, ni toutes les femmes du monde, ne feroient jamais changer de pensées. Sigibrite s'indigna à une déclaration si nette, & qu'elle croyoit que sa nouvelle faveur la pouvoit garantir d'entendre. Ainsi donc, lui dit-elle, votre dureté ne finira jamais, ingrat Toberne? Et comme il ne répondoit point, Pousse ta cruauté jusqu'au bout, s'écria-t-elle: joins la mère à la fille. Déjà ton trop d'amour pour elle m'a forcé de sacrifier la misérable Colombine à mes ressentimens; j'ai encore la même fermeté, ton insensibilité me feroit exercer autant de rigueur sur moi-même. Comme Toberne commençoit à entendre & à connoître son crime, il la regardoit avec un mépris mêlé de désespoir, si bien que devenant tout d'un coup furieuse: Moi, mourir pour toi! s'écria-t-elle encore: non, non, lâche, je veux vivre, & pour te persécuter. Apprens, barbare, apprens que c'est moi qui t'ai privé pour jamais de la vûe de tes cheres amours. Mais, j'ai encore le cœur assez hardi: je n'épargnerai pas un perfide; & mes mains sacrifieront ta vie à mon désespoir. J'ai fait mourir Colombine; tout

m'est permis, & je ſçaurai bien délivrer mes yeux d'un malheureux, dont la vûe me reprocheroit inceſſamment ma honte. Toberne, qui avoit écouté avec ſurpriſe, avec effroi, & avec horreur, ce que Sigibrite avoit dit, ſentit qu'il devenoit furieux à ſon tour. inhumaine ! s'écria-t-il, en ſe levant & tirant avec emportement ſon épée : inhumaine, tu mourras, tu ſeras punie ; je t'immolerai aux mânes de l'innocente Colombine. Mais non, reprit-il en ſ'afſoiſſiſſant, & voyant qu'elle étoit quaſi morte de frayeur : cette belle ame, qui eſt ſi haut dans un rang ſi élevé, arrête mon bras, & me défend de la venger. Ton ſang n'eſt pas aſſez pur ; je rougirois de le répandre. Vis, abominable, vis, entaſſe crime ſur crime, meurs comme tu as vécu. En achevant ces paroles, il ſortit d'un pas chancelant, & détournant toujours ſa vûe d'un objet & d'un lieu qu'il ne pouvoit aſſez déteſter.

Toberne repaſſa chez moi au ſortir de chez cette méchante femme, mais dans un état que je ne puis vous repréſenter, & qui nous plongea dans de nouveaux regrets. Je tire cette Hiſtoire trop en longueur, il faut précipiter un événement funeſte à la gloire du Roi. Il trouva Sigibrite dans les premiers mouvemens de ſa haine pour Toberne : elle avoit réſolu de le perdre, elle dit au Roi qu'elle venoit d'apprendre l'intelligence qu'il y avoit eu entre Toberne & Colombine (& comme elle ſ'apperçut que le Roi n'étoit pas aſſez aigri d'une choſe paſſée, elle ajouta l'impoſſible à cette malheureuſe vérité, & lui dit que ce Gouverneur, toujours téméraire, avoit oſé lui parler d'amour, mais qu'elle le conjuroit, s'il vouloit le punir, de ne la point mêler dans ſa vengeance, & de faire ſouler la choſe ſur l'inſolente d'avoir oſé aimer Colombine. Le Roi n'entra que trop dans les ſentimens que Sigibrite vouloit lui inſpirer. Il réſolut

solut dans ce moment de traiter Toberne comme il avoit fait Fébourg; mais, comme son rang & son mérite rendoient la chose très-importante, il lui falloit chercher quelque formalité, & il avoit besoin de preuves. Pour cet effet, il résolut de se plaindre, & de l'accuser publiquement; & le jour du festin, le Roi mit tous les jeunes gens sur le chapitre de leur bonne fortune, il s'attacha particulièrement à Toberne, lui fit la guerre sur cette matière, & lui dit, qu'il sçavoit qu'il avoit été fort bien avec Colombina. À ce nom si cher & si peu attendu, Toberne soupira, ses yeux se remplirent de larmes; & il dit au Roi avec une noble hardiesse, qu'il étoit vrai qu'il avoit osé l'adorer. Le Roi n'en vouloit pas davantage; il ne dit plus mot: le reste du repas fut languissant. Dès qu'il fut fini, le Roi sortit le premier de la salle, & commanda à Cosa, Grand-maitre de la Maison, d'arrêter le Gouverneur; mais il n'étoit pas aisé de se défaire d'un homme de cette importance, puisque l'accusé ne pouvoit être frustré de son privilège, de n'être jugé que par le Sénat de Danemarck. On le transféra d'abord dans les prisons publiques, & l'on se contenta d'envenimer les pièces qui devoient servir à sa condamnation. Toute la malice néanmoins que l'on y put insinuer, ne fut pas suffisante pour le faire condamner; parce qu'il n'y avoit point de Loi qui punît de mort la pensée seule dont il s'agissoit. Les Sénateurs, qui n'étoient pas d'humeur de faire leur Cour en commettant une injustice, renvoyèrent le Gouverneur absous, & ne lui sauvèrent pourtant pas la vie; car le Roi, lisant leur sentence, passa du dépit à la fureur: il dit, qu'elle auroit été conçûe en d'autres termes, s'il eût trouvé autant d'amis dans le Sénat que le Gouverneur y avoit de parens; & déclara que, puisqu'on avoit refusé de lui rendre justice à Copenhague,

il l'alloit chercher à Colberg: c'est un grand bourg près d'ici, où il n'y a point d'autres Juges que les Païsans du lieu, soit que les Rois de Danemarck leur ayent accordé ce Privilege, ou qu'ils le tiennent de la Noblesse qui s'en attribue le pouvoir durant les Interregnes.

On planta quatre lances devant la porte de la maison où les Juges avoient accoustumé de s'assembler, & on les menaça, à mesure qu'ils y entrerent, de les jeter par une fenetre sur ces lances, s'ils ne s'acquittoient mieux de leur devoir que n'avoit fait le Sénat de Copenhague; ils entendirent assez le triste sens de ces paroles, tout grossiers qu'ils étoient, & les deux extrémités où ils se rencontroient, de perir ou de condamner un innocent, leur ayant aiguisé l'esprit, ils crurent se tirer d'affaire, en prononçant qu'ils ne jugeoient point le Gouverneur, mais qu'il s'étoit lui-même condamné de sa propre bouche. Le Roi se contenta de cette bizarre Sentence, & ne travailla qu'à la faire exécuter lorsqu'on y pensoit le moins. Tous les Grands du Royaume penserent se soulever. La Reine dit au Roi dans le particulier, tout ce qu'elle crut capable de le pouvoir fléchir, sans qu'elle y réussit; elle se mit avec sa famille à la tête de tous les Seigneurs, qui, avec leurs femmes & leurs enfans, vinrent se jeter aux pieds du Roi, pour obtenir la grace de Toberne. Jamais spectacle ne fut plus touchant; mais, le Roi demeura inexorable à tant de prieres, à tant de cris & à tant de larmes; l'infortuné Toberne paya de sa tête les charmes qui l'avoient ornée, & la fatale passion qu'il avoit inspirée à la cruelle Sigibrite. Dispensez-moi de vous en dire davantage: vous voyez assez, par tout ce que vous venez d'entendre, le caractère de Sigibrite; & vous m'avouerez, qu'il est également dangereux d'être sa Rivale, & de lui donner de l'amour.

Do.

Dorothée finit un recit qui avoit tiré plusieurs fois des larmes des yeux de ces illustres Auditeurs. Ils parlerent long-tems de Colombine & de Toberne , & conclurent que Vasa ne pouvoit trop menager un esprit aussi pernicieux que celui de Sigibrite; qu'ils ne pouvoient assez s'observer, la Princesse & lui, ni cacher avec assez de prudence le commerce de leur innocente affection.

L'illustre Vasa & la Princesse Christine vécutent long-tems dans le parfait bonheur que produit l'intelligence de deux amans qui s'aiment; & comme toutes leurs actions se passoient en public, ils n'en rendirent aucunes indifférentes; elles servoient toutes en particulier à marquer leur passion; elles avoient toutes un langage secret; ils s'entendoient par leurs signes, aussi parfaitement que s'ils s'étoient parlé, & quelques gestes faits avec adresse, étoient quelquefois plus sensibles qu'un entretien le plus passionné qu'ils eussent pu avoir.

Leurs confidens étoient aussi prudents qu'eux, ils veilloient incessamment pour dérober la connoissance de cette tendre affection, non seulement aux yeux intéressés, mais à ceux de toute la terre. Dorothée & Sibille ne quittoient jamais Christine, & la tenoient toujours avertie, afin que rien ne la trahît. Mucé & Eric n'étoient pas moins circonspects; & par cette manière pleine de précautions, ils cachotent un si grand secret à la pénétration d'une Cour éclairée, & dangereuse par le nombre des partisans que Sigibrite s'y étoit acquis.

Elle vivoit dans la même ignorance que le reste du monde, elle persécutoit toujours Vasa: le voyant insensible à son amour, elle ne pensoit pas qu'il fût capable d'en prendre pour une autre; elle le croyoit seulement ambitieux.

Le Roi Chrifstienne avoit la même penfée ; & , croyant que Guftave lui feroit utile pour lui faire recouvrer la belle Princeffe de Sudermanie , il le combloit de biens & d'honneurs. . .

Le Prince Sigifmond-Augufte de Pologne , quoiqu' amoureux de la Princeffe , & accoutumé à être toujours amoureux , ne fut pas plus rafiné que les autres : s'il penfa quelquefois que Vafa aimoit Chrifstine , il le penfoit légèrement , & feulement par cet inflinct infailible qui avertit tous les amans.

Je dois parler de ce Prince , & en donner une idée qu'on trouvera néceffaire , & dont l'on fe fouviendra avec plaifir dans la fuite. Il avoit déjà été marié , quoiqu'il fût extrêmement jeune. Le Grand Sigifmond , fon Pere , le voyant éperduément amoureux d'une jeune fille , dont la noblefle n'étoit pas fort illufre , avoit hâté fon mariage avec Elifabeth d'Autriche. Six mois après ce Mariage , cette Princeffe mourut , & Sigifmond , fidèle à fon amour , l'avoit fait éclater aux yeux de toute la Pologne. Le Roi fon Pere , qui craignoit qu'il n'époufât cette perfonne , avoit tout mis en pratique pour le détourner d'un fi fatal attachement ; & tout lui ayant été inutile , il avoit été contraint de fe fervir de l'abfence , comme d'un dernier remede. Pour cet effet il ordonna au Prince d'aller voyager dans toutes les Cours de l'Europe ; il obéit avec une douleur fenfible. A peine étoit-il hors de la Pologne , qu'il apprit que le Roi fon Pere avoit marié la jeune Radivil avec Stefillas Dastold , Palatin de Trok.

Sigifmond penfa mourir quand il fçut que fa Maîtrefle étoit entre les bras d'un autre. Il prit d'abord cent réfolutions furieufes ; mais enfin , comme c'étoit un Prince d'un grand courage , qui avoit infiniment de l'efprit , & étoit d'un caractère à faire briller la fermeté de fon ame dans une

une occasion si cruelle, il continua ses voyages, bien résolu de les faire plus longs que le Roi son Pere ne le souhaitoit ; & puisque la nécessité l'y contraignoit, de tâcher de guérir d'une passion qui ne pouvoit plus être satisfaite, il alla dans plusieurs Royaumes ; mais, en quelque divers climats où il portât ses pas, quelques différens objets qu'il vit, & quelque effort qu'il fit sur son cœur, il fut toujours persécuté de son amour, & l'idée de la belle Radivil fut toujours dominante dans son ame jusqu'à son arrivée en Danemarck. Il trouva dans les yeux de Christine des traits si redoutables, qu'il se livra volontiers à leur pouvoir, espérant par leur moyen de se dégager de son attachement pour Radivil. Il s'imagina bien que ce changement d'affection seroit favorisé par le Roi son Pere ; & comme il ne prévoyoit pas de grands obstacles du côté du Roi de Danemarck, il suivoit sans résistance le penchant qui l'entraînoit, ne songeant simplement qu'à gagner la bienveillance de la Princesse. Il ne perdoit aucune occasion de tâcher de lui plaire & de l'entretenir de sa passion. Christine le recevoit avec beaucoup de civilité, mais avec une froideur extraordinaire, dès qu'il étoit sur la matière de son amour ; & quoiqu'il fût jeune, admirablement bien fait, & rempli de mille belles qualités, il ne donna aucune atteinte à la tendresse qu'elle avoit pour Vasa. Vasa lui parut plus aimable, & fut aussi uniquement aimé.

Toutes ces choses étoient dans cet état-là, & Vasa & Christine jouissoient d'un bonheur qui, pour être trop charmant ne pouvoit plus être durable. Le sort se lassa de les favoriser : Sigibrite étoit rebutée des froideurs de Gustave, elle ne comprenoit point qu'on pût être si insensible à son âge : elle avoit toujours espéré qu'il se rendroit, & que l'amour qu'elle lui montroit seroit enfin de quel-

quelque prix pour lui ; & comme il étoit à bout de toutes les adresses dont il l'avoit amusée jusqu'alors , elle voulut pénétrer toute sa conduite.

Elle l'étudia avec un soin extraordinaire , & elle crut démêler enfin qu'il avoit de l'amour pour la Princesse , & bien-tôt après elle se douta qu'il en étoit aimé. On ne peut exprimer à quel point la portèrent la rage & la jalousie. Elle voulut en être tout-à-fait convaincue , & résolut après cela de leur faire sentir des maux plus grands encore que ceux qu'elle souffroit. Elle proposa au Roi d'aller à Nederbi , qui est une Maison de chasse , où il n'alloit d'ordinaire que pour son plaisir , & fort peu accompagné ; elle espéroit , que dans cette petite Cour rien n'échapperait à sa pénétration , & qu'elle y seroit mieux à portée de donner les coups qu'elle méditoit.

Le Roi , qui ne cherchoit qu'à lui plaire , & qui se plaisoit lui-même dans ces petites retraites , partit de Copenhague accompagné des Princeses ; car il falloit bien que la Reine consentit qu'elles suivissent le Roi : elles n'avoient que leur Gouvernante & leurs filles , Sibille , Sigibrite , & deux ou trois autres femmes de qualité. Pour les hommes , il n'y en avoit , outre ceux qui devoient indispensablement suivre le Roi , que sept ou huit de nommez , dont le Prince Sigismond & Vasa en étoient. Là le Roi se divertissoit à la chasse , à la promenade & au jeu , personne n'eut osé l'aller troubler dans cette solitude. Ce fut un piège bien adroit que Sigibrite rendit à nos malheureux amans , & qui ne lui donna que trop de clarté. On ne se défioit-là de rien , & mille petites circonstances ne la confirmèrent que trop dans ses pensées : elle voulut des preuves certaines , & elle imagina la ruse du monde la plus subtile , & de laquelle on ne se pouvoit garantir. Elle avoit la connoissance
d'un

d'un homme qui contrefaisoit si bien toutes sortes d'écritures, qu'il n'étoit pas possible qu'on ne s'y méprît: elle l'avoit fait venir à Nederbi; & comme elle avoit reçu souvent des lettres de Gustave, elle en fit aisément contrefaire le caractère par cet homme. Elle lui dicta une lettre pour la Princesse, qu'elle fit rendre à Sibille par un jeune Ecuyer de Vasa qu'elle avoit gagné, & de qui elle avoit appris qu'il en portoit quelquefois à cette fille de la part de son Maître. Cette lettre contenoit ces paroles:

J'avois toujours entendu parler du séjour de Nederbi comme d'un Paradis terrestre, j'avois desiré d'y venir, espérant que tout y favoriseroit mon amour, & j'y suis mille fois plus contraint que je ne l'étois à Copenhague. Il me semble que tout le monde m'observe, que tous les yeux intéressés sont tournés sur moi, qu'à tout moment le Roi découvre le fond de mon Cœur, & y pénètre les sentimens que j'ai pour vous. Prenez pitié de ma peine, Madame, souffrez que je soubaite que votre promenade se fasse ce soir dans la petite Isle de Galatée, je m'y trouverai pour vous dire mille choses qu'il est important que vous sçachiez.

Sigibrite prit si bien son tems pour faire donner cette lettre, qu'au moment même que Sibille la recevoit, le Roi proposoit une partie de jeu à Vasa & à Sigibrite, la Princesse crut voir en Vasa de la repugnance pour le jeu. Elle fut quelque tems à les voir jouer; & comme il n'y avoit qu'une galerie qui separoit son appartement de celui de Sigibrite, elle alloit & venoit à tous momens. Quand elle fut repassée chez elle, elle y lut le billet que Sibille lui donna. Quand l'heure de la promenade fut venue, & que selon les apparences le jeu devoit être fini, elle se rendit avec la Princesse sa
sœur

sœur & Sibille dans la petite Isle qu'on lui marquoit ; elles y furent très-long-tems & seules ; car , comme les dehors de cette maison étoient charmans & d'une grande étendue , qu'il y avoit mille beautez & cent endroits plus aimables les uns que les autres , dans le peu de monde qui y étoit , il n'étoit pas aisé de se trouver , à moins qu'on ne fût averti des lieux où l'on devoit être.

Les Princesses demeurèrent si tard à attendre Gustave , & elles l'attendoient si vainement , qu'elles se lassèrent enfin , & reprirent le chemin du Château pour souper avec le Roi ; elles le trouverent encore au jeu. Sigibrite avoit beaucoup perdu , elle l'avoit fait à dessein : elle paroissoit piquée ; & le Roi , qui ne cherchoit qu'à lui plaire , se remit au jeu dès qu'il eût soupé. Vasa en étoit au désespoir , la Princesse en étoit fâchée , Sigibrite remarqua entr'eux des signes d'intelligence qui la confirmèrent de plus en plus dans ses soupçons. Elle avoit fait observer la Princesse , & elle sçavoit le tems qu'elle avoit été dans l'Isle de Galatée. Christine fut assez tard à voir jouer le Roi ; enfin , voyant que le jeu ne finissoit point , elle se retira dans son appartement. Elle avoit du chagrin de n'avoir point parlé à Vasa de tout le jour , elle y rêvoit avec inquiétude ; & elle étoit prête de se coucher , quand elle vit entrer dans sa chambre Sigibrite encore toute habillée. Ces sortes de visites irrégulières lui étoient si ordinaires dans cette maison , qu'elle crut d'abord que Sigibrite lui venoit rendre compte du jeu ; elle la regarda dans cette pensée ; mais cette artificieuse femme paroissant un peu émuë , & ayant prié la Princesse avec un air empressé de faire retirer ses femmes , elle s'assit auprès d'elle , & gardant quelque tems le silence , elle leva les yeux sur le visage de la Princesse , & y attacha ses regards avec beaucoup d'attention. Je ne sçais ,
Ma-

Madame, lui dit-elle, par où commencer, pour vous dire tout ce qu'il est nécessaire que je vous confie: il faut être autant persuadée que je le suis de votre prudence, de votre bonté, & de votre discrétion. Je me trouve dans une situation de malheur, qui m'oblige, plutôt que mon intention, à vous dire un secret important auquel toute ma fortune est attachée. Hélas! continua-t-elle en feignant de soupirer, ce ne seroit pas aussi la Princesse Christine que je devrois choisir pour ce bizarre secret, si une fatale conjoncture ne m'y forçoit. Enfin, Madame, je vais me livrer à toute la générosité de votre ame. La Princesse, qui avoit tremblé sans sçavoir pourquoi, dès qu'elle avoit remarqué l'agitation de Sigibrite, & qui craignoit d'entrer dans la confidence d'une si dangereuse personne, se remettant un peu du trouble qu'elle lui avoit communiqué, l'arrêta en cet endroit, avec un air tout rempli de douceur, mêlé toutefois d'une petite sévérité. Je ne sçais, lui dit-elle, si vous avez bien pensé à la confidence que vous me voulez faire, & si j'y serai aussi propre que vous le croyez: je puis volontiers écouter une bagatelle; mais vous me parlez d'un air si sérieux, l'intérêt de votre fortune que vous avez mêlé dans vos discours, tout cela me persuade que votre secret est d'une trop grande importance, qu'il m'embarassera sans doute, & que par le peu de secours que mon esprit vous donnera, vous verrez bien que les moindres choses passent sa portée. Sigibrite connut bien que le bon sens de la Princesse lui dictoit cette réponse; mais feignant de croire qu'elle ne parloit ainsi que par modestie sur la confiance qu'elle vouloit avoir pour elle, elle reprit ainsi: Non, Madame, ne craignez point mon secret, votre esprit, tout merveilleux qu'il est, ne m'est point nécessaire; je ne pense point que je parle à

la

la fille de Christierne, je songe que je m'adresse à la plus généreuse personne de l'Univers ; je vous dirai donc, Madame, poursuivit-elle, que je reçois avec autant de respect que de reconnoissance l'honneur que le Roi me fait de me distinguer de tout ce qu'il y a de femmes dans le monde ; mais, Madame, vous oserai-je dire que c'est-là tout ce que je sens, & qu'il n'y a rien de plus dans mon cœur ? Vous êtes trop jeune, continuait-elle adroitement, pour savoir tout ce que le cœur peut sentir ; il agit toujours sans l'aveu de notre raison, les impressions qu'il prend sont terribles, il nous force à ce qu'il veut, on ne lui résiste point. C'est avec cet empire absolu qu'il m'a contrainte de répondre à la passion que Vasa a pour moi. En cet endroit, Sigibrite fit l'embarassée ; elle porta une main sur ses yeux pour mieux observer le visage de la Princesse, qui s'alluma entièrement d'une rougeur dont elle ne se défit de tout le soir. Vasa m'aima, poursuivit-elle, du moment qu'il parut à la Cour. Il est hardi naturellement ; mais, il ne m'expliqua ses sentimens que quelque tems après le Caroussel, & justement dans l'instant qu'il put connoître qu'il ne m'étoit pas indifférent. C'étoit en vain que je m'étois dit tout ce qu'il me falloit dire : tous mes raisonnemens furent confondus ; je cédai ; mais, en cédant, je voulus que ma défaite, sans me forcer à trahir le Roi, servit seulement à l'élevation de Vasa, & à établir sa fortune. Vous voyez comme je l'ai mis dans l'esprit du Roi ; mais, comme je craignois toujours que l'on ne découvrit une passion que je voulois rendre heureuse, je priai Gustave de s'attacher seulement pour le monde à quelque personne : il me proposa Sibille, je la trouvai propre à mes desseins, il m'a dit qu'il l'a persuadée qu'il l'aime, & que c'est-là le motif qui l'a mis si bien auprès de vous &

avec

avec la Princesse Dorothée. Il vous paroît jusqu'ici assez inutile que je vous aye conté tout ceci ; mais apprenez ce qui m'y a engagé. Ce soir, comme le jeu a été fini, & que le Roi s'étoit retiré, j'ai vu sortir de mon cabinet un Ecuyer de Vasa tout en larmes, & c'est celui-là même qui est de notre intelligence. D'abord j'ai été très-épouvantée : il a redoublé ma crainte, en m'avoiant qu'il avoit accoutumé de porter quelquefois des lettres de Vasa à Sibille, & en m'apprenant qu'il lui en avoit donné une tantôt qui étoit pour moi ; que son maître lui en ayant parlé, & ayant sçu sa méprise, étoit entré dans un désespoir si grand, qu'il l'avoit voulu tuer, ce qui l'obligeoit à me prier de le sauver de ses fureurs. Voilà, Madame, acheva Sigibrite, le sujet qui m'amene : ayez pitié de Vasa & de moi. Que seroit-ce si Sibille, éclaircie de la vérité & sensible à la tromperie de Gustave, donnoit des clartez au Roi par cette malheureuse lettre ? Hélas ! je ne sçais pas seulement ce qu'elle contient ; enfin, Madame, enfin il faut que vous la retiriez adroitement des mains de Sibille. Peut-être n'y aura-t-il rien dedans qui marque directement que c'est à moi qu'elle s'adresse ; peut-être vous sera-t-il aisé de lui faire croire qu'elle est pour quelqu'une des Dames qui sont dans ce Château ; que sçais-je, peut-être qu'elle croira que c'est pour elle-même. C'est à votre prudence, que je me remets entièrement.

Sigibrite, pendant tout son discours, observoit la Princesse, elle voyoit qu'elle prenoit à longs traits tout le poison qu'elle verfoit dans son cœur. Elle en goûtoit une maligne joye, elle ne se soucioit pas qu'il parût ridicule à la Princesse qu'elle s'ouvrit à elle sur une chose de si dangereuse conséquence pour elle auprès du Roi ; il ne lui importoit de l'usage que la Princesse en pouvoit faire !

elle connoissoit la foiblesse de Christierne , & combien elle étoit toute-puissante sur son esprit ; elle ne redoutoit point les suites de cet entretien auprès de lui : elle vouloit seulement parler à la Princesse , lui faire croire que Vasa l'aimoit , & que cette lettre étoit pour elle. Voilà tout ce qu'elle désiroit.

Christine ne crut que trop ce qu'elle vouloit qu'elle crût , elle eut besoin de rappeler toute sa fierté pour ne paroître point en désordre ; elle pensa & repensa vivement à l'indigne rivale qu'elle avoit devant ses yeux. Un mépris violent qu'elle conçut sur le champ pour son injuste amant , la vengea ; elle se crut vengée parce qu'elle crut le mépriser toujours. Elle répondit à Sigibrite avec beaucoup de sagesse , qu'il n'auroit pas été nécessaire de la faire entrer dans tous ces détails , qu'il n'en falloit jamais plus parler , qu'il suffisoit de l'avoir priée de retirer cette lettre des mains de Sibille , qu'elle le feroit , & qu'elle se chargeoit de l'ontier assoupissement de cette affaire : elle ne répondit que par ce peu de paroles , parce qu'en effet la matière l'embarassoit , & que la présence de Sigibrite lui devenoit insupportable par la contrainte horrible où elle étoit. Sigibrite , qui le connut parfaitement , & qui avoit fait ce qu'elle vouloit faire , se retira , l'esprit plein de joye d'avoir si bien réussi , & remplie d'espérance pour la suite de ses projets.

La Princesse fut immobile sur le siège où elle étoit demeurée ; elle pensa mille choses à la fois , qui toutes ne lui parloient que de la perfidie de Vasa ; elle s'aperçut enfin qu'elle avoit le visage tout couvert de larmes , elle s'attendrit encore davantage ; après cela , elle eut honte de pleurer un traître : elle courut à la chambre de sa sœur , elle se jeta sur son lit , elle commanda qu'on allât éveiller Sibille. Quel effroi pour Dorothee , de voir Christi-

ne dans un état qui attira bientôt toute sa compassion. Il est donc vrai ; s'écrioit-elle, que je n'ai aimé qu'un perfide ! Vasa m'a trompée ; Vasa, que j'ai cru si vertueux, & que j'ai si chèrement aimé : ô ma sœur ! ah Sibille ! l'auriez-vous jamais pensé ? Le traître ! avec quel faux semblant il m'abusoit ! qui n'en auroit fait autant que moi au moins si quelqu'un dans le monde peut aimer d'une aussi sensible manière que j'aime. Mais, interrompit doucement Dorothée, si vous pouvez rendre quelque ordre à votre esprit, dites-nous donc par où vous avez pu savoir des choses si étranges. Seroit-ce Sigibrite ; reprit Sibille, voyant que ses sanglots ôtoient l'usage de la voix à Christine, je suis sortie de votre chambre quand elle y est entrée ? Mais, quoi qu'elle ait pu vous dire, je ne vois pas que vous deviez ajouter foi à une femme suspecte. La Princesse, faisant de grands efforts sur elle-même, leur raconta ce qu'elle venoit d'apprendre, & les jeta dans une surprise qui étoit égale à sa douleur. Elles firent pourtant adroitement ce qu'elles purent pour la diminuer. Elles relurent la lettre de Gustave ; mais par malheur elle étoit faite de manière qu'elle convenoit trop à ce que Sigibrite vouloit persuader. Dorothée & Sibille étoient consternées, & ne savoiént plus que dire. La Princesse résolut de ne parler jamais à Vasa, & de se refuser le plaisir de le confondre : elle fit jurer sa sœur & Sibille de faire la même chose : & de se tenir dans un silence & d'une fierté qui lui laisseroient ignorer le désespoir où elle étoit.

Tandis qu'elles prennent ces résolutions, Sigibrite, contente de sa trahison, veut combler entièrement son crime ; elle se sert d'un autre billet, où elle avoit fait contrefaire l'écriture de la Princesse. Il ne contenoit que trois mots ; elle prioit Vasa de se trouver le lendemain matin dans

l'une des extrémités du jardin qu'elle lui marquoit. Elle fit éveiller Gustave un peu après que le jour eût paru, par ce même Ecuyer qui avoit porté l'autre billet à Sibille; il lui dit, qu'un homme de Sibille venoit de le lui donner. Vasa le lut, se leva avec diligence, & se rendit au lieu qu'il croyoit que la Princesse lui marquoit. D'autre part, Sigibrite envoya prier le Prince Sigismond de lui venir parler. Elle lui dit, que n'ayant pû dormir, elle s'alloit promener pour jouir de la beauté & de la fraîcheur du matin, & qu'elle étoit bien-aise de prendre ce tems pour l'entretenir de ses affaires: qu'il ne lui en avoit pas encore parlé, mais qu'elle le vouloit servir, & lui promettoit son crédit auprès du Roi. Elle marchoit toujours en lui disant mille choses flatteuses & engageantes; & Sigismond, qui trouvoit son bonheur infini, en ce que cette femme se jettoit-elle-même dans ses intérêts, recevoit les offres qu'elle lui faisoit avec une entière ouverture de cœur; quand elle vit l'heure à-peu-près où la Princesse avoit accoutumé de se promener, elle dit au Prince, qu'elle l'alloit quitter pour une chose qui lui importoit; qu'elle le prioit d'attendre en cet endroit, qu'il verroit sans doute passer les Princesses, qu'il lui feroit plaisir de les aborder; & de conduire adroitement leur promenade à un lieu qu'elle lui marqua, qui étoit le même où Vasa croyoit voir la Princesse. Sigibrite dit à Sigismond, qu'elle avoit ses raisons pour lui faire cette prière, ajoutant d'un air de galanterie, en le quittant; qu'elle ne croyoit pas le contraindre beaucoup en le priant de conduire & de suivre les pas de Christine ce matin-là. Le Prince Sigismond attendit en effet les Princesses, & n'attendit pas long-tems, car elles n'avoient point dormi, & Christine, après avoir un peu calmé sa douleur, & pris des résolutions dignes de son courage, étoit descendue dans le jardin avec

Doro

Dorothée & Sibille; elle ne fut point surprise de trouver le Prince; &, quoique l'heure fût extraordinaire, la vie libre que le Roi avoit établie dans cette maison, faisoit qu'il n'y avoit rien à redire que le Prince Sigismond se promenât avec elle. Elle étoit fort triste, mais cette tristesse lui donnoit une douceur charmante; & quoique son entretien ne fût pas bien animé, elle ne paroissoit pourtant, ni chagrine, ni mécontente. Comme elle n'avoit point de promenade affectée, & que la présence du Prince de Pologne lui rendoit tous les lieux d'une égale indifférence, il ne lui fut pas mal aisé de conduire insensiblement les Princesses à celui où Sigibrite étoit allée trouver Vasa, & où elle le fatiguoit d'un entretien insupportable, au lieu de celui où il avoit espéré trouver tant de douceur avec Christine. Il avoit été au désespoir de la rencontre de cette femme, & il s'en étoit peu fallu qu'une brusquerie ne l'en eût défait pour toujours; mais considérant toutes les raisons qu'il avoit de la ménager, & combien il lui importoit de cacher toujours son amour, il rentra bien-tôt dans sa politesse naturelle, & rejetta sa rêverie sur le sujet de son ambition. Sigibrite ne lui parla point de sa passion; elle fit la gaye, & s'entretint avec lui de toutes les intrigues de la Cour.

Elle aperçut les Princesses, quand elles furent à vingt pas; elle s'étoit placée de manière qu'elle pouvoit d'abord les voir. Vasa avoit pour lors le dos tourné: Christine, qui les vit aussi dès qu'on les pût voir, & qui reconnut Gustave, pâlit & frémit à cette vue; elle se confirma dans tout ce que Sigibrite lui avoit dit, & jugea de l'empressement de ces deux personnes par l'heure & le rendez-vous qu'elles avoient choisi. Aussi tourna-t-elle ses pas négligemment d'un autre côté, comme si elle ne les eut pas aperçûs. Sigismond n'eut garde de la faire aller vers un homme qu'il soup-

connoit quelquefois d'être son rival. Mais Sigibrite qui l'observoit, & qui étoit ravie d'avoir été vûë avec Gustave, ayant remarqué de quel côté la Princesse avoit tourné, s'y achemina quelque tems après, & la joignit bien-tôt. Vasa fut surpris quand il remarqua Sigismond avec Christine; un moment après il fut fâché, il vit que ce Prince lui parloit bas, il crut voir de l'amour pour lui dans les yeux de la Princesse. La mélancolie dans de beaux yeux a toujours un air passionné, qui marque & qui demande de la tendresse. Elle le salua si sérieusement, qu'il en augura mal. Il n'accordoit point cet accueil avec le billet qu'il avoit reçu le matin; de quelque côté qu'il se tournât, il trouvoit les mêmes manières glacées; il ne savoit à quoi les attribuer; il pensoit quelquefois qu'on ne lui avoit écrit ainsi, que pour lui faire voir le triomphe de son rival. Sigibrite, qui remarqua son embarras, & qui voyoit qu'il faisoit tout l'effet qu'elle pouvoit souhaiter sur l'esprit de la Princesse, parloit à l'oreille de Vasa, pour redoubler sa jalousie. Vasa ne pouvant plus se contraindre, s'approcha enfin de Dorothée, & voulut lui parler; mais cette Princesse le regardant avec un dédain qui ne lui étoit pas naturel: Vasa, lui dit-elle, quittez cette familiarité que ma bonté vous avoit permise; on n'est pas toujours d'humeur d'avoir de la complaisance; je vous prie ne pensez non plus à moi que si jamais vous ne m'avez vûë. L'air brusque de la Princesse, & des paroles si éloignées de sa douceur ordinaire, terrassèrent Vasa. Il demeura interdit, & si fort embarrassé, qu'il auroit fait pitié à toute autre. Quand les premiers momens de sa surprise furent passés, il jeta les yeux sur Sibille, pour chercher quelque consolation dans ses regards; mais il l'aperçut dans une froideur qui acheva de le déconcerter, & qui l'obligea à se retirer en faisant une profonde révérence.

Il alla porter son étonnement & sa douleur dans tous les lieux où sa rêverie le conduisit , il s'enfonça dans les promenades les plus reculées de cette charmante solitude ; plus il cherchoit la cause de son malheur , & moins il la comprenoit ; il étoit effrayé d'un changement si prompt , & après mille pensées toutes différentes , il résolut de s'éclaircir , à quelque prix que ce fût.

Il revint fort tard au Château , le Roi lui fit la guerre de sa retraite ; & ayant eu un faux avis des lieux où l'on soupçonnoit que fût la Princesse de Sudermanie , il lui en parla long-tems , & l'accablant de caresses , lui fit connoître qu'il devoit tout espérer de son amitié : mais , que son amitié étoit peu capable de toucher l'affligé Gustave dans la triste situation où étoit son esprit ! Il fit ce qu'il put pour parler aux Princeses : leur accueil terrible lui en ôta la hardiesse ; il fit tant qu'il aborda Sibille : Qu'ai je fait , lui dit il , comment , par laquelle de mes actions , me suis-je perdu ? Généreuse Sibille , ayez pitié d'un malheureux qui n'a plus d'espoir qu'en vos bontez. Vasa , lui dit-elle , nous nous sommes trompez tous deux jusqu'ici dans le commerce que nous avons eu ensemble ; peut-il y avoir rien de sûr & de fidèle entre des ennemis ? Allez , Vasa , songez que vous êtes Suédois , & je me souviendrai toujours que je suis Danoise. Sibille le quitta à ces mots , & les prononça d'une voix si ferme , que le désespoir de Gustave en augmenta par l'impossibilité qu'il vit à pouvoir s'instruire de la cause de sa disgrâce. Il la rejettoit quelquefois sur le Prince de Pologne , il croyoit qu'il lui arrachoit le cœur de la Princesse , & qu'il le déposeroit d'un bien , sans lequel il lui étoit impossible de vivre. Dans cette pensée , les dispositions

E A

qu'il

qu'il avoit au chagrin, le mettoient quelquefois dans celle de le quereller; & Sigibrite, qui s'aperçût bien qu'on étoit trop ramassé dans cette petite Cour, pour ne pas se donner connoissance les uns aux autres de ce qui se passoit, résolut de faire retourner le Roi à Copenhague; elle fit la malade, & son dessein réussit.

Dès que Vasa se vit avec Eric & avec Mucé, il leur conta son aventure, & les affligea extrêmement. Ils coururent tous deux chez les Princesses pour s'informer du sujet d'une chose si surprenante; elles les arrêterent au premier mot, & leur ordonnerent si absolument de ne leur parler jamais de Gustave, que, quelque surprise où ils fussent, il ne leur fut pas même permis de s'exprimer.

La Cour fut très-désagréable tant que cette méfintelligence dura; les Princesses étoient fort retirées. Vasa étoit si chagrin, qu'il ne se contraignoit plus auprès de Sigibrite; elle vouloit profiter de ce désordre qu'elle avoit si fatalement fait naître, elle faisoit semblant de ne s'apercevoir pas de la douleur de Vasa, & tâchoit de lui inspirer adroitement de la jalousie de Sigismond, dans le tems qu'elle donnoit de grandes espérances à ce Prince, & qu'effectivement elle parloit incessamment au Roi en sa faveur. C'étoit avec un dépit effroyable qu'elle voyoit pour la première fois de sa vie que Christierne contredisoit ses volontez. Ce fut envain qu'elle voulut pénétrer dans les desseins & dans la politique de ce Prince. Ses lumières ne l'aiderent sur rien; elle fut souvent tentée de lui dire tout ce qu'elle sçavoit de l'amour de Vasa pour la Princesse; mais toujours la crainte de le perdre, & de le perdre sans ressource dans l'esprit du Roi, la retint. Elle prit un milieu pour s'éclaircir tout-à-fait de ses

ses sentimens, en lui voulant seulement donner du soupçon de l'amour de Vasa pour Christine; & tout son esprit fut déconcerté, quand elle vit que le Roi n'étoit, ni étonné, ni fâché. Elle, qui le connoissoit si bizarre & si violent, fut épouvantée, quand elle crut que cette même bizarrerie le pourroit porter peut-être à faire un choix si inégal, & à prendre Gustave pour le mari de la Princesse. Le Roi lui répondit froidement, que cette passion ne l'étonnoit point, que Gustave ne pouvoit rien aimer de plus beau que la Princesse sa fille, & que cette Princesse seroit bienheureuse d'avoir un mari aussi accompli que Gustave. Il la quitta avec ces foudroyantes paroles, qui, portant la fureur dans ce cœur barbare, firent résoudre Sigibrite à ne plus rien ménager pour ôter Christine à Gustave, & pour la donner à Sigismond; elle fit une fausse confidence à Gustave, en lui disant que le Prince de Pologne alloit épouser Christine; & elle dit à Sigismond, que le Roi lui auroit donné la Princesse avec joye, si Vasa ne s'y fût pas opposé, mais que, pouvant tout sur l'esprit de ce Prince, son crédit l'emportoit visiblement sur le sien: qu'il y avoit un bon remède à cela, que s'il étoit aussi amoureux qu'il le disoit, & qu'il fût aussi hardi qu' amoureux, elle s'engageoit à lui donner les moyens d'enlever la Princesse, & de s'en rendre possesseur par cette voye-là.

Le dessein de Sigibrite étoit d'irriter Vasa contre Sigismond, en lui faisant accroire qu'il alloit épouser Christine, & de porter le ressentiment dans le cœur de Sigismond, en le persuadant que Gustave mettoit obstacle à son bonheur. Elle espéroit qu'ils se querelleroient, qu'elle en mettroit la cause sur la Princesse; qu'elle aigriroit le Roi, que Sigismond s'enfueroit avec sa proie, & que Vasa resteroit livré à sa

merci. Ces deux rivaux firent une partie de ce qu'elle désiroit, ils se haïrent; mais Sigismond, dont la vertu étoit peut-être plus grande que son amour, ne consentit qu'à une partie de ce qu'elle voulut. Il refusa d'enlever la Princesse, & il l'assura qu'il l'obtiendrait du Roi, ou qu'il forceroit Vasa à ne lui plus nuire.

Le triste & malheureux Vasa se promenoit dans les jardins du Palais durant les funestes complots qui se formoient contre lui. Il pensoit avec une espèce de désespoir à ce que lui avoit appris Sigibrite, & il ne songeoit qu'à s'opposer aux prétentions du Prince de Pologne par un combat qui terminât sa peine ou sa vie, lorsqu'il se vit abordé par Eric, qui tenoit deux papiers à sa main: Voici votre bonheur, lui dit-il avec un transport de joye qui l'empêchoit presque de s'exprimer: Voici votre bonheur que j'apporte; & lors, sans lui donner le tems de l'interrompre, il lui conta toute la trahison de Sigibrite, comme elle s'étoit passée, & lui montra ces deux billets, qui avoient causé tant de désordre, & qui étoient écrits de la main de Sigibrite. J'ai sçu tout ce que je viens de vous dire, continua Eric, par cette jeune fille qui la sert à la chambre, & avec laquelle nous nous amusons tous quand le Roi est avec Sigibrite: cette jeune fille a pris de l'amitié pour moi; & sçachant le malheur qui vous accable, & celui qui vous menace, vous lui avez fait une telle pitié, qu'elle s'est résoluë de m'avertir de tout ce que je viens de vous dire: mais ce n'est pas assez, poursuivit Eric, je cours désabuser la Princesse; & quoiqu'elle m'ait défendu de lui parler de vous, quand elle ne me voudroit pas entendre, je perdrai le respect, je parlerai si haut que la vérité ira jusqu'à elle, quand elle ne le voudroit pas. A peine Eric donna-t-il le tems à Vasa de lui

témoigner son étonnement pour tout ce qu'il venoit de lui apprendre. Il se démêla brusquement de ses bras pour aller chercher la Princesse, & laissa Gustave dans le plaisir de sa justification, dans celui de sçavoir que trop d'amour faisoit les rigueurs de la Princesse, & dans le soin d'empêcher que le Prince de Pologne ne parvint à ce que Sigibrite lui avoit fait appréhender. Que lui servoit-il d'être justifié, & que Christine fût innocente, si Sigismond devoit la posséder ? Il résolut d'empêcher le bonheur de ce Prince, il s'abandonnoit fortement aux moyens qui s'en présentoient à sa vûe, lorsqu'il se sentit tout d'un coup arrêté, & qu'il vit que c'étoit par Sigismond. Ce Prince le cherchoit, animé par les derniers discours de Sigibrite ; & l'ayant enfin rencontré, mais si profondément occupé de ses pensées que rien ne l'en pouvoit distraire, il avança la main au devant de lui, & l'arrêta par cette action. A quoi rêve ce grand Politique ? dit ce Prince, avec un fier sourire : ce Favori, dont les pernicious conseils se mêlent de décider de ma fortune, & dont la fortune ne peut être bonne que par la faveur de mes pareils. Gustave, éveillé par des paroles si pleines de hauteur & si piquantes, ne rendit aucun salut à Sigismond ; & le regardant avec cette audace qu'inspire le mépris à un cœur véritablement généreux : Prince de Pologne, lui dit-il, les Favoris comme moi ne voyent point de fortune au dessus de leurs espérances ; & voici, continua-t-il, en portant la main sur son épée, ce qui peut égaler la mienne à celle des plus grands Rois. Sigismond, étonné & piqué de la hardiesse de Vasa, ne repartit que par une action semblable à la sienne. Ils se battirent avec une valeur & une animosité sans pareilles ; l'avantage fut presque égal durant quelque tems, & ils commençoient à s'affoiblir

par le grand nombre de leurs blessures, quand Vasa, animé d'une si longue résistance, poussa le Prince de Pologne avec une nouvelle vigueur; il ne combattoit plus qu'en se défendant, & comme il reculoit, une pierre qui se trouva à ses pieds, & la foiblesse extraordinaire que la perte de son sang lui causoit, le firent tomber. Vasa, qui n'étoit gueres en meilleur état, s'avança vers lui, pour l'aider à se relever; des gémissemens qu'il entendit, lui firent jeter la vûe du côté qu'ils venoient; il apperçut Christine quasi défaillante entre les bras de Sibille, & Eric qui couroit à lui: il voulut s'avancer vers elle, quand Sigibrite toute effrayée se présenta inopinément devant lui. Cette vûe ne lui causant que de l'horreur, & renouvelant tout le sujet de ses peines, il la regarda d'un air funeste, & où la mort commençoit déjà à paroître, il la saisit d'un bras qui avoit encore de la force, & la mena d'un pas chancelant jusqu'auprès de la Princesse. Il se présenta ainsi tout sanglant & tout effroyable devant elle; son aspect étoit terrible & attendrissant: Madame, lui dit-il, Sigibrite a voulu ma mort, mais une mort cruelle, puisqu'elle vouloit que je mourusse coupable aux yeux de ma Princesse: elle est bien satisfaite, je vais payer le tribut que ses fureurs exigent: & comme il vit les yeux de la Princesse tout couverts de larmes: Suis-je justifié, lui dit-il; croyez-vous Vasa fidèle? croyez-vous que je vous aime, & qu'un cœur qui a osé aspirer jusqu'à vous, ne peut jamais aimer que vous? Oui, reprit-il, je ne puis aimer que vous: cette malheureuse en sçait trop, continua-t-il, en jettant un regard sur Sigibrite, pour m'abaisser encore à feindre: si cet aveu vous offense, ma mort va en effacer le crime. Ah! Vasa, songez à vous, s'écria Christine, vous perdez tout votre sang, vous mourez à mes yeux: qu'on le secoure, conti-

nua-

na - t - elle , à tous ceux qui se trouverent auprès d'elle. Juste Ciel ! si vous prenez sa vie , vous sçavez bien aussi celle qu'il ne faut point épargner. Personne n'entendit le sens de ces paroles dans le trouble où l'on étoit. Sigibrite en comprit tout l'emportement , & Vasa tout le charme ; mais , repoussant doucement ceux qui le vouloient secourir ; Eh bien ! Madame , dit-il à la Princesse , me croyez - vous encore coupable ? Non , lui dit-elle , Vasa , non ; & lui montrant les deux billets de Sigibrite qu'elle tenoit à sa main tout ouverte , voilà ce qui nous avoit perdus. Rendez donc , reprit-il , mes derniers momens heureux ; ils le seront , continua-t-il doucement , ils le seront , si je meurs à vos yeux , & je meurs pour la plus belle Princesse du monde. On n'entendit qu'à peine ces derniers mots : il s'affoiblit ; mais , un peu après , comme s'il lui eut resté encore quelque chose à dire , il ramassa toutes ses forces , & mettant un genou à terre , il sembloit remercier la Princesse des regrets qu'elle témoignoit. Elle pleuroit , elle le regardoit , elle faisoit signe qu'on l'emportât , & comme si elle eut deviné qu'il vouloit quelque autre chose : Eh oui ! lui dit-elle , Vasa , je suis la même que j'ai été pour vous , mon sort est attaché au vôtre ; vivez. O fortune ! dit-il tout bas , fortune ! quelles amertumes mêles-tu à tes faveurs ! Il falloit prendre ma vie lorsqu'on me croyoit criminel , & ne me donner pas la mort lorsqu'on me connoît innocent : mon amour est assez fort pour rejoindre le tissu de mes jours ; je vivrai pour vous adorer. Durant que ce triste spectacle se passoit , le Prince de Pologne , qu'Eric avoit fait assister , entendoit tous ces discours , parce qu'il n'étoit qu'à deux pas ; & ayant compris que Gustave aimoit la Princesse , & sçu par un mot d'Eric l'artifice de Sigibrite ,

brite, il s'avança vers eux, aidé par deux personnes qui le soutenoient: Je vous demande pardon, Madame, dit-il à Christine, d'avoir eu part aux malheurs qui ont voulu détruire une si belle affection. Le Ciel sçait que je l'aurois réverée si je l'eusse connue, je la respecterai désormais; & vous, Vasa, continua-t-il, en s'adressant à lui, & lui prenant la main, soyez assuré qu'il ne me reste plus rien d'ennemi pour vous. Recevez les assurances de mon amitié, que je scelle de mon sang qui sort de tous les endroits de mon corps. Il s'étoit fait un si grand effort pour se traîner jusqu'en ce lieu, & pour prononcer ces paroles, qu'il s'évanouit en les finissant. On l'emporta, & Vasa aussi, par le commandement du Roi, qui avoit sçu leur combat, & qui s'avançoit lui-même pour les faire secourir. Il trouva tout le monde consterné. Sigibrite avoit l'effroi & le désespoir peint sur le visage. La Princesse étoit toute en pleurs: le Roi comprit bien sa douleur, il crut qu'elle étoit le sujet de la querelle du Prince & de Gustave. Il ordonna qu'on en eût tous les soins imaginables, il suivit Sigismond jusqu'à son appartement, & la fit panser devant lui. Il envoya le lendemain sçavoir des nouvelles de Gustave, & il y fut lui-même trois jours après, & lui parla sans aigreur de la cause de son combat: il lui fit entendre qu'il sçavoit son attachement pour Christine; & que s'il lui en avoit fait confiance, il l'auroit trouvé indulgent. Ces paroles firent l'effet qu'on doit penser sur l'esprit de Gustave, il se seroit jeté en bas de son lit, si le Roi ne l'en eût empêché; & ce Prince, qui faisoit tout avec excès, obligea la Reine à l'aller voir, & à y mener les Princeses. Elle fit plusieurs fois cet honneur au Prince de Pologne, qui avoit demandé pardon au Roi, & renoncé aux prétentions que son amour lui avoit donné sur

Chris-

Christine. Tout sembloit favoriser Gustave, & la seule Sigibrite le laissoit dévorer à la honte & à la douleur de n'avoir pas réussi dans ses projets, que sa Passion enragée avoit seule pu concevoir. Elle n'avoit pu obliger le Roi à s'irriter contre Gustave, elle n'avoit pu, par tout ce qu'elle lui avoit dit, l'obliger à le haïr; mais, le malheur de Gustave fit ce qu'elle n'avoit sçu faire.

Christierne alloit souvent voir Vasa il s'inquiétoit de ce que sa guérison étoit trop lente, & son affection pour lui étoit montée au dernier degré de tendresse. Un jour qu'il entra dans sa chambre, il y trouva un grand calme, un seul valet de chambre en sortit dès qu'il vit le Roi, & le Roi s'avancant jusqu'auprès du lit de Vasa, apperçut qu'il étoit endormi, & qu'il avoit une cassette toute ouverte auprès de lui, où il y avoit plusieurs papiers. Il se douta que c'étoit des Lettres galantes, & peut-être qu'elles étoient de Christine. La curiosité simplement lui fit porter la main sur un papier déployé qui étoit tout près de la main de Vasa, comme si c'eût été le dernier qu'il venoit de lire. Le Roi s'approcha doucement de la fenêtre; mais, quelle étrange surprise fut la sienne, lorsqu'il lut cette fatale Lettre, dont j'ai parlé, de l'infortunée Princesse de Sudermanie! On ne peut dépeindre les mouvemens de ce Roi à une telle lecture. Enfin, il sentit tout ce que l'amour fait sentir à un cœur naturellement cruel.

Il sortit de cette chambre avec son larcin, ne se sentant pas en état dans ce moment de dissimuler, & il vit bien que la dissimulation lui étoit nécessaire; car, lorsqu'il fut en lieu où il put rêver à son aventure, il prit la résolution de la cacher à Gustave, de pénétrer ses sentimens; &, comme il l'avoit vu sage & modéré, en lui
par-

parlant de sa passion pour Christine, il s'alla imaginer, que ce n'étoit que parce qu'il aimoit la Princesse de Sudermanie, & qu'il vouloit accomplir les engagements où il étoit avec elle. Il voulut s'éclaircir; & comme il crut que Gustave sçavoit où elle étoit, il résolut, s'il la lui vouloit donner, de le récompenser par le don de la Princesse sa fille. Il conclut donc de dissimuler, & il résolut de connoître le cœur de Gustave, & de faire observer toutes ses actions.

Gustave ne s'aperçut point de la perte de sa Lettre, il vivoit plus heureux qu'il n'avoit encore fait; il étoit parfaitement reconcilié avec la Princesse, & il avoit lieu de s'abandonner aux plus belles espérances par les continuelles bontez du Roi.

Ses blessures enfin guérèrent; celles du Prince Sigismond le retinrent plus long-tems : il fut poustant contraint de partir, tout foible qu'il étoit, par l'arrivée de plusieurs Couriers qu'on lui envoya de Pologne, pour lui mander la maladie du Roi son Pere. Son retour étoit nécessaire; il renouvela avant son départ toutes ses promesses d'amitié à Gustave; il l'avertit, de ne se pas fier à Christierne; qu'il étoit changé, qu'il prit garde à lui, & qu'en toute nécessité il lui offroit une retraite assurée en Pologne, pour lui & pour la Princesse, & une armée toujours prête pour le servir; il lui dit adieu ensuite avec beaucoup de tendresse, & ces deux grands hommes se lièrent d'une affection si durable, qu'elle passa même jusqu'à leur posterité.

L'avis du Prince de Pologne ne donna pas peu à penser à Vasa & à Christine; ils s'aperçurent en effet, qu'il y avoit je ne sçais quoi de contraint dans les caresses de Christierne; & les actions de Gustave n'étoient plus libres, parce qu'il se
vit

vit toujours suivi & toujours observé, soit par des gens de qualité, ou par des domestiques du Roi, & même par des inconnus. Cette nouveauté qui leur devoit être si suspecte, les affligea extrêmement, & obligea Vasa de répondre avec plus d'empressement qu'il n'avoit fait aux amis de feu son pere, qui le sollicitoient continuellement de son retour en Suede, & lui promettoient une occasion de gloire & de vengeance, puisqu'il y avoit un parti tout prêt à se révolter, & à secouer le joug de Danemarck, qui n'attendoit qu'un Chef pour se mettre à leur tête. Il écrivit donc, & promit de s'échaper le plutôt qu'il pourroit.

Christierne, d'autre part, tourmenté par sa jalousie, & sçachant que la Princesse de Sudermanie étoit dans les Etats qui avoient été au Roi son Pere, crut que si Vasa ne l'aimoit point, il lui seroit le plus aisé du monde de la lui remettre entre les mains, s'il le vouloit. Il ne douta pas qu'il ne sçût le lieu qu'elle avoit choisi pour son azile; enfin, il voulut sçavoir absolument les pensées, & les desseins de Vasa, & se détermina à lui parler. Il lui dit qu'il avoit été averti que la Princesse de Sudermanie étoit en Suede, & que c'étoit par lui seul qu'il vouloit l'avoir en son pouvoir; qu'il lui avouoit qu'il avoit cette affaire si fort à cœur, que s'il pouvoit le satisfaire, il lui donneroit sans balancer la Princesse Christine pour sa femme. Vasa lui protesta qu'il ne sçavoit point où étoit la Princesse de Sudermanie: le Roi crut qu'il lui déguisoit la vérité, & sa colere pensa éclater; néanmoins, comme il le voulut pousser à bout, qu'effectivement il auroit été capable de tout faire pour Vasa, si Vasa avoit pû lui donner cette Princesse; il se modera aisement, & retenant ses fureurs par ce grand art de dissimuler, où il étoit excellent maître, il proposa à Vasa d'aller en Suede; qu'il étoit assuré que quelque part que fût

fût la Princesse de Sudermanie , elle le lui feroit sçavoir : car , continua-t-il finement , je n'étois pas si peu instruit des pratiques de la Cour de mon ennemi , que je ne sçusse que cette Princesse vous fut destinée pour Epouse ; ainsi , dans les engagements qu'elle croit avoir avec vous , je suis assuré que dès que vous serez en son pais , elle vous donnera de ses nouvelles : parlez donc , Vasa , il n'est plus tems de vous contraindre , il faut que je sçachela vérité ; tenez-vous à la Princesse de Sudermanie par les liens qu'on voulut vous donner autrefois , ou bien voulez-vous entrer dans ceux de ma fille ? Est-ce l'Epoux futur de la Princesse de Suede que je dois voir en vous , ou celui de la Princesse de Danemarc ? Est-ce mon allié , ou mon ennemi ?

Jamais homme ne fut si confus que Vasa à un discours si peu attendu , & dont il prévoyoit les dangereuses consequences , & le peril où il s'alloit plonger. Il sçavoit bien , comme le Roi , que s'il alloit en Suede , la Princesse de Sudermanie lui feroit sçavoir où elle seroit ; il voyoit bien qu'en la livrant à Christierne , il pouvoit posséder la Princesse sa fille. Quel bien plus grand & plus désiré pouvoit-il jamais avoir ! Cependant , il n'eut pas la moindre envie de l'acquérir par une voye si lâche ; sa vertu fut ferme ; l'amour n'essaya pas même de l'ébranler. Il vit d'un coup d'œil tout ce que son refus lui alloit causer de douleur & de perte : il se remit assez promptement ; & regardant le Roi avec une assurance qui lui donnoit de la dignité : Je suis soumis à votre puissance , lui répondit il ; j'adore la Princesse votre fille. Vous avez plus d'un droit sur moi ; je vous en obéis , & je devrois tout faire pour le prix glorieux que vous me promettez. Mais , Sire , commandez-moi des choses justes ; quelque difficiles qu'elles soient , je les exécuterai. Je puis tout ,

hors

hors d'aller remettre moi-même la fille de l'infortuné Stenon, la fille de mon Maître & de mon Roi, entre les mains de son ennemi & de l'usurpateur de sa Couronne. Ah ! Sire, que votre Majesté me pardonne, c'est la seule chose, que mon cœur, que mon bras, refuse à votre service. Le Roi s'alluma de courroux à cet aveu si franc. Vif Esclave, lui dit-il, je te ferai repentir de l'orgueil de ton refus : j'en comprends tout le mystère ; en vain tu le colores de l'apparence d'une fausse générosité. Je punirai ton ingratitude, & l'audace de tes prétentions. Je te défends de regarder Christine que comme une Princesse à qui je ne te voudrois pas donner pour son domestique. Je te défends de sortir de ta maison ; ta vie me répond du moindre effort que tu feras pour ta liberté. Je ne te renferme pas dans les cachots dont ma bonté t'a retiré, parce que j'ai des desseins que je ne veux pas que l'on pénètre. Le Roi irrité le quitta à ces mots, & ordonna à un Officier de ses Gardes de le reconduire chez lui, de l'y garder avec un de ses compagnons, & de lui en répondre sur sa vie.

La Princesse fut incontinent avertie de ce malheur par Eric, à qui il fut permis de voir Vasa. Elle ne put condamner l'action qu'il avoit faite, ni celle qu'il avoit refusé de faire. Ils eurent quelque douceur, dans un malheur qui les menaçoit de les séparer pour jamais, de se trouver si tendres & si fidèles, & si dignes l'un de l'autre. Ils se donnerent par Eric mille preuves sensibles de leur innocente affection.

Leur malheur en étoit à ce point, lorsqu'on parla d'un voyage secret que le Roi devoit faire, accompagné d'un petit nombre de domestiques. Personne alors n'en put pénétrer le sujet ; & l'on ne sçut que long-tems après, que, voulant regagner le cœur de la Noblesse de Danemarck, que

116. G U S T A V E V A S A ,

que ses cruautés , ou , pour mieux dire , celles de Sigibrite , avoient tout-à-fait soulevé contre lui , il avoit résolu de rendre le Duché de Holstein , qui étoit son patrimoine , Province de Danemarck , & comme ce païs rélevoit immédiatement de l'Empereur , il fut le trouver , & en arracha un acte qui lui fut expédié.

Ce fut pendant cette absence que Gustave résolut de s'enfuir en Suede. Il fit sçavoir son dessein à la Princesse par Eric : ils concerterent de la façon qu'il s'y prendroit ; & il l'exécuta enfin de cette manière singuliere qui n'est ignorée de personne.

Eric fit semblant d'aller dans ses terres pour ses affaires particulieres : il partit avec tout son train , & revint *incognito* dans une maison où Vasa l'attendoit déguisé ; il avoit trompé la vigilance de ses gardes , & s'étoit sauvé ; mais , avant que de quitter Copenhague , il résolut , quelque risque qu'il pût courir , de hasarder tout , plutôt que de partir sans voir la Princesse , quoiqu'elle lui eût défendu par une Lettre pleine de tendresse , dans laquelle elle lui faisoit ses adieux ; & elle le croyoit déjà bien loin , quand , se promenant un soir au clair de la Lune , avec la Princesse Dorothée & Sibille , elle vit passer deux ou trois fois auprès d'elle un garçon des jardins tout chargé des outils de son métier. Elle fut attentive , sans sçavoir pourquoi , à le considerer. La grandeur & la beauté de sa taille lui causerent quelque émotion , qui redoubla , lorsqu'étant assise entre sa sœur & Sibille , elle vit ce même homme , qui , s'étant défait des choses qu'il portoit , s'étoit jetté à ses genoux , & les lui embrassoit avec une tendresse extrême. Vous êtes Vasa ? lui dit-elle : Ah ! c'est vous , je n'en sçaurois douter. Pourquoi vous exposez-vous ? Que n'êtes-vous parti ? Hé comment le puis-je faire ?

reprit-

reprit-il; j'ai de l'amour, & vous vouliez que je partisse sans vous voir, & que sçais-je quand je vous reverrai? Je vais passer dans un pays tout plein des fureurs que le Roi votre Pere y a mises; je serai à la tête d'un peuple qui ne respire que la liberté. Quelque heureux succès que j'ose me promettre de la justice de mes armes, ce sont ces succès qui acheveront d'irriter votre Pere contre moi. Eh! Madame, tout me flatte du côté de Suede, tout me désespère de celui de Danemarck. Suivez les belles destinées qu'on vous promet, reprit la Princesse, elles vous conduiront au comble de vos desirs. La fortune aime les heureux; & si votre bonheur est tel que nous l'espérons, le Roi mon Pere ne vous résistera pas. Allez, Vasa; le plus fort pour vous est de nous quitter sans peril. Mais je vous quitte, repartit-il. Votre amour fidèle, repliqua-t-elle, vous assure de mon cœur. Dorothée & Sibille se mêlerent à cette conversation; & Christine, inquiète pour le salut de Vasa, la finit le plutôt qu'elle pût, mais non pas sans répandre des larmes qui furent le sceau de la tendresse qu'elle lui promettoit de lui conserver, mais l'augure certain de leur séparation éternelle.

Gustave se rendit à Lubec en habit déguisé. Eric l'y vint joindre, & les habitans de cette ville l'ayant reconnu, & ayant appris ses desseins, lui fournirent toutes les assistances dont il avoit besoin pour une si glorieuse entreprise.

Il fut dans quelques Provinces *incognito*, sonder les cœurs & les esprits: il les trouva tout remplis du desir de secouer le joug des Danois; &, après les avoir disposés comme il le souhaitoit, il passa dans la Dalecarlie, Province d'une grande étendue, & dont les Habitans sont fiers & belliqueux. Ce fut là qu'il fit la rencontre d'un Seigneur Dalecarlien, nommé Peterfon, qui le recon-

reconnut, & qui le pria de ne point se cacher à lui; il lui fit voir une extrême tendresse pour sa personne, & un zèle ardent pour la liberté de son païs, tellement que Vasa ne balança pas à s'ouvrir à lui: ils convinrent qu'ils agiroient chacun de leur côté pour attirer dans le parti de Gustave le plus de Suedois qu'ils pourroient; & se separant, ils se donnerent rendez-vous dans un certain tems à un Château qu'avoit Peterfon à l'extrémité de la Dalecarlie. Gustave la parcourut entiere avec Eric; & retournant sur ses pas au tems qu'il avoit marqué à Peterfon, il n'eut plus que de l'impatience pour se rendre chez lui, afin de mettre la dernière main à ses grands desseins, auxquels il voyoit des commencemens très-heureux: il marchoit donc avec une extrême diligence, & les jours lui duroient dans des chemins qui lui parurent extraordinaires; en effet, la Dalecarlie est un païs plein de Forêts, & il est commun d'en trouver de trente lieues de longueur, dont les arbres sont plantés sur une mousse Celadon. Ils s'élèvent orgueilleusement jusqu'aux nuës; ils semblent avoir vû l'enfance du monde, & l'éternelle verdure qu'ils conservent brave la rigueur des hyvers.

Gustave marchoit un jour avec son cher Eric dans une de ces grandes Forêts, dont l'aspect a je ne sçais quelle beauté terrible; enfin ils se trouverent dans un endroit qui leur parut moins affreux que les autres. Cette Forêt n'étoit pas seulement coupée en routes, mais aussi en d'admirables allées, dont la prodigieuse longueur lassoit, & faisoit perdre la vûe. Quelques rochers couverts de mousses'élevoient d'une forme bizarre, & un ruisseau serpentant en mille détours agréables, faisoit que ce lieu, tout sauvage qu'il étoit, avoit une beauté singuliere, qui plaisoit & qui occupoit insensiblement tout l'esprit.

Vasa

Vasa s'y arrêta avec plaisir, & ordonna à ses gens de reprendre le chemin qu'ils devoient tenir, parce qu'ils s'étoient écartez, & descendant de cheval avec Eric, ils les donnerent à leurs Ecuycrs. Vasa se coucha sur l'herbe près d'un de ces agréables rochers, & Eric lui dit, qu'il alloit se promener & consulter la Déesse de ces Forêts au sujet de leur bonne fortune; il marcha en disant ces paroles, & parcourut plusieurs allées, l'esprit assez disposé à la joye, & ne pensant qu'aux choses qui flattoient doucement les espérances qu'il avoit, de voir bien-tôt son parent & son ami dans la dernière élévation du bonheur, par la disposition dans laquelle il voyoit les peuples; & il n'avoit plus qu'à voir ce Seigneur de la Dalcarnie, chez qui ils alloient, pour se mettre à la tête des troupes qui l'attendoient.

Eric donc, pensant à toutes ces choses, se promenoit tranquillement, admirant ces hauts arbres, l'agrément sauvage de ces beaux deserts, & l'horrible solitude dans laquelle il se croyoit être, lorsque tournant dans une allée, il trouva à deux pas de lui une jeune fille, si charmante qu'elle lui fit bien-tôt oublier toutes les pensées qui l'occupoient, pour ne songer qu'à la merveille de cette rencontre.

Cette personne étoit d'une taille haute & majestueuse. Le blond de ses cheveux, la blancheur de son teint, le feu de ses beaux yeux, & tout l'air de la jeunesse qui étoit répandu sur son visage, firent croire à Eric que c'étoit la Déesse dont il avoit parlé à Vasa. Les habits de cette belle inconnue n'avoient nulle parure: ils étoient d'une simplicité propre, & d'une négligence à donner encore de l'éclat à tous ses charmes.

Vasa & Eric étoient superbement vêtus en voyageant: ils s'avoient que ces dehors charu
ment

ment les peuples; ils les vouloient prévenir par là, & en attirer l'admiration. Eric avoit donc un habit magnifique, & sa bonne mine & les agrémens de son visage étoient encore relevés par ce secours. La jeune fille, qui l'avoit surpris par sa vûe, ne fut pas moins étonnée de la sienne. Elle s'arrêta comme il s'étoit arrêté; & , après les premiers momens qu'ils mirent à se considérer, ils se regarderent ensuite avec quelque plaisir. Enfin, Eric rompant le silence avec une espèce de transport : Où suis-je ! que vois-je ! s'écria-t-il. Etes-vous la Divinité de ces lieux ? Habitez-vous la terre ? Descendez-vous du Ciel ? — Cette belle personne souriant avec modestie, & voyant qu'il ne parloit plus : Je suis une simple fille, lui dit-elle, & toutes les apparences ne le montrent que trop : mais, vous, qui devez-vous être, je n'ai rien vû de fait comme vous parmi nos Dalecarliens. Ma surprise est extrême, & par quelle aventure vous trouvez-vous dans un pays que j'ai ouï dire qu'on nomme barbare dans le reste du monde ? Ah ! reprit Eric, puisqu'il a produit une personne comme vous, toute merveilleuse, c'est le Paradis de l'Univers, Madame, & pas un lieu de la terre ne peut montrer rien d'égal à ce que je vois devant mes yeux. Seigneur, lui répondit-elle, d'un air agréable, on ne dit point des choses si galantes dans ces deserts; les grossiers habitans de ces bois ne nous ont jamais accoutumés à les entendre. Eh quoi ! reprit Eric, le feu de vos yeux n'a-t-il pas éclairé leur esprit, & portant l'amour dans les cœurs, n'avez-vous pas répandu la politesse par-tout ? De l'amour, Seigneur, s'écria-t-elle, on ne l'a jamais entendu nommer dans ces lieux. Venus & les Graces ne paroissent point dans des demeures si sauvages; les Hamadriades sont timides,

des, elles s'enfuïroient à leur aspect, & se renfermeroient pour jamais sous leurs rudes écorces : mais Seigneur, sans nous embarrasser de choses fort subtiles, nous ne laissons pas de vivre heureux ici, parce que nous ne connoissons rien de meilleur que ce que nous avons. Cette jeune personne dit tout ceci avec une vivacité aisée & délicate ; son langage étoit pur, son action noble ; & il étoit impossible de penser qu'elle eût pris naissance dans ces épouvantables forêts : aussi Eric la regardoit-il avec un étonnement sans pareil, & il l'écoutoit avec une satisfaction extrême. Ah ! lui dit-il, que vos Hamadriades se cachent pour jamais, pourvû que vous paroissiez toujours à mes yeux. Et si l'amour que je ressens vous alloit épouvanter aussi-bien qu'elles, je m'estimerois dès ce moment bien malheureux ; puisque selon les apparences, il durera autant que ma vie. J'ai vécu jusqu'à présent sans rien aimer ; j'ai été dans des Cours où j'ai vû les plus belles personnes du monde, rien ne m'a ému, & un desert affreux me présente le seul objet capable de toucher mon cœur. Ne vous offensez pas, Madame, continua-t-il, lui voyant prendre un air un peu fier. Ah ! lui dit-elle, comment voulez-vous que j'écoute des paroles si hardies ? Vous abusez de la terrible solitude qui regne dans ces lieux, & vous vous imaginez sans doute que nous y sommes seuls : mais désabusez-vous, poursuivit-elle, en prenant un air plus gai, & marchant dans une grande allée ; ces bois sont habitez, & vous voulez bien que je reprenne le chemin de la maison de Peterfon. De Peterfon ! s'écria-t-il avec surprise. Eh ! Madame, où est-il ? C'est lui que je cherche avec un de mes amis que j'ai laissé à cent pas d'ici. Vous êtes donc les deux étrangers qu'il attend ? repliqua-t-elle. Oui, Madame, continua-t-il : mais, vous oserai-je de-

mander s'il a le bonheur que vous lui appartenez ? Je suis sa parente , reprit-elle. Et vous êtes née dans ces lieux barbares ? poursuivit-il. Et j'y vis , continua-t-elle , tranquillement avec une de mes amies , dont la présence fait tout le charme de ma vie , & sans autre société. Mais , Madame , reprit-il , quelle Divinité a pris soin de cultiver & de polir votre esprit ? Et que faites-vous d'un Soleil à l'autre , où vous ne voyez jamais que ce Soleil ? Nous lisons , reprit-elle , nous travaillons ; les Instrumens , la Musique , la Promenade , tout cela nous aide à passer les jours qui ne sont pas ici plus longs qu'ailleurs. Ah ! Madame , poursuivit-il encore , que vous me surprenez par tout ce que vous me dites ; car enfin , à voir la fraîcheur de votre teint , & l'air content qui brille sur votre visage , on diroit que vous êtes heureuse. Et ne sçavez-vous pas , reprit-elle en riant , que le sage est heureux par-tout ? Mais , Seigneur , je ne songe pas , continua-t-elle en s'arrêtant , que je vous étoigne de votre compagnon. Il auroit peine à ne se pas égarer dans la diversité des routes : allez le chercher , & après cela je m'offre d'être votre guide. Mais , Madame , lui dit-il , je me perdrai , je le sçais , je le sens. Seigneur , reprit-elle , on peut vous secourir , je puis vous servir avec le secret d'Ariane , ne craignez rien ; & lui montrant le chemin qu'il devoit tenir , elle lui dit , qu'elle l'alloit attendre dans un lieu qu'elle lui montra de sa main :

Eric s'en retourna chercher Gustave , si plein de la beauté de cette personne & des graces de son esprit , qu'il ne pouvoit penser à autre chose. D'aussi loin qu'il apperçût Vasa , il lui cria , que cette Forêt étoit pleine de prodiges ; & quand il fut près de lui , il lui conta son aventure en homme qui en étoit charmé. Gustave souriant , lui voulut persuader que c'étoit une vision qu'il avoit

avoit eue; & comme Eric le pressoit de se lever & de marcher, Gustave le fit, sçachant qu'ils alloient à la maison de Peterfon: mais, pour la charmante personne dont il lui avoit fait une description si avantageuse, il lui soutenoit qu'il ne la retrouveroit plus: que ce ne pouvoit être, comme il la dépeignoit, qu'une Nymphé Aérienne, qui le voyant si bien fait, & l'occasion si favorable, avoit eu envie de s'immortaliser avec lui; mais qu'il voyoit bien qu'il n'avoit pas été tenté de satisfaire ses desirs. En continuant ses railleries, Vasa & Eric avangoient toujours, & se trouverent enfin dans le lieu que cette belle personne lui avoit marqué. Ils l'appergurent de loin avec sa compagne, qui étoient assises toutes deux sur un arbre renversé. La personne qu'Eric n'avoit point vûe, avoit un Luth à la main, & l'autre se leva & s'avança vers eux: mais quand ils furent près d'elle, Eric qui la considéroit, remarqua, qu'à mesure qu'ils s'approchoient, elle faisoit des gestes d'étonnement, & que son visage tout ému changea plusieurs fois de couleur; mais enfin, se déterminant, elle poussa un grand cri, & s'élança entre les bras de Gustave. Eric étoit tout épouvanté de cette action, & plus encore quand il vit que Vasa, l'ayant regardée, lui rendoit ses caresses avec d'évidens signes d'affection!

Il ne sçavoit que penser, il avoit beau leur parler & les questionner, ils ne lui répondoient pas: il regardoit ce qui se passoit comme un enchantement, & il croyoit presque ce que Vasa venoit de lui dire, il n'y avoit qu'un moment, au sujet de la Sylphe, lorsque, se tournant vers l'autre Dame qui étoit assise sur cet arbre couché, il fut surpris au-delà de ce qu'on le peut dire, de voir qu'elle étoit la plus belle personne qu'il eût jamais vûe. O Dieu! dit-il, est-ce ici le pays

des merveilles ! & en même tems il entendit l'autre personne qui s'écrioit : C'est lui , Madame , c'est lui. Il étoit prêt de perdre la raison , & il ne sçavoit même s'il ne l'avoit pas déjà perdue , quand il apperçût cette jeune fille prendre Gustave par le bras , & l'amener vers l'autre Dame , qui étoit dans un si grand étonnement , qu'il ne peut être comparé qu'à celui d'Eric. Elle n'avoit pas la force de se remuer , & elle vit Vasa à ses genoux , qui les embrassoit , sans pouvoir former une seule parole ; la jeune fille se mit aussi à côté de Gustave , & si transportée de joye , qu'elle ne regardoit pas seulement Eric : quelques larmes qui coulerent des beaux yeux de l'admirable inconnue , furent les seuls signes de vie qu'elle donna ; car elle étoit demeurée immobile aux premières actions de son amie , & elle ressembloit proprement à une belle figure de marbre. Après ces larmes , quelques soupirs précipitez sortirent de sa belle bouche ; & prenant avec ses deux mains la tête de Vasa , d'une façon toute tendre , elle pencha la sienne dessus , & demeura long-tems en cet état ; mais d'une manière si passionnée , qu'Eric eut le tems de reprendre sa connoissance , & de juger qu'une si merveilleuse personne ne pouvoit être que la Princesse de Sudermanie. C'étoit elle en effet , & sa compagne étoit Cécile , sœur de Vasa.

O ! Madame , disoit Cécile , le Ciel vous renvoie mon Frere ! Pouvoit-il récompenser par un prix plus cher tant de souffrances si peu méritées ? Je vous revois donc , dit enfin la Princesse , en le pressant toujours avec ses beaux bras ; j'ai vécu , & je rendrai ma vie de bon cœur , si la providence le veut , puisque je vous ai vû. Ah ! Vasa , quel favorable sort vous amene ? Celui de mourir pour ma grande Princesse , reprit-il , ou de l'arracher à ces lieux barbares , pour l'élever

ver au Trône de ses Peres. C'est mon dessein, Madame: je vous cherche en tous lieux. Je soulève vos sujets contre les Danois, pour les remettre sous votre obéissance, & j'espère qu'un prompt succès vous comblera bien-tôt de satisfaction, & reparera l'horreur de vos peines passées. Veuille le Ciel, reprit la Princesse, conduire votre bras & vos desseins! Mais, Gustave, ce Trône que vous me promettez me seroit odieux, si je ne le partageois pas avec vous. Comme elle achevoit ces paroles, elle vit Peterson tout proche d'eux, qui demanda pardon à la Princesse, de ne l'avoir pas avertie qu'il avoit trouvé Gustave, & que c'étoit lui qu'il attendoit; qu'il n'en avoit agi ainsi que par prudence, craignant encore que quelque nouveau malheur ne l'éloignât. La Princesse l'excusa aisément, & la paix fut bien-tôt faite.

Vasa lui présenta son cher Eric, qui fut ravi de voir, que la belle personne qui lui avoit fait sentir les premières émotions d'amour, étoit la sœur de Gustave. Après bien des discours qu'on se peut imaginer, ils reprirent le chemin du Château, qui n'étoit qu'une haute tour affreuse qui s'élevoit jusqu'aux nuës; on avoit bâti au pied quelques logemens bas, qui n'étoient que commodes, sans nulle beauté. C'étoit dans cette terrible demeure que la Princesse de Sudermanie avoit passé les plus beaux jours de sa vie, en pensant à son cher Vasa avec une tendresse & une fidélité qu'il n'avoit pas méritées, comme nous l'avons vu.

La Princesse lui dit que Ribergue, toujours ardent pour son service, avoit mis de grandes dispositions parmi les peuples pour un soulèvement, & qu'il étoit passé depuis peu dans la Filandie, dont il étoit originaire; qu'il avoit pris le nom de son Pere, qui s'appelloit Fleming; & qu'il avoit gagné

sous les cœurs, n'attendant qu'une occasion pour se déclarer.

Gustave auroit été heureux auprès de la belle Princesse, s'il eût pu goûter son bonheur; mais il étoit insensible auprès d'elle: le cœur tout rempli de la Princesse de Danemarck, il ne songeoit qu'à lui donner continuellement de ses nouvelles, & des témoignages de son amour. Il étoit résolu de couronner la Princesse de Sudermanie, ne se pouvant résoudre d'usurper le bien de ses peres, & d'aller ensuite trouver Christine, & se faire un mérite de toutes les Couronnes qu'il lui sacrifieroit; car celles de Norvège & des deux Gothies étoient jointes à celle de Suède.

Il demeura peu chez Peterson; mais ce fut assez pour donner le tems à Eric d'achever de s'enflamer pour Cécile, & cette belle personne ne sentit nulle indifférence pour lui. Vasa se préparoit à partir, quand Ribergue arriva, qui fut affligé de le voir; mais, comme il avoit le cœur grand, & une fermeté héroïque, il ne changea pas le dessein qu'il avoit pour la liberté de la Suède. Quoiqu'il prévît que la Princesse en feroit la recompense de Gustave, il résolut de l'aider, & de mettre avec lui la Princesse sur le Trône, & après cela de revenir habiter le desert qu'elle abandonneroit. Il donna des lumieres à Vasa, & des instructions solides & sinceres sur sa conduite, & retourna en Flandie pour prendre son tems à propos, pour le secourir utilement.

La veille du départ de Vasa, la Princesse de Sudermanie lui dit tout ce que sa vertu lui put permettre de plus tendre. Songez à vaincre, Vasa, lui dit-elle; vous vaincrez pour vous. Tous les succès que vous aurez, vous regardent; & je ne veux de sceptre que pour le remettre dans vos mains.

Il commença ses progrès par soulever ceux qui travaillent aux mines de cuivre, & alla assiéger la ville d'Orofia; il la prit, & de-là il marcha diligemment vers Upsal, qui ne lui fit pas plus de résistance. Il se rendit ensuite à Ovasten, & fit assembler les Etats en pleine campagne: il fit une harangue pathétique, où il eut la modestie de ne parler, ni de sa personne, ni de ses actions; mille cris éleverent sa valeur jusqu'au Ciel, & tous d'une commune voix le demanderent pour leur Roi: il refusa ce titre, & se contenta de celui de Gouverneur, & de Prince de Suède.

Il marcha droit à Nicoping. Ce fut-là où il fut puissamment assisté par Ribergue, qui se faisoit appeller Fleming, comme nous l'avons dit: ce vaillant homme, à la tête des habitans de Finlande, obtint des Danois la permission de marcher contre Vasa; mais, comme il avoit bien un autre dessein, quand il fut près de l'armée Suédoise, il se rangea de son côté, & aida par ce grand secours à Vasa à prendre Nicoping. Il ne lui restoit plus que Stockholm & Calmar, pour être entièrement Maître de la Suède. Lubec, qui l'avoit si bien assisté à la sortie de Danemarck, ne l'abandonna pas non plus dans ses belles entreprises: elle lui envoya une Flote de dix-sept grands vaisseaux de guerre, chargés de soldats & d'argent, & de toute sorte de munitions. Fleming la commanda; & par un bonheur dont il ne fut redevable qu'à son expérience & à son courage, il vainquit la Flote de Danemarck, & Vasa acheva de se rendre possesseur de toute la Suède.

Comme il étoit dans la Norvège, qu'il avoit aussi soumise, & que revenant de donner quelques ordres, il suivoit seul, accompagné de Peterson, les agréables bords de la belle rivière de Glama: il songeoit à la Princesse Christine, & se livroit à quelque inquiétude sur les troubles dont le Dane-

marc étoit rempli par la Revolte du Duc de Holstein, Oncle paternel de Christierne. Son esprit étoit tout plein de cette pensée, quand, jettant la vûe du côté de la riviere, qui n'offroit à ses yeux qu'une grande étendue d'eau, cet endroit si solitaire, & cet objet si tranquille, donnoit encore plus de liberté à sa rêverie, qui reçut un nouvel amusement, par la vûe d'une barque qui voguoit avec beaucoup de vitesse: il la contemploit fixement; mais quand elle fut assez près pour distinguer les objets, quelle surprise fut la sienne, d'y remarquer distinctement toute la famille Royale de Danemarc. Christierne étoit debout sur la poupe, son fils auprès de lui, la Reine & les Princesses étoient assises sur des carreaux, trois ou quatre hommes de leurs maisons, & autant de femmes, faisoient toute leur suite; mais, toutes ces personnes marquoient une entière désolation, & sur leurs visages, & par leur contenance. Ah! Seigneur, s'écria Vasa, en poussant son cheval presque dans la riviere: Et où va votre Majesté? Eh quoi! lui dit Christierne en le regardant fierement, je te rencontre encore, insolent fugitif? Le Ciel, pour combler mes malheurs, me réservoit-il celui de te revoir dans la déplorable extrémité où il m'a réduit? Ah! Seigneur, reprit Gustave, le cœur pénétré de douleur pour quelques larmes qu'il vit répandre à la Princesse: dites-moi précisément l'état où vous êtes; & si vous fuyez, comme je le crains, passez dans un pays qui n'a plus rien d'ennemi pour vous, & où tout vous sera soumis. Servez-vous d'un azile si près de vos Etats. Je vous offre mon épée, & tous les secours qui vous seront nécessaires. Il te sied bien de tenir ces discours, perfide, repliqua le Roi de Danemarc, toi qui viens de soulever un peuple qui vivoit sous mon obéissance, & qui m'usurpes une Couronne: te confierai-je ma personne & mon sort,

fort, à toi, le plus cruel de mes ennemis, & celui que j'abhorre le plus ? En achevant ces paroles, il commanda d'un ton impérieux qu'on ramât avec le plus de diligence ; mais Vasa, le regardant d'une manière suppliante, Au nom de Dieu, Seigneur, lui dit-il, n'écoutez pas les mouvemens de votre haine ; considérez votre déplorable fortune, vous la réparerez, si vous voulez bien que nous ayions la gloire d'y contribuer. Venez, Seigneur, venez ; la justice du Ciel, le bonheur de nos armes, tout vous remettra sur le Trône que vous semblez vous-même abandonner. Va, traître, lui dit le Roi, ôte-toi de ma présence : j'aimerois mieux que cette barque fût engloutie dans ces eaux, que de me voir un moment en ton pouvoir. J'ai des amis & de l'appui ; & après le recouvrement de ma Couronne, je ne m'en servirai que pour ta ruine totale. La barque s'éloignoit, & Gustave suivit les bords de la rivière, sa voix ne s'entendoit presque plus. Il remarqua que la Reine parloit au Roi, & un moment après, qu'elle s'étoit mise à genoux.

Il n'y avoit pas en cet endroit le moindre petit bateau. On n'en eût pû trouver que fort loin de-là. Vasa apperçût de l'autre côté de la rivière bien des gens à cheval, qu'il jugea devoir être à Christierne ; & dans le tems que cette fatale barque s'éloignoit de son bord, il apperçut la malheureuse Christine, qui lui faisoit signe d'un mouchoir qu'elle ôta de devant ses yeux, qui apparemment étoit tout trempé de ses larmes, & qui, après cette action, lui tendit les mains, comme lui disant un dernier adieu. Cette action fut si attendrissante pour lui, qu'il poussa un cri qui fut entendu de l'autre côté du rivage, & se laissa aller entre les bras de Peterfon, qui le reçut, & l'empêcha de tomber à terre. Cet objet frappa les yeux de Christi-

ne : elle tomba aussi , & quelques cris qui s'élevèrent dans la barque répondirent à celui que Vasa venoit de faire.

Un détour de la rivière déroba aux yeux de Peterson , & la barque , & la connoissance de ce qui s'y passoit. Il étoit assez occupé auprès de Gustave , il le coucha comme il pût à terre , & le fit revenir après bien des soins & du tems.

Ce retour à la vie lui sembla pire que la mort. Que ne dit-il pas contre la cruauté & l'injustice de Christierne ; & ensuite dans quels mouvemens tendres ne passa-t-il pas en se représentant la Princesse Christine dans la malheureuse condition où elle étoit. On ne peut dire ce qu'il pensoit ; & il auroit été capable de prendre quelque funeste résolution , si le souvenir de sa gloire & de ce qu'il devoit à la Princesse de Sudermanie ne l'eussent retenu. Mais , il faut dire ici un mot en passant de ce qui avoit causé la perte de Christierne , & la Revolte des Danois.

Sigibrite , qui avoit un grand pouvoir , s'étoit laissé séduire à l'Hérésie de Luther , & elle en avoit infecté une bonne partie de la Cour. Les seiez Catholiques n'avoient pu souffrir ce tort fait à la Religion ; & cela , joint aux cruautés & aux tyrannies que Christierne exerçoit sur ses Sujets , ils avoient écouté les propositions de Frédéric Duc de Holstein , qui , se mettant à la tête des revoltez , s'étoit bien-tôt rendu maître de tout le Royaume. Dans la première émeute qui arriva à Copenhague , le Peuple jeta Sigibrite dans le Lac. Le Roi la sauva ; elle évita encore la fureur du même Peuple qui la vouloit tuer : elle périt enfin après l'horrible tempête qui avoit dispersé la flotte du Roi de Danemarck , & qui l'avoit obligé de se sauver dans cette petite barque où Gustave le trouva.

Cette révolution des affaires de Danemarck fut

si prompt & si entier, qu'à peine le malheureux Christierne se put-il sauver dans l'équipage où je l'ai représenté avec sa déplorable Famille. Il alloit chercher un asile auprès de l'Empereur Charles-Quint son beau-frere.

Frédéric, n'ayant trouvé nulle résistance, s'étoit fait couronner dans Copenhague, & étoit aussi maître & aussi tranquille, que s'il n'eût pas fait une usurpation. Gustave fut sensible à cette Révolution, & touché vivement des infortunes du pere de sa Maitresse.

Il résolut de donner promptement la liberté à son pays, & de couronner la Princesse de Sudermanie; & quand il l'auroit rendue Reine paisible, d'aller offrir son bras & ses troupes à Charles V. pour rétablir Christierne dans ses Etats, & obtenir de ses services la Princesse qu'il adoroit. Dans cette résolution il se rendit à Strengem; il convoqua les Etats du Royaume, & se mit dans la posture d'un homme prêt de se voir dégrader. Il rendit un compte exact de sa conduite & de son administration; & se démit du gouvernement de Suède.

La Princesse de Sudermanie lui écrivit, de ne laisser point ralentir l'affection qu'on avoit pour lui, & de prendre la Couronne; qu'elle se seroit déjà rendue auprès de lui, sans une indisposition qu'elle avoit; mais, qu'il se fit toujours couronner, & qu'elle donneroit ensuite la joye à son peuple de leur montrer la fille de Stenon. Ce fut pour lors que Ribergue, se trouvant seul avec Vasa & Eric, lui demanda la récompense de ses services. Il est juste, mon cher Ribergue, lui dit Vasa, que l'illustre Fleming jouisse du fruit de ses services. Vous m'avez conduit au Trône, vous en êtes le plus sûr soutien. Tout est en votre disposition; demandez des Provinces, elles seront à vous. Seigneur, reprit Ri-

Ribergue , mon ambition est satisfaite par la gloire de ce que j'ai fait. J'en desirer encore une, qui seule a droit de me toucher, c'est de placer la Princesse de Sudermanie sur le Trône que vous venez de lui rendre. Permettez-moi, Seigneur, que j'aille-la chercher. Chargez-moi du soin de la conduire. Vous l'aurez, généreux Ribergue, reprit Gustave, quel autre a mieux mérité une Commission si précieuse ? Allez, amenez-la avec Cécile, & souffrez que je vous donne ma sœur, afin que par mon alliance je puisse vous faire voir l'estime & l'affection que j'ai pour votre personne. A ces paroles de Gustave, Eric pâlit. Ribergue le remarqua ; & prévenant ce qu'il alloit dire, par une action du corps toute soumise, Seigneur, lui répondit-il, vous me présentez un bonheur dont je ne suis pas en état de profiter. Cécile mérite un autre sort, & vous l'accorderez, s'il vous plaît, à ma prière, à l'ardeur sincère qu'Eric a pour elle. Eric rougit à un discours si peu attendu ; & Vasa le regardant : Quoi ! Eric, lui dit-il, vous aimez ma sœur, & vous ne m'avez pas confié une chose qui m'eût causé tant de joye ? Seigneur, lui repartit Eric, je me suis rendu à la première vûe, & une passion dont l'aveu pouvoit être reçu dans l'état d'une fortune ordinaire, m'a semblé se devoir cacher devant l'éclat de la Royauté. Vous me faites tort, repartit Gustave, d'un air sérieux ; & quelque grandeur où je parvienne, il ne faut pas croire que mes amis s'éloignent de mon cœur. J'ai cru que vous me deviez connoître. Je n'ai rien que je ne partage avec vous ; & puisque Ribergue ne veut pas de ma sœur, elle est à vous : & tout le reste du Royaume est en la disposition de Ribergue. Partez, lui dit-il, dès ce même moment : allez trouver la Princesse, amenez-la. Je lui vais écrire ; & je ferai préparer toute sa maison,

que

que j'enverrai au devant d'elle, dans le tems que vous prendrez le soin de me le marquer.

Ribergue partit dès le lendemain, & se rendit bien-tôt dans le beau desert qui renfermoit la merveilleuse Personne qu'il aimoit d'une manière si particulière. Il trouva la Princesse un peu changée, de quelque légère indisposition qu'elle avoit eüe. D'abord qu'il fut auprès d'elle, il mit un genouil en terre, & lui présenta la Lettre de Gustave. Est-il Roi? lui dit-elle, en la recevant. Non, Madame, reprit-il, & je n'obéis encore qu'à vous. Eh! pourquoi, repliqua-t-elle en s'impatientant un peu, ne fait-il pas ce que je veux; & decachetant la Lettre, elle y trouva ces paroles.



A L A R E I N E D E S U È D E.

VOtre Trône vous attend, Madame : il est juste que celui qui vous le rend, vous y place. Personne ne peut disputer cet emploi à l'illustre Ribergue. Il veut avoir l'honneur de vous conduire. Venez donc, Madame, vous montrer à vos peuples. Je demeure ici, pour tenir tous les Cœurs soumis à vos Loix, & pour les disposer à recevoir votre Majesté.

GUSTAVE.

Quand la Princesse eût lû cette Lettre, elle se fit conter par Ribergue le détail de tout ce qui s'étoit passé: il donna mille loüanges à la valeur & à la conduite de Gustave: & poursuivant avec un air plus passionné & plus triste, Voilà vos

peines finies , Madame , continua-t-il , & les miennes vont recommencer. Vous allez regner. C'est peu de dire regner : Vous allez être assise sur le Trône à côté de cet heureux mortel , que le Ciel & votre cœur ont choisi pour être possesseur de la plus belle Princesse du monde. Vous serez contente, Madame, j'ai travaillé à votre satisfaction. Je ne vous fais pas ressouvenir avec quel zèle & quelle fidélité je vous ai servi, que j'ai accompagné votre exil, & soulagé quelquefois vos tristesses. Tout cela n'avoit que des charmes pour moi, qui vous adore, en quelque état que vous soyez. Mais ce que je veux vous remettre devant les yeux, & que je veux que vous n'oubliez de votre vie, c'est le service que je viens de rendre à mon Rival. Vous le sçavez, Madame, avec quelle activité infatigable j'ai été par-tout. Les plus pénibles emplois me sont devenus faciles, conseils utiles, sinceres secours, essentiels, heureux. Je n'ai rien négligé pour l'élever à ce point de grandeur où je sçavois que vous le desiriez. J'ai tout fait pour lui, & je vous perds, & je sçavois que je vous perdrais. Qui vit jamais, Madame, un Amant désintéressé à ce point, de faire tout ce que j'ai fait ? Il faut achever. Je vous conduirai, je vous placerai sur ce Trône, & je vous mettrai entre les bras de mon Rival. Je vous dirai, Madame, que de la même main je me mettrois aussi un poignard dans le sein, si la Religion me permettoit un acte si féroce, & qui mériteroit de couronner dignement tant d'efforts cruels que j'ai fait sur moi-même. Mais, Madame, ce désespoir raviroit à ma douleur une mort naturelle qu'elle me réserve, & qui sera la fin de toutes mes douleurs.

Ribergue se tât, parce qu'il n'avoit plus la force de parler, & qu'il tomba dans une douleur si profonde, que son accablement le rendoit comme un homme qui n'a plus de vie. Il ne lui restoit que des regards, qu'il attachoit sur la Princesse d'une
fa-

façon à percer l'ame la plus endurcie. La fienné n'étoit pas de ce caractère ; elle eut pitié des maux qu'elle caufoit , & regardant Ribergue d'une manière obligeante : Que je vous plains ! lui dit-elle , & que ce que vous me dites corrompt cruellement le bonheur que j'ose attendre de la bonté du Ciel ! Quelque heureuse que j'aie été , je ne fçaurois confiderer l'état de douleur où je vous vois , fans en être vivement touchée. Mais , Ribergue , vous vous êtes fait de si grands efforts , ne vous en puis-je encore demander ? Vivez auprès de nous , comblé de notre amitié ; & , s'il se peut , modérez le trop d'ardeur qu'il y a dans la vôtre. Non , Madame , reprit-il foiblement , je ne puis vivre auprès de vous , quand vous êtes heureuse par le seul endroit qui ne m'offre que des vûes affreuses. Quand vous serez Reine paisible , & que cet heureux mortel jouira de sa félicité , je viendrai me renfermer dans le desert où vous êtes présentement , & où je passerai le reste de ma vie. J'y verrai encore les marques de tant de larmes que vous avez répandues ; il me semblera que les échos de ces affreuses forêts répéteront vos soupirs , & la trace de vos pas aidera à me conduire au terme de toutes mes peines. Toutes ces choses rempliront mon cœur de pitié , d'horreur & de désespoir ; pensant incessamment à vos maux passez , à votre félicité présente , & au sujet de mon infortune , je nourrirai mes pensées d'une éternelle douleur. Hélas ! répondit la Princesse , que vous m'affligez par cette obstination à vouloir vivre de la sorte. J'espérois que nous passerions notre vie ensemble , & que celui qui avoit partagé toutes mes disgrâces , voudroit avoir la même union à une meilleure fortune.

Comme la Princesse achevoit ces paroles , Cécile entra , à qui elle conta ce que Ribergue étoit venu lui dire de la part de Vasa ; après quoi Ribergue regardant Cécile : Si j'avois l'esprit dans une autre situation ,

tuation , lui dit-il , je pourrois faire une grande frayeur à Cécile , en lui apprenant que le Prince son frere m'a choisi pour avoir la gloire de lui donner la main ; & voyant qu'elle rougissoit , & paroissoit interdite : Mais , Madame , continua-t-il , je me suis trouvé indigne d'une telle fortune , & j'ai supplié Gustave de la réserver pour Eric , & de l'accorder à la passion qu'il a pour vous. Il l'a fait , & vous allez être son épouse. Quoi ! Ribergue , reprit la Princesse , Eric aime Cécile ; je n'en sçais rien , & je ne l'apprens que par vous ? Ah ! dit-elle à cette belle fille qu'elle voyoit toute embarrassée , vous êtes une mauvaise amie de taire ainsi vos affaires , & je n'aurois jamais cru avoir à me plaindre de vous. Ribergue , qui comprit que sa présence apportoit quelque obstacle à la justification de Cécile , sortit sur quelque prétexte ; & dès que la Princesse se vit seule avec elle , lui faisant des reproches pleins de tendresse , elle lui témoigna la joye qu'elle avoit de son mariage avec le plus cher ami de Vasa : Mais , ma chere Cécile , poursuivit-elle , quoique l'alliance qui va être entre nous soit la plus proche , je croi que vous sentez ; comme moi , qu'elle ne sçauroit augmenter notre amitié ; je suis fâchée que vous l'ayez blessée par le secret que vous m'avez fait de l'amour d'Eric. Je vous assure , Madame , reprit Cécile en souriant , que je pense qu'il y avoit quelque tems qu'Eric m'aimoit , & que je ne le haïssois pas aussi , sans le sçavoir. Je n'avois jamais connu l'amour que dans votre cœur , & je l'avois vû accompagné de tant de maux & de tant d'infortunes , que je n'avois pas pensé qu'il dût jamais se faire sentir d'une manière aussi agréable qu'il l'a fait pour Eric & pour moi : car enfin , poursuivit-elle , si nous avons soupiré , ce n'a été que de joye : tout nous a ri. Nous n'avons pas prévu de grands obstacles à notre satisfaction pour la proximité qui est entre Eric & mon frere , & par la forte amitié qui est établie entr'eux

& vous. Vous sçavez ce qu'a dit Ribergue , & vous voyez que nous allons être heureux presque aussitôt que nous avons désiré de l'être. Oui, reprit la Princesse, la différence est grande de cet amour à celui que vous aviez connu auparavant , & je la trouve encore infinie ; lisez, continua-t-elle , lisez la Lettre de votre frere. Quelle sécheresse, bon Dieu ! Part-elle d'un esprit satisfait & d'un cœur touché ? Diroit-on qu'il sçait qu'il va être Roi , & qu'il sent qu'il doit posséder une Princesse qui ne devrait pas être indigne de lui ? Ah ! Cécile, je vais donner la main à un homme qui ne m'aime pas ! Mais n'importe , dit-elle , on ne résiste point à sa destinée , je suis prête à partir.

Cécile excusait son frere sur le soin que ses grandes occupations lui donnoient, & elle employa toute son adresse à dissiper les défiances & les agitations de la Princesse. Elle passa la nuit sans fermer les yeux, & le lendemain étant dans ces vastes promenades , c'est-à-dire dans la Forêt, on lui vint dire qu'Eric étoit arrivé : elle crut qu'il venoit marquer par cet empressement la passion qu'il avoit pour Cécile, elle lui en témoigna sa pensée, & elle s'arrêta & s'assit pour l'attendre ; un peu après il parût, conduit par Ribergue. Il salua la Princesse avec un profond respect ; & baissant les yeux, il lui présenta, sans les relever, une Lettre de Gustave. La Princesse la prit, un peu émuë ; & voyant qu'il ne lui disoit rien , elle l'ouvrit, & y trouva ces paroles.

Gustave à la Reine de Suede.

Tout est prêt, Madame, pour votre Couronnement, & ce n'est pas peu de gloire à l'infortuné Vasa de vous établir dans le Trône de vos Peres. C'est tout ce qu'aura pu faire un fidèle Sujet ; c'est aussi la seule Qualité que je prens, n'en desirant point d'autre. S'il faut un Roi, Madame, pour être assis à vos côtés, vos Peuples vous

vous en choisiront un digne de vous, & qui le soit aussi de leur commander. Parmi tant de Seigneurs illustres, je n'en sçache pas un qui mérite mieux cet honneur que Ribergue. Je lui donne mon Suffrage, s'il est nécessaire; & quand vous serez Maitresse paisible, je vous demanderai quelques-unes de vos Troupes victorieuses, Madame, pour le secours d'un Roi malheureux à qui je dois mes services. Eric vous dira les Obligations indispensables où je suis de céder à une destinée qui m'éloigne de vous.

La Princesse lût avec précipitation cette Lettre, en suite un tremblement la prit; elle regarda Cécile d'une vûe que les larmes offusquoient déjà; elle s'appuya sur elle, lui présenta cette Lettre, & la relut avec elle, mais très-lentement. Cécile devint plus morte que vive, quand elle en eût vû une partie, elle jetta un coup d'œil sur Eric, qui étoit fort triste; & sur la fin de cette funeste lecture, Cécile, qui aidoit à tenir cette Lettre à la main peu sûre de la Princesse, la couvrit entièrement de ses larmes: Que ne puis-je effacer ces caractères, dit-elle d'une voix coupée de sanglots, par de véritables larmes de sang! qu'est-ce donc qu'il veut dire, & que nous reste-t-il à sçavoir? Apprenez-le nous, Eric, continua la Princesse toujours appuyée sur Cécile, & avec une pâleur mortelle sur le visage. Eric, à qui Vasa avoit recommandé de ne taire rien à la Princesse de ses engagemens avec Christine, lui avoua l'amour qu'il avoit pour elle, & lui fit le recit de leur aventure. La Princesse soupira plusieurs fois, après quoi elle eut un si grand saisissement, que l'on crut que ce moment de douleur seroit son dernier moment. Elle tomba dans une foiblesse qui fut longue. Ribergue l'assistoit, mais il étoit dans un état où il faisoit autant de pitié qu'elle, tant il étoit affligé. Cécile étoit inconsolable, & s'emportoit contre son frere dans un ressentiment qui

qui lui étoit bien pardonnable. Quand la Princesse fut revenue à elle, elle fut long-tems sans parler, tout gardoit devant elle un profond silence, hors Cécile, qui le rompoit de tems en tems par des emportemens contre son frere. Enfin, la Princesse les pria tous de la laisser seule. Cécile vouloit demeurer auprès d'elle, mais elle lui commanda d'aller entretenir Eric: elle obéit malgré elle.

La Princesse de Sudermanie demeura près d'une heure à la place où elle étoit assise, abîmée dans sa douleur & dans ses réflexions; elle se promena ensuite, & fut si loin dans cette affreuse & terrible Forêt, qu'elle souhaita quelquefois dans son désespoir qu'un de ces Ours blancs dont les Montagnes sont peuplées, vint finir par une prompte mort une vie si cruellement agitée. Cécile, qui la suivoit de loin, ne la vit revenir vers le Château qu'à la nuit; elle finit cette promenade par le frisson de la fièvre qui la prit; elle dit pourtant qu'elle partiroit; &, parlant un moment bas à Ribergue, on crut qu'elle lui donnoit quelque ordre. Elle fut très-incommodée toute la nuit, & le jour suivant sa fièvre duroit encore. Elle diminua le jour d'après; & faisant approcher Eric, elle lui ordonna de s'en retourner trouver Vasa, de lui dire, qu'aussi-tôt que son mal diminueroit, elle partiroit & feroit exactement tout ce qu'il souhaitoit, & que Ribergue la conduiroit. Eric, la voyant si calme, espéroit qu'elle auroit pris une résolution nécessaire, quoiqu'il prévît bien que les peuples difficilement la recevroient pour Reine, si Vasa n'étoit pas leur Roi. Il prit congé d'elle & de Cécile, à qui il avoit parlé en Amant véritable des espérances que Gustave lui avoit données, & il avoit eu la joye de se flater qu'elle y donnoit un entier consentement. Il fut retrouver Vasa, à qui il fit une peinture naïve de ce qu'il avoit

avoit vû , & de l'effet que les ordres qu'il lui avoit donnez avoient produit. Gustave en sentit des remords , qui ne s'étoient jamais soulevés contre lui. Mais son amour pour Christine l'éloignant de toute autre pensée, il ne songea qu'à disposer effectivement les États du Royaume à recevoir la fille de Stenon. On eut d'abord de la joye de ce qu'il y avoit encore quelque reste de ce Sang ; mais , on déclara à Gustave , qu'elle ne regneroit qu'avec lui , & tout ce qu'il put dire fut inutile.

Cependant il recevoit tous les jours des Messagers qui lui apportoit des nouvelles de la santé de la Princesse de Sudermanie , qui étoit quelquefois mieux & d'autrefois plus mal ; & lorsqu'il avoit une entière espérance de sa guérison , il apprit qu'elle étoit enfin morte. Il en eut une douleur à laquelle il ne s'étoit pas attendu.

L'Image de la plus belle Princesse que la terre eut jamais eue , qui n'avoit que vingt-deux ans , dont la vie avoit été si malheureuse , & qui l'avoit aimé , tout insensible qu'il étoit pour elle , avec une passion & une fidélité sans exemple , revenoit à son souvenir , pour le tourmenter d'une façon si terrible , que rien n'étoit égal à l'état où il se trouvoit. Eric n'étoit pas suffisant pour le consoler : il fit sçavoir cette déplorable nouvelle aux États assemblez ; & comme ils le prièrent de songer à se choisir une autre femme , il se flatta que l'Empereur Charles-Quint ne lui refuseroit pas la Princesse Christine sa nièce , puisqu'il pouvoit espérer par cette alliance de voir rétablir son beau-frere dans son Royaume. Cette pensée diminua un peu sa douleur , quand Ribergue arriva , qui lui amenoit sa sœur. Il étoit si triste , & elle si affligée , qu'il retomba par cette vûe dans le même déplaisir qu'il avoit ressenti d'abord ; mais , il le suspendit encore par le rôle qu'il alloit re-
pré.

présenter, & qui demandoit toutes les fonctions de son esprit.

L'Assemblée des Etats le proclama Roi : il eut la modestie de vouloir encore refuser ce titre. Jean Magnus, Légat du Saint Siège & Archevêque d'Upsal, fut le premier qui lui prêta le serment de fidélité, & qui ensuite le couronna Roi. Quand il se vit établi & Maître absolu, il résolut d'envoyer une Ambassade vers l'Empereur ; mais quelle fut sa surprise, quand il reçut un Envoyé de la Princesse Christine, qui lui écrivoit, & lui mandoit son mariage avec Sforce Duc de Milan. Son désespoir fut extrême ; & dans une si grande douleur, il ressentit encore plus vivement la perte de la Princesse de Sudermanie. Il accusoit Christine, & s'imaginait qu'elle devoit avoir fait quelque résistance aux volontés de l'Empereur, qui lui avoit donné cet Epoux.

Penétre de la perte de l'une & de l'autre Princesse, il vivoit malheureux ; & si la mort de l'une l'affligeoit sensiblement, le mariage de l'autre achevoit de l'accabler. Il falut néanmoins dans cet état si fâcheux consentir à une entrevûe avec le nouveau Roi de Danemarck, afin d'assurer une entière tranquillité aux Suedois.

Cette entrevûe se fit à Mulmuyen ; & après quelque contestation, la paix se fit par l'adresse & l'habileté de Gustave, aussi avantageuse qu'elle pouvoit être à son païs. Après avoir fait cette dernière action, les Suedois éleverent la vertu de Gustave jusqu'au Ciel. Ils l'appellerent de tous ces noms flatteurs qu'il sied si bien aux peuples reconnoissans de donner, & qui flattent si agréablement l'oreille du plus modeste Prince ; mais rien ne pouvoit le toucher, il fut insensible à tant de marques d'affection, & proposa de se démettre de la Royauté ; soit qu'effectivement il fût accablé par la douleur dans laquelle il étoit, abîmé ;

abimé, où qu'il voulût éprouver le pouvoir qu'il avoit sur des sujets naturellement inconstans. On fut étonné d'un procédé si extraordinaire; ils le conjurerent, avec des larmes, de les gouverner; ils obtinrent ce qu'ils vouloient, & rendirent la Couronne héréditaire dans sa famille.

L'Ambassade qu'il devoit envoyer en Espagne prit une autre route, & alla en Allemagne demander la Princesse de Saxe, que l'Assemblée des Etats le supplia d'épouser. Comme son mariage étoit d'une absolue nécessité, il lui étoit indifférent quelle Epouse il eût: & en attendant son arrivée, il fit les nœces de son cher Eric & de la Princesse sa sœur. Elles se célébrèrent sans cérémonie & sans divertissement par la volonté de Cécile; & Ribergue, qui l'estimoit infiniment, y assista, après quoi il se retira pour quelque tems.

Les Suedois attendoient impatiemment leur nouvelle Reine, quand il arriva à Stocholm une superbe Ambassade de la part de Sigismond Auguste Roi de Pologne, qui l'envoyoit pour faire alliance avec le Roi Gustave, & lui offrir en mariage la Princesse Isabelle, la plus belle Princesse de ce tems-là. Ladislas, qui étoit favori du Roi de Pologne, étoit l'Ambassadeur que ce Prince avoit choisi. Le Roi de Suede le reçut avec l'accueil le plus caressant; & s'informant de la vie de son illustre Maître, Ladislas lui dit, qu'il avoit ordre de ne lui en cacher aucune des particularitez; & sçachant qu'on attendoit de jour en jour la Princesse de Saxe, il témoigna au Roi le déplaisir qu'auroit Sigismond de ce que la Princesse Isabelle n'auroit pas le bonheur dont il s'étoit flatté. Le Roi lui en ayant aussi fait voir un chagrin véritable, l'amena dans la chambre de la Princesse sa sœur, & le pria de lui conter en sa présence les Avantures du Roi de Pologne, ce qu'il fit de cette sorte.

HIS-



HISTOIRE

DE

SIGISMOND

AUGUSTE,

ROI DE POLOGNE.

Comme vous n'ignorez rien , Seigneur , des Coutumes de mon País , ni des guerres que nous avons soutenuës , je ne vous en parlerai pas , s'il vout plaît , & je n'aurai l'honneur de vous entretenir que de la passion de mon Maître pour l'admirable Radivil : il l'aime encore d'une manière qui fait bien voir que tous les obstacles qu'on veut opposer au véritable amour ne sont pas capables de le surmonter.

Le Prince Sigismond étoit fort jeune quand le Roi son Pere le maria avec Marguerite d'Autriche ; on fit sa Maison , & l'on choisit les plus belles Filles du Royaume pour les mettre auprès de la Princesse. Radivil n'étoit pas d'une condition assez relevée pour prétendre à cet honneur ; mais sa beauté , la plus grande qu'on eut encore vûe en Pologne , lui obtint ce que la simple Noblesse de ses parens lui auroit refusé. Aussi-tôt que Sigismond la vit , il en fut amoureux ; les charmes de Radivil étoient des charmes absolus , auxquels il n'étoit pas aisé de faire résistance. Il ne leur faloit qu'un moment pour vaincre. Vous croyez bien , Seigneur , que dans les dispositions où étoit le Prince , la Princesse n'en devoit rien attendre de

de favorable. Elle eut un pressentiment même qui l'avertit en quelque sorte de son malheur ; car lorsque sa Maison alla au devant d'elle, elle fut frappée en voyant Radivil, & se tournant vers sa Favorite: Ah! lui dit-elle, en la langue de son Païs, cette personne me fera fatale.

Elle connut l'amour du Prince son mari aussi-tôt qu'il le ressentit, elle eut l'imprudence de le lui dire, & le fatigua toujours depuis d'une jalousie qui n'a servi qu'à les tourmenter l'un & l'autre.

Le Prince agissoit avec beaucoup de circonspection, tant par les égards qu'il vouloit avoir pour sa femme, que par ceux qu'il observoit pour le grand Sigismond son Pere, qui n'auroit pas approuvé cet attachement dans les premiers tems de son mariage. Le Prince craignoit même Radivil: il ne sçavoit comment elle recevroit les marques d'une galanterie qu'elle devoit croire être funeste à sa gloire. Il n'osoit presque la distinguer de ses compagnes, & son amour ne paroïsoit encore que par l'ardeur de ses regards.

Un jour la Princesse lui reprochoit son inclination pour cette fille: il s'excusoit comme il pouvoit; elle continua de lui parler avec une si terrible émotion qu'elle fut remarquée de tout le monde; il en fut piqué, & dédaignant alors toute contrainte, il passa dans une autre chambre, & partageant avec Radivil une fenêtre sur laquelle elle étoit appuyée: On me gronde, lui dit-il, belle Radivil; on dit que c'est parce que je vous aime, & je trouve que si j'ai à être grondé, c'est de ce que j'ai été jusqu'à présent sans vous le dire. Eh! quoi, Seigneur, lui répondit-elle, ne craignez-vous pas que je vous gronde aussi, de ce que vous m'apprenez une chose que je ne dois pas entendre? Que deviendrai-je donc, s'écria le Prince, il n'y a plus de sûreté pour moi nulle part; je croyois vous mettre dans mes intérêts;

térés; pouvez-vous me voir à vous comme j'y suis, & ne pas entrer dans la querelle que me fait la Princesse ? Je me range de son côté, Seigneur, lui dit Radivil, & je vous regarde depuis quelque tems comme le plus coupable de tous les hommes; contentez la Princesse, & laissez-nous vivre dans la tranquillité. En disant ces mots, Radivil appuya un regard charmant sur le Prince ! & se retira parmi ses Compagnes. Le Prince la regarda fixement à son tour; & connoissant tout le bonheur que le sens de ces dernières paroles lui annonçoit, il sentit son cœur pénétré de joye & d'espérance.

Ce commencement lui étoit trop heureux pour ne desirer pas des suites avantageuses; le Prince me chargea d'une lettre pour donner à Radivil; je l'abordai chez la Reine, mere de Sigismond: Que vous êtes belle aujourd'hui, lui dis je ! avez-vous résolu d'enchaîner tout le genre humain ? M'en préserve le Ciel, reprit-elle en riant, j'aurois de trop désagréables Esclaves. Mais, repartis-je en riant aussi-bien qu'elle, parmi tout ce grand nombre n'y en peut-il pas avoir dont vous puissiez rendre le destin moins malheureux; & me trouveriez-vous indigne d'oser vous offrir un cœur qui brûle pour vous ? Radivil me regarda avec assez de fierté, & me dit dédaigneusement: Donnez ce cœur à quelque autre, Ladislas; il ne seroit pas heureux avec moi. Je vis bien qu'elle prenoit ce que je lui disois pour une déclaration d'amour que je lui faisois; & bien qu'elle me traitât avec quelque orgueil, comme je ne l'aimois pas, je n'en fus point piqué; & voulant me divertir de son erreur, Vous faites la fiere, lui dis-je; mais si je prenois le même ton que vous, vous seriez bien punie, & je vous verrois faire des démarches auprès de moi qui me vengeroient de tant de mépris. Vous perdez l'esprit, me dit-elle d'un air tout étonné; & ne m'étant pas possible de vous répondre sérieuse-

ment , je vous laisse livré à toute votre extravagance. Elle voulut me quitter ; mais l'arrêtant par sa robe , & lui faisant voir un billet cacheté : Je vais donc dire au Prince , lui dis-je , que vous refusez ses vœux , & que vous avez reçu ce que je vous ai dit de sa part avec un orgueil insupportable. Que dites-vous , repliqua-t-elle d'un air tout radouci , & se penchant vers moi ; c'est pour le Prince que vous me parliez ? Sans doute , repris-je , & quel autre mortel oseroit s'élever jusqu'à vous ? C'est le Prince qui vous aime , & qui m'a chargé de ce billet. Parlez bas , reprit-elle : donnez , & dites-lui que je le reçois avec une joye dont il peut bien se contenter , s'il est vrai qu'il ait pour moi les sentimens qu'il dit & dont vous m'assurez. Elle se retira en achevant ces paroles , & alla lire en particulier la lettre du Prince. Le soir même , elle trouva le moyen de me donner sa réponse , qui combla le Prince de satisfaction ; ils furent long-tems à ne s'expliquer que de cette manière , par les égards que Sigismond avoit pour le Roi son Pere , qui ne vouloit pas qu'il donnât lieu à la Princesse sa femme de se plaindre de lui : cette gêne le fatiguoit.

Il faisoit souvent des parties de chasse , parce qu'elles lui donnoient plus d'occasion de parler à Radivil ; & un jour que je piquois devant elle , je l'éloignai adroitement de tout le monde , & l'amena dans un lieu où je sçavois que le Prince se trouveroit ; nous le rencontrâmes ; je galopai toujours , & je les laissai ensemble ; Radivil tourna la tête , & se voyant seule , elle voulut me suivre , & m'appella ; mais le Prince arrêtant son cheval par la bride : soyons un moment sans témoin , lui dit-il , & prenons des mesures ensemble pour rendre notre intelligence secrette. Radivil marcha au petit pas , & convint avec le Prince de ce qu'elle crut nécessaire : elle se hâtoit de s'expliquer ; elle étoit inquiète & alarmée , & le Prince lui en faisoit

la guerre, & lui disoit qu'elle ne l'aimoit pas. Ah ! Seigneur, lui répondit-elle, je vous aime, mais vous voyez bien que je ne suis pas à mon aise. J'ai une frayeur continuelle qu'on ne nous surprenne, & qu'on n'explique désavantageusement pour moi la complaisance que j'ai pour vous. Que diroit le Roi ? Que penseroit la Princesse ? Remettez-moi avec quelqu'une de mes compagnes. Le Prince tâchoit de la rassurer, & il employoit tous les agrémens & toute la vivacité de sa passion pour la rendre plus hardie ; quand, tournant la tête, il vit de loin la Princesse, qui, ne les ayant point perdus de vûe, les avoit toujours suivis & observez. Radivil l'ayant vûe aussi, s'arrêta, & la Princesse poussa son cheval vers eux avec une colere qui paroissoit vivement sur son visage. C'est une chasse particuliere que vous faites, dit-elle au Prince son mari ; & vous avez sans doute espéré que le succès en seroit heureux. J'ai trouvé Radivil qui s'étoit écartée, reprit-il froidement. Et vous voulez vous égarer avec elle, repartit la Princesse. Je voudrai sans doute tout ce qu'elle voudra, repliqua le Prince avec dépit : mais, Madame, ne vous inquiétez pas. Radivil fait tout ce qu'il faut faire pour vous plaire. Comme la Princesse alloit continuer un entretien commencé avec tant d'aigreur, il sortit du bois prochain une Panthere, la plus grande & la plus furieuse qu'on eut jamais vûe. Elle venoit droit à eux. Le Prince ne balança pas, il se mit au devant de Radivil, & présenta son épieu à la fiere bête. Cette vûe l'arrêta d'abord : le Prince alla à elle, & lui enfonça cet épieu dans les flancs, elle s'irrita de cette blessure, & devint enragée ; mais le Prince ne s'épouvanta pas, il la combattit long-tems avec son épée, & lui donna si heureusement des coups mortels, qu'il l'abattit à ses pieds. Après cette victoire, il fut étonné de voir à ses côtes la généreuse Radivil, qui ne l'avoit point abandonné.

Pour la Princesse, elle avoit fui quand elle avoit vu l'action du Prince, qui avoit voulu sauver sa rivale; & par là crainte aussi qu'elle avoit eue du furieux animal. Radivil avoit toutes les couleurs de la mort sur son visage. Elle avoit eu grand peur pour elle & pour le Prince; mais son amour avoit été plus fort que sa peur. Ah! Seigneur, lui dit-elle voyant beaucoup de sang sur ses habits, n'êtes vous point blessé? Non, lui dit-il, aimable Radivil; & puisque vos beaux yeux éclaireroient mon combat, je n'en pouvois remporter qu'une victoire entière. Quelques chasseurs arrivèrent comme il achevoit ces paroles: les cris de la Princesse les avoient appelez en cet endroit. Ils admirèrent la valeur du Prince, & bien-tôt toute la chasse se rendit dans ce lieu-là.

La Princesse ne revint pas avec les autres. Elle avoit repris le chemin de la Ville, si pleine de courroux, qu'elle ne put résister à sa violence, & elle en tomba malade. Le Roi, qui sut ses sujets de plainte, fit des remontrances à son Fils, & la pauvre Radivil fut long-tems sans que la Princesse voulut qu'elle parût devant elle: elle lui fit défendre même de se parer, elle n'osoit mettre nul ornement à sa tête, & ses beaux cheveux sans frisure étoient tous relevés autour de son visage; elle étoit si belle, que cette négligence toute simple l'emportoit avantageusement sur tous les secours de l'art, & jamais elle ne fut si charmante que de la sorte. Tous les caprices de la Princesse ne servoient qu'à augmenter l'amour du Prince, & Radivil fut plus aimée.

La jalousie de la Princesse augmentant tous les jours, le Roi fit proposer un parti à Radivil, pour la marier, avec ordre, en cas de refus, de l'envoyer dans les Provinces les plus éloignées; elle fut fort affligée d'une telle proposition, & si épouvantée de la dernière, qu'elle ne balança pas à accepter le mari qu'on lui offroit.

A cette nouvelle, le Prince fut si irrité, que sans garder aucune mesure, il voulut voler dans la chambre de Radivil; elle le fit prier de n'y pas entrer; & le lendemain il obligea la Princesse sa sœur de faire une partie de chasse. Il revint dans son chariot, parce qu'il pleuvoit extrêmement. Il se mit auprès de Radivil, & lui fit mille reproches de ce qu'elle consentoit à se marier: il parloit avec impétuosité, il s'attrêra enfin; elle ne répondoit pas, & pleuroit avec une grande amertume. Enfin, après avoir fait un passage à sa voix au travers de mille sanglots: Rien n'est pire pour moi, lui dit-elle, que de me séparer de vous. J'aime mieux l'enfer que l'on m'offre, que de consentir à m'éloigner de vous, & m'en aller avec des barbares, où je n'entendrois pas même prononcer votre nom. Ah! Seigneur, pouvez-vous vous imaginer cette séparation éternelle sans mourir? J'aime bien d'une autre manière; plutôt que de quitter mon cher Prince, je me livrerois au monstre le plus affreux. Mais, ce n'est pas à un monstre que vous vous livrez, reprit le Prince; c'est à un homme, & je ne puis souffrir qu'un autre vous possède: rien n'égale l'horreur de ce tourment. Hé! ne l'ai-je pas continué, s'écria Radivil, n'êtes-vous pas entre les bras de la Princesse? Je ne l'aime point, répliqua Sigismond; mais, vous, vous pourriez aimer un mari qui vous adorera. Ah! quel supplice! non, Radivil, je ne souffrirai point qu'un autre jouisse d'un bien que mon amour seul mérite. Nous allons donc nous séparer, reprit Radivil, en fondant en larmes, & vous y consentez, mon cher Prince; vous voulez priver mes yeux du plaisir de vous voir; laissez-moi auprès de vous. Celui à qui on me donne, ne jouira pas d'un sort trop heureux; mon cœur, toutes mes affections sont à vous; en disant cela, elle lui serroit les mains entre les siennes; & le

Prince les sentit toutes mouillées de ses larmes. Il fut extraordinairement attendri ; & concevant un espoir qui flatta & ralluma dans ce moment tous ses desirs, il crut que Radivil étant à un autre qu'elle n'aimeroit point, ne seroit pas inexorable à sa passion ; si-bien que s'abandonnant à cette pensée : Je me rends, lui dit-il, ma chere Maitresse, je me rends ; nous nous verrons toujours, nous nous aimerons toujours, & vous épouserez celui que l'on vous destine. Après cela, ils dirent encore cent choses tendres ; & dès que Radivil fut arrivée, elle alla elle-même chez la Princesse lui annoncer qu'elle étoit prête à obéir ; la Princesse en fut fort aise, & quelque tems après, toute la Cour étant passée chez elle, le Prince y vint aussi.

Jamais Radivil n'avoit été plus charmante, ses pleurs l'avoient embellie ; elle avoit dans les yeux un certain éclat languissant, si brillant & si tendre, qu'il n'étoit pas possible de la voir ce soir-là sans en être touché : aussi le Prince ressentit toutes ses flâmes avec plus de véhémence que jamais ; & ayant aperçu le jeune-homme qu'on destinoit pour époux à Radivil, qui paroissoit tout orgueilleux de sa bonne fortune, il entra dans un si grand transport de jalousie, qu'il pensa lui aller commander de sortir de la chambre de la Princesse, de la Cour & de ses Etats : il se retint pourtant, & passant dans le cabinet de la Princesse, il fit dire à Radivil de l'y venir trouver ; elle obéit, & y alla avec une de ses Compagnes. Elle vit de l'alteration dans les yeux du Prince, qui, l'abordant d'une manière émuë, Je n'y puis consentir, ma chere Radivil, lui dit-il ; je retire la parole que je vous avois donnée, vous n'épouserez point un homme si indigne de vous ; en un mot, vous ne serez point mariée. Radivil fut étrangement surprise de ce changement, & voulut

lut le ramener à la raison ; mais il fut inflexible, & il la laissa dans un trouble & dans un embarras extrême. Il fit défendre à ce jeune - homme de se présenter jamais devant lui, ni aux lieux où seroit Radivil. Vous pouvez bien croire que toutes ces circonstances firent un bruit horrible. La Princesse en fut atteinte d'une douleur si vive, que la fièvre lui en prit : elle vouloit punir l'innocente cause de ses peines, elle voulut d'abord l'exiler, elle pensa que le Prince la suivroit par-tout ; elle aimâ donc mieux la tenir étroitement observée auprès d'elle, & la tourmenter cruellement en se tourmentant aussi elle-même. Le Prince, que ces manières offensoient si sensiblement, la traitoit avec une indifférence si grande, qu'elle fut suffisante pour la tuer : elle ne pût endurer tant de maux que son indocilité lui rendoit insupportables : elle mourut peu regrettée, & le grand Sigismond même fut peu touché de sa perte.

Après la mort de cette Princesse, on rendit ses Filles à leurs parens. Le Roi mit Radivil chez la femme de la Cour de la vertu la plus austère, afin que le Prince ne pût la voir librement.

Ils eurent en effet mille difficultez pour entretenir leur commerce, & ils étoient heureux, quand par quelques lettres ils pouvoient soulager la contrainte dans laquelle ils vivoient. Le Roi, qui craignoit tout d'une passion si excessive, en parla plusieurs fois à son Fils ; mais comme il le trouvoit toujours plus amoureux, après avoir fait agir envain l'autorité Royale & paternelle, il le conjura d'avoir la complaisance de vouloir voyager durant six mois, pour voir si l'absence ne lui ôteroit pas un si fatal engagement.

Le Prince, au désespoir d'une si fâcheuse proposition, dit pourtant qu'il étoit prêt d'obéir, craignant que s'il résistoit à la volonté de son pere, il ne fit pis, & ne le remariât encore ;

si bien que choisissant , à son gré , le mal le plus aisé à supporter , il se disposa à partir ; mais auparavant il convint avec Radivil de toutes les manières dont ils se donneroient de leurs nouvelles. Le Prince eut même la consolation de lui dire adieu , & il lui laissa de grosses pensions , pour pouvoir faire une grande & magnifique dépense.

Dès qu'il fut parti , on donna à Radivil une honnête liberté chez la Dame près de qui elle étoit ; elle alloit voir ses amies , & sortoit quand il lui plaisoit. Le Prince lui écrivoit souvent , & elle avoit un pareil empressement à lui témoigner sa tendresse. Elle vivoit extrêmement solitaire & se laissoit voir rarement , quand Statillas Castol , Palatin de Trok , arriva à la Cour. C'étoit l'homme du monde le mieux fait : il étoit beau , ses manières & sa mine le distinguoient des autres hommes. Il n'avoit de sa nation que ce qui en est le meilleur , & qui sert à faire un parfaitement honnête-homme ; n'ayant ni la fierté superbe , ni la grossièreté & la rudesse qui sont ordinaires aux Polonois. Il avoit tout l'esprit imaginable , de bonnes mœurs & du sçavoir. Il venoit de voyager , & avoit pris en France un air de Politesse , qui achevoit de le rendre un homme extraordinaire. Son arrivée fit grand bruit à la Cour , on ne parloit que du charmant Statillas , & il n'entendoit parler que de la beauté de Radivil ; il avoit une grande envie de la connoître , & quelque bien qu'elle entendit dire de lui , elle n'eut aucune curiosité de le voir.

Radivil alloit un jour chez la grande Maréchale , qui étoit son amie particulière : elle entra , selon sa coutume , sans faire avertir ; & comme elle fut dans la chambre de son amie , elle fut surprise de n'y trouver qu'un grand homme le mieux fait qu'elle eût jamais vu , excepté le Prince Sigismond. Cet homme

me avoit une si haute apparence, qu'elle n'hésita pas à comprendre que c'étoit Statillas; mais comme elle évitoit le monde, elle résolvoit de retourner sur ses pas; & après lui avoir fait une révérence modeste, elle voulut s'en aller: mais le Palatin, la saluant avec autant de respect que si elle eut été la Reine, A cette fuite précipitée, je devrois reconnoître la divine Radivil; lui dit-il, si sa prodigieuse beauté ne m'avoit pas déjà instruit qu'une telle personne ne pouvoit être que la merveille dont j'ai tant entendu parler. Seigneur, lui dit-elle, en soupirant, c'est me reprocher avec beaucoup d'adresse une manière sauvage dont j'ai fait une habitude trop forte; mais, Seigneur, ne croyez pas pour cela que j'aye renoncé entièrement à la politesse; je croyois trouver ici la grande Maréchale; je me retirois pour n'offrir pas à vos yeux une personne inconnue. La grande Maréchale, qui n'avoit passé que pour un moment dans son cabinet, revint, & trouva une conversation fort spirituelle entre ces deux personnes. Radivil la voulut pourtant abréger en se retirant: son amie la retint malgré elle, & ce fut assez long-tems pour donner lieu au Palatin de prendre une passion si forte & si tendre, que dès sa naissance elle le porta à regarder Radivil comme la seule personne qui pouvoit faire le bonheur de sa vie.

Il chercha par-tout Radivil, qui l'évitoit exactement, dès qu'elle s'aperçut de ses soins empressés; mais il lui donna des marques si éclatantes de son amour, qu'elles parvinrent à la connoissance du Roi, qui en fut surpris, mais aussi qui en fut bien-aïse, espérant qu'elles conduiroient Statillas aussi-loin qu'il alla; car il la demanda au Roi en mariage, qui vit par-là ses desirs accomplis, & qui crut que Radivil recevroit un si grand établissement avec un entier oubli de l'attachement du Prince. Il lui fit donc di-

re, de se préparer à épouser le Palatin. Il fut épouvanté du refus qu'elle lui fit, & de trouver une résistance à laquelle il ne s'étoit pas attendu. Il craignit que le Prince n'eût pris quelque engagement avec elle, ce qui l'obligea d'user d'une violence qui ne lui étoit pas naturelle; il fit donc dire à Radivil, de se résoudre à l'honneur que le Palatin lui faisoit, ou à prendre le voile dans trois jours au plus tard. La pauvre Radivil gémit, pleura, & choisit enfin le moins rude de ces partis: elle écrivit au Prince une lettre fort touchante, & épousa Statillas, en lui cachant l'horrible repugnance qu'elle avoit pour cette union. Elle vécut avec lui d'une manière à achever de le rendre le plus amoureux de tous les hommes, parce qu'elle eut pour lui une douceur charmante, & une conduite dont il eut tous les sujets du monde d'être satisfait.

Le Prince ne répondit pas à la lettre qu'elle lui avoit écrite: elle jugea que c'étoit par trop de douleur, ou peut-être par indifférence; ce qui ne l'aida pas peu à se livrer entièrement à ses devoirs. Son mari vivoit avec elle d'une manière à vaincre la plus endurcie. Il lui parla du Prince: elle ne s'avisa point de lui faire de mauvaise finesse, & lui avoua de bonne foi qu'elle avoit eu de l'inclination pour lui, mais en même tems elle lui promit de la surmonter, & de se donner entièrement à lui. En effet, c'étoit sa pensée, elle trouvoit Statillas aimable, elle sentoit l'obligation qu'elle lui avoit de l'avoir élevée à un rang où naturellement elle ne pouvoit pas aspirer. Dans le fond, elle étoit piquée du procédé du Prince, qui ne lui avoit pas répondu, & elle avoit résolu de se l'ôter du cœur, de ne travailler qu'à y réussir, & de donner toutes ses complaisances à Statillas.

Elle ignoroit les sentimens du Prince Sigismond, qui avoit été accablé comme d'un coup de foudre

dre à la nouvelle de ce funeste mariage; mais comme il avoit entendu dire que le Palatin étoit extraordinairement aimable, la jalousie le saisit tout entier. Il crut Radivil infidèle; & dans cette pensée, il mouroit de douleur, & ne lui voulant pas dire des injures, il ne lui dit rien du tout. Elle ne sçavoit pas qu'un mouvement si tendre le faisoit agir ainsi; & quand le Palatin l'ôta de la Cour, pour lui faire voir ses terres & la mener dans son Gouvernement, elle y consentit volontiers, pour perdre de vûe des lieux qui lui ramenoient des idées encore chères à son souvenir.

Elle se plut infiniment dans un superbe Château que Statillas avoit à vingt lieues de Cracovie; c'étoit un beau País de chasse: elle aimoit ce divertissement, & le prenoit presque tous les jours. Elle lui témoigna qu'elle seroit bien aise d'établir sa demeure en ce lieu: il y consentit avec une grande joye, lui ayant pourtant offert de la ramener à la Cour; mais elle témoigna tant de répugnance pour cette proposition, qu'il fut bien aise de se voir contredire, & de jouir paisiblement, dans sa belle retraite, d'un trésor qui lui devenoit tous les jours plus précieux. Ce fut dans ce lieu qu'il devint une espece de Philosophe, à son amour près, dans lequel seul il faisoit consister le souverain bien.

Son aimable femme combattoit tous les jours la passion qu'elle conservoit, malgré elle, pour le Prince. Mais elle avançoit peu dans un dessein si téméraire, elle avoit beau percer les bois, traverser les plaines, être au bord des fontaines, le Dieu qu'elle portoit dans son sein la suivoit partout, & elle le trouvoit près des eaux, dans les campagnes, & dans les forêts.

Aubout de quelques mois, le Roi Sigismond se trouvant dangereusement malade, envoya en

Danemarck, où le Prince son fils étoit alors, & lui manda de revenir; il obéit, & la Pologne le revit plus amoureux que jamais. Quoiqu'il ne vît pas la belle Radivil, tout l'en faisoit ressouvenir; & ce même Palais, où ils avoient été ensemble, remplit sa mémoire de mille circonstances capables de rappeler son amour quand il ne l'auroit pas conservé; mais il le retrouva plus tendre, & il se ressouvint avec des desirs flatteurs de ce que Radivil lui avoit dit, quand elle étoit résolue d'épouser le premier homme qu'on lui avoit proposé. Quoique Statillas fût si bien fait, il espéra que sa possession auroit sans doute éteint l'inclination qu'il présupposoit qu'elle avoit eue pour lui, & il ne songeoit plus qu'à trouver les moyens de la voir.

Quelques jours après son arrivée, le Roi son Pere se trouva mieux, soit que ce fût un effet de la joye qu'il eut de revoir son fils, ou qu'elle vint d'une cause naturelle: le Prince prit ce tems pour aller voir la femme du Palatin. Il avoit envoyé un esclave fidèle reconnoître les lieux, & découvrir par quel moyen il lui pourroit parler. L'esclave revint bien instruit, & l'assura qu'il ne pouvoit l'aborder qu'à la chasse, où elle alloit fort souvent. Le Prince partit, sans autre compagnie que la mienne & celle de son esclave: nous étions travestis, & nous allâmes en poste jusqu'à deux lieues du Château. Là, nous trouvâmes des chevaux, & nous primes le chemin qu'on nous dit que la chasse avoit tenu. Nous l'entendîmes, mais nous n'en pûmes approcher par la quantité de bois & le peu de connoissance que nous avions du pays. La nuit nous surprit, nous errâmes long-tems sans sçavoir où nous étions, & mourant de froid.

Enfin nous aperçûmes de loin une clarté; & quand nous fûmes plus près, nous connûmes que

que c'étoit un grand feu dans un vuide de la Forêt; nous decouvrîmes plusieurs Païsans, tant hommes que femmes, qui se chauffoient, & qui faisoient rôtir quelques pièces de sanglier. Nous nous approchâmes, & nous nous rejoûîsions de cette rencontre, quand nous fûmes étonnement surpris d'un objet qui frappa notre vûë. C'étoit Radivil, plus belle que la beauté même, qui étoit assise au milieu de ces bonnes gens, sur une pile de faisceaux de paille: son habillement étoit tout composé de ces belles fourures qui sont si rares dans les autres Païs, sa tête étoit couverte d'un bonnet de marthe, les tresses de ses beaux cheveux lui couvroient les épaules, sa gorge étoit fermée par ces mêmes fourures, qui, lui serrant aussi les bras, ne lui laissoient voir que les mains: rien n'étoit si merveilleux, que de voir avec ce vêtement si sauvage, ce divin visage qui jettoit un éclat éblouissant; en lui voyoit un air jeune & gai, car elle rioit avec ces gens-là. Le Prince Sigismond pensa tomber de son cheval à une rencontre si peu prévue. Il se précipita à terre, & alla à elle tout hors de lui: La voilà, me dit-il! qu'elle est belle! s'écria-t-il encore: & en effet, Seigneur, c'est peu de dire qu'elle brilloit comme l'astre qui éclaire au milieu de la nuit. Toute comparaison est foible; jamais objet ne parut comme celui-là; car, imaginez-vous cette jeune personne ainsi vêtue, à la lueur d'un grand feu, au milieu de quinze ou vingt personnes effroyables; & elle, avec un air paisible & riant, qui s'entretenoit avec eux. Elle tourna la tête du côté du Prince à son abord, & ne put s'empêcher de s'écrier avec quelque joye. Le Prince se mit à genoux: Ah! lui dit-elle, comme si elle n'eut point cessé de le voir, mon cher Sigismond, c'est vous! & rougissant de sa propre pensée: Ah! Seigneur, reprit-elle tout bas, & que venez-vous faire ici? Ne m'avez-vous pas témoigné

que vous haïssez la femme de Statillas ? Ah ! qui que vous soyez, reprit-il , je ne vois en vous que l'adorable Radivil ; c'est vous , que j'aime : c'est vous que je viens chercher. Je ne vous dis point que mon désespoir fut extrême quand vous eutes la foiblesse de vous donner à un autre. Je vous offensai par tout ce que je crus ; je vous fis mille sanglans reproches ; je ne vous estimai plus ; tout cela , sans cesser de vous aimer. Oublions tous nos torts , & dites-moi si je puis encore espérer que vous voyez la persévérance de ma passion avec quelque joye ? Seigneur , lui dit-elle , quoique je veuille ne vous rien dire , je sens que je dirai plus que je ne dois. Statillas m'aime parfaitement , je vous aime ; elle soupira , elle s'arrêta ; mais je suis sa femme , poursuivit-elle. Ah ! Seigneur , ôtez-vous de ma vûë , ne venez pas reveiller tout ce que je n'ai que trop senti pour vous. Le Prince lui résista , & lui dit cent choses passionnées. La tendre Radivil s'en trouvoit embarrassée , & peut-être émuë ; quand tout-à-coup on entendit un grand bruit de chevaux ; je me mis incontinent à côté de mon Maître , qui vit un jeune-homme admirablement bien fait , qui se jetta à terre , & s'avança d'un air familier vers Radivil. Elle se leva incontinent , & lui prenant la main , selon l'usage de Pologne , elle la lui baisa , ce qui fit connoître au Prince que c'étoit Statillas. Il embrassa plusieurs fois sa femme , & se fit conter comme elle s'étoit égarée ; mais , nous ayant apperçu , sans me considérer , il n'arrêta sa vûë que sur Sigismond. Il le regarda fixement , & il parut un air chagrin sur son visage : il se tourna vers sa femme , & lui demanda qui il étoit ; mais le Prince la prévenant , Nous sommes des Etrangers , Seigneur , lui dit-il d'un air respectueux , que des affaires pressées appellent loin d'ici , nous nous sommes perdus dans ce bois ; & voyant de loin de la lumière , nous nous en som-

sommes approchez ; & ce n'a pas été sans surprise que nous avons trouvé cette belle personne , brillante de tant de charmes , que nous n'avons pas hésité à la prendre pour une Divinité.

Statillas reçut froidement cette galanterie , & y répondit de même. Il nous offrit pourtant avec assez de civilité de le suivre , & d'aller passer le reste de la nuit chez lui.

Sigismond auroit bien voulu accepter ses offres , mais il eut peur d'être connu , ce qui l'obligea à le remercier. Il le vit partir avec une émotion cruelle , & comme le ravisseur de ce qu'il avoit au monde de plus cher.

Il connut bien qu'il lui seroit difficile de retrouver Radivil , & il ne voulut pas même en hasarder le dangereux plaisir. Il s'en retourna : il écrivit à cette belle personne ; mais elle le fit prier de ne lui plus faire cet honneur. La contrainte où il vécut pour lui plaire ne fut pas longue : le grand Sigismond mourut , & il se vit par-là élevé sur le Trône.

Le Palatin de Trok , comme le plus grand Seigneur du Royaume , ne pouvoit pas manquer d'assister à son Couronnement ; & il ne s'y prépara qu'avec un chagrin horrible. Sa femme le remarqua : Qu'avez-vous , Seigneur , lui dit-elle , pour quoi partez-vous avec tant de tristesse ? Vous ne me quittez que pour quelques jours. Eh , ne sçavez-vous pas , lui dit-il , que je vais voir l'homme du monde que je hais le plus , & de qui je crains le plus la vûe ? Vous l'avez aimé. Et que craignez-vous , Seigneur ? reprit-elle : vous avez toutes sortes d'avantages sur lui ; vous me voyez , vous me possédez , & il ne me verra jamais. Mais vous l'avez aimé , reprenoit-il toujours : Et je vous aime , Seigneur , lui disoit-elle ; & lors , lui faisant des caresses fiateuses & charmantes , elle tâchoit de dissiper sa préoccupation , & de lui faire faire de bon-

bonne-grace une action nécessaire, & qu'il n'étoit pas à son choix de ne faire point.

Elle fut vingt fois tentée de lui dire que l'Inconnu de la nuit étoit le Roi; mais elle n'osoit, espérant toujours que le déguisement dans lequel il étoit, empêcheroit qu'il ne le reconnût.

Statillas partit accablé d'une mélancolie profonde, & dont envain il travailla à se défaire; depuis la rencontre de la nuit, il avoit mille fois pensé à l'Inconnu, & son idée le frapoit incessamment: elle le fatigua d'un tourment perpétuel durant son voyage; & le lendemain qu'il fut arrivé, quand il se présenta devant le Roi, ils furent l'un & l'autre si troublés, que tout le monde remarqua leur agitation: ils rougirent tous deux, & ce qu'il y eut de pitoyable pour le malheureux Palatin, c'est qu'au travers de toute la Majesté qui environnoit le Roi, il le reconnut incontinent pour l'aimable Inconnu de la nuit. Il fut frappé à cette vûe de la plus sensible douleur. Que ne pensa-t-il point, & que ne devoit-il pas penser? Mille vûes affreuses & terribles s'offrirent à son imagination, il demeura glacé en présence de Sigismond, & il lui fut impossible de pouvoir ouvrir la bouche.

Le Roi connut son embarras; & se remettant aisément de sa première surprise, il lui fit un accueil très-agréable, & le combla ensuite de ses faveurs. Mais le Palatin ne put se surmonter, & il demeura toujours abimé dans une tristesse profonde. Les cérémonies & les fêtes qu'il y eut au Couronnement du Roi lui parurent longues & insupportables; & quand elles furent finies, il demanda à Sigismond la permission de s'en retourner. Le Roi ne la lui pouvoit pas refuser, il voulut pourtant le retenir à force d'honnêteté; mais voyant qu'il en étoit peu touché, il le laissa aller.

Le Palatin arriva chez lui avec une suite nombreuse; sa jeune épouse fut au devant de lui d'un
air

air satisfait & gai. Mais, qu'elle fut surprise de l'accueil froid que l'on lui fit ! Un air sombre & funeste étoit répandu sur le visage de Stastilles ; & quand il se fut défait de tant de cémoins importuns , & qu'il fut seul dans la chambre de sa femme , il s'assit d'abord dans une chaise , elle se tint debout , & par des manières charmantes elle eut rendu ses caresses désirables à tout autre qu'à lui : mais , il la repoussa doucement , & tenoit ses regards élevez au Ciel d'une façon très-propre à faire juger de l'état douloureux de son ame ; enfin , ses yeux laisserent tomber quelques larmes. Il sembloit que son désespoir , toujours renfermé en lui-même , ne cherchât à éclater que par ces dehors plus touchans que terribles. Radivil frémit en le considérant de la sorte , elle pâlit , ses yeux s'emplirent de pleurs ; & se mettant à genoux , ens'appuyant sur lui : Ah ! Seigneur , lui dit-elle , vous percez mon cœur ; ne me cachez pas ce qui vous afflige , continua-t-elle : qui au monde vous aime si tendrement que moi ? Il soupira ; & la regardant d'une manière plus tendre qu'irritée , Vous m'aimez , lui dit-il , vous m'en assurez , & que vouloit dire cet égarement concerté entre le Roi & vous , dans cette nuit funeste où je vous rencontraï tous deux si paisibles ; satisfaits , sans doute , d'une rencontre si ardemment désirée de l'un & de l'autre ? Ah ! Seigneur , lui dit-elle , que les apparences sont trompeuses , & que cette nuit , qui vous paroît si funeste , vit d'innocence dans le fond de mon cœur & dans ma conduite ! Ecoutez-moi , poursuivit-elle , toutes les paroles que je vais vous dire sont des paroles de vérité. Alors , elle lui conta tout simplement comme la chose étoit arrivée ; qu'elle croyoit bien que le Prince l'étoit venu chercher ; mais que c'étoit sans son consentement , & qu'elle avoit été étran-

étrangement surprise de le voir-là; que la plupart de ces païsans l'avoient trouvée seule quand elle s'étoit perduë; qu'il sçavoit bien que cela lui étoit arrivé plusieurs fois pendant que Sigismond étoit hors du Royaume; & qu'enfin elle n'auroit pas pris ces païsans pour témoins de son entrevûe avec le Roi, si elle eût été si criminelle que de la faire de son consentement; qu'il étoit vrai qu'elle lui avoit fait un mystere de cette aventure, jugeant qu'elle pourroit lui donner du déplaisir; & qu'ayant vû le Prince si bien déguisé, elle avoit espéré qu'il ne le reconnoitroit pas.

Le Palatin écouta attentivement sa femme. Quand ce que vous dites seroit vrai, lui répondit-il, vous pourriez être innocente; mais je n'en vois pas moins dans tout cela la continuation de l'amour du Prince, & c'est cette persévérance qui me désespere: vous l'avez aimé autrefois, vous pouvez encore être sensible à son amour. Rassurez-vous, au nom de Dieu, reprit-elle: je vous ai dit quelquefois dans ma vie, que je ne le verrai point; je vous le jure encore. Mais, vous ne me jurez pas, s'écria-t-il, que vous ne l'aimiez plus. Que vous prenez plaisir à vous tourmenter, repliqua-t-elle. Ah! Seigneur, je vous aime avec une passion si tendre, que je voudrois laisser ma vie à vos genoux pour vous en assurer. Levez-vous, Madame, lui dit-il, en lui tendant la main, je ne m'appercevois pas de ma faute; je vous demande pardon de toutes les extravagances que je commets.

Après cela, il lui fit quelques caresses, & tâcha le jour suivant de surmonter le chagrin mortel dans lequel il paroïssoit visiblement qu'il étoit plongé: il se contraignoit violemment, pour ne pas affliger sa femme, qu'il voyoit très-inquiette de la situation de son humeur; elle n'étoit point désagréable, mais triste & languissante; de

de manière qu'au bout de quelque tems, ne pouvant plus se résister à lui-même, il tomba dangereusement malade, & dans peu tout l'art des Médecins fut impuissant pour le sauver. Son illustre femme lui rendoit tous les devoirs qu'il eut pû exiger du plus vil de ses domestiques ; elle ne reposoit ni la nuit ni le jour, elle étoit incessamment auprès de lui, occupée à le servir, à le soulager, & à chercher d'inutiles remèdes. Son mal étoit trop grand, le cœur étoit attaqué, blessé d'une playe incurable : il ne se flatta pas ; connoissant qu'il falloit partir, & voyant Radivil toute en larmes auprès de lui : Je vais vous quitter, Madame, lui dit-il ; je vais aussi quitter la vie. Ce moment est pénible, où il faut faire un si sensible détachement, la nature & l'amour ne font pas ces efforts sans peine. La mort va rompre le lien qui m'attachoit à vous. Je mourrois satisfait, si vous ne preniez pas de nouveaux engagements. Ma mort, continua-t-il en soupirant, vous va laisser libre ; mais, Madame, reprit-il après un peu de silence, comment allez-vous employer cette liberté ? Le Roi vous aime, que destinez-vous à son amour ? Radivil fondeoit en larmes : il en fut touché. Ma chère femme, lui dit-il, prêtez quelque attention à l'homme du monde à qui vous êtes la plus chère, & à un homme mourant qui se dépouille de tous ses intérêts pour ne penser qu'à ceux de votre gloire.

Vous avez aimé le Roi, une grande jeunesse comme la vôtre fait pardonner cette foiblesse ; mais vous ne seriez pas excusable de souffrir sa galanterie après ma mort. Je vous ai montré comme on aime parfaitement, en vous épousant ; vous me permettrez de vous dire, que vous ne deviez pas naturellement prétendre à cet honneur. Présentement que vous en êtes revêtu, il n'y a point tant de distance de
vous

vous au Roi , qu'il y en avoit entre nous deux ; ainsi , si vous souffrez son amour , que ce soit pour en recevoir une marque pareille à celle que je vous ai donnée de celui que j'ai ressenti. Ne regardez plus ce Prince comme Radivil l'a regardé , mais considérez-le comme la veuve de Statillas : votre vertu , votre courage , me font espérer que vous serez fidèle à ma mémoire , ou que vous serez Reine de Pologne. Adieu , Madame , continua-t-il , en la regardant d'une vûe où l'amour paroissoit encore au travers de l'égarement : souvenez-vous de mes dernières paroles. Il s'affoiblit en disant cela , & bégaya plusieurs fois le nom de Reine.

Radivil fut véritablement affligée , elle se trouvoit liée à ce grand homme par mille engagemens qui lui devinrent plus précieux. Le Roi apprit cette mort avec quelque sorte de joye ; il sembla que son amour prenoit de nouvelles forces ; sans bien sçavoir précisément ses desseins , il sentoit seulement qu'il aimoit la veuve de Statillas plus qu'il ne l'avoit jamais aimée , il se ressouvenoit sans cesse de cette nuit , où il l'avoit revûe plus charmante mille fois que tout ce qu'une idée forte peut représenter , & il brûloit d'envie de la revoir.

Il lui fit faire un compliment sur la mort de son mari , n'osant d'abord lui parler de sa passion. Elle y répondit avec respect ; & quelques jours après , le Prince m'envoya la voir , elle me reçut avec un sérieux que j'attribuai à la seule bienséance sur l'état où elle étoit ; mais , le lendemain , l'ayant vûe en particulier , & lui voulant parler des sentimens du Roi , elle m'interdit la parole sévèrement , & me parla avec une gravité en effet bien digne d'une Reine. Je fus intimidé d'un air auquel je ne m'attendois pas ; & voyant le chemin fermé absolument à toute galanterie , j'en allai porter la triste nouvelle à mon Prince. Ses desirs s'irritèrent : voyant l'obstacle que la sévérité de Radi-
vil

vil y vouloit mettre, il se renflamma, pour ainsi dire; & n'écoutant que l'impérieux amour, il partit, peu suivi, & je l'accompagnai au Château où Radivil demeuroit. Comme elle avoit un grand nombre de domestiques, nous en trouvâmes beaucoup, & le Roi défendit qu'on l'avertit de son arrivée: il fut obéi.

Cette illustre veuve s'étoit occupée tout le jour à faire faire une copie d'un portrait de Statillas, & le Peintre ayant achevé son travail, & étant sorti de sa chambre, elle y étoit demeurée toute seule, assise à deux pas de ce grand portrait, qui étoit à terre, appuyé contre une chaise; elle le considéroit si attentivement, qu'elle ne tourna pas la tête quand le Roi entra, croyant que c'étoit quelqu'un de ses domestiques. Il fut touché de son action, qui lui parut trop passionnée; & ne pouvant résister à la peine qu'elle lui faisoit, il s'avança, & se mit au devant du portrait. Radivil fut surprise, & leva languissamment les yeux jusqu'à son visage; elle les y attacha avec un entier oubli, sans se lever, & sans donner aucun signe d'étonnement de voir là le Roi; & après l'avoir regardé assez long-tems, elle rougit tout-à-coup, & le tirant par le bord de sa longue veste: Retirez-vous, lui dit-elle avec dépit, ne m'ôtez pas le seul secours qui me reste. Quoi! Madame, lui dit le Roi, si passionnée pour votre mari! vous considérez son portrait avec cette tendresse? Je rappelle tout ce qui peut conserver Statillas dans mon cœur, & vous en bannir, reprit-elle; je considère tous les traits de cet homme qui m'a si parfaitement aimée: je l'oppose à une foiblesse honteuse, que je ne veux plus conserver & vous venez traverser tous mes desseins. Ah! Sire, continua-t-elle, en se levant, allez vous-en, ou souffrez que je fuge. Adorable Radivil interrompit le Roi,

Roi, en mettant un genouil à terre, ne combattez point des sentimens que je veux fortifier par la connoissance que je vous donne d'un amour ardent s'il en fut jamais. Et c'est-ce que j'évite, reprit-elle, je n'en veux point voir les dangereux effets: non, Seigneur, Radivil a peut-être pû sans crime écouter le Prince Sigismond; mais la Veuve de Statillas ne peut point entendre le Roi de Pologne. Sçavez-vous, Sire, continua-t-elle, ce que ce mari si cher a fait pour moi; il m'a élevée de la bassesse à l'honneur d'être sa compagne, & un mari si charmant a passé tous les jours de sa vie à me témoigner sa constance, & la sincérité de son amour. Je sçais tout, s'écria le Roi, emporté par ses desirs: mais, vous ne sçavez pas, Madame, que Sigismond, mille fois plus amoureux que Statillas ne l'a été, veut aussi plus faire pour vous qu'il n'a fait. Je mets ma Couronne sur votre tête; recevez-là, Madame; je suis moi-même mon Ambassadeur, pour vous demander à vous-même: qui pourroit comme moi montrer la grandeur de ma passion! Recevez-moi, Madame, comme Epoux, je vous apporte ma foi; & la charmante Radivil, non la Veuve de Statillas, est seule digne de partager mon Trône, & de posséder mon cœur. Songez-vous bien à ce que vous me dites, reprit-elle, sans s'émouvoir? Non, Seigneur, la triste Radivil n'a point mérité tant de gloire.

Que vous dirai-je, Seigneur? Le Roi lui fit bien connoître qu'il parloit sérieusement; il envoya chercher dès le lendemain ses principaux Ministres, leur declara son dessein, signa les articles de son Mariage; & après avoir donné cette illustre marque de sa passion, il y en joignit tant d'autres, tendres, délicates & passionnées, que Radivil eut lieu de penser que son bon-

bonheur étoit le plus grand de tous les bonheurs.

En effet, le Roi l'épousa publiquement à quelques jours de-là, & ce fut dans la Fête de cet auguste Mariage, qu'il apprit, Seigneur, votre Couronnement. Dès-lors, il pensa à vous renouveler son amitié; il m'envoya vers vous, pour vous présenter la Princesse sa sœur pour Epouse, pour vous offrir cent mille hommes devoüez à votre service, & pour vous faire part de l'Histoire de ses heureuses amours.

Ladislas finit son discours par ces marques d'affection du Roi de Pologne pour l'illustre Vasa, qui les reçut avec toute la reconnoissance qu'on devoit attendre d'un cœur aussi noble que le sien. Il fit cent caresses à son Favori, & l'assura que si on ne se fût pas tant hâté de lui donner la Princesse de Saxe, il auroit préféré celle de Pologne à toutes celles de l'Univers; il dit à Ladislas, qu'elle arrivoit au premier jour, & le pria d'assister à son Mariage, ce que l'Ambassadeur accepta avec respect. L'aimable femme d'Eric lui fit cent honnêtetez, & lui parla long-tems des charmantes qualitez de la Reine de Pologne.

Gustave avoit toujours le cœur rempli de l'amour qu'il avoit pour la Princesse Christine, il ne se consoloit pas de ce qu'elle étoit échappée à ses soins, & qu'elle fit le bonheur du Duc de Milan. Ce malheur l'auroit occupé tout entier, s'il n'eut pas aussi été pénétré d'une vive douleur pour la mort de l'admirable Princesse de Sudermanie, & si l'ongeoit autant à cette perte qu'à l'autre; elles étoient différentes, mais presque également sensibles pour son cœur.

La nouvelle Epouse qu'il attendoit, n'avoit aucune part à ses pensées; il se préparoit indifféremment à la recevoir; & la politique & l'envie de contenter ses Sujets, ayant fait seule ce mariage,

riage, il n'avoit nul desir pour son accomplissement.

Quelques jours avant son arrivée, Cécile demanda au Roi son frere la permission de ne demeurer plus dans le Palais. Il fut surpris & touché d'une telle demande; il aimoit sa sœur avec une tendresse infinie; mais elle lui dit nettement, qu'elle ne pouvoit demeurer dans un lieu, où elle seroit obligée de voir plus souvent une personne qui serois en la place où elle avoit tant desiré de voir la Princesse de Sudermanie; qu'elle ne se sentoît pas capable de lui faire bien assidément sa cour; qu'elle partageroit peu ses plaisirs, & qu'en un mot elle souhaitoit d'avoir une maison à elle, & d'y pouvoir mener une vie aussi particulière qu'elle le voudroit. Le Roi fut très-fâché du dessein de la Princesse sa sœur; mais, comme il entroit assez dans ses raisons, qu'il l'aimoit, & qu'il avoit une entière complaisance pour elle, il souffrit une separation si désagréable. Elle ne s'éloigna pas beaucoup du Palais, & prit une parfaitement belle maison, qui étoit environnée de jardins d'une beauté extraordinaire.

Cécile fut obligée d'aller au devant de la Reine; elle fit de bonne grace tout ce qu'elle avoit à faire, mais avec une mélancolie qui forçoit son naturel, qui étoit vif, brillant & gai. Les nocces se firent avec pompe & magnificence; &, l'Ambassadeur de Pologne y ayant assisté, prit congé du Roi de Suède, & retourna en son País, comblé des marques de l'amitié de Vasa pour son Maître, & chargé de présents & d'honneurs.

Après les premiers jours, qui sont nécessairement employez en fêtes & en plaisirs en ces sortes d'occasions, Cécile s'enferma dans son Palais, & y menoit une vie fort retirée. Elle ne voyoit presque per-

la fille de Loholm. C'étoit un homme de qualité de Suède, l'on disoit que ces deux personnes étoient parfaitement bien faites & infiniment raisonnables. Sa femme étoit jeune, & sa fille étoit d'un autre lit. Quoi qu'il en soit, Cécile n'avoit de société qu'avec elles; le Roi l'alloit voir souvent, & la grondoit quelquefois de cette humeur solitaire, lui disant obligeamment, qu'il envioit le bonheur de la fille & de la femme de Loholm qui la voyoient si souvent; en effet, elles passaient leur vie ensemble; car, comme le jardin de la maison de Loholm n'étoit séparé que d'une muraille de celui d'Eric, une porte, qu'on avoit faite, donnoit une communication commode, & elles étoient les unes avec les autres sans que leurs Domestiques même le sussent.

Le Roi, qui ne s'étoit point défait de son amour pour Christine, apprit un jour avec une joye qu'il ne pût s'empêcher de ressentir, que cette Princesse étoit veuve; il courut chez sa sœur lui dire cette nouvelle: elle ne la reçut pas comme lui. Ah! Seigneur, lui dit-elle, je n'ai jamais pris assez d'intérêt en cette Princesse, pour regarder la mort du Duc de Milan qu'indifféremment; & je ne sçais si vous regaleriez bien la Reine par le plaisir qu'on voit bien que vous en avez.

Le Roi vit bien que sa sœur n'étoit pas propre à lier une longue conversation sur ce sujet. Il chercha Eric, & il trouva en lui plus de complaisance. Mais, il n'en eut bien-tôt plus de besoin, quand il sçut par un homme qu'il avoit envoyé en Italie, que l'Empereur venoit de remarier cette jeune Veuve au Duc de Lorraine. A peine avoit-elle eu le loisir de répandre des larmes, si elle en avoit voulu verser. Il trouva sa sœur plus docile cette fois à l'écouter; mais pourtant paroissant toujours détester un si fatal atta-

chement. Il lui dit aussi, que la Princesse Dorothée avoit épousé le jeune Duc de Bavière, & que fidèle encore à leur amitié, elle venoit de lui donner part de son mariage; qu'elle avoit écrit à Eric, qu'elle félicitoit sur le bonheur qu'il avoit de la posséder. Cécile assura le Roi son frère, qu'elle répondroit avec reconnaissance à l'honneur que lui faisoit cette Princesse.

La Reine de Suède avoit d'abord témoigné beaucoup d'empressement pour sa belle-sœur; les charmes de Cécile avoient fait sur elle le même effet qu'ils produisoient sur tant d'autres, & il étoit difficile de la voir sans l'aimer. Mais, remarquant la froideur qu'elle avoit pour elle, elle s'en étoit plainte au Roi, & avoit fini ces démonstrations d'amitié, à quoi elle ne répondoit pas. Le Roi, qui eut désiré plus d'union dans sa famille, en parla doucement à Cécile; il employa même Ribergue, qui étoit revenu à la Cour: il pressa Eric d'obtenir quelque complaisance de sa femme pour la Reine; mais Eric lui dit, que la Princesse sa sœur étoit devenue d'une humeur si particulière depuis la mort de la Princesse de Suedermanie, que ce seroit la tuer, que de la contraindre, n'ayant de plaisir au monde qu'à être seule avec la fille & la femme de Loholm. Le Roi étoit au désespoir d'une telle retraite, & se trouvoit des momens où il haïssoit cette fille & cette femme de Loholm: il s'étonna même de cette grande sympathie d'humeurs qu'il y avoit entre la sœur & ces femmes; car il ne les avoit jamais vûes à la Cour. Il demanda deux ou trois fois, pourquoi elles n'y alloient pas, & on lui dit, qu'accoutumées à la vie de la Province, elles aimoient à vivre ainsi retirées.

Le Roi s'imagina que Loholm devoit être jaloux, ayant entendu dire que sa femme étoit fort jolie; & il lui prit, sans savoir pourquoi, une forte

forte curiosité de la voir. Il n'eut garde d'en faire la proposition à la Princesse sa sœur ; il crut , & il crut bien , qu'une telle envie allarmeroit trop la paisible & solitaire société. Il se résolut donc de la contenter sans son secours & à quelque prix que ce fût ; il s'adressa à une des filles de sa sœur , elle lui fit voir la chose très-difficile : car , Seigneur , lui dit-elle , quand la Princesse n'est pas chez ces femmes , elles viennent par le jardin , & entrent tout droit dans son cabinet , où elles sont toujours seules ; & dès qu'on a éclairé le soir l'appartement de la Princesse , personne n'y oseroit demeurer : il n'y a qu'Eric ou Ribergue qui y vont quelquefois ; & quand votre Majesté a pris ces heures pour venir voir la Princesse , on l'avertit , & nos deux sauvages s'enfuyent par le jardin.

Le Roi rit du discours de cette jeune fille , & lui dit , qu'il viendrait seul à une porte de derrière , où il lui dit de se trouver ; qu'il seroit envelopé dans un manteau ; & qu'elle le conduiroit à sa chambre comme un Domestique ; que de-là il descendroit par un petit escalier , & qu'elle ne se mit pas en peine du reste.

Cette fille , éblouie d'être dans un mystère avec le Roi , lui promit de l'attendre le lendemain à cette porte , à l'heure qu'il lui marqua. Ils furent ponctuels l'un & l'autre à s'y trouver ; elle fit semblant de s'amuser un peu avec lui : & quand on ne les observa pas , elle marcha devant , & il la suivit jusqu'à sa chambre. Quand tout fut calme dans l'appartement de sa sœur , il descendit , & se coula dans ce grand & vuide appartement où il n'y avoit que des lumières ; il traversa plusieurs chambres , & s'arrêta à la porte de celle de Cécile , pour observer ces personnes avant que d'y entrer.

Comme il faisoit un chaud excessif pour le cli-

mat, on avoit ouvert de grandes fenêtres qui alloient jusqu'à terre, & qui donnoient sur le jardin. Le Roi vit une femme qui lui parut fort bien faite; qui travailloit auprès d'une petite table; & cherchant sa sœur, il l'aperçût assise sur un carreau, appuyée sur les genoux d'une personne qui étoit sur un lit de repos: elle n'étoit vêtue que d'une étoffe légère, ses cheveux étoient négligemment repris derrière sa tête, & rattachez avec des cordons de couleur vive. Mais quelle surprise pour l'illustre Vasa, de reconnoître en cette personne la déplorable Princesse de Sudermanie! On ne peut dire l'effroyable émotion que cette vûe porta à son cœur. Il eut besoin de s'appuyer contre la porte près de laquelle il étoit. Jamais cette Princesse n'avoit été si charmante, sa beauté parut lumineuse à Gustave: il crut qu'elle lui jettoit des éclats de feu, de lumière & d'amour; ses yeux étoient étincelans, son teint brillant des couleurs les plus belles: cette beauté éblouissante fut dans cet instant une beauté touchante; elle trouva le moment heureux, le foible de ce grand homme, & une entrée facile dans un cœur rebelle, qui ne lui avoit que trop résisté.

O! Dieu d'Amour! voilà de tes coups, tu frapes dans le tems qu'on l'a le moins prévu.

Ce Prince, dont il n'est pas aisé de représenter l'état, étoit demeuré à la place où il étoit, comme un homme éperdu; il n'avoit rien d'animé que les yeux & le cœur; les yeux pour attacher leurs avides regards sur la merveilleuse personne qu'il considéroit, & le cœur pour en recevoir l'image; qui, s'y gravant avec les traits d'un amour éternel, en effaça pour jamais celle de la Princesse Christine.

Il doutoit si ce qu'il voyoit n'étoit point une illusion; il ne sçavoit s'il étoit dans le séjour de la mort, & si la mort lui apparoissoit

soit sous une si belle figure. Suis-je vivant ? se disoit-il en lui-même ; le Ciel me la rend-il ? Où bien l'amour, pour se venger d'un barbare tel que moi, a-t-il pris ces traits de la mort pour rendre ma vie pleine d'amertume ? Il raisonnoit ainsi en lui-même, & il seroit peut-être demeuré incessamment attaché à la place où il étoit, s'il n'eut entendu cette voix pleine de charmes qui répondoit à sa sœur, dont elle avoit les doigts passez dans les siens. Je ne puis vivre plus longtemps de la sorte, disoit-elle. Vasa ne me verra point, je le sçais bien : Eh ! que lui feroit ma vûe ? Mais la sienne, ma chere sœur, porte des atteintes trop cruelles à mon cœur, souffrez que je me retire dans ce Monastere. Non, s'écria le Roi de l'endroit où il étoit ; non, vous n'y entrerez point. A cette voix, que la Princesse reconnut promptement, elle se leva, & partit comme un éclair, fuyant dans ce fatal jardin, & se déroband ainsi à la vûe de Gustave. Cécile étoit presque morte par le premier effet de sa surprise ; & la femme de Loholm, jettant son ouvrage toute épouvantée, se préparoit à fuir aussi, sans sçavoir presque pourquoi ; mais le Roi, la prenant par le bras, l'arrêta d'une façon terrible ; rendez-la moi, lui dit-il, ou donnez-moi la mort. Cette femme, tout tremblante, crut qu'il avoit perdu l'esprit ; & le Roi, remarquant l'état où elle étoit, s'adoucit ; & regardant sa sœur d'une manière toute passionnée : Ah ! ma sœur, lui dit-il, rendez moi cette Princesse, si vous voulez que je vive. Qu'on ne s'attende pas à me la cacher encore, continua-t-il ; la maison de Loholm, & toute la Suede, y feroient un effort inutile : quelle vûe ! s'écria-t-il, en portant ses deux mains jointes & renversées sur ses yeux. Ma sœur, poursuivit-il, en s'avançant vers elle ; je l'aime, je l'adore, je ne la quitterai jamais. Cécile étoit si surprise de voir

le Roi comme il étoit , & d'entendre des paroles qu'elle avoit tant desirées autrefois , qu'elle n'avoit pas la force d'ouvrir la bouche. Mais enfin , revenant toute entiere à la raison : Vous l'aimez ! lui dit-elle : il n'est plus tems , cruel ; vous êtes à une autre ; & que fera cet amour à contre-tems , que produire de nouveaux malheurs ?

Mais le Roi ne l'écoutant pas , & la priant d'aller après la Princesse ; ils y furent tous trois , & l'aperçurent de loin au clair de la Lune toute étendue dans une allée qui terminoit le jardin , & qui conduisoit à la maison de Loholm. A cette vûe , le Roi courut , tout transporté , où elle étoit ; & la trouvant évanouie , il la prit entre ses bras , & la reporta dans la chambre de Cécile ; & remarquant quelque sang d'une légère blessure qu'elle s'étoit faite à la tête en tombant , il fut tout effrayé , & faisoit des regrets qui touchoient la femme de Loholm , & attendrissoient Cécile. Il étoit à genoux auprès de la belle Princesse , & lui tenoit une de ses mains , sur laquelle il donnoit mille baisers tout de feu : enfin , elle revint à force de remedes ; elle ouvrit ses beaux yeux , & les arrêta sur le Roi d'une façon si languissante , que ses regards eussent seuls suffi à lui soumettre une ame qui n'avoit plus de résistance à lui faire , & qui s'étoit livrée avec toute la véhémence de l'amour impétueux. Le Roi parla , il parla en désordre , mais ce fut en homme amoureux : la Princesse en fut si étonnée , qu'elle ne pouvoit répondre , & regardoit Cécile d'une manière si touchante , qu'on entroit aisément dans ce qu'elle pensoit. Enfin elle se remit : Que faites-vous , Seigneur , lui dit-elle ? Est-il tems de me declarer des sentimens qui autrefois eussent fait mon bonheur , & qui ne serviroient maintenant qu'à nous rendre malheureux l'un & l'autre. ? Helas ! dit-elle à Cécile , vous n'avez pas voulu me laisser pren-

prendre le parti que je voulois ; nous ne nous ferions point vûs, & je serois tranquille. Eh ! que vouliez-vous faire ? s'écria-t-il : non, je ne le souffrirai jamais ; il n'y a plus de monastere pour vous. Mais, ma sœur, pourquoi dire qu'elle étoit morte ? Pourquoi me le persuader par vos feintes douleurs ? Je n'étois que trop affligée, reprit Gécile, de la résolution que la Princesse prenoit de ne vous voir jamais, & de se cacher pour toujours. Ribergue aussi, repartit ce Printe, Ribergue m'a trahi, & ma sœur, & Eric, & tout le monde ; mais, grâces au Ciel, la voilà : il me rend cette divine Princesse de Sudermanie. Seigneur, reprit-elle, je l'ai condamnée à ne paroître plus au jour, cette infortunée Princesse. Nous avons semé le bruit de sa mort, elle ne paroîtra jamais ; quoi qu'il arrive, la fille de Stenon ne se montrera pas ainsi en spectacle. Ma résurrection & ma mort auroient de l'air d'une fable, dont le peuple le plus grossier auroit peine à se repaître. Non, s'il vous plaît, Seigneur ; & comme tous les Grands du Royaume qui m'avoient vûe sont morts ; qu'il y a long-tems que j'étois ensevelie, pour ainsi dire, dans le fond de la Dalecarlie ; si je me montre, comme vous semblez le souhaiter, ce ne sera plus revêtuë de mes premiers honneurs, mais simplement comme la fille du Loholm : je dois à ce nom heureux, continua-t-elle en rougissant, la seule satisfaction que j'aye eue de ma vie. Et comme ma Princesse, lui dit le Roi passionné, & comme la fille de Loholm, vous avez mon cœur & tous mes desirs, & vous êtes Souveraine de toutes mes volontez.

Il fut donc arrêté, que la Princesse de Sudermanie ne porteroit plus ce nom ; & Ribergue & Eric, qui furent avertis de cette aventure, ne le purent assez admirer. Ribergue, tout amoureux qu'il étoit, fut presque content de la satisfaction

que la charmante Loholm avoit de regner enfin sur un cœur qui lui avoit fait trop de résistance.

Le lendemain, le Roi impatient courut chez sa sœur, & sachant qu'elle étoit passée à l'autre maison, il y fut; il n'y trouva que la femme de Loholm, qui lui dit, qu'elles s'étoient allées promener hors de la Ville, & qu'elles reviendroient bien tôt. Il se résolut à les attendre, & pria cette femme de lui raconter ce qui avoit obligé la Princesse à faire courir le bruit de sa mort. Elle lui obéit; & lui apprit que la Princesse, accablée de ce qu'Eric lui avoit dit de sa part sur ses sentimens pour la Princesse Christine, s'étoit consultée, & ayant bien jugé que les Suedois auroient beau la reconnoître pour la fille de Stenon, qu'ils ne la couronneroient pas si Gustave ne l'épousoit; & Ribergue, à qui elle s'étoit ouverte de sa pensée, lui ayant avoué que la chose seroit ainsi; & ne voulant pas aussi d'un homme qui en aimoit une autre; elle avoit pris la résolution de faire dire qu'elle étoit morte, & de cacher ainsi sa vie; que cela avoit réussi comme il l'avoit vû; que Ribergue avoit envoyé chercher Loholm, qui étoit son ami particulier; qu'il avoit amené la Princesse, qui l'avoit faite épouser à Loholm, qui l'aimoit depuis quelque tems; & que la Princesse avoit voulu passer pour sa fille: que sa séparation d'avec Cécile avoit été touchante; & que Cécile n'y avoit consenti, qu'après avoir fait jurer à la Princesse qu'elle viendroit la retrouver, comme il voyoit qu'elle avoit fait: qu'à la nouvelle du mariage de la Princesse Christine avec le Duc de Milan, Cécile avoit voulu avertir le Roi que la Princesse n'étoit pas morte, croyant qu'il rentreroit dans son devoir; mais qu'elle s'étoit obstinée à ne le vouloir pas, disant, qu'elle aimeroit mieux mourir mille fois, que d'épouser un homme qui s'étoit vû si tendre-

ment

ment aimé, sans aucune sensibilité pour elle. Enfin, Seigneur, continua cette femme, elle vit avec indifférence l'alliance de Saxe, sachant bien que vous épousiez à regret cette Princesse.

Le Roi n'écoutoit qu'avec émotion un pareil discours, quand il fut interrompu par l'arrivée de la charmante Loholm & par celle de Cécile. Il exprima ses ardeurs de toutes les manières les plus persuasives, & la Princesse prenant un maintien rempli de majesté: Seigneur, lui dit-elle, ne me parlez plus de la sorte; il n'est bien séant, ni à vous, ni à moi, de faire & d'entendre de pareils discours: souvenez-vous de ce que je suis; reprenons l'un & l'autre de la raison dans nos sentimens, & n'en faisons paroître que ce qui peut satisfaire une bonne amitié; à ces conditions, vous me verrez quelquefois: mais, Seigneur, plus d'amour, je vous en conjure. La Princesse alloit continuer; mais ce tems étoit un tems de miracles: les heureux sont toujours heureux, & quelquefois les plus infortunés cessent de l'être. Eric accourut tout hors de lui; il étoit destiné à porter de bonnes nouvelles à Gustave. Il lui dit, qu'on le cherchoit par-tout, & que la Reine venoit d'expirer en mettant un Prince au monde.

Le Roi leva les yeux au Ciel, & admira les décrets de sa Providence; & ne se consultant qu'un moment, il se jeta aux pieds de la Princesse, & la pria de vouloir monter au Trône de ses Peres, en le partageant avec lui. Elle y consentit, comme l'on peut croire; mais, à condition que ce seroit comme la fille de Loholm. Cécile étoit si transportée de joye, qu'on ne pouvoit la modérer. Elle reprit dès ce moment toute sa gayeté. On fit les obsèques de la défunte Reine avec beaucoup de magnificence; & l'impatience du Roi eut peine à attendre que les cérémonies en-

fussent achevées , pour declarer à ses Sujets qu'il vouloit les honorer de son Alliance, en prenant une de ses Sujettes pour sa femme. Il fit sçavoir que c'étoit la fille de Loholm qu'il choisissoit pour un si grand honneur : elle sembla à leurs yeux comme un prodige de beauté ; & peu après, elle leur en parut un de vertu.

Ces nœces si désirées se firent avec une pompe extraordinaire. Quoi qu'on pût faire, le triste Ribergue n'y voulut pas assister : il se retira dans les déserts de la Dalecarlie. Le Roi , possesseur de son aimable Reine, goûtoit à longs traits une si sensible félicité : il eut le plaisir de voir arriver à sa Cour Mucé & Sibille, que le mariage avoit unis après une longue fidélité. Il fit sçavoir au Roi de Pologne par une superbe Ambassade, les particularitez de son bonheur ; & il jouït paisiblement des douceurs d'une longue & heureuse vie.

F I N.



LA BOUCLE
DE
CHEVEUX
ENLEVÉE;
POÈME HEROÏ-COMIQUE
DE MONSIEUR POPE:

*Traduit de l'Anglois par Mr. **.*



A M A D A M E

F E M O R.

M A D A M E,

COMME j'ai l'honneur de vous dédier ce petit ouvrage, il seroit inutile de dissimuler que j'en fais quelque cas. Vous sçavez qu'il n'a été composé que pour amuser de jeunes Dames d'un esprit bien-fait, & toujours prêtes à rire des petites folies de leur sexe, & même des leurs. J'en donnai d'abord en secret quelques copies, qui bientôt se multiplièrent ; mais un Libraire se préparant à en faire imprimer un exemplaire qui étoit très-défectueux, vous eûtes la bonté de consentir que je lui donnasse l'original même, pour le rendre public ; ce qui m'engagea à retoucher mon Poëme, ou plutôt à l'achever, parce qu'il étoit alors sans Machine.

La Machine, M A D A M E, est un terme inventé par les Sçavans, pour exprimer l'action des Divinités, des Anges, ou des Démon ; & c'est-ce qui constitue le merveilleux du Poëme. Car, les Poëtes ressemblent un peu aux Dames, qui ont le talent de grossir les plus petites choses.

La Machine, que j'ai employée, vous paroîtra nouvelle, & un peu étrange, l'ayant empruntée du Systé-

H T

me

E P I T R E.

me des Cabalistes. Sçavez-vous bien, *MADAME*, ce que c'est que les Cabalistes ? Il faut que vous fassiez connoissance avec eux. Celui qui vous les fera mieux connoître, sera un Auteur François, dans son Livre intitulé *Le Comte de Gabalis*, qui, par son titre & par sa construction, ressemble tellement à une Historiette, que je connois quelques Femmes, qui, sans y entendre finesse, l'ont lû comme un Roman ordinaire.

Or, ce Comte de Gabalis vous apprendra, que les quatre Elemens sont peuplez d'Esprits, appelez Silpbes, Gnomes, Nymphes, Salamandres. Les Gnomes sont les Démons qui logent dans la Terre, & qui sont, dit-on, des Esprits très-malfaisans. L'Eau est le séjour des Nymphes, comme le Feu est celui des Salamandres. A l'égard des Silpbes, qui sont repandus dans l'Air, ce sont les plus jolies & les plus aimables créatures du monde. On assure, qu'on peut aisément lier commerce avec eux, à une certaine condition, qui, à la vérité, ne convient pas à tout le monde : c'est d'être excessivement chaste.

Ce Système des Esprits est exposé dans mon premier Chant. Tout ce qui est contenu dans les autres Chants est également fabuleux, à l'exception, *MADAME*, de l'enlèvement de votre charmante Boucle de Cheveux, qui, comme vous sçavez, est une aventure un peu plus réelle que leur Métamorphose. Tous les Héros du Poëme ne sont pas moins des Etres imaginaires, que les Esprits aériens qui y agissent. Belinde même ne vous ressemble que par la beauté & les agrémens.

Si

E P I T R E.

Si je pouvois me flater que mes vers eussent une
partie de vos graces , je réunirois , comme vous ,
tous les suffrages , & je serois goûté au moins d'u-
ne moitié du monde. Quel que soit mon sort , je me
sçaurai toujours bon gré d'avoir trouvé cette heu-
reuse occasion de vous témoigner publiquement l'esti-
me & le respect avec lequel je suis , *MADAME* ,
votre très-humble & très-obéissant Serviteur ,

ALEXANDRE POPE.

P R E F A C E

D U T R A D U C T E U R.

Voici la Traduction d'un petit Poëme Anglois
de l'illustre Mr. Pope, le premier Poëte
moderne d'Angleterre. Entr'autres Ouvrages
qu'il a donnez au public, il est Auteur de la tra-
duction en vers Anglois de l'Illiade d'Homere,
qui a été si justement louée par Monsieur de Vol-
taire dans son *Essai sur la Poësie Epique*, traduit
nouvellement de l'Anglois en François, & impri-
mé à Paris. On vient aussi de traduire & de pu-
blier les Discours sensés & ingénieux, dont Mon-
sieur Pope a accompagné sa traduction de l'Illia-
de ; & on est obligé d'avouer, qu'on n'a jamais
rien écrit de plus judicieux en faveur d'Homere.

La traduction de ce Poëme Héroï-comique ,
intitulé en Anglois *The Rape of the Lock*, pourra
con-

P R E F A C E.

contribuer à faire voir l'erreur du préjugé où nous sommes, que la Nation Angloise n'a en partage que le sérieux & le profond, & ne peut atteindre comme nous à la fine plaisanterie, à la satire délicate, & à l'élegant badinage. Il est vrai que les *Voyages de Gulliver* ont déjà commencé à nous détromper; mais, comme ils n'ont pas été publiez en François tels qu'ils ont paru en Anglois, & que le Traducteur, de son aveu, a beaucoup retranché & beaucoup ajouté, le succès que ce Livre a eu en France, en faisant honneur à Monsieur Swift, qui en est l'Auteur, nous a toujours laissé croire, que son ouvrage avoit besoin qu'on y mît la main, sur-tout depuis qu'on a vu à Paris ces mêmes *Voyages* de l'édition de Hollande, traduits fidèlement & mot à mot:

Il n'en sera pas de même de la Traduction qu'on donne ici du *Rape of the Lock*, qui est très-littérale. On n'a rien ajouté, ni rien retranché; & si elle renferme quelques différences, elles sont légères & dans les regles. Car, il est hors de doute, que lorsqu'on traduit, il est quelquefois nécessaire de préférer les expressions équivalentes à celles qui répondent directement & immédiatement aux termes de l'original; sans quoi, une Traduction, pour être trop scrupuleusement fidèle, deviendrait réellement infidèle, & déshonorerait injustement l'Auteur qu'on traduit.

Je ne crois pas qu'on trouve rien dans notre langue de plus ingénieux, dans le genre badin, que la *Boucle enlevée* de Mr. Pope, qui, lorsqu'il

fit

P R E F A C E.

fit ce petit Poëme, n'avoit , dit-on , que vingt ans : seul âge où il convient de s'amuser à faire des vers de cette espece , & peut-être de quelque espece que ce soit.

Ce qui fit éclore cet ouvrage , fut une aventure arrivée en 1712. à Madame Femor , à laquelle il le dédia. La médiocrité d'un sujet aussi stérile en apparence , ne servit qu'à faire estimer davantage le génie & le bel esprit de l'Auteur. Le Poëme de la *Boucle enlevée* est parmi les Anglois ce que le *Lutrin* est parmi nous ; si ce n'est qu'il est , ce semble , plus enjoué & plus galant.

Il eut peut-être été à propos de le traduire en vers ; mais outre que le travail eût été plus pénible , on n'avoit pas lieu d'espérer d'y réussir. D'ailleurs , une prose poétique frappe également l'imagination , & a une certaine liberté que nos vers n'ont point.

Quoique cette Traduction soit fort au dessous de l'original , on présume qu'elle plaira , parce que les beautés de l'Auteur couvriront les défauts du Traducteur.

On trouvera , dans ce petit Poëme , de l'invention , du dessein , de l'ordre , du merveilleux , de la fiction , des images & des pensées ; en un mot , ce qui constitue la vraie poésie. On y remarquera un comique riant , fort éloigné du fade burlesque , des allusions satyriques sans être offensantes , des plaisanteries hardies sans être trop libres , & des railleries délicates sur le beau sexe , peut-être plus capables de lui plaire , que
tou-

P R É F A C E.

toutes les fleurçttes de nos Madrigaux & de nos Bucoliques modernes.

Nous n'avons point encore vû de Poëme , dont le merveilleux , & ce que les Anglois appellent *The Machinery* , fût tiré du Syftême imaginaire des Cabaliftes : l'ufage qu'en a fait Monsieur Pope , montre que ces idées font très-favorables à la Poëſie ; mais il faut avoüer auffi , que ce n'eſt que dans un Poëme de ce genre qu'elles peuvent avoir lieu. Au reſte , on voit dans l'Epître Dédicatoire de Mr. Pope , que , de ſon aveu , il a beaucoup profité du Livre de l'Abbé de Villars , intitulé *Le Comte de Gabalis*.

On eſpere que ce petit ouvrage ne plaira pas ſeulement aux Dames , mais qu'il ſera même eſtimé de ceux qui ne regardent un Vaudeville qu'avec des yeux ſçavans : ils y verront toutes les proportions obſervées , comme dans le Poëme le plus ſérieux , & tous les grands principes de l'Epopée ſuivis fidèlement.

Celui qui publie aujourd'hui ce Poëme en François , attend du public la reconnoiſſance dûe à un Voyageur qui apporte dans ſa patrie une fleur des Pais étrangers.





LA BOUCLE
DE
CHEVEUX ENLEVÉE;
POÈME HEROÏ-COMIQUE
DE MONSIEUR POPE:

*Traduit de l'Anglois par Mr. **.*



CHANT PREMIER.

JE chante une cruelle offense causée
par l'Amour, & une querelle sérieuse
née d'une hardiesse badine. Muse, je
consacre ces vers à Tircis, & je me
flate que Belinde daignera les lire.
Quoique je traite de petites choses, je mériterai
de grands éloges, si l'une m'inspire, & si l'autre
m'applaudit.

O Déesse, di-moi, quel étrange motif porta
un jeune Seigneur à attaquer une Belle. Ap-
pren-moi quelle cause encore plus extraordina-
re força la Belle à résister au jeune Seigneur. Peut-
il y avoir tant de dureté dans un cœur tendre,
& tant de courage dans un Petit-Maitre?

Le Soleil perçoit au travers de rideaux blancs,
&

& par de timides rayons essayoit d'ouvrir des yeux qui le devoient éclipser. Déjà, les chiens favoris secouoient leurs oreilles; les amans, qui se plaignent de ne dormir jamais, commençoient à s'éveiller: il étoit midi. Trois fois les pantoufles avoient frappé le plancher; trois fois les sonnettes avoient appelé, & les montres pressées du doigt avoient fait entendre leur son argentin. Cependant Belinde, languissamment étendue sur le divan, dormoit encore. Un Sylphe attaché à la Belle prolongeoit son repos, & avoit conduit à son lit le Songe du matin, qui voltigeoit sur sa tête, & la couvroit de ses ailes.

La Belle croit voir un jeune-homme, plus brillant que n'est un Petit-Maitre le jour d'une cérémonie, s'avancer dans sa ruelle. A cet aspect, quoiqu'en songe, elle rougit: ce jeune-homme, qui étoit un Sylphe; approche alors de son oreille ses lèvres séduisantes, & lui parle en ces mots:

O la plus belle des mortelles: O toi, les délices & l'objet des desirs de mille habitans de l'air: si jamais dans l'enfance ton esprit fut ému de ce que ta nourrice t'enseigna au sujet des esprits aériens, prête l'oreille à ma voix & sois docile.

Connois d'abord ton excellence & ta grandeur, & ne borne point ta vûe aux objets terrestres & matériels. Il est des vérités secrètes, ignorées des orgueilleux Philosophes, & révélées seulement aux vierges & aux enfans. L'incrédulité rebelle n'ajoutera point de foi à celles que je vais t'annoncer; il n'est donné qu'à la beauté & qu'à l'innocence de les croire.

Appren donc, que des légions innombrables d'esprits t'environnent sans cesse. Cette milice légère de la région inférieure de l'air, quoiqu'invisible à tes yeux, t'accompagne par-tout, même aux cercles & aux spectacles: pense à cet aérien

CHEVEUX ENLEVE'E; Chant I. 189

cortège, & tu ne verras plus qu'avec mépris un Seigneur suivi de deux pages.

Notre antiquité est égale à celle du monde : nous fumes autrefois renfermez dans les plus beaux corps de Femmes ; mais, nous passâmes ensuite de ces corps terrestres dans des corps aériens.

Ne croi pas que, lorsque les Femmes meurent, leurs goûts meurent avec elles : elles les conservent toujours. Si elles ne jouent plus, elles regardent avec plaisir les cartes qu'elles ont aimées : la vûe d'un jeu d'ombre les divertit & les amuse. Si elles ne brillent plus dans leurs chars, elles aiment au moins à voir des équipages magnifiques ; leurs âmes retournent toujours à leur premier élément, dont elles empruntoient leur caractère. Les femmes fieres & hautaines deviennent des Salamandres, & s'élèvent toujours avec le feu, leur éternel séjour : celles qui ont été douces & complaisantes, vont habiter les eaux & coulent comme elles ; elles boivent avec les Nymphes le thé élémentaire. Les Prudes transformées en Gnomes, descendent dans les entrailles de la terre, & vont de tous côtés, cherchant à faire du mal. Les Vaines & les Coquettes, changées en Silphes, voltigent & folatrent dans les airs. Mais, appren quel est notre privilège : dégagez des liens mortels, nous pouvons à notre choix changer de forme & de sexe, & caresser les femmes belles & chastes, qui méprisent les terrestres amours. Nous les garantissons des pièges qu'on leur tend dans les bals & dans les mascarades nocturnes ; nous les préservons de l'ardeur dévorante des téméraires amans : envain on les lorgne pendant le jour, envain on chuchete avec elles dans les ténèbres ; nous les rendons froides & dédaigneuses, même lorsque l'occasion favorable les invite à la volupté, que la danse les anime, que la musique leur

amoh

amollit le cœur. Enfin, ce qu'on appelle ici bas la sagesse d'une femme, n'est que l'inspiration de son Silphe.

Il y en a quelques-unes destinées par le Ciel aux embrassemens des Gnomes. Ce sont d'ordinaire celles qui sont idolâtres de leur beauté. Dirigées par ces esprits jaloux, qui fomentent leur orgueil, elles méprisent les hommes qui leur font la cour; elles dédaignent leurs hommages & leur présens. Les Gnomes s'appliquent sans cesse à détourner les flatteuses idées qui pourroient faire impression sur elles. Lorsqu'un Seigneur, par exemple, fait briller à leurs yeux l'Hermine & la Jarette, ou qu'elles entendent prononcer les mots séducteurs de *Duc*, & de *Milord*; c'est alors que les Gnomes redoublent leurs soins.

D'autres Gnomes se donnent un autre emploi: ils président aux regards des Coquettes; ils apprennent aux jeunes filles à conduire habilement leurs yeux; ils font cause que leurs joues se couvrent à propos d'une rougeur de commande, tandis que leurs cœurs palpitent à la vue d'un joli homme.

Les Silphes ont des vûes plus délicates & plus épurées. On croit souvent qu'une jeune personne s'égare; c'est qu'on ignore les desseins mystérieux du Silphe qui la guide: il la conduit, comme par la main, dans un labyrinthe, au milieu des amans & des amours. Quelquefois, pour la guérir d'une folie, il lui en inspire une autre. Par exemple, quelle fille tendre & reconnoissante ne seroit pas gagnée par un présent magnifique offert adroitement, si un autre galant plus habile, en lui donnant le bal, n'effaçoit le souvenir du présent? Lorsque Florio parle, quelle beauté résisteroit à son langage séducteur, si en même-tems le beau Démon, sans être aperçu, ne lui serroit la main?

Co

CHEVEUX ENLEVE'E, *Chant I.* 191

Ce sont-là les soins favorables des Silphes : ils conduisent tout avec habileté. Toujours attentifs à la conservation de l'honneur des femmes, ils opposent finement à de beaux cheveux, d'autres qui ne le sont pas moins, & à la haute taille, la grace & le bon air. Ils combattent les plumets par d'autres plumets, & les équipages par d'autres équipages. Enfin, tout ce qui est capable de séduire, est repoussé par des charmes plus puissans. Les mortels aveugles appellent legereté & coquetterie, ce qui n'est l'effet que de la sage conduite des Silphes.

Je suis de ce nombre : mon nom est Ariel : je te protege, & je veille sur toi.

Il n'y a pas long-tems, que, parcourant le vaste espace des airs, je vis dans le miroir de ton étoile dominante (le dirai-je ?) je te vis menacée d'un funeste accident. Avant que le soleil se couche, tu en ressentiras les redoutables effets ; mais, quel sera ce malheur, comment, & de quelle part il doit venir, quelles suites il doit avoir, les Cieux ne me l'ont point révélé. Veille sur toi, fille chaste ; ni ma vigilance, ni mes soins, ne peuvent te soustraire aux arrêts du Destin ; sois donc toi-même attentive, & sur-tout garde-toi de l'Homme.

Il dit ; & alors Mirine, qui ne pouvoit plus supporter le long sommeil de sa Maitresse ; sauta sur le lit, aboya, & vint à bout de la réveiller. Si la renommée ne nous a pas trompez, tes premiers regards, ô Belinde, tomberent sur un billet doux.

A peine commençoit-elle de lire, & d'y voir des playes, des peines, des martyres, des ardeurs, qu'elle oublia son songe. Elle sort du lit à demi-nuë, & s'approche d'une table où mille vases d'argent étoient placez & disposez dans un ordre mystérieux. Alors, vêtue de blanc, & la tête

tête nue, elle adora attentivement les puissances du monde: une céleste image paroît dans un miroir, elle fixe ses yeux sur elle, c'est l'unique objet de ses pieux regards. Une Prêtresse inférieure, dans une humble attitude, est à côté de l'autel où la vanité préside.

Celle-ci commence les sacrez rites: alors se découvrent de précieux trésors, sources d'ornemens & de beautez pour la Déesse. On voit briller dans de petits coffres les perles & les pierres les plus précieuses des Indes; les parfums de l'Arabie sortent des flacons d'or qui les renferment; la tortue & l'éléphant unis se transforment en peignes; les épingles & les aiguilles sont rangées en escadrons: ici l'on voit confondus, la poudre, la pâte, la Bible & les billets doux.

Déjà l'impérieuse beauté prend ses armes, & à chaque instant son visage acquiert de nouveaux agrémens; les graces se reveillent, le sourire en est plus doux, l'éclat du teint naît insensiblement, les yeux brillent d'une lumière plus vive. Les Silphes s'empressent autour d'elle: ils ornent sa tête, arrangent ses cheveux, donnent un bon air à sa manche, étalent sa juppe. Sylvie s'applaudit d'une adresse qui n'est pas la sienne.



CHANT SECOND.

LE soleil sortant de l'onde n'eut jamais tant d'éclat que Belinde, lorsqu'elle sortit de son Palais, pour se rendre sur la Tamise. Elle étoit accompagnée des femmes les plus belles & des jeunes hommes les mieux faits, tous superbement parez.

Belinde seule attire les regards & les cœurs: on voit sur sa gorge d'albâtre une croix étincelante,

te, qu'un Juif auroit haïée, & qu'un Infidèle auroit adorée; la vivacité de son esprit paroît dans ses yeux, qui s'arrêtent aussi peu que ses pensées: elle distribue également les charmes de son sourire; mais elle n'accorde de grace à aucun: elle reprime les desirs, sans offenser les amans; éblouissante, comme l'astre du jour, elle répand, comme lui, de tous côtés une lumière égale; elle plaît sans songer à plaire; son air est noble sans orgueil; sans hauteur, elle imprime le respect; elle sait cacher habilement ses petits défauts, si on peut dire que les Belles aient quelque chose à cacher. Ces petits défauts même sont sur le compte de son sexe. Mais on la voit, & on les oublie.

Elle portoit d'ordinaire, pour le supplice des cœurs, deux Boucles de Cheveux, qu'elle noûoit galamment, & qui, retombant en ondes égales sur le plus beau cou du monde, en relevoient la blancheur.

Ces Boucles charmantes étoient une Chaîne précieuse, dont l'Amour se servoit pour attacher ses captifs. Les oiseaux & les poissons se prennent aux filets: les beaux Cheveux prennent les cœurs.

Un Baron audacieux, frappé de l'éclat de ceux de Belinde, les desiré, & forme le projet d'en faire la conquête. Uniquement attentif au succès, il veut employer pour y parvenir, & la force, & la ruse. Le choix de l'une ou de l'autre importe peu aux amans, pourvu qu'ils obtiennent ce qu'ils desirerent.

Dans ce dessein, il invoque le Ciel avant que le jour paroisse: il adore les puissances célestes; & s'adressant sur-tout à l'Amour, il lui érige un autel, composé de douze gros volumes de Romans François: il déploie trois jarretières, un gant, avec autres pareils trophées de ses premières amourettes. Ses lettres, ses billets doux, allu-

ment le feu ; trois soupirs , qu'il pousse , excitent la flamme ; il se prosterne , prie avec des yeux ardents , que ce trésor puisse être bien tôt & toujours en sa puissance. L'Amour l'entend : mais il n'exauce que la moitié de ses vœux ; les vents dissipent le reste dans les airs.

Cependant le vaisseau galamment équipé , où Belinde étoit entrée , s'avance sur la Tamise. Une délicieuse harmonie de voix & d'instrumens se perd dans les airs , & glisse sur les eaux ; les Zéphirs badinent sur l'onde calme ; Belinde rit , & la joye regne autour d'elle.

Les sentimens d'Ariel étoient bien différens : le malheur dont elle est menacée par les astres , le rend triste & rêveur. Il convoque les habitans de l'air , & à ses ordres le léger escadron accourt : ils se placent à l'instant sur les cordages du Vaisseau , & agitent l'air par ce mouvement subit & rapide ; on croit entendre le souffle aimable des Zéphirs : les uns déploient au soleil leurs ailes brillantes , les autres se plongent dans un nuage d'or , d'autres planent dans les airs. Leur forme transparente , & leurs corps fluides , dissous par la lumière , ne peuvent être vus par des yeux mortels ; les Zéphirs se jouent dans leur habits tissus d'une rosée filée & teinte dans le Ciel , sur lesquels la lumière produit mille couleurs , selon le mouvement de leurs ailes.

Ariel , assis sur le grand mât doré , environné des autres Silphes , qu'il surpasse de la tête , étend ses plumes de pourpre , élève son sceptre d'azur , & leur parle ainsi :

O vous , Silphes & Silphides , prêtez l'oreille à votre Chef ; & vous , Génies , Fées & Lutins , écoutez attentivement. Vous sçavez quels sont les différens emplois que le Ciel a destinés au Peuple aërien ; que les uns badinent dans l'air le plus pur ; que d'autres s'embellissent aux rayons
du

du soleil ; que ceux-ci conduisent dans le Ciel les Planètes bienfaisantes ; que ceux-là, dans les espaces immenses, prennent soin des Comètes redoutables ; que dans la lune il y a des Silphes ; chargez du soin de recueillir & de rattaché au Firmament les étoiles tombantes, & de former les brouillards de l'air le plus grossier ; que d'autres peignent l'Iris, déchainent les vents, pétrissent les tempêtes, ou répandent sur les sillons les pluies favorables ; que d'autres président sur la nature humaine, épie la conduite des hommes, pendant que les Chefs auxquels ils sont soumis, avec des Armées puissantes, gouvernent les Nations, soutiennent les Monarchies & fondent les Empires.

Pour nous, nous présidons sur les Belles : doux soin, emploi galant, quoiqu'en apparence peu glorieux. Toute notre étude, vous le sçavez, ô Silphes, est de garantir du vent du Nord la poudre de leurs cheveux ; d'empêcher que le parfum des essences ne s'évapore ; d'emprunter des fleurs nouvelles les couleurs les plus vives ; de dérober quelques gouttes de l'arc-en-ciel, pour en faire de l'eau qui conserve la fraîcheur de leur teint ; d'étendre délicatement un rouge trompeur sur leurs jouës pâles ; de friser leurs cheveux ; de placer leurs mouches ; de donner enfin de la grâce à leurs moindres actions, & de les rendre aimables de toute manière ; de faire même que dans leurs songes elles portent si loin l'idée des modes, qu'à leur réveil elles puissent les perfectionner, ou en inventer de nouvelles.

Mais, hélas ! ajouta-t-il, un augure funeste menace en ce jour la plus belle des femmes dont jamais les Silphes prirent soin. Quel sera ce désastre, quel en sera l'auteur ? C'est ce que les Destinées tiennent encore enseveli dans une profonde nuit.

Non, je ne sçais, continua-t-il, si la Nymphe doit enfreindre les Loix de Diane, ou si elle doit seulement casser une porcelaine; si son honneur ou son habit recevra quelque tache; si elle perdra son cœur ou son éventail au bal, ou si enfin la destinée a déterminé qu'il arrive un malheur à son petit chien.

Vous donc, Esprits, soyez attentifs à vous acquitter de l'emploi dont je vous honore. Zéphirette prendra soin de son éventail: A toi, Brillant, je confie ses pendants d'oreilles; Momentille gardera sa montre; Crispine veillera sur ses belles Boucles de Cheveux; & moi, Ariel, je serai attentif à Mirine, sa chienne. Mais, cinquante Silphes choisis seront commis à la défense de son jupon: les jupons cedent souvent aux assauts, quibiqu'ils soient défendus par des jupes respectables, par des plis sept fois redoublez, par des palissades de franges, & par un vaste rempart de baleine.

Celui, ajouta-t-il, qui ne remplira pas l'office que mes soins prévoyans lui consent, payera cher sa faute; il servira de bouchon à quelque flacon de cristal, il sera cloué avec des épingles, il sera jeté dans une eau immonde, il demeurera plusieurs années en sentinelle au trou d'une aiguille; de la gomme & de la pommade lui colleront les ailes. Envain il se fatiguera pour essayer de voler; des vapeurs constipantes dessècheront son corps léger; il deviendra comme une fleur flétrie: attaché à une rouë, il sera comme un autre Ixion, exposé à la fumée d'un chocolat ardent; il brûlera, épouvanté de cette vaste mer qu'il verra toujours écumante à ses pieds.

Il dit; & aussitôt les Silphes dociles descendirent, & se postèrent autour de Belinde: ceux-là se nichent dans ses cheveux, ceux-ci se jettent sur son éventail; d'autres accourent aux pendants d'oreilles.

CHEVEUX ENLEVÉ'E, *Chant II.* 197
reilles. Mais tous, avec des cœurs palpitans &
consternez, attendent le funeste accomplissement
des ordres du Destin.



CHANT TROISIEME.

DANS ces agréables plaines, où la Tamise,
qui les arrose, se plaît à contempler en el-
le-même les superbes tours de Londres, on voit
un Palais magnifique qui tire son nom du Villa-
ge d'Ampton, dont il est voisin (a). C'est-là
que les Ministres Britanniques reglent la destinée
des Etats de l'Europe; & c'est-là, grande Reine,
Maîtresse de trois Royaumes, que tu viens pren-
dre, & les avis de ton Conseil, & du thé.

Ce fut dans ces beaux lieux que la compagnie
se rendit, pour s'entretenir utilement pendant
quelques heures. Les uns parlent d'une visite
rendue; d'autres d'un bal remarquable par la ma-
gnificence & la galanterie : ceux-ci vantent la
gloire de la Reine des Isles Britanniques, ou la
beauté d'un écran des Indes; & ceux-là inter-
prètent les mouvemens, les signes & les regards.
On entend à chaque mot flétrir une réputation; &
s'il arrive que la conversation soit pour quelques mo-
mens suspendue, l'éventail & la tabatière la sou-
tiennent; on chante, on rit, on lorgne, & le reste.

Cependant, le soleil étoit plus qu'à la moitié de sa
course, & dardoit plus obliquement ses rayons.
Déjà les Juges affamez se hâtoient de signer leurs
sentences, & les Criminels couroient se faire pendre,
pour laisser dîner les Juges : les Marchands sor-
toient de la Bourse pour s'en retourner chez eux,
avec

(a) *Amptoncourt, Maison Royale.*

avec la tranquillité ordinaire de leurs consciences ; & les longs travaux de la toilette avoient cessé.

Belinde , que le desir de la gloire anime , défie au combat deux redoutables Cavaliers, & veut seule décider de leur destin ; son air triomphant annonce sa victoire prochaine. Trois escadrons, qui contiennent chacun le sacré nombre de neuf , prennent les armes ; Belinde range les siens en ordre. Aussitôt la Garde aérienne descend avec rapidité , & se partage chacun selon son grade sur les joyeux combattans. Ariel , comme le Chef, s'établit sur le premier Mator ; car les Silphes , se souvenant de leur origine & d'avoir été femmes , sont délicats sur les préséances.

Quatre terribles Rois , que leurs moustaches blanches & leurs longues barbes rendent encore plus majestueux , s'emprescent de paroître sur le champ de bataille : quatre belles Reines les accompagnent ; & pour marquer la douceur de leur Empire , elles portent des fleurs dans leurs mains. Leurs fidèles esclaves les suivent , la hallebarde à la main , & le chapeau sur la tête : ils sont soutenus d'une troupe distinguée par le nombre des devises & des figures. Alors Belinde dit : Que Pique soit triomphe , & Pique fut triomphe.

Aussi-tôt la fiere Héroïne fit agir ses noirs Mators , semblables par leur audace aux Chefs des Africains : l'invincible Spadille entraîne après lui deux triomphes enchaînez. Deux encore plus considérables tombent abattus par Manille , qui marche avec tout l'orgueil de la victoire. Baste paroît ensuite , mais avec moins d'avantage ; il ne ramene qu'un triomphe avec un plébéien.

Cependant le Roi de Pique s'avance d'un air vénérable , avec un large sabre à la main ; il ne découvre qu'une de ses jambes : un ample manteau cache le reste de sa personne. Un esclave rebelle ose le défier & l'appeller au combat ; mais aussi-tôt il tombe , victime de la vengeance Royale : un esclave de Trefle a le même destin.

CHEVEUX ENLEVÉS, *Chant III.* 199

O cruel sort de la guerre ! Cefier Quinola, qui dans une bataille eût terrassé Rois & Reines, & détruit lui seul des Armées entières (a), tombe maintenant fans honneur sous cette épée victorieuse.

Les deux Guerriers avoient ainfi cédé jusqu'alors l'avantage à Belinde ; mais la fortune devient favorable au Baron , & ramene au combat la vaillante Amazone , compagne du Roi de Pique ; elle court fur le tyran des Treffles , le blesse , & lui fait vomir son ame noire. Que lui sert le Diadème qu'il porte sur le front , & ses gigantesques membres ? Que lui sert de trainer une pompeuse robe , & de porter lui seul entre tous les Monarques un globe dans sa main ?

Le Baron , fans perdre de tems , conduit alors son escadron de Carreaux , dont le Roi , richement paré , dans une attitude de profil , ne fait voir que la moitié de son visage : il réunit ses forces avec celles de sa brillante compagne : tous deux renversent & mettent en désordre les escadrons ennemis. On voit alors Cœurs , Carreaux & Treffles dispersez & blessez , tomber en différentes manières ; ainfi que des armées Africaines & des bataillons Afiatiques ; un grand nombre de Nations différentes par leurs habits & par leurs couleurs est également mis en déroute ; les escadrons se pousfent & s'accumulent en tombant ; une même destinée les envelope tous. Dans ce désordre , un efclave de Carreau , à la honte du sort , l'emporte sur la Reine des Cœurs.

Belinde s'étonne ; elle tremble & pâlit à la vûe du menaçant Codille : elle voit sa perte assurée ; mais il arrive ordinairement dans les cas extrêmes , que notre salut dépend des plus foibles circonstances. L'As de Cœur se met en marche &

(a) Allusion au Jeu du *Reversi*, où le Valet de Cœur est la principale Carte, & s'appelle le *Quinola*.

& s'avance : cependant le Roi, qui se tient caché dans les mains de Belinde, encore consterné d'avoir vû trainer sa femme captive, regarde cet As ; & ne respirant que la vengeance, s'élance sur lui & le dompte.

Belinde poussa alors un cri de joye en frapant des mains ; les vallées, les montagnes & les fleuves en retentirent. Aveugles & foibles mortels, toujours enflés dans la prospérité & abattus dans l'adversité ! Bientôt cette gloire s'évanouira, & ce mémorable jour sera à jamais détesté.

Mais, déjà les vases les plus précieux de la Chine couvrent une table : le café s'évapore & se réduit en poudre ; une lampe s'allume ; l'esprit de vin produit une flamme azurée. On dresse l'autel, selon les cérémonies du Japon ; cette liqueur fumante, qui charme deux sens à la fois, se verse avec abondance, & remplit un nombre infini de coupes. Les Sylphes agitez sont autour de la charmante Belinde : les uns rafraîchissent son café, d'autres étendent leur ailes pour garantir sa parure.

Le café, qui anime l'esprit des politiques, & qui découvre tout à leurs yeux à demi formez, inspire au Baron un heureux expédient pour s'emparer de ces Cheveux tant désirés. Arrête, jeune présomptueux, arrête ; respecte les Dieux, & crains le destin de Scylla transformée en oiseau (a) : songe qu'elle paya cher l'offense des Cheveux de Nyfus.

Oh ! combien de moyens se présentent aux hommes pervers, pour accomplir leurs mauvais dessein ! Clarice laisse voir au Baron avec malignité des ciseaux qu'elle avoit tirez de sa poche, dans le tems qu'il avoit l'esprit occupé de son projet. Il prend cette arme fatale des mains de Clarice ; ainsi, dans les antiques tournois, les Chevaliers recevoient de leurs Dames, ou la lance, ou l'é-

(a) Ovid *Metam.* lib. 8.

l'épée : le Baron , armé de ces ciseaux redoutables , les porte à la tête de Belinde , dans l'instant qu'elle se baisse avec grace pour recevoir la fumée du café ; mille Esprits aériens volent aussitôt pour défendre ses beaux Cheveux.

Trois fois ils ébranlent ses pendans d'oreilles , trois fois Belinde regarde derrière elle , & trois fois son ennemi se retire : le vigilant Ariel vouloit pénétrer sa pensée ; mais , hélas ! tout son art ne lui servit alors qu'à découvrir un terrestre Amour , caché dans le cœur du Baron. Interdit & confus , il cède à la destinée , & soupire de son ignorance.

Le Baron rouvre d'une main hardie les cruels ciseaux ; dans lesquels il renferme adroitement la Boucle ; & rapprochant les deux pointes fatales , il la coupe impitoyablement. Mais , avant que ces deux pointes soient réunies , un Sylphe zélé s'élançe au travers : le fer se rejoint & le coupe en deux ; mais , les parties subtiles de l'aérienne substance sont aussitôt réunies.

Ainsi , de leur sacré chef ces beaux Cheveux furent séparés , & le furent à jamais : une lumière sortit comme un foudre des yeux de Belinde , les Sphères en tremblèrent. Non , on ne pousse point au Ciel des cris aussi perçans , lorsqu'un mari ou un chien bien-aimé rend le dernier soupir , ou quand une belle porcelaine tombe , & que ses fragmens se réduisent en poudre.

Que l'on me couronne de laurier , s'écrioit le vainqueur , la Boucle est à moi : je me glorifierai de cette glorieuse conquête , aussi long-tems que les poissons se plairont dans l'eau , les oiseaux dans les airs , & les femmes Britanniques dans des carrosses d'or ; aussi long-tems que l'Atlantia (a) sera lûa , que les visites se rendront aux jours solennels , & que des bougies en grand

(a) Ouvrage de Chancelier Bacon.

nombre seront méthodiquement arrangées dans les cabinets: oui, aussi long-tems que les Belles donneront des rendez-vous, & recevront de leurs amans des bals & des fêtes, mon triomphe & mon nom seront immortels.

Le fer abat ce que le tems conserve: il fait tomber les hommes & les monumens; il a détruit les travaux des Dieux, renversé les tours de Troye, couvert d'herbes Carthage, & ruiné plusieurs fois Rome même. Ne t'étonne donc pas, ô belle Nymphe, qu'il ait soumis tes Cheveux à sa force indomptable.



CHANT QUATRIEME.

CEPENDANT, les divers mouvemens dont l'esprit de Belinde étoit agité, l'accabloient d'une cruelle inquiétude. Non, un jeune Roi fait prisonnier dans une bataille, une Femme abandonnée au mépris, un Amant désabusé dans le tems de la jouissance, un cruel Tyran aux approches de la mort, Cloris lorsqu'il manque un pli à son habit, n'eurent jamais tant de dépit, de colere & de fureur, qu'il s'en alluma, infortunée Belinde, dans ton ame, pour cette Boucle qui te fut ravie.

Ariel, fondant en larmes, abandonne la Belle, suivi des autres Silphes. Aussi-tôt Ombriel, le plus méchant des Gnomes, impatient de quitter la lumière du jour, se précipite au centre de la Terre, séjour digne de lui. C'est-là que la caverne de l'Hypocondre est située. Ombriel y vole avec ses ailes pesantes; il cherche long-tems l'entrée de la caverne, & la découvrant à la fin, il s'y introduit.

Cette Région ne connoît point les douces haleines

leines des Zéphirs; les vents d'Orient avec toute leur malignité y soufflent sans cesse, & la grotte est si bien fermée, que l'air & les rayons du jour qu'on y abhorre, n'y pénètrent jamais.

Dans ce lieu, la Déesse, triste, pâle & rêveuse, est couchée dans un lit fait exprès pour entretenir ses noirs soucis: on voit la Bizarrierie à ses côtes, & la Migraine à sa tête.

Deux chœurs de filles égales en dignité, mais différentes par leurs figures, environnent son trône: la Méchanceté y paroît sous la forme d'une Vierge antique; elle a la peau rude, noire & ridée, les mains pleines de pierres, & le sein rempli de satyres.

Là se voit aussi l'Affectation, qui, malgré son air infirme, porte des roses nouvelles sur ses joues: soit ostentation ou maladie, elle s'enveloppe dans ses habits; elle s'évanouît avec grace, elle est fière dans sa langueur; & pour des maux qu'elle attend, elle s'enfonce nonchalamment dans le duvet d'un lit magnifique: c'est ainsi que nos Belles ont l'art de feindre, & de se parer avec art d'une negligence qui relève leurs agréments.

Une éternelle vapeur environne ce Palais, & au milieu de ces brouillards épais voltigent mille fantômes. Là paroissent des Furies armées de serpens entortillez, des spectres, des tombeaux ouverts, de feux bleuâtres, des lacs d'or, des dômes de cristal, & mille autres objets fantastiques.

Une foule innombrable de corps transformez par la Déesse s'offre aux regards; des vases de différente espece sont animez, & marchent comme les trépieds d'Homere (a). Ici l'or pleure, l'airain gémit, l'argille se plaint, & le cristal soupire.

Le Gnome arrive en sûreté, portant dans sa main

(a) Hom. *Iliad.* 13.

main le rameau salutaire. Il s'adresse à la Déesse, la salue, & lui dit : Lunatique Reine, vous qui gouvernez le beau sexe, depuis le troisième jusqu'au neuvième lustre, & même par delà; je vous salue, mere des esprits bizarres, source féconde des vapeurs & des pensées des femmes, vous qui gouvernez leurs têtes, qui dirigez leurs cerveaux; qui rendez celle-là Médecin, celle-ci Auteur: c'est par vous qu'elles deviennent capables d'inventer des systèmes, & de faire des vers: c'est vous qui enseignez à la Prude à faire des visites ennuyeuses.

Il est une Nymphe sur la Terre, qui méprise votre pouvoir, & qui d'un mot & d'un regard peut donner à mille cœurs de l'amour & du plaisir. Mais, si votre Gnomé malfaisant, votre fidèle Ministre, a quelquefois dérobé un agrément, ou placé un bouton sur un beau visage; si je peignis souvent les joues livides des vieilles coquettes d'un vermillon jaune; si je plaçai des gorges aériennes sur des têtes follement jalouses; si je chiffonnai des jupes, & mis des lits en désordre, pour faire naître des soupçons injustes où regnoit la fidélité; si par malice j'ai dérangé une coiffure, rendu malade un petit chien, & tiré pour lui des larmes des plus beaux yeux; écoutez-moi, Déesse, rendez en ma faveur Belinda hypocondriaque, & tout l'univers aussi-tôt deviendra comme elle.

Il dit; & la Déesse, avec un front dédaigneux, paroît lui refuser la grâce, & cependant le lui accorde. Aussi-tôt, elle prend un Outre, semblable à celui qu'Ulysse remplit; elle y renferme tout ce que la nature a donné de force aux femmes pour pleurer, quereller, soupçonner & crier; elle met au fond d'une bouteille enfumée les horreurs de la crainte, avec lesquelles elle mêle la tristesse & les envies, délayées ensemble.

Le

Le Gnome, rejoui de ce présent funeste, part & retourne sur la Terre. Il trouva Belinde dans les bras de Telestrie son amie, les yeux baissés & les cheveux épars; aussi-tôt, il déchire l'Outre sur leur tête: les passions, les fureurs, sortent à l'instant; Belinde s'enflame d'une colère plus qu'humaine, & Telestrie l'excite & l'embrase. Elevant la voix & les mains vers le Ciel, elle s'écrie:

O! malheureuse fille! (Amptencourt retentit de ses cris, & les échos lugubres répètent ces tristes mots, malheureuse fille!) Quoi! tant d'essence, dit-elle, de poudre & de pomnade, tant de soins assidus, n'auront-ils été employés que pour cet audacieux? Est-ce pour lui qu'on passa si souvent ses belles baucles dans un fer tortueux, & que cette tête délicate souffrit mille tourmens? Quel triomphe pour le ravisseur! quel sujet d'envie pour les autres amans! quel sera l'étonnement des femmes vertueuses! Non, l'honneur ne le permettra pas, cet honneur à qui nous devons tout sacrifier, les plaisirs, le repos, & jusqu'à la raison. Je compenserai, Belinde, toute l'étendue de ta juste douleur; j'entends déjà les discours railleurs; je vois les saisis outrageans, & les regards pleins de malignité: tu ne seras plus la beauté regnante, tu voilà dégradée. Comment à l'avenir aurai-je moi-même le courage & l'esprit de défendre ton honneur perdu? Puis-je encore me déclarer ton amie? Cette amitié ne me sera-t-elle pas désormais honteuse? Attends-toi que tes Cheveux, qui viennent d'être coupés, seront indignement renfermés dans un cristal entouré de Diamans. Tu les verras porter en triomphe par ces mêmes mains qui te les ont ravies. Ah! que plutôt l'air, la mer, la terre, les hommes, les singes, les bichons, les perroquets retournent dans le chaos!

Elle dit; & se précipitant avec des yeux étin-

celans sur le Chevalier de Plume, elle lui commande, comme à son amant, d'un ton absolu, de reconquerir la Boucle fatale. Le Chevalier dans ce moment étoit occupé, & ce n'étoit pas sans raison ; à faire admirer sa tabatière d'ambre, & la pomme marquée de sa canne, avec un visage rond & épanoui, qui marquoit le vuide de ses pensées : il écoute Talestris en ouvrant des yeux étonnez ; & d'un ton gracieux, en prenant du tabac, il dit au Baron : Pourquoi donc ? Que diable est ceci ! Que maudite soit cette Boucle. Mais, morbleu, il convient d'être civil : tu badines, & ce badinage n'est pas en sa place ; allons, donne-moi ces Cheveux, je t'en prie.

En achevant ce discours, il frappe de nouveau sur sa tabatière. Je suis fâché, répond le Baron, qu'un Orateur si éloquent parle envain ; mais par la sacrée Boucle, oui, par cette Boucle sacrée (a), qui désormais ne sera plus unie à son chef, & qui, séparée d'une si belle tête, ne recevra plus en croissant de gloire nouvelle ; je jure par elle, que je la porterai à mon bras victorieux jusqu'à mon dernier soupir. En prononçant ces mots, il déploya la Boucle d'un air triomphant.

Alors l'impatient Ombriel casse la bouteille ; la Tristesse en sort : Belinde, pénétrée de douleur, tient les yeux & la tête baissés, & fondant en larmes, elle regarde Talestris en lui disant : O jour à jamais douloureux & détesté, où mes Cheveux & mon repos me sont ravis ! Quel bonheur pour moi, si je n'avois jamais vu Amptoncourt ! Mais, je ne suis pas la première fille à la Cour que l'Amour ait trahie. Hélas ! ajouta-t-elle, que ne m'a-t-on plutôt laissée dans une île déserte, ou bien dans les Terres Septentrionales, où l'on ne prend point de café, & où le jeu d'ombre est in-

con-

(a) Imitation d'Homère.

Connu ! J'aurois préservé des regards des mortels ce qu'il y a d'aimable en moi ; je me serois fanée & éteinte comme la rose sur sa propre tige. Qui porta mon esprit à me promener avec le Baron ! Que ne suis-je demeurée oisive & ennuyée dans ma maison , ou que n'ai-je ajouté foi aux signes qui m'ont frappé ce matin ! Trois fois ma main chancelante est tombée sur ma pommade, & j'ai vu , sans la moindre haleine de vent , trembler les porcelaines sur ma table. Mirine tout à coup est devenue furieuse ; mon perroquet a gardé un profond silence : & jamais mon Silphe ne m'offrit rien qui marquât plus clairement ce qui me devoit arriver en ce jour.

Vois ces restes malheureux de ma tête blonde. O malheureux restes ! Ne crains point , Belinde , d'arracher toi-même ce que le Ravisseur a épargné. O destin cruel ! triste souvenir de mes Boucles si bien frisées , qui tomboient avec tant de grace sur mes épaules ! Hélas ! il ne m'en reste plus qu'une , qui prévoit sa triste destinée dans celle de sa compagne : elle attend le ciseau fatal. Viens donc , Traître : ravis-la encore d'une main sacrilège. Ah ! cruel , pourquoi m'as-tu dérobé cette Boucle si glorieusement exposée à la vue des humains !



CHANT CINQUIÈME.

C'EST ainsi que Belinde parla ; & sa douleur attendrit tous ceux qui en furent les témoins ; mais les Dieux & la destinée avoient fermé les oreilles au Baron. Les reproches & les menaces de Talestria sont inutiles : s'il est insensible aux larmes de l'aimable Belinde , qui pourra l'émouvoir ? C'est vainement qu'on lui parle : Enée fut moins insensible aux prières d'Anne & au désespoir de Didon.

Cependant Clarice, la grave Clarice, agite son éventail d'un air précieux; elle en mesure les mouvemens avec une complaisance attentive: un profond silence s'observe, elle prend enfin la parole, & dit:

A quoi servent les louanges & les honneurs que les Sages & le Vulgaire rendent à la beauté? Quel avantage tire-t-elle des dépouilles que lui offrent & la terre & la mer comme un tribut, pour la parer & la rendre encore plus éclatante? A quoi nous sert de paroître avec tant de pompe aux promenades, & d'être exposées dans les spectacles aux regards, aux soupirs & au culte d'un si grand nombre d'adorateurs, qui, nous nommant des Anges, nous traitent en effet comme si nous étions des créatures célestes? Gloire funeste, tourmens réels, si l'esprit ne conserve pas ce que la beauté acquiert; & si l'on ne dit en regardant un beau visage: cette femme a encore plus d'avantage sur les autres par sa conduite, qu'elle n'en a par sa beauté. Ah! si la danse ou la parure pouvoient nous garantir d'une petite verole, nous défendre contre les rides, & empêcher nos cheveux de blanchir, qui voudroit se soumettre au poids & à l'ennui des affaires domestiques? Y a-t-il quelque dévote qui ne voulût à ce prix être coquette & se farder? Personne du moins ne seroit en droit de la censurer. Mais, puisqu'enfin la beauté fragile se détruit, soit que l'on se pare ou qu'on se neglige, soit que l'on se farde ou qu'on ne se farde pas, que nous reste-il, si ce n'est d'user de ce qui dépend de nous, & d'acquiescer de l'esprit & de la raison, pour suppléer à la perte de la beauté. L'esprit l'emporte sur elle; c'est vainement que les yeux des flatteurs se trouvent de son côté: quelques charmes qu'elle ait, l'esprit gagne plus sûrement les cœurs. Croyez-moi, ma chère, quand les plaintes & les cris sont inutiles, nous devons plaisanter nous-mêmes de ce

qui nous arrive de fâcheux. Ainsi parla Claricc, & personne n'applaudit à son discours hors de saison.

Belinde fronça le sourcil, & Talestria regardant la harangueuse d'un air malin, l'appelle fausse prude. Ce fut le premier signal du combat; un bruit terrible d'éventails & de paniers se fait entendre; les Héros & les Héroïnes se mêlent: les cris & les battemens de mains retentissent jusqu'aux Cieux. Comme les combattans ne se servent pas d'armes vulgaires, les blessures mortelles qu'ils y reçoivent, ne leur donnent pas la mort: c'est ainsi que le divin Homere, dans ses batailles, nous fait voir les cœurs célestes enflammés d'une colère humaine (a). Tout l'Olimpe est en feu; Pallas combat contre Mars, Apollon contre Mercure; Jupiter éclate dans les airs, & fait trembler les Sphères; Neptune forme des tempêtes, fait mugir les abîmes, & par les coups redoublez de son redoutable trident, entr'ouvrant la terre, frappe d'un rayon de lumière les yeux des Ombres épouvantées.

Le triomphant Ombriel, agitant ses ailes joyeuses, voit le combat, & s'en applaudit; les autres Gnomes, appuyez sur les épingles des femmes, comme des Soldats sur leurs lances, animent les combattans, & rendent le combat encore plus terrible.

Cependant Talestria en furie renverse les escadrons ennemis, & ses beaux yeux portent partout la mort; elle terrasse d'un seul coup (exploit illustre!) le plus bel esprit des Petits-Maitres, & un autre encore des plus galans; le premier meurt, en proférant une Métaphore. O cruelle Nymphe, dit-il, je meurs d'une mort qui me resuscite; il tombe sur un siège en prononçant ces mots. Le second; avec des yeux à demi fermés, & pleins d'une douce langueur, chante ces paroles

Ah !

(a) Hom. Iliad. 10.

Ah ! tes beaux yeux sont faits pour donner la mort, ils sont faits. (a) ; il finit sans achever : c'est ainsi que le Cigne mélodieux expire en chantant sur le rivage fleuri du Meandre.

Le Chevalier de Plume, Cavalier intrépide, dont la réputation vole jusqu'aux extrémités de l'Univers, marche à Clarice pour la mettre hors de combat. Cloé, qui l'en empêche, le blesse d'un de ses regards : elle en pousse au Ciel un cri de triomphe & de joie ; mais, contente d'avoir blessé un Chevalier si redoutable, elle le refuscite après, par un sourire.

Cependant le pere des Dieux & des Hommes élève dans l'air sa balance dorée ; il pèse avec attention les Cheveux de la Belle, & l'Esprit de nos Petits-Maitres : la balance incertaine vacille quelques momens ; mais enfin, l'Esprit monte en haut, & les Cheveux tombent en bas.

La fiere Belinde s'élance sur le Baron, avec des regards foudroyans qu'il n'avoit jamais éprouvés, lui qui ne cherchoit qu'à mourir des coups de son ennemie. Elle vole au combat, quoiqu'il soit inégal ; la Belle aussi-tôt le renverse du bout du doigt, & lui jette abondamment du tabac dans le visage : le Gnome en dirige tous les atomes ; le Baron pleure, éternue, & fait retentir la salle. Cede à ton destin, s'écrie Belinde, en tirant de son côté une grande aiguille de tête.

Cette aiguille d'or fut autrefois un Médaillon que son Bisayeul avoit coûtume de porter à son cou : sa Bisayeule l'ayant fait fondre, en avoit composé une boucle qui servit à sa ceinture de veuve. Elle en fit ensuite des grelots pour le hochet de la grand-mere de Belinde, & ces grelots furent encore changez par sa fille en une longue aiguille, qu'elle porta long-tems à la tête, & dont Belinde hérita.

Ne

(a) Air de l'Opera de Camille, en Anglois.

Ne te glorifie point de ma chute, ennemie trop insultante, s'écrie le Baron : tu seras renversée à ton tour par un autre. Ne crois pas que la mort m'épouvante : tout ce que je crains est de te perdre ; mais, laisse-moi vivre, pour mourir & ressusciter sans cesse. Rend la Boucle, s'écrie la fiere Belinde : les voutes du Palais retentissent de ces mots impérieux mille fois repetez.

Le fier Otelle (a) étoit moins furieux au sujet du fatal Mouchoir, que Belinde ne le parut au sujet de sa Boucle ; mais, comme les desirs orgueilleux sont souvent confondus, & que les plus grands Capitaines perdent quelquefois le fruit de leurs travaux, la Boucle cachée avec soin est envain cherchée de tous côtés.

Mais, qu'aucun Mortel ne se vante de l'avoir en sa possession : le Ciel le veut ainsi ; qui peut lui résister ?

Il court cependant un bruit parmi le Vulgaire, que cette Boucle est montée à la Sphere de la Lune, où tout ce qui se perd sur la terre est conservé avec soin. C'est-là que, dans des vases massifs, on garde l'esprit des Héros, & que, dans de petits étuis & de belles tabatières, on conserve celui des petits Seigneurs efféminés : on y voit les cœurs des Amans enchaînés par des rubans de toutes couleurs ; c'est encore dans ce même lieu que l'on trouve les aumônes faites à la mort (b), les promesses des Courtisans, les agaceries des femmes galantes ; enfin, c'est-là qu'on trouve des cages pour les cousins, des chaînes pour les puces, des papillons desséchés, & tous les volumes des Casuïstes.

Il en faut croire ma Muse, qui a vu la Boucle monter au Ciel avec tant de rapidité, que les

(a) Tragédie Angloise.

(b) *Aristo Cant.* 34.

les seuls yeux poétiques pouvoient l'appercevoir & la suivre: c'est ainsi que Proculé vit seul le Fondateur de Rome monter au Ciel.

Déjà cette Boucle attachée au Firmament est changée en Etoile, & conduit avec elle une lumière cheveluë, plus claire & plus brillante que la célèbre Chevelure de Berenice; les Silphes ses amis la suivent, & accompagnent son cours dans le Ciel. Les jeunes gens & les femmes, dont le Cœur est rendre, iront la saluer au Parc (a) par leurs chants harmonieux: ils l'attendront comme l'étoile de Venus, & lui adresseront leurs vœux pour le Lac de Rosemonde (b). Patrige (c) l'observera dans un tems serain avec les yeux de Galilée (d), & ce célèbre Devin y pourra lire la destinée de Rome & de Louis.

Et toi, belle Nymphé, cesse de t'affliger & de regretter ta Boucle enlevée: songe que la lumière de tes beaux yeux, après avoir causé la mort de mille cœurs, s'éteindra à la fin, & que l'éclat des tresses blondes passera; mais, ces Cheveux, que ma Muse a consacré, avec le beau nom de Belinde, regneront éternellement parmi les Astres.

(a) Le Parc de S. James, Promenade de Londres.

(b) Le Lac de Rosemonde est une grande Pièce d'Eau dans le Parc de S. James. Il tire son nom d'une Maîtresse d'un Roi d'Angleterre, nommée Rosemonde, & est fameux par le Désespoir de plusieurs Amans qui s'y sont précipitez.

(c) Patrige étoit un célèbre Astrologue d'Angleterre; qui, dans ses Almanacs qu'il publioit tous les ans, prédisoit toujours la destruction de la Papauté, & la mort de Louis XIV; ce qui le rendit extrêmement ridicule, même parmi les Anglois.

(d) Galilée passe pour l'Inventeur des Lunettes Astronomiques, quoique d'autres en attribuent l'invention à Jaques Metius.

I N É S

D E

C O R D O U E ,

NOUVELLE ESPAGNOLE.





I N É S

D E

C O R D O U E ,

NOUVELLE ESPAGNOLE.

 L y avoit peu de tems que Philippe II. étoit marié à Elisabeth de France; & quoique ce Prince fût d'une humeur austère, l'amour qu'il avoit pour la Reine son épouse, lui avoit ôté une partie de sa sévérité. Sa Cour étoit devenue galante, & les divertissemens n'en étoient pas bannis.

Comme on avoit renvoyé presque toutes les filles qui étoient venues de France avec la Reine, on lui en avoit donné beaucoup d'Espagnoles, moins pour lui faire honneur, que pour veiller sur sa conduite; mais, comme cette Princesse étoit aimable, elles s'attachoient plus à lui plaire, qu'à suivre les intentions du Roi. Entre celles qu'elle considéroit le plus, Inés de Cordoue & Leonor de Silva tenoient le premier rang. Elles étoient toutes deux belles; & la faveur de la Reine, qu'elles partageoient, jointe à la concurrence de beauté, leur donnoit de l'éloignement l'une pour l'autre: cependant il n'en paroissoit encore rien au dehors, lorsque le jeune Marquis de Lerme, fils du Duc de ce même nom, revint de la Guerre de Flandre, où il s'étoit signalé par des actions éclatantes.

Ce jeune Seigneur étoit né pour plaire, & ses plus belles qualitez n'étoient pas d'être l'homme de la Cour le mieux fait & le plus spirituel. Une grandeur de courage déjà distinguée à vingt-deux ans, & une ame la plus tendre & la plus passionnée qui fut jamais, lui attiroient encore d'autres sentimens que l'approbation universelle. Leonor de Silva fut la première personne avec qui il entra en quelque commerce, à cause du Baron de Silva, son frere, qui étoit revenu avec lui de Flandre: quoique ce Baron eût peu de mérite, & que par cette raison ils ne pussent être dans une liaison parfaite, une longue habitude de se voir leur tenoit en quelque façon lieu d'amitié. Silva le présenta à sa sœur chez la Reine, où les Dames ont la liberté de parler aux Cavaliers, lorsqu'elle tient le cercle. Comme le Marquis de Lerne étoit galant, & que Leonor étoit belle, il lui disoit sans cesse des choses flatteuses, qu'elle expliquoit si favorablement, que par avance elle prit les sentimens qu'elle desiroit de lui inspirer.

Une légère indisposition qu'avoit Inés de Cordoue, fit que, pendant quelque tems; elle ne se montra point à la Cour: c'étoit une faveur que la fortune faisoit à Leonor, mais qui dura trop peu. Inés parut enfin dans une occasion où son esprit seconda si bien sa beauté, qu'il n'étoit pas possible de résister à la fois aux charmes de l'un & de l'autre.

La Reine, qui étoit Françoisse, avoit conservé le goût de la conversation; elle avoit même quelque chose de passionné dans l'ame qui lui faisoit aimer les Vers, la Musique, & tout ce qui avoit du rapport à la Galanterie. Les après-dînées, elle se retiroit quatre ou cinq heures dans son cabinet avec les Dames de la Cour qu'elle choisissoit pour cette sorte de retraite.

Elle

Elle proposa, pour se faire un amusement nouveau, d'imaginer des Contes galans; l'ordre fut reçu avec plaisir de toutes les Dames qui composoient cette petite Cour; on convint de faire des regles pour ces sortes d'Histoires, dont voici les deux principales.

Que les Aventures fussent toujours contre la vraisemblance, & les sentimens toujours naturels; on jugea que l'agrément de ces Contes ne consistoit qu'à faire voir ce qui se passe dans le cœur, & que du reste il y avoit une sorte de mérite dans le merveilleux, des imaginations qui n'étoient point retenues par les apparences de la vérité.

On tira au sort, pour voir laquelle de ses Dames parleroit la première; & le sort étant tombé sur Inés, le Prince Dom Carlos arriva, à qui la Reine conta le projet: il souhaita d'être présent au recit que feroit Inés; ce que la Reine ne put lui refuser, & l'on donna à Inés le reste du jour pour inventer le Conte qu'elle devoit faire le lendemain.

Dom Carlos étoit assidu chez la Reine sa belle-mère. Comme il lui avoit été destiné pour mari avant que le Roi eût songé lui-même à l'épouser, il ne pouvoit s'empêcher en la voyant, de regretter ce qu'il avoit perdu; & il la cherchoit sans cesse, quoique ce fût augmenter ses doutes.

La Princesse d'Eboli, femme du premier Ministre, ne quittoit point la Reine, par un intérêt secret qu'elle prenoit à Dom Carlos, & qui depuis ne fut pas moins funeste à la Reine qu'à lui.

Le jour destiné pour entendre Inés arriva. Le Marquis de Lerme, qui avoit ouï parler de sa beauté, supplia Dom Carlos de souffrir qu'il le suivit chez la Reine; & ce Prince le lui permit. Leonor se flatta en le voyant, qu'il venoit la cher-

218 INES DE CORDOUE,
cher en ce lieu où étoient les favorites de la Reine; mais, si-tôt qu'il eût vu Inés, il détrompa Leonor, dont le seul bonheur avoit été d'être trompée.

Le Prince Dom Carlos, la Princesse d'Eboli, & deux ou trois Dames de la Cour s'affirent, & la Reine ayant ordonné après de parler, elle commença ainsi son recit.

LE PRINCE ROSIER.

LA Reine d'un Royaume qui ne se trouve point sur la Carte, étant veuve d'un Roi qu'elle avoit tendrement aimé, vivoit dans une douleur proportionnée à l'amour qu'elle avoit eu. Une fille, unique fruit de leur mariage, lui donnoit une sorte d'occupation, capable de dissiper ses chagrins; mais Florinde (c'étoit le nom de cette fille) lui en devoit causer à son tour.

Un jour, que toutes les femmes de la Reine étoient dans la chambre avec la Princesse, il parut un petit Char d'yvoire, trainé par six papillons, dont les ailes étoient peintes de mille couleurs: une personne, dont la taille répondoit à l'équipage, & qu'on soupçonna être une Fée, après avoir fait plusieurs tours avec le Char, jetta ce Billet.

*Florinde est née avec beaucoup d'appas;
Mais son malheur doit être extrême,
S'il faut qu'un jour elle aime
L'Amant qu'elle ne verra pas.*

La Fée disparut, & laissa une grande surprise dans les esprits: la Reine en fut plus émue que
rai-

raisonnablement elle ne le devoit être; la bizarrerie, & même l'impossibilité apparente de ce malheur, ne la rassuroit point contre les caprices de l'amour & ceux du destin, joints ensemble. Elle songea à les prévenir, & elle n'attendit pas que Florinde eût atteint l'âge d'aimer, pour lui faire connoître tous ceux qui pouvoient prétendre à l'épouser. Entre les Princes ses voisins, il y en avoit un, caché aux yeux du monde, mais le portrait de Florinde ne laissa pas d'aller jusqu'à lui par le moyen des Fées, à qui rien n'étoit impossible. Le Roi son pere, étant veuf d'une femme qui lui avoit fait souffrir toutes les horreurs de la jalousie, en épousa une seconde, peu propre à en inspirer, mais née pour en prendre. Elle porta si loin les caprices de sa passion, que le Prince connut qu'il n'avoit fait que changer de peine, & qu'il douta lequel de ces maux étoit le plus grand. Dans cette incertitude, il conclut que le mariage étoit un lien affreux, & il résolut de tenir loin du commerce de toutes les femmes, un fils unique qu'il avoit. Il le fit élever dans un magnifique Château, & le livra à tous les divertissemens de son âge. On lui apprit toutes les sciences qui ne pouvoient l'instruire de ce qu'on lui vouloit cacher; enfin on lui prodigua tous les amusemens, hors le seul pour qui il étoit né: mais, l'amour ne laisse rien échaper.

Ce Prince, qui trouva le portrait de Florinde sous ses pas, le regarda d'abord avec surprise. L'admiration suivit de près, accompagnée d'un trouble inconnu à un jeune-homme accoutumé à des exercices & à des réflexions qui n'avoient rien de commun avec ces sentimens.

Son premier desir fut de voir l'original de ce portrait; c'étoit un visage plus délicat que ceux qu'il avoit vus jusques-là; & soit l'instinct d'un mystère naturel à l'amour, soit qu'il jugeât qu'on

lui cachoit quelque chose, il ne communiqua à personne le dessein qu'il avoit de quitter un lieu qui lui avoit toujours paru agréable, mais qu'il commença de regarder comme sa prison, dès qu'il en voulut sortir.

Il scut se dérober à ses surveillans, & il se mit en chemin, sans sçavoir où il alloit ; à peine avoit-il fait quelques pas, qu'il rencontra la Fée dont nous avons déjà parlé. Où vas-tu , Prince malheureux ? lui dit-elle ; tu cours à toutes les infortunes qu'on t'a voulu faire éviter ; mais tu ne peux échaper à ta destinée.

Cependant, la mère de Florinde ordonna un magnifique tournoi, qui attira à la Cour tous les Princes des Royaumes voisins ; ils voulurent à l'envi faire éclater leur bonne mine & leur adresse ; mais, si Florinde ne put se défendre de les estimer, l'amour ne lui fit point faire de choix, & une pitié cruelle pour tous l'empêcha de se déterminer en faveur d'aucun. Ils avoient pris pour elle les sentimens que sa beauté devoit inspirer ; elle auroit fait trop de misérables, si elle en avoit fait un heureux.

La Reine congédia ces Princes avec douleur ; sa fille n'aimoit point ce qu'elle avoit vû ; la moitié de la Prophétie s'accomplissoit, & le reste étoit à craindre.

A quelque tems de là, Florinde, lassée de la Cour, & n'ayant rien qui l'y arrêât, obtint de sa mère la permission de se retirer à une maison de campagne ; c'étoit un lieu agréable & propre à amuser une personne libre des soins de l'amour. Un jour qu'elle s'y promenoit dans un parterre, elle apperçut un Rosier plus vert & plus fleuri que les autres, qui, courbant ses petites branches à son approche, sembloit lui donner de l'approbation à sa manière. Une action si nouvelle dans un Rosier, surprit la Princesse ; ce prodige, qui se fai-

faisoit en sa faveur, lui plut; c'étoit une espece d'hommage dont elle fut touchée; elle fit plusieurs tours dans le parterre; le Rosier se courba autant de fois qu'elle passa; el'e voulut cueillir une rose qui sembloit fort vermeille; & elle se piqua vivement: cette piquure l'empêcha de dormir la nuit, & le lendemain elle se leva plus matin qu'à l'ordinaire, & se vint promener dans le parterre: le Rosier redoubla ses reverences avec un empressement qui réjouit la Princesse, & qui lui fit oublier la piquure, pour ne songer qu'à cette merveille; enfin, en rêvant, elle s'approcha trop du Rosier, & elle s'y trouva accrochée, sans pouvoir se débarasser. Comme elle vouloit se retirer, elle sentit une résistance extraordinaire; elle se débarassa cependant, mais elle entendit un son qui sortoit de ses feuilles, & qui ressembloit à des soupirs. Quoi! s'écria-t-elle, un Rosier soupire! Il fait plus, Madame, lui dit-il, & vous avez le pouvoir de le faire parler; souffrez qu'il vous conte sa triste Histoire.

Je suis Prince, ajouta-t-il. On m'avoit caché ce qu'il y avoit de plus précieux dans le monde. J'ai vécu sans vous voir; & voici ce qu'il m'en coûte, pour être venu vous chercher. Une Fée m'a donné cette figure, & m'a prédit que je la garderois jusqu'au jour que je serois aimé de la plus belle personne du monde; mais, ce que je vois ici doit être réservé pour les Dieux, & je cours risque d'être toujours Rosier. La Princesse ne lui répondit point. Je ne sais quoi de sérieux prit la place de la joye que lui avoient données les reverences du Rosier; elle le trouva même trop hardi, de l'avoir osé embarasser dans ses branches; elle le quitta, mais non sans regarder plus d'une fois vers le parterre. Son esprit fut agité de sentimens assez semblables, quoiqu'elle

les crût différens. Le Rosier animé lui donnoit de l'étonnement ; le Prince qu'il cachoit lui donnoit de la pitié ; elle avoit quelque sorte de colere de ce qu'il avoit eu l'audace de lui parler d'amour ; mais enfin , elle pardonnoit à l'Amant en faveur de l'arbutte ; & le moyen de se fâcher contre un Rosier ?

La Princesse retourna encore le lendemain dans le parterre ; elle prit soin à la vérité de se tenir loin du Rosier , mais elle en pouvoit être apperçûe , & pouvoit même entendre ses plaintes. Après plusieurs tours , elle s'en approcha , & tâcha de le consoler sur sa métamorphose , sans lui répondre sur le reste.

Peu de jours après , le voyant trop exposé aux injures de l'air , elle lui fit bâtir un petit cabinet de marbre , soutenu par des pilastres , où elle l'alloit visiter souvent : insensiblement , elle s'accoutumoit à lui donner dans son esprit une figure humaine , & même une figure aimable ; peu-à-peu , elle souffrit qu'il lui parlât d'amour. Il lui sembloit que les discours d'un arbre ne pouvoient être dangereux. Le Rosier sut se prévaloir de cette disposition favorable : il en disoit beaucoup , mais il faisoit entendre qu'il en supprimoit encore davantage ; & par un désordre au dessus de l'éloquence , il la persuadoit qu'elle étoit très-tendrement aimée.

La Princesse songeoit si souvent au prodige du Rosier , qu'enfin elle ne pensa plus à autre chose. Le Cabinet de marbre étoit le lieu où ses pas la conduisoient naturellement ; il lui échappoit même de dire des choses trop tendres au Prince , qui lui donnoit une grande compassion ; mais l'Oracle menaçant de la Fée ne pouvoit s'effacer de son esprit : elle aimoit peut-être déjà ce qu'elle n'avoit point vû ; cependant , elle en doutoit , tant qu'elle ne voyoit qu'un arbre ; elle avoit peur

peur de lui rendre sa première figure, & quelque-
 fois, malgré elle, elle le souhaitoit. Le Rosier de
 son côté trouvoit lieu à des plaintes au travers
 des paroles les plus flatteuses que lui disoit la Prin-
 cesse. Si j'en crois, lui disoit-il, vos discours
 & vos soins, j'excite votre pitié; mais vous n'en
 avez point assez, si vous ne me donnez rien da-
 vantage; & ce doux sentiment de la plus belle
 personne du monde ne me redonne pas ma fi-
 gure.

La Reine, cependant, ne put supporter plus
 long-tems l'absence de sa fille, & lui donna or-
 dre de revenir incessamment. Ce fut un coup de
 foudre pour la Princesse, il falloit se separer du
 Rosier, pour qui dans le moment elle se trouva
 avoir une véritable passion. Elle versa quantité
 de larmes sur ses feuilles, qui ne purent en être
 arrosées, sans en ressentir la vertu. Aussi-tôt le
 Rosier disparut, & Florinde ne vit plus à ses pieds
 qu'un Prince charmant. Il lui embrassa les gen-
 oux avec toute la certitude d'être aimé; plaisir
 qui n'est presque jamais sûr pour les autres A-
 mans; toutes les marques ordinaires sont suscep-
 tibles en comparaison de cet événement merveilleux:
 aussi l'idée de son bonheur le transporta à tel point,
 qu'il perdit, pour ainsi dire, l'usage de ses sens,
 à mesure qu'il les recouvroit; il sembloit, par son
 immobilité, tenir encore quelque chose de l'arbre
 qui l'avoit caché.

Florinde, à la vue d'un Prince si aimable, sentit
 augmenter son amour; mais sa pudeur augmenta
 à proportion: elle regretta les voiles qui lui ca-
 choient à elle-même ses propres sentimens. Elle
 revint à la Cour, le Prince l'y suivit. La Reine,
 qui ne sçavoit rien de l'aventure du Rosier, & qui
 connoissoit seulement la naissance du Prince, lui
 permit de prétendre à sa fille. Il voyoit tous les

jours sa maitresse, mais ce n'étoit plus sans témoins; il regrettoit souvent son écorce d'arbre; elle l'avoit moins contraint que toutes les bien-séances que l'on exigeoit de lui.

Le Prince pressoit son mariage; mais Florinde, épouvantée par le prodige de son amour, qui lui donnoit lieu de craindre l'Oracle de la Fée, engagea la Reine à souffrir qu'elle éloignât cet Amant, pour s'assurer de sa constance avant que de se donner à lui. Elle le fit venir: Prince, lui dit-elle, vous sçavez que je vous aime, & après ce mot je suis en droit de disposer de vous. La prédiction de mes malheurs m'effraye; tout ce qui me les doit faire craindre n'est que trop arrivé. Quand vous ne seriez pas sûr d'être infiniment aimé, mes allarmes pourroient vous en convaincre; si vous l'étiez moins, je prévienidrois ma disgrâce en rompant avec vous: mais, malgré mes terreurs, je ne le puis; & il vaut mieux, qu'en me donnant des marques certaines de votre fidélité, vous dementiez l'Oracle. Vous n'aviez vu que moi, lorsque vous m'avez aimée. Je n'ai peut-être sçu vous plaire que par la grace de la nouveauté, il faut vous éprouver; allez demeurer dans l'Isle de la Jeunesse, jusqu'au jour que je vous rappellerai. Partez, je veux bien me flatter, que plus le séjour en est charmant, plus le voyage vous afflige. Quelle proposition pour un Amant aimé! Depuis qu'il connoissoit l'amour, il avoit toujours vu ce qu'il aimoit, & il n'avoit jamais eu l'idée de l'absence. Vivre éloigné de Florinde, lui parut si terrible, qu'il crut être à son dernier moment; il n'avoit pas la force de se plaindre; ses larmes couloient sans qu'il le sentit: & son action marquoit un si grand amour, que la Princesse jugeant qu'elle ne pourroit résister à tant de passion, s'enfuit dans l'appartement de la Reine,

Reine, & de-là manda à son Amant qu'il obéît sans la revoir, qu'il partit seulement ; qu'elle auroit le soin d'adoucir ses maux.

Le Prince se mit en chemin avec une soumission dont on n'a point vu d'exemples après lui. Il arriva malade dans l'île de la Jeunesse, & il crut y trouver des Médecins ; mais il n'y en avoit jamais eu dans une île de ce nom. Les Ris, les Jeux & les Amours, le reçurent, en lui jettant des roses ; il y respira d'abord un air qui lui rendit la santé, & en même tems tous les charmes que la douleur lui avoit fait perdre. On le conduisit au Palais de la Reine du lieu, par un chemin couvert de ces fleurs qui naissent dans le commencement du Printemps : il voit une personne qui avoit toutes les graces de la beauté, avec toute la naïveté & toute la joye de l'enfance. Elle n'avoit que quatorze ans ; elle étoit assise sur un Trône de Jasmin, mille Amours folâtroient autour d'elle ; les uns l'enchainoient avec des fleurs d'orange, les autres en répandoient sur sa tête, les autres la décoïffoient, & laissoient tomber ses cheveux sur une gorge naissante ; elle badinoit avec ses femmes, & leur jettoit des fleurs avec une grace merveilleuse. Ce spectacle avoit bien de quoi le distraire de ses sentimens pour Florinde. La Reine de la Jeunesse n'étoit point mariée, parce qu'elle vouloit un mari de son âge & galant, & cela n'avoit pu se rencontrer. Le Prince avoit vingt-quatre ans, c'étoit un barbon. Quelques-unes des suivantes de la Jeunesse lui demandèrent des nouvelles des siècles passés. Mais la Reine commença à le regarder favorablement. Ce siècle de dix années, qui distinguoit leur âge, disparoissoit par tous les agrémens dont le Prince étoit rempli. Cette Reine n'oublia rien pour l'engager ; les paroles flatteuses, de petites actions badines, dont le sens est

très-félicieux , tout fut mis en usage , & tout fut entendu , quoique le Prince , plus fin qu'elle , feignit de n'y pas faire attention. Elle s'expliqua plus ouvertement , fit faire des propositions de mariage , avec les avantages qui pouvoient le plus toucher un homme aimable , comme de l'être toujours , de posséder à jamais , & sans interruption , tous les biens , sans qui les autres ne sont rien , toutes les graces , tous les plaisirs. Il étoit difficile que le Prince refusât cette dot qu'elle offroit de lui apporter. Il oublioit peu-à-peu Florinde , & il étoit tems qu'elle le forgât de se souvenir qu'elle étoit encore au monde. A peine avoit-elle été un jour sans voir le Prince , qu'elle sentit l'horreur de vivre sans ce qu'on aime : cependant elle s'efforça de vaincre ses sentimens ; elle avoit déjà aimé sans voir , vouloit-elle encore épouser sans connoître si elle étoit aimée constamment ?

Quinze jours se passèrent dans ces agitations , mais elle alloit y succomber ; la crainte & la jalousie vinrent se joindre aux douleurs de l'absence. Il fallut sacrifier les réflexions à l'amour , elle envoya vers le Prince , à qui on donna cette Lettre de sa part.

Si vous souffrez autant que moi , que vous êtes à plaindre ! Je ne puis supporter mes douleurs & les vôtres ; je ne veux point risquer de vous perdre , pour vouloir trop m'assurer de vous ; c'est assez , vous êtes déjà digne d'être récompensé pour avoir obéi au plus cruel de tous les ordres. Hélas ! je n'en connoissois pas bien la rigueur ; mais je l'ai sentie , & je juge que vous ne la pouvez soutenir ; partez & revenez ; que n'êtes - vous ici !

Ce Billet arriva fort à propos ; le Prince , à qui dans sa solitude on avoit donné une éducation sévère , n'avoit pas encore eu le loisir de se gâter dans le monde ; il crut qu'il n'y étoit pas permis d'être

d'être inconstant ; & malgré le goût qu'il avoit pour la Reine de la Jeunesse , il sortit de l'Île : mais comme il s'éloignoit lentement d'un lieu qui avoit des charmes pour lui , il lut sa proscription dans quelques Placards qu'il rencontra en son chemin. La Reine promettoit à ceux qui lui livreroient vif ou mort son fugitif , les mêmes faveurs qu'elle lui avoit offertes.

Il n'en falloit pas davantage pour guérir le Prince. Il précipita sa fuite ; & il arriva aux pieds de Florinde , qui le voyant revenu , n'eut pas la force d'examiner s'il avoit été fidèle. Ils s'épousèrent ; & le Prince étant devenu Roi par la mort de son pere , il emmena son Epouse dans ses Etats , où le mariage , selon la coutume , finit tous les agrémens de leur vie. Heureux s'ils en étoient demeurez à une honnête indifférence ! mais les gens accoutumés à s'aimer , ne sont pas si raisonnables que les autres , & ne sont gueres l'exemple des bons menages. Le Prince , par oisiveté , conta à Florinde , qu'il avoit eu quelque foiblesse légère pour la Reine de la Jeunesse. Florinde lui fit autant de reproches , que si elle n'avoit pas été sa femme ; il en fut choqué , importuné ; il voulut s'en plaindre , & s'en consoler avec les Dames de sa Cour ; elle l'épia , le surprit , l'accabla d'injures ; enfin , persécuté de ses fureurs , il demanda aux Fées de redevenir Rosier , & il l'obtint comme une faveur. De son côté , Florinde jalouse avoit la tête si foible , qu'elle ne pouvoit souffrir l'odeur d'une fleur qui la faisoit ressouvenir de son amour. C'est depuis ce tems-là que les roses ont toujours donné des vapeurs.

La Reine applaudit au recit d'Inés ; Don Carlos lui donna des louanges excessives ; & le Marquis de Lerme , par l'air dont il gardoit le silence , fit juger qu'il pensoit quelque chose au dessus des louanges. Leonor , qui avoit cru attirer

seule ses regards, s'aperçut qu'ils alloient d'un autre côté, elle fit à Inés plusieurs questions sur ce Conte, avec autant de malice que d'aigreur. Inés y répondit avec une douceur qui acheva de la faire paroître une personne parfaite.

Le lendemain, Leonor se prépara à conter une Fable, & n'oublia rien pour l'emporter s'il se pouvoit sur Inés. Son recit commença de la sorte.



RIQUET A LA HOUPPE.

UN grand Seigneur de Grenade, possédant des richesses dignes de sa naissance, avoit un chagrin domestique qui empoisonnoit tous les biens dont le combloit la fortune. Sa fille unique, née avec tous les traits qui font la beauté, étoit si stupide, que la beauté même ne servoit qu'à la rendre désagréable, Ses actions n'avoient rien de ce qui fait la grace; sa taille, quoique déliée, étoit lourde, parce qu'il manquoit une ame à son corps.

Mama (c'étoit le nom de cette fille) n'avoit pas assez d'esprit pour savoir qu'elle n'en avoit point; mais elle ne laissoit pas de sentir qu'elle étoit dédaignée, quoiqu'elle ne démêlât pas pourquoi. Un jour qu'elle se promenoit seule (ce qui lui étoit ordinaire) elle vit sortir de la terre un homme assez hideux pour paroître un monstre; sa vûe donnoit envie de fuir, mais ses discours rappellerent Mama: Arrêtez, lui dit-il, j'ai des choses fâcheuses à vous apprendre, mais j'en ai d'agréables à vous promettre.

Avec votre beauté, vous avez je ne sais quoi qui fait qu'on ne vous regarde pas: c'est que vous ne pensez rien; & sans me faire valoir, ce

défaut vous met infiniment au dessous de moi, qui ne suis que par le corps ce que vous êtes par l'esprit. Voilà ce que j'avois de cruel à vous dire: mais, à la manière stupide dont vous me regardez, je juge que je vous ai fait trop d'honneur, lorsque j'ai craint de vous offenser; c'est ce qui me fait désespérer du sujet de mes propositions: cependant, je hazarde de vous les faire. Voulez-vous avoir de l'esprit? Oui, lui répondit Mama, de l'air dont elle auroit dit, non. Hé bien, ajouta-t il, en voici les moyens. Il faut aimer Riquet à la Houpe, c'est mon nom; il faut m'épouser dans un an; c'est la condition que je vous impose; songez-y, si vous pouvez: Sinon, repetez souvent les paroles que je vais vous dire, elles vous apprendront enfin à penser. Adieu pour un ~~quin~~Voici les paroles qui vont chasser votre indolence, & en même temps guérir votre imbécillité.

*Toi, qui peux tout animer,
Amour, si peu n'être plus bête
Il ne faut que savoir aimer,
Me voilà prête.*

A mesure que Mama prononçoit ces Vers, sa taille se dégageoit, son air devenoit plus vif, sa démarche plus libre: elle les répéta. Elle va chez son pere, lui dit des choses suivies, peu après de sensées, & enfin de spirituelles. Une si grande & si prompte métamorphose ne pouvoit être ignorée de ceux qu'elle intéressoit davantage. Les Amans vinrent en foule: Mama ne fut plus solitaire, ni au bal, ni à la promenade; elle fit bientôt des infidèles & des jaloux: il n'étoit bruit que d'elle, & que pour elle.

Parmi tous ceux qui la trouverent aimable, il

n'étoit pas possible qu'elle ne trouvât rien de mieux fait que Riquet à la Houppe : l'esprit, qu'il lui avoit donné, rendit de mauvais offices à son Bienfaiteur. Les paroles qu'elle répétoit fidèlement, lui inspiroient de l'amour ; mais, par un effet contraire aux intentions de l'Auteur, ce n'étoit pas pour lui.

Le mieux fait de ceux qui soupirerent pour elle, eut la préférence. Ce n'étoit pas le plus heureux du côté de la fortune : ainsi son pere & sa mere, voyant qu'ils avoient souhaité le malheur de leur fille en lui souhaitant de l'esprit, & ne pouvant le lui ôter, lui firent au moins des leçons contre l'amour ; mais défendre d'aimer à une jeune & jolie personne, ce seroit défendre à un arbre de porter des feuilles au mois de Mai : elle n'en aima qu'un peu davantage Arada, c'étoit le nom de son amant.

Elle s'étoit bien gardée de dire à personne par quelle aventure la raison lui étoit venuë. Sa vanité étoit intéressée à garder le secret : elle avoit alors assez d'esprit, pour comprendre l'importance de cacher par quel mystere il lui étoit venu.

Cependant, l'année que lui avoit laissée Riquet à la Houppe, pour apprendre à penser & pour se résoudre à l'épouser, étoit presque expirée, elle en voyoit le terme avec une douleur extrême ; son esprit, qui lui devenoit un présent funeste, ne lui laissoit échapper aucune circonstance affligeante ; perdre son Amant pour jamais, être au pouvoir de quelqu'un dont elle ne connoissoit que la difformité, ce qui étoit peut-être son moindre défaut, enfin quelqu'un qu'elle s'étoit engagée à épouser en acceptant ses dons, qu'elle ne vouloit pas lui rendre. Voilà ses réflexions.

Un jour que, rêvant à sa cruelle destinée, elle s'étoit écartée seule, elle entendit un grand bruit,

& des voix souterraines, qui chantoient les paroles que Riquet à la Houppé lui avoit fait apprendre: elle en frémit; c'étoit le signal de son malheur. Aussi-tôt la terre s'ouvre; elle y descend insensiblement, & elle y voit Riquet à la Houppé, environné d'hommes difformes comme lui. Quel spectacle pour une personne qui avoit été suivie de tout ce qu'il y avoit de plus aimable dans son pays! Sa douleur fut encore plus grande que sa surprise; elle versa un torrent de larmes sans parler: ce fut le seul usage qu'elle fit alors de l'esprit que Riquet à la Houppé lui avoit donné.

Il la regarda tristement à son tour. Madame, lui dit-il, il ne m'est pas difficile de voir que je vous suis plus désagréable que la première fois que j'ai paru à vos yeux: je me suis perdu moi-même en vous donnant de l'esprit; mais enfin, vous êtes encore libre, & vous avez le choix de m'épouser, ou de retomber dans votre premier état; je vous remettrai chez votre pere, telle que je vous ai trouvée, ou je vous rendrai maîtresse de ce Royaume. Je suis le Roi des Gnomes: vous en ferez la Reine; & si vous voulez me pardonner ma figure, & sacrifier le plaisir de vos yeux, tous les autres plaisirs vous seront prodigués. Je possède les trésors renfermés dans la terre, vous en ferez la maîtresse, & avec de l'or & de l'esprit, qui peut être malheureux, mérite de l'être. J'ai peur que vous n'ayiez quelque fausse délicatesse; j'ai peur qu'au milieu de tous mes biens je ne vous paroisse de trop; mais, si mes trésors avec moi ne vous conviennent pas, parlez, je vous conduirai loin d'ici, où je ne veux rien qui puisse troubler mon bonheur. Vous avez deux jours pour connaître ce lieu, & pour décider de ma fortune & de la vôtre.

Ri-

Riquet à la Houppe la laissa , après l'avoir conduite dans un appartement magnifique ; elle y fut servie par des Gnomes de son sexe , dont la laideur la blessa moins que celle des hommes. On lui servit un repas , où il ne manquoit que la bonne compagnie. L'après dinée , elle vit la Comédie , dont les Acteurs difformes l'empêcherent de s'intéresser au sujet. Le soir on lui donna le Bal ; mais elle y étoit sans le desir de plaire ; ainsi elle sentit un mortel dégoût , qui ne l'auroit pas laissée balancer à remercier Riquet à la Houppe de ses richesses , comme de ses plaisirs , si la menace de la sottise ne l'eût arrêtée.

Pour se délivrer d'un époux odieux , elle auroit repris sans peine la stupidité , si elle n'avoit eu un Amant ; mais , s'auroit été perdre cet Amant de la manière la plus cruelle. Il est vrai qu'elle étoit perdue pour lui en épousant le Gnome ; elle ne pouvoit jamais voir Arada , ni lui parler , ni même lui donner de ses nouvelles ; il pouvoit la soupçonner d'infidélité. Enfin , elle alloit être à un mari , qui , en l'étant à ce qu'elle aimoit , lui auroit toujours été odieux , quand même il eût été aimable ; mais de plus , c'étoit un monstre. Ainsi la résolution étoit difficile à prendre.

Quand les deux jours furent passés , elle n'en étoit pas moins incertaine ; elle dit au Gnome qu'il ne lui étoit pas possible de faire un choix. C'est décider contre moi , lui dit-il ; ainsi , je vais vous rendre votre premier état que vous n'osez choisir. Elle trembla ; l'idée de perdre son Amant par le mépris qu'il auroit pour elle , la toucha assez vivement pour la faire remonter à lui. Hé bien , dit-elle au Gnome , vous l'avez décidé , il faut être à vous.

Riquet à la Houppe ne fit point le difficile ; il l'épousa , & l'esprit de Mama augmenta encore par ce mariage , mais son malheur augmenta à

pro-

proportion de son esprit : elle fut effrayée de s'être donnée à un monstre, & à tous momens elle ne comprenoit pas qu'elle pût passer encore un moment avec lui.

Le Gnome s'appercevoit bien de la haine de sa femme, & il en étoit blessé, quoiqu'il se piquât de force d'esprit. Cette aversion lui reprochoit sans cesse sa difformité, & lui faisoit détester les femmes, le mariage, & la curiosité qui l'avoit conduit hors de chez lui. Il laissoit souvent Mama; & comme elle étoit reduite à penser, elle pensa qu'il falloit convaincre Arada par ses propres yeux qu'elle n'étoit pas inconstante. Il pouvoit aborder dans ce lieu, puisqu'elle y étoit bien arrivée; il falloit du moins lui donner de ses nouvelles, & s'excuser de son absence sur le Gnome qui l'avoit enlevée, & dont la vûe lui répondroit de sa fidélité. Il n'est rien d'impossible à une femme d'esprit qui aime. Elle gagna un Gnome, qui porta de ses nouvelles à Arada. Par bonheur, le tems des Amans fidèles duroit encore. Il se désespéroit de l'oubli de Mama, sans en être aigri : les soupçons injurieux n'entroient point dans son esprit; il se plaignoit, il mouroit, sans avoir une pensée qui pût offenser sa Maîtresse, & sans chercher à se guérir. Il n'est pas difficile de croire qu'avec ces sentimens il alloit trouver Mama au peril de ses jours, si-tôt qu'il sut le lieu où elle étoit, & qu'elle ne lui défendrait pas d'y venir.

Il arriva dans les lieux souterrains où vivoit Mama. Il la vit, il se jeta à ses pieds, elle lui dit des choses plus tendres encore que spirituelles. Il obtint d'elle la permission de renoncer au monde, pour vivre sous la terre, & elle s'en fit beaucoup prier, quoiqu'elle n'eût point d'autre desir que de l'engager à prendre ce parti.

La gayeté de Mama revint peu à peu, & sa beau-

beauté en fut plus parfaite : mais, l'amour du Gnome en fut allarmé ; il avoit trop d'esprit , & il connoissoit trop le dégoût de Mama , pour croire que l'habitude d'être à lui pût adoucir sa peine. Mama avoit l'imprudencé de se parer ; il se faisoit trop de justice pour croire qu'il en fût digne : il chercha tant , qu'il démêla qu'il y avoit dans son Palais un homme bien fait qui se tenoit caché ; il n'en fallut pas davantage. Il médita une vengeance plus fine que celle de s'en défaire. Il fit venir Mama : Je ne m'amuse point à faire des plaintes & des reproches , lui dit-il ; je les laisse en partage aux hommes : quand je vous ai donné de l'esprit , je prétendois en jouir. Vous en avez fait usage contre moi ; cependant , je ne puis vous l'ôter absolument , vous avez subi la Loi qui vous étoit imposée. Mais , si vous n'avez pas rompu notre Traité , vous ne l'avez pas observé à la rigueur. Partageons le différend ; vous aurez de l'esprit la nuit , je ne veux point d'une femme stupide ; mais vous le serez le jour pour qui il vous plaira. Mama dans ce moment sentit une pesanteur d'esprit , que bientôt-elle ne sentit même plus. La nuit , ses idées se reveillèrent ; elle fit réflexion sur son malheur : elle pleura , & ne put se résoudre à se consoler , ni à chercher les expédiens que ses larmes lui pouvoient fournir.

La nuit suivante , elle s'aperçut que son mari dormoit profondément ; elle lui mit sous le nez une herbe qui augmenta son sommeil , & qui le fit durer autant qu'elle voulut ; elle se leva pour s'éloigner de l'objet de son courroux. Conduite par ses rêveries , elle alla du côté où logeoit Arada , non pas pour le chercher , mais peut-être qu'elle se flatta qu'il la chercheroit. Elle le trouva dans une allée , où ils s'étoient souvent entretenus , & où il la demandoit à toute la nature. Mama lui
fit

Et le recit de ses malheurs , & ils furent adoucis par le plaisir qu'elle eut de les lui conter.

La nuit suivante , ils se rencontrèrent dans le même lieu sans se l'être marqué , & ces rendez-vous tacites continuerent si long-tems , que leur disgrâce ne servoit qu'à leur faire goûter une nouvelle sorte de bonheur ; l'esprit & l'amour de Mama lui fournissoient mille expédiens pour être agréable , & pour faire oublier à Arada qu'elle manquoit d'esprit la moitié du tems.

Lorsque les Amans sentoient venir le jour , Mama alloit éveiller le Gnome , elle prenoit soin de lui ôter les herbes assoupissantes , si-tôt qu'elle étoit auprès de lui. Le jour arrivoit , elle redevenoit imbécile , mais elle employoit le tems à dormir.

Un état passablement heureux ne sçauroit durer toujours ; la feuille qui faisoit dormir , faisoit aussi ronfler. Un Gnome domestique , qui n'étoit ni bien endormi , ni bien éveillé , crut que son maître se plaignoit : il court à lui , apperçoit les herbes qu'on avoit mises sous son né , les ôte , croyant qu'elles l'incommodoient ; soin qui fit trois malheureux à la fois. Le Gnome se vit seul ; il cherche sa femme en furieux ; le hazard , ou son mauvais destin , le conduisit au lieu où les deux amans ne se laissoient pas de se jurer un éternel amour : il ne dit rien , mais il toucha l'Amant d'une baguette qui le rendit d'une figure semblable à la sienne ; & ayant fait plusieurs tours avec lui , Mama ne le distingua plus de son époux. Elle se vit deux maris au lieu d'un , & ne sçut jamais à qui adresser ses plaintes , de peur de prendre l'objet de sa haine pour l'objet de son amour. Mais , peut-être qu'elle n'y perdit gueres : les Amans à la longue deviennent des maris.

Leonor acheva ainsi son Conte ; & quoiqu'il ne fût pas sans art , & que sa Narration ne fût pas

pas sans esprit, le Prince Rosier l'emportoit de beaucoup auprès du Marquis de Lerne; Peu s'en falloit qu'il ne trouvât celui-ci ridicule, pour s'exempter de le comparer. Aucune louange ne sortit de sa bouche; il sembloit qu'il les dût toutes à Inés, & qu'il lui auroit dérobé celles qu'il auroit données justement à d'autres.

Leonor, outragée de son silence avec quelque sorte de raison, résolut de se venger de lui, en l'empêchant de parler à Inés; elle y réussit par son application; il la trouvoit par tout; si-tôt qu'il commençoit à parler à Inés, elle s'approchoit d'eux, & les interrompoit. La passion de Lerne s'augmentoît cependant par l'obstacle qu'il trouvoit à la déclarer; & quoiqu'Inés en dût la première impression à ses charmes, au moins devoit-elle une partie de cette ardeur aux importunités de sa rivale.

Il n'étoit pas possible qu'une passion aussi violente fût ignorée de celle qui l'inspiroit. Le Marquis de Lerne venoit tous les jours chez la Reine; ses yeux & son empressement marquoient sa passion, même à ceux qui n'y prenoient pas d'intérêt: il étoit aimable, ils étoient de condition à être l'un à l'autre; on les empêchoit de s'expliquer leurs pensées, & ils se dédommageoient de leur silence par la vivacité de leurs sentimens.

Ils furent long-tems dans cette contrainte; mais enfin, Dom Louis de Cordoue, Pere d'Inés, arriva à la Cour; & ce fut une sorte de soulagement à Lerne, de penser qu'il pourroit au moins s'expliquer à lui. Mais le hasard lui donna bientôt le moyen de parler à Inés même, quoique ce fût dans une occasion fâcheuse.

Dom Louis de Cordoue, que le Roi avoit envoyé en Portugal, en revenoit avec la Reine, sœur de Philippe II. Elle n'avoit point d'autre dessein

dessein que de voir son frere, & la Reine Elisabeth, dont la beauté faisoit beaucoup de bruit. Le Roi reçut la Reine sa sœur avec une magnificence extraordinaire, & il ajouta les plaisirs aux honneurs qu'il lui fit rendre. Il lui donna une magnifique fête à Aranjuez, où toute la Cour fut invitée: les Dames y allerent très-galamment habillées, dans des carosses traînez par des chevaux de Naples. Léonor & Inés étoient, avec leur Gouvernante, dans un de ces carosses: les Cavaliers étoient à cheval, & entretenoient les Dames aux portieres des carosses. Lerne, voyant d'un côté un Cavalier qui parloit à Leonor, alla de l'autre pour parler à Inés, mais Leonor, plus appliquée aux discours de sa compagne, qu'à ce que lui disoit le Cavalier, faisoit un embarras dans la conversation, qui les empêcha tous de songer qu'ils étoient proche de la riviere qui mene à Aranjuez, & que les chevaux, malgré l'adresse du cocher, y étoient déjà entrez par un autre endroit que celui qui étoit guéable. Inés en fut si troublée, qu'elle se mit dans le peril qu'elle vouloit éviter, & faisant un cri, elle s'élança hors du carosse, & tomba dans la riviere, mais Lerne, prompt à la secourir, se jetta après elle, & l'en retira.

Le Cocher cependant sçut manier les rênes des chevaux avec tant d'habileté, qu'il les détourna de la riviere; mais quand ils en furent sortis, ils coururent d'une telle fureur, qu'il n'en fut plus le maître, & que Leonor, qui étoit dans le carosse, se trouva dans un peril aussi grand que sa compagne, sans que personne l'entirât, parce que le Cavalier qui lui parloit, ne put devancer les chevaux pour les arrêter.

Inés s'étoit évanouie de la frayeur qu'elle avoit eue, & de l'eau qu'elle avoit avalée; mais quelques gens étant arrivés, on la porta dans une

une maison qui n'étoit pas loin de-là , & on la fit revenir à force de soins. Si-tôt qu'elle fût en état de distinguer les objets , qu'elle vit Lerme à ses pieds , & qu'elle songea que c'étoit apparemment lui qui l'avoit tirée du péril , la joye d'être obligée à un homme qu'elle avoit tant de penchant à aimer , fut son premier mouvement ; mais , cette même pensée lui donnoit de la crainte. Lerme , qui remarqua son embarras , fut quelque tems sans oser lui parler. Enfin , rompant le silence : Je suis bien malheureux , Madame , lui dit-il ; je ne demandois point d'autre récompense que votre consentement au bonheur que j'ai eu de sauver vos jours ; mais , vous me le refusez. Je vous dois la vie avec plaisir , lui dit-elle , mais je suis embarrassée de me trouver seule ici. Eh , Madame , lui dit-il : vous êtes avec un homme qui vous adore , & qui n'a jamais pû vous le dire. Je m'attire votre colere peut-être , en vous parlant ; je tremble , & je me trouve dans un péril plus grand que celui que vous venez d'éviter : ne me laissez pas dans l'incertitude où je suis. Je ne puis vous répondre , lui dit-elle , tant que je serai dans ce lieu. Eh , Madame , s'écria-t-il , quand pourrai-je vous parler silleurs ? Mille obstacles s'y opposent , & je ne vous vois pas disposée à souffrir que je m'explique avec les personnes qui ne sçauroient manquer d'approuver ma passion pour vous. Et de qui mon bonheur dépendroit-il si je ne le faisois dépendre de vous seule ? Je ne vous défend rien , lui dit-elle , que de demeurer avec moi davantage.

Lerme la quitta avec une douleur mêlée de joye , il lui sembloit qu'elle approuvoit ses desseins pour le mariage ; mais que c'étoit sans passion de sa part , & cette pudeur extrême qu'elle lui marquoit , lui paroissoit trop incompatible avec de l'amour.

Lerme

Lerme la quitta, pour chercher dequoi la ramener à Madrid, où elle vouloit retourner, parce qu'elle n'étoit pas en état de paroître à la Fête; mais Dom Louis, ayant appris qu'elle étoit tombée, venoit la chercher lui-même, & l'y fit conduire.

De son côté, il avoit seconru Leonor, en se mettant sur le passage des chevaux, qu'il avoit arrêtés. La reconnoissance de Leonor avoit été égale au danger qu'elle avoit couru; son trouble avoit augmenté sa beauté, & il n'y avoit pas été insensible. Il retourna à Aranjuez, où il s'attacha le reste du jour à lui parler; & Leonor, concevant l'espérance de se venger d'Inés & de Lerme, si elle rendoit Dom Louis amoureux, employa tout ce qu'elle avoit d'artifice dans l'esprit, pour se rendre maitresse du sien.

Dom Louis avoit pour l'amour un penchant que cinquante ans n'avoient pû affoiblir, & il avoit assez de fortune pour pouvoir attendre un heureux succès dans ses desseins.

Le Marquis obtint aisément de lui la permission de prétendre à sa fille; mais, aussi-tôt que Leonor apprit cette nouvelle, elle tourna l'esprit de Dom Louis avec tant d'art, qu'il délibéra long-tems sur ce mariage après l'avoir approuvé. Le retardement parut de mauvais augure à ces Amans; cependant, ils se parloient chez la Reine, ils avoient du moins le soulagement de s'affiger ensemble.

Inés, à la faveur du mariage, s'étoit accoutumée à entendre parler d'amour; elle avoit même appris à répondre en la même langue. Leonor interrompoit moins ses discours, parce que Dom Louis l'occupoit, & que, voulant s'emparer de son esprit pour leur nuire, elle avoit de longues conversations avec lui.

On ne respiroit que la joye, & on ne cherchoit

choit que les plaisirs à la Cour. Les filles de la Reine inventerent un jeu qui en amena de nouveaux; on prenoit tout bas des avis pour quel qu'un de la compagnie; chacun donnoit le sien; & si un Cavalier se rencontroit dans la même pensée avec une Dame, il étoit obligé de lui donner une fête. On demanda des avis pour Inés; & Leonor, curieuse de ce qui en arriveroit, songea à se rencontrer, s'il se pouvoit, avec le Marquis de Lerme: elle conseilla à Inés; d'aimer celui qui l'aimeroit le mieux; c'étoit l'avis du Marquis; & selon les regles du jeu, il donna une fête à Leonor. La fête fut magnifique & galante; une partie de la Cour y étoit, mais il ne put se contraindre au point de n'en pas faire presque tous les honneurs à Inés, quoique Leonor eût lieu de les attendre; aussi ne fut-elle pas maitresse de son dépit. En vérité, dit-elle à Lerme, si on m'avoit demandé des avis pour vous, jè vous eusse conseillé de donner une fête à Inés plutôt qu'à moi. On doit tout pardonner à un Amant, lui dit-il: vous n'ignorez pas que j'aime Inés: elle est ici.

Il pouvoit parler de son amour, puisque Dom Louis lui avoit permis de prétendre à sa fille, mais il en parloit à une Amante. Jamais la préférence qu'il donna à Inés ne lui avoit été si sensible; & quoiqu'elle n'en eût point douté, il n'en étoit pas venu jusqu'à la lui déclarer: elle trouva même de l'incivilité à dire à une jeune personne, qu'il avoit de l'amour pour une autre. Dans la suite, il parut ne pas faire d'attention au reproche qu'elle lui avoit fait de s'acquitter mal de la fête à son égard. Il ne parla qu'à Inés, & Leonor ne garda plus de mesures: l'amour ni la haine ne demeurent gueres à moitié chemin. Leonor n'avoit point accepté les propositions de mariage que lui faisoit Dom Louis. Un reste de

ten-

tendresse qu'elle sentoît encore pour Lerme , laissoit dans son cœur , malgré elle , l'espérance de l'épouser , s'il pouvoit se rebuter par les obstacles qu'elle apportoit à son mariage avec Inés ; mais enfin le dépit s'emparant de son esprit , ne lui laissa plus que l'envie de se venger.

Dès le lendemain elle dit à Dom Louis , qu'elle l'épouserait ; à condition qu'il déclarât ouvertement aux Lermes , que leur alliance ne lui étoit plus agréable , & qu'il engageât Inés au Baron de Silva , son frere.

Ce Baron , dont l'esprit ni le cœur n'avoient aucune délicatesse , ne put cependant être insensible à la beauté d'Inés. La pensée d'épouser une personne si charmante , fit naître dans son ame une sorte d'amour qui n'avoit que des desirs.

Dom Louis étoit trop amoureux , pour n'accepter pas la proposition telle qu'elle pût être ; de sorte qu'il défendit à sa fille de parler jamais au Marquis de Lerme , & qu'il lui commanda de regarder le Baron de Silva comme un homme qu'il lui destinoit pour son Epoux.

Jamais douleur ne fut pareille à celle qu'Inés sentit à ce revers. L'ordre étoit si terrible , qu'elle eut la force d'y désobéir en partie ; & bien qu'elle crût être résoluë à ne plus voir le Marquis de Lerme , elle sentit bien qu'elle ne pourroit jamais se résoudre à épouser le Baron de Silva. Ce n'est pas que le premier de ces maux ne lui parût très-grand ; mais toujours , elle espéroit trouver quelque consolation dans le mérite de sa constance.

Après avoir passé la nuit dans les larmes , Inés fut obligée d'aller à l'appartement de la Reine ; & en traversant une galerie qui y conduisoit , elle trouva le Marquis de Lerme , à qui Dom Louis avoit fait sçavoir ses intentions.

Il étoit venu - là dans l'espérance de la rencon-

trer, & pour apprendre sa dernière résolution. La tristesse se voyoit également peinte sur leurs visages : ils se regardoient d'une manière qui exprimoit leur malheur, & les sentimens qu'ils en avoient. Il faut nous dire adieu pour jamais, lui dit Inés, en jettant des larmes, & nous avons encore de plus grands maux à craindre. On veut que j'épouse le Baron de Silva. • Le Baron de Silva ! s'écria douloureusement le Marquis. Je n'ai rien à vous dire, ajôta-t-il avec beaucoup de respect, si-non que je vous aimerai toujours. C'est me prescrire ce que j'ai à faire, lui dit Inés ? & vous verrez à quel point ira ma fidélité. Là-dessus elle le quitta, ne pouvant demeurer davantage en ce lieu, sans danger d'y être surprise.

Inés se jeta aux pieds de la Reine, & la supplia de vouloir bien se servir de son autorité, pour l'empêcher d'épouser le Baron de Silva : mais Leonor l'avoit prévenue en faveur de son frere ; & ce ne fut qu'en versant un torrent de larmes, qu'Inés obtint de la Reine, qu'en faveur de son premier engagement, elle obligeât Dom Louis à lui accorder un délai de quelques mois.

Lerme & Inés, ne pouvant plus se parler, trouverent les moyens de s'écrire par une fille, nommée Mathilde, qui étoit absolument à Inés ; mais, ce plaisir innocent produisit une malheureuse aventure.

Le Prince Dom Jean d'Autriche, qu'on avoit tenu pour le fils de Quiciada, fut reconnu par Philippe II. pour fils de Charles-Quint. Cette reconnaissance se fit à Valladolid. Le Roi, étant à la chasse, le fit venir, & l'embrassa comme son frere, en présence de toute la Cour. Ils y passerent quelques jours, & ils revinrent à Madrid. La Reine y étoit demeurée à cause de sa grossesse, & elle se promenoit dans le jardin du Palais,

.. quand

quand on lui vint dire que le Roi arrivoit avec le Prince Dom Jean. Elle alla jusqu'à la porte les recevoir, & tout le monde l'ayant suivie, chacun s'empressoit à regarder ce nouveau Prince. Pendant cette confusion, celle qui faisoit tenir à Lorme les Billets d'Inés, crut pouvoir lui en rendre un sans qu'on le remarquât; de sorte que s'avancant vers lui, & lui ayant parlé, elle le lui donna: il le prit, & le mit dans sa poche avec précipitation, en attendant qu'il pût sortir pour le lire; mais le Baron de Silva, qui n'étoit pas loin de-là, & qui examinoit toutes ses actions avec l'application d'un rival, s'approcha, & la presse redoublant, il tira adroitement le Billet de la poche de Lorme. Ce Marquis sortit quand il put se débarrasser de la presse, & passa dans une allée du jardin, pour lire la Lettre d'Inés; mais quelle fut sa douleur lorsqu'il ne la trouva plus! Le Baron de Silva, qui s'en étoit saisi, la lisoit dans une autre allée, & y trouva ces paroles.

Je trouve toujours dans vos Lettres une reconnaissance qui me blesse, & qui ne me permet qu'une faible idée de votre passion. Il est vrai que pour vous j'ai résisté aux volontés de mon pere, & vous m'en paraissez toujours surpris. Qu'il me seroit cruel d'en avoir tant fait, si vous ne vous y étiez pas attendu! Quand vous m'êtes si obligé de ma conduite, vous ne me l'êtes point assez de mes sentimens; il s'en faut même beaucoup que vous ne les connoissiez: vous ne sentez point combien j'ai dû m'opposer à ce qui peut m'empêcher d'être à vous. Je suis encore offensée de vos craintes sur l'aventur. Pourquoi voulez-vous que le Baron de Silva décide d'une chose dont j'ai déjà décidé en votre faveur? Ne sçampiez-vous vous assurer sur mon cœur & sur mon courage? Laissez-moi le soin

L 2

d'é-

244 I N E S D E C O R D O U E ,
*d'éviter ce mariage , sans qu'il vous en coûte rien ;
vous aurez plus de plaisir à vous en fier à moi ,
& je vous en aurai plus d'obligation.*

Le Marquis de Lerme, qui étoit dans une furieuse inquiétude de ne pas trouver cette Lettre, retourna sur ses pas : & rencontra le Baron de Silva, comme il la lisoit avec beaucoup d'application & de colere. Lerme, s'approchant doucement, le surprit ; il étoit assez près de lui pour reconnoître l'écriture d'Inés, & il lui demanda, qui lui avoit mis cette Lettre entre les mains. Le Baron, qui lisoit l'endroit où l'on parloit de lui ; répondit à Lerme, qu'il acceptoit ce défi dont Inés avoit peur. Lerme, à qui il étoit de la dernière importance de reprendre la Lettre d'Inés, la lui arracha des mains, & lui dit, qu'après cela il étoit prêt de lui en faire raison en lieu propre pour se battre. Mais Silva, outré de colere, tira l'épée ; & malgré le respect du lieu, lui en donna un grand coup avant qu'il pût le parer. Cependant Lerme eut encore la force de tirer son épée, & d'en percer le bras droit du Baron, qui laissa tomber la sienne de la douleur qu'il sentit. Lerme se mit en devoir de la ramasser ; mais, étant affoibli par le sang qu'il perdoit, il tomba de manière qu'elle étoit cachée sous lui. Il tint néanmoins son épée entre ses mains ; & Silva la lui voulant arracher, reçut un coup au visage, qui le fit entrer dans une fureur extrême.

Ce combat ne pouvoit avoir que des suites funestes, si beaucoup de gens ne fussent accourus, & n'eussent obligé le Baron à la fuite. Il avoit commencé le combat, & il n'auroit pas été excusable envers le Roi de s'être battu dans son Palais, & presque sous ses yeux ; de sorte que Dom Louis, étant un de ceux qui étoient venus au bruit, le fit sauver par une petite porte qu'il trou-

trouva ouverte. Comme tout le monde avoit suivi le Prince Dom Jean, & que la maison de Dom Louis n'étoit pas éloignée, il fut aisé au Baron de Silva d'y aller, sans être vû que de fort peu de gens. On mit le premier appareil sur ses playes, qui n'étoient pas dangereuses, & le soir on le transporta à un lieu moins connu. Cependant le Marquis de Lerme, ayant perdu beaucoup de sang, demeura étendu sur la place, & le bruit courut qu'il étoit mort. Inés, dont les chagrins n'avoient point cessé depuis long-tems, ne put soutenir cette dernière attaque, & s'évanouit entre les bras d'une fille de la Reine. Leonor même ne fut pas insensible à cette nouvelle, & se trouva heureuse d'apprendre que son frere étoit blessé, pour pouvoir cacher son désordre.

On transporta le Marquis de Lerme, & on s'aperçut qu'il n'étoit pas sans vie. Le Roi témoigna une grande colere de ce qu'il avoit tiré l'épée si près de lui. Il ordonna au Duc de Lerme son pere, de lui répondre de sa personne jusqu'à ce qu'il fût guéri. Les Médecins ne trouverent pas sa playe dangereuse, & ses amis tâcherent d'adoucir l'esprit du Roi, en lui représentant, que son crime n'étoit que d'avoir défendu sa vie.

Le Prince Dom Jean, qui l'avoit connu à Tolède, s'employa pour lui avec beaucoup d'ardeur; mais il ne put empêcher que le Roi ne releguât ce Marquis à Alcalá. Le Baron de Silva, sachant bien qu'il étoit le plus coupable, partit secrètement de Madrid, où il épousa une fille dont il devint amoureux, qui étoit d'une naissance fort disproportionnée à la sienne. Comme ce qu'il avoit senti pour Inés étoit moins une passion qu'un dessein de l'épouser; ce dessein, quoique formé, n'avoit pu se soutenir contre l'absence.

Leonor fut au désespoir de ce mariage ; elle ne voyoit plus de moyen sûr de se venger de Lerme , & elle différa d'épouser Dom Louis. Lerme fut délivré d'un rival : mais le déplaisir d'être éloigné d'Inés , ne lui laissoit point goûter ce repos : tout homme lui paroissoit un rival , & le pouvoit être. Il pensoit bien quelquefois , qu'Inés partageoit le chagrin de son absence , mais ce n'étoit pas la voir.

Le Prince Dom Jean vint jusqu'à Alcalá pour l'y visiter ; & l'amitié de ce Prince l'auroit consolé , si un Amant le pouvoit être éloigné de sa maîtresse. La liaison de Dom Jean & du Marquis de Lerme avoit commencé dès leur enfance ; ils avoient appris leurs exercices ensemble à Tolède , l'Ecole de tous les jeunes Seigneurs de la Cour.

Dom Jean , qui en ce tems-là ne se croyoit encore que le fils de Quiciada , se tenoit honoré que Lerme l'eût distingué des autres , pour en faire son ami ; & depuis qu'il fut reconnu pour le fils de Charles-Quint , il n'en voulut être regardé que sur le même pied. Après que Lerme eut été cinq ou six mois à Alcalá , on sut qu'il se tramoit des rebellions nouvelles du côté de la Flandre. Le Prince Dom Carlos avoit un extrême desir d'y aller à la tête des troupes qu'on y devoit envoyer ; mais le Roi , qui ne vouloit pas se rendre maître de tant de forces , de peur qu'il n'abusât de son pouvoir , donna le commandement de ses troupes au Duc d'Albe. Le Marquis de Lerme avoit déjà signalé sa valeur en plusieurs rencontres ; ses amis , & sur-tout le Prince Dom Jean , prirent cette occasion pour demander sa grace , & ils n'eurent pas de peine à l'obtenir.

Inés revit son Amant pour quelques jours , mais les défenses de lui parler furent redoublées ; & après avoir été si long-tems sans le voir , c'étoit

toit pour elle une espèce de gêne, à la vérité moins cruelle que l'absence, mais plus cruelle que tous les autres maux. Il chercha à la voir en particulier; elle le souhaita, & contre l'ordinaire de l'amour. Ce ne fut point assez, la fortune leur manqua. Lerme partit avec le Duc d'Albe, & il fut heureux dans tous les emplois que ce Général lui donna. Les rebellions de Flandre se calmerent pour quelque tems, par la sévérité du Duc d'Albe, qui fit arrêter les Comtes de Horn & d'Egmond, chefs de la revolte.

Le Duc d'Albe, ayant établi une espèce de tranquillité, renvoya le Marquis de Lerme avec quelques troupes, & demeura encore en Flandre, pour maintenir ce qu'il avoit fait.

Lerme revint à Madrid, & y trouva de tristes changemens. La Princesse d'Eboli, ne pouvant plus souffrir l'indifférence de Dom Carlos, commença à le haïr cruellement, & prit soin d'inspirer ce sentiment à son mari: il avoit déjà beaucoup de penchant à nuire au Prince, parce qu'ayant été son Gouverneur, il l'avoit toujours traité si durement, qu'il l'auroit craint pour maître. Ils concerterent de le perdre: ils firent comprendre au Roi, que ce Prince avoit des liaisons criminelles avec la Reine; & l'on sçait que Philippe II., qui étoit d'un naturel violent & impitoyable, condamna à la mort ce fils unique, qui choisit pour supplice d'avoir les veines coupées dans un bain.

Peu de tems après, la Reine, à ce qu'on pensa, ne fut pas exempte de ses fureurs: il la fit empoisonner, quoiqu'elle fût grosse. Le Marquis de Lerme arriva le jour de cette mort. Il trouva Philippe II. dans un état assez tranquille pour lui donner audience, & pour raisonner avec lui sur tout ce qui s'étoit passé en Flandre: il fut même si malheureux dans cette conférence,

248 I N E S D E C O R D O U E ,
qu'il plut à son maître ; lequel étant obligé d'envoyer en France la nouvelle de la mort d'Elisabeth , l'honora de cet emploi : il le chargea aussi de faire un Traité secret avec Charles IX. & Catherine de Medicis , contre les Huguenots , qui avoient pour Chefs des personnes considerables.

Lerme reçut cette marque d'estime avec une douleur qu'il fut contraint de cacher sous les dehors de la reconnoissance. Il falloit encore s'éloigner d'Inés : il mettoit au même rang sa disgrâce passée , & les honneurs dont elle étoit suivie ; & ils lui paroissoient un long enchainement de malheurs. Le désordre où étoient toutes choses par la mort de la Reine , lui fit trouver le moyen de voir Inés , & la veille de son départ , il se glissa le soir dans un cabinet où elle étoit seule. D'abord Inés fut surprise de voir Lerme dans ce lieu , & les suites fâcheuses pour sa réputation que pouvoit avoir cette entrevüe se présentèrent à son esprit ; mais ces réflexions cederent au plaisir de le voir & de lui parler.

Ils se rendirent un compte exact de tous les sentimens qu'ils avoient eus dans leurs disgrâces , & ils virent bien , à la manière dont ils s'aimoient , qu'ils s'aimeroient toujours ; mais ils ne laisserent pas de s'en demander mutuellement des assurances. Vous ne doutez point de la sincérité de mon cœur , je ne doute point de la sincérité du vôtre , dit le Marquis à Inés. Mais , enfin , dites-moi que jamais je ne le perdrai. Vous ferez plus d'une conquête. Il va renaitre des Barons de Silva ; pourrez-vous toujours résister aux volontés d'un pere ? Répondez-moi des événemens ; songez que je suis le plus malheureux de tous les hommes. Je vous aime , je ne vous verrai point , & un présentiment cruel me fait appréhender encore mon retour autant que je le souhaite. Hé ! quand on est aimé comme vous l'êtes , qu'a-t-on

on à craindre ? lui répondit Inés. C'est mon bonheur qui fait mon inquiétude, lui dit-il. Je sçais tout ce que vous va ez : je me suis attaché à vous sans réserve ; & s'il falloit m'en separer , que me resteroit-il, quel bonheur pourrois-je me promettre , en perdant le moindre de vos sentimens ? Vous aurez encore long-tems ces alarmes , lui dit-elle , si vous les avez tant que vous serez aimé : mais , connoissez-moi ; fiez-vous à mon cœur , à mes sentimens , & plus que tout à vous-même. Hé , qui pourrois-je aimer que le Marquis de Lerme ? Y a-t il quelqu'un dans le Monde qui ne le doive rassurer ? S'il ne faut que répondre des événemens , croyez que votre absence m'a trop bien fait connoître le supplice de vivre sans vous ; & que si je n'avois l'espérance d'être un jour à vous , je renoncerois à la vie : & ne voyez-vous pas , que je ne puis jamais changer ? Le présent vous est un gage de l'avenir.

Ils s'entretenirent encore long-tems , & ils eurent le loisir de s'expliquer toutes leurs pensées. Cependant , quand ils se furent quittez , ils retrouvèrent beaucoup de choses qu'ils avoient oublié à se dire. Lerme sortit sans être vu de personne , & le lendemain il partit pour aller en France.

On fit de magnifiques obsèques à la Reine , & toutes les filles d'honneur furent congédiées. Inés revint à la maison de Dom Louis. Il la traita en fille défobéissante : il lui donna sa chambre pour prison , & elle ne voyoit personne à qui e le pût confier ses douleurs ; mais c'étoit fortifier sa passion , que de lui ôter tout secours : elle y pensoit sans cesse , & jamais elle n'avoit tant aimé Lerme , que depuis qu'elle n'entendoit plus parler de lui.

Elle fut quelques mois dans cet état ; mais en-

fin Leonor, n'ayant pû venir encore à bout de se venger du Marquis de Lerme, en conservoit toujours le desir: quoiqu'elle trouvât des avantages du côté de la fortune à épouser Dom Louis, elle avoit toujours différé ce mariage, de peur de voir ralentir l'amour d'un Epoux, & d'être moins en état de lui faire entreprendre tout ce qu'elle paroissoit souhaiter. Elle n'avoit osé le presser de marier sa fille, tant que la Reine avoit pû la protéger: mais la Reine n'étant plus, elle lui fit comprendre, qu'enfin elle se résoudroit à l'épouser, pourvu qu'il songeât à un établissement pour Inés, avant que de se marier lui-même; parce qu'il ne lui étoit pas possible de se résoudre à avoir toujours devant les yeux une personne qu'elle accusoit de tous les malheurs de son frere. Dom Louis, toujours amoureux, ne manqua pas d'approuver ces raisons, & songea à lui ôter bientôt tout sujet de retardement. Il jeta les yeux sur le Comte de Medina de las Torres, arrivé depuis peu à la Cour, & qui étoit déjà d'un âge avancé. Il connoissoit Lerme depuis la dernière guerre; mais ayant presque toujours été hors de Madrid, il ignoroit sa passion pour Inés.

Dom Louis le mena dans la chambre de sa fille, & lui dit, qu'il le lui destinoit pour mari. Les Torres la vit sans la regarder, & la moitié des charmes de son visage furent perdus pour lui: ce n'étoit pas qu'il craignît de trop s'attacher à la beauté; au contraire, on peut dire, que le peu de connoissance qu'il avoit de ce pétil l'en garantissoit.

Inés sortit du triste repos dont elle s'étoit fait une habitude. La retraite lui faisoit goûter une certaine douceur qu'elle ne croyoit plus devoir être troublée, & elle espéroit du moins n'avoir plus qu'à regretter l'absence du Marquis de Lerme: mais la dureté de Dom Louis alloit encore jusqu'à

ne lui laisser pas goûter ce douloureux plaisir dans toute sa pureté ; & elle avoit à y mêler la crainte de ne pouvoir pas lui paroître aussi fidèle qu'elle le lui avoit promis. Elle demanda du tems pour se résoudre à ce mariage ; & comme on ne lui donna que huit jours, elle chercha le moyen de les employer à se mettre en sûreté. Un Couvent lui parut le seul azile contre son pere. C'étoit, il est vrai, renoncer au Marquis pour jamais ; mais, c'étoit n'être à personne : & elle lui écrivit cette Lettre.

L'autorité de mon Pere l'emporte sur mes promesses, mais non pas sur ma passion : il me veut forcer à un mariage. Pour éviter une si cruelle destinée, je prens la résolution de me retirer dans un lieu où je n'aurai point d'autre bien que de penser à vous en liberté ; & je le préfere à tous les autres biens du monde.

Inés, voyant que ses larmes & que ses prieres étoient inutiles, feignit d'accepter le parti qu'on lui proposoit, afin d'avoir plus de liberté de suivre son dessein ; & la veille du jour destiné pour son mariage avec le Comte de las Torres, elle sortit avec l'une des filles qu'il lui avoit déjà données pour la servir, & qu'elle avoit gagnée par sa douceur, & elles allèrent à une maison de Religieuses, dont la sœur de Dom Louis étoit Abbessé.

La tante d'Inés lui avoit toujours témoigné une amitié particulière ; & la voyant venir à elle toute en pleurs, lui demander sa protection, elle ne la lui refusa pas.

Elvire (c'étoit le nom de cette fille, qui avoit suivi Inés) alla dire au Comte, que sa maîtresse étoit résoluë de ne point revenir, & de se faire Religieuse. Las Torres demeura surpris, & alla à l'heure même chercher Dom Louis, pour lui en apprendre la nouvelle. Ce pere, qui vouloit être

obei, en fut outré de colere. Leonor en fut désespérée : cette marque de constance qu'Inés alloit donner au Marquis de Lerne en renonçant à lui, le devoit engager à l'aimer toujours. Inés avoit même un an à délibérer avant que d'être Religieuse. C'étoit trop de retardement pour la vengeance de Leonor, & même pour l'amour de Dom Louis, à qui elle avoit protesté, qu'elle ne l'épouserait jamais, qu'Inés ne fût mariée.

Il se présenta bien-tôt une occasion d'intimider Inés. Le Marquis de Lerne ne put demeurer ferme dans son devoir, en apprenant qu'elle alloit être perdue pour lui. Sa raison l'abandonna : il partit de France, mit toutes les affaires entre les mains d'un homme en qui il se confioit ; & , sans considerer qu'il faisoit un crime d'état, il n'écouta que son amour.

La diligence qu'il fit dans son voyage, fut ce qui l'empêcha d'arriver assez tôt. La fatigue & le chagrin le firent tomber malade, & la nouvelle de son départ le devança de quelques jours. Philippe II. étoit trop sévère pour pardonner une faute de cette nature ; & joignant la colere à sa dureté naturelle, il le fit arrêter proche de Madrid, & lui fit faire son procès par le Conseil d'Etat. Dom Louis de Cordoue en étoit le Chef, las Torres tenoit le second rang, & leur autorité avec leur crédit les rendoit maîtres de sa destinée. Sa mort, ou une prison perpétuelle, étoient les peines qu'on lui pouvoit imposer. La mort étoit proportionnée à la sévérité du maître, & devoit effrayer ceux qui auroient été capables de manquer à leur devoir. La prison perpétuelle étoit proportionnée au crime. Ainsi, ces deux partis étoient en quelque façon au choix des Juges. Dom Louis fit sçavoir à sa fille, qu'elle avoit un moyen de sauver la vie de Lerne, dont il n'étoit l'ennemi que parce qu'elle l'aimoit ; que

si elle se résolvoit à épouser le Comte de las Torres, ils se joindroient pour adoucir l'Arret qui se devoit rendre contre Lerme.

Inés n'étoit point à l'épreuve de telles menaces : sa résistance fut à bout ; & quoiqu'elle pensât que sa constance, toute mortelle qu'elle auroit été pour Lerme, lui seroit plus agréable que la vie qu'elle vouloit lui conserver, c'étoit pourtant son plus pressant devoir que de le sauver.

Elle dit à son pere, que puisqu'il avoit contribué lui-même à faire naître son inclination pour Lerme, elle lui avouoit que la seule vûe de le tirer de peril pouvoit la déterminer ; & qu'ainsi, pour épouser las Torres, elle attendroit que la vie de Lerme fût en sûreté.

Leonor ne haïssoit pas assez Lerme, pour vouloir sa mort. Sa longue prison, qui étoit la seule grace qu'on lui pût faire, la mettoit hors d'état de songer à un mariage avec lui ; de sorte qu'elle donna parole à Dom Louis de l'épouser le même jour qu'Inés épouserait las Torres.

Le Conseil se tint : quelques Juges opinèrent à la mort ; mais par le moyen de Dom Louis & de las Torres, la pluralité des voix n'alla qu'à la prison perpétuelle.

Dom Louis épousa Leonor ; & Inés épousa le Comte de las Torres, dont le cœur n'ayant jamais connu l'amour, s'engagea par le mariage. Comme il n'avoit eu que de foibles desirs, ils augmentèrent par son bonheur.

Lorsqu'Inés eut épousé le Comte de las Torres, & qu'elle se vit hors d'état de pouvoir jamais être à Lerme, ni même de penser à lui sans scrupule, elle fut surprise de s'être jetée elle-même dans cet abîme. La différence de ses malheurs présents, & de ses malheurs passés, lui parut très-grande ; tout importunoit son esprit,

& lui sembloit un nouvel obstacle à ses sentimens : elle se trouvoit même contrainte en quelque sorte par Elvire, qui étoit toute à elle, & que le Comte de las Torres lui avoit rendue. Sa douleur avoit honte de paroître aux yeux d'autrui avec tant de violence & tant de transport. La crainte qu'elle avoit de s'expliquer, lui faisoit sentir vivement, combien les mouvemens de son cœur lui devoient être suspects : si elle n'avoit été qu'avec elle-même, elle n'auroit jamais pensé qu'un amour si malheureux eût été un crime. Cependant, vaincue par les prières d'Elvire, à qui elle n'avoit jamais découvert ses sentimens, & qui ne pouvoit soutenir la vue de ses larmes ; enfin, pressée par son inclination de parler de Lerne ; elle la lui avoua, en s'excusant d'une manière qui faisoit appercevoir qu'elle n'étoit pas tout-à-fait excusable.

Le Marquis de Lerne avoit été amené à Madrid. Il y étoit prisonnier ; on le gardoit avec la dernière rigueur ; on ne le laissoit parler à personne, ni recevoir aucune lettre : de sorte qu'il ignoroit absolument la destinée d'Inès. C'étoit un cruel redoublement à ses maux, que l'incertitude de ce qui regardoit sa maîtresse. La Comtesse de las Torres, de son côté, étoit mortellement affligée des peines qu'il souffroit pour elle ; ses yeux étoient toujours baignez de pleurs. Elvire, avec qui elle s'étoit accoutumée à s'entretenir de sa passion, cherchoit tout ce qui la pouvoit consoler, & bien tôt il se présente des occasions de la servir. Le frère d'Elvire fut nommé pour garder Lerne en l'absence du Lieutenant du Château où il étoit enfermé. Cependant elle ne commença point par dire cette nouvelle à la Comtesse : mais elle lui représenta, que Lerne étoit digne qu'on lui donnât quelque soulagement par des Lettres ; l'assurant que rien n'étoit impos-

sible,

ble, pourvu que la volonté ne manquât pas. Ces discours étonnant d'abord la vertu de la Comtesse ; elle les rejetta même comme chimériques ; ensuite, elle s'accoutuma à les souffrir comme tels. Les malheurs où Lerne étoit réduit pour l'avoir aimée, demandoient qu'elle les adoucît, & par pitié, & par justice, quand même l'amour n'y auroit pas eu de part. Peu-à-peu elle parvint à n'être plus embarrassée que de la difficulté de réussir. Alors Elvire lui apprit, que son frère étoit en pouvoir de lui rendre service. Ce fut encore un nouvel obstacle pour Inés, que la facilité de manquer à son devoir ; mais si le projet lui avoit plu étant impossible, il lui plut enfin étant aisé. Elle voulut écrire à Lerne ; mais par où commencer ? Comment lui dire, au milieu de tout ce qu'il souffroit, qu'elle n'avoit pu éviter d'être à un autre ? Les Lettres suffisoient-elles pour l'excuser dans une telle conjoncture ? Que dira-t-il, ma chère Elvire, s'écrioit-elle, de ce que je n'aurai pu lui garder mes promesses ? Il me croira foible & légère, malgré ce que je lui écrirai ; & puis-je trouver des termes raisonnables, pour accorder mon mariage avec mes sentimens ?

Elvire voyant par cet embarras, qu'elle avoit plus d'envie de voir Lerne que de lui écrire, ne chercha qu'à la favoriser.

La Comtesse, après être convenüe avec elle-même, qu'une Lettre mettroit Lerne dans un plus cruel état que celui dont elle le vouloit tirer, résolut de le voir, s'il se pouvoit, dans la prison ; il méritoit cette faveur, autant par ses malheurs, que par les sentimens qu'elle avoit pour lui : il avoit des Lettres d'elle, qu'elle se dit qu'il étoit de son devoir de redemander. Enfin, elle fut trouver des raisons de venir, dans ce que l'amour seul lui faisoit entreprendre.

Elvire fit consentir son frere à tout ce qu'elle lui demanda, parce qu'il trouvoit peu de risque pour lui à laisser voir Lerme à des femmes qui étoient engagées par elles mêmes à garder le secret, & parce qu'on eut soin de le gagner par des présens considérables. Elvire apprit le succès de sa négociation à la Comtesse, qui, se voyant en pouvoir d'apprendre à Lerme qu'elle étoit mariée; ne regarda ce moment qu'avec terreur.

Voici le dernier jour qu'il m'aimera, s'écria-t-elle: je vais lui ôter toute espérance; & cependant je ne puis souffrir la moindre diminution à sa tendresse; c'est bien assez que mon devoir me fasse combattre la mienne.

Elle envoya Elvire avec une Lettre, qui le préparoit à la voir, & qui ne lui apprenoit point son mariage; mais il étoit arrivé des changemens à la fortune de Lerme.

Le Prince Dom Jean, qui n'étoit appliqué qu'aux moyens de le servir, avoit laissé passer les premiers transports de Philippe II; & pour agir plus sûrement, il avoit été quelque tems sans agir: il avoit même feint d'oublier son ami, & d'entrer dans la colere du Roi, afin d'avoir plus de facilité à la lui faire perdre; & la conjoncture en arriva. Dom Jean fit naître au Roi l'envie d'entretenir lui même ce prisonnier sur ce qu'il avoit commencé de négocier en France: insensiblement il vint à l'excuser sur la violence des passions, qui méritoit de faire pardonner les fautes dans un homme qui en fait pour la première fois. On n'avoit pas ignoré la passion de Lerme pour Inés, & il n'étoit pas douteux que l'amour n'eût fait tout son crime. Le Roi avoit toujours aimé ce jeune-homme: ainsi, on lui porta sa grace; & on le délivra, dans le tems qu'il l'espéroit le moins. Elvire en ce moment tenoit de la part de la Comtesse. Le premier soin de Lerme avoit été de lui de-

demander si Inés n'étoit point mariée; en quel lieu elle étoit; enfin si elle l'aimoit encore. Elvire, qui sçavoit que sa maîtresse se réservoir de lui apprendre elle-même une nouvelle si cruelle, qu'elle ne lui pouvoit être annoncée que par une personne chère, lui dit, qu'il avoit lieu d'être content de l'amour: & enfin, comme il la pressoit sur le mariage d'Inés, & que c'étoit avouer que de ne pas répondre, elle lui dit, qu'Inés pouvoit être encore à lui. Cette parole l'ayant rassuré, il ne songes plus qu'à la voir.

Comme la Comtesse de las Torres étoit résolue de lui parler dans le jour, Elvire demanda à Lerne, s'il pouvoit la suivre dans le lieu qu'elle lui marquoit, & qui n'étoit pas loin de-là? Lerne l'ayant assurée que son unique soin étoit de voir Inés, il envoya supplier le Prince Dom Jean, qui lui avoit fait dire qu'il le meneroit aux pieds de Philippe II. l'après-diner, de vouloir bien lui donner aussi ce matin pour être plus en état de se présenter devant lui; il se laissa conduire par Elvire dans un appartement dont elle dispo- soit, parce que les maîtres étoient absens.

Un de ses domestiques, pour qui jamais il n'avoit eu rien de secret, du consentement même d'Inés, eut ordre de remarquer le lieu, & de l'y venir trouver à l'heure qui lui seroit prescrite par Dom Jean.

Lorsqu'Elvire se fut assurée du Marquis de Lerne, & qu'elle eut dit à la Comtesse de las Torres qu'il l'attendoit, & qu'elle étoit maîtresse de l'aller trouver, tous ses combats redoublèrent; &, sur le point de partir, elle vit qu'elle n'étoit pas encore résolue. Cette démarche lui parut terrible; & un pressentiment de disgrâce, joint à la timidité que donnent l'amour & la vertu, la retarderent si long-tems, que le Comte de las Torres revint chez lui avant qu'elle fut sortie: il lui dit,

258 **INES DE CORDOUE,**
dit, qu'il alloit ce jour-là donner quelques ordres
de la part du Roi à celui qui avoit la conduite
des bâtimens de l'Escorial.

Cette maison est à sept lieues de Madrid : ainsi
il l'assura qu'il ne reviendrait que le lendemain,
& il la laissa maîtresse de donner au Marquis de
Lerme plus de tems qu'elle n'avoit cru pouvoir
lui en donner. Les scrupules revinrent en fou-
le dans l'esprit de la Comtesse : mais elle se sen-
tit entraînée avant que de les avoir vaincus ; &
avant que d'être bien déterminée à partir, elle
partit, cachée sous les habits d'Elvire, & elle s'ache-
mina seule & tremblante vers le lieu où étoit
le Marquis de Lerme. Elvire demeura dans la
chambre de sa maîtresse, afin de dire au Comte,
s'il revenoit par quelque raison imprévû ; que la
Comtesse étoit endormie dans son cabinet. Heu-
reusement la Comtesse n'avoit été connue de per-
sonne, & elle arrivoit en la maison marquée.

Mais elle avoit été retenue si long-tems, qu'il
étoit l'heure où Lerme devoit aller au Palais, &
qu'elle trouva celui qui le venoit avertir que le
Prince Dom Jean l'attendoit pour le présenter au
Roi. La Comtesse, voyant le tort qu'elle avoit eu
par ses retardemens, voulut le réparer en obligeant
Lerme de partir promptement. Elle pouvoit dis-
poser du reste de la journée. Comment dire à
Lerme en un mot, qu'elle étoit mariée à las
Torres ? Comment se priver elle-même du plaisir
de s'en plaindre, & de l'en consoler, puisqu'elle
lui devoit parler pour la dernière fois ? Elle lui
dit de partir ; & voyant qu'il étoit effrayé de la
proposition, qu'il persistoit à demeurer, & qu'il
l'assûroit qu'auprès de lui rien ne pouvoit se mesu-
rer avec le plaisir de la voir, & que même il avoit
renvoyé celui qui l'étoit venu chercher de la part
de Dom Jean, elle lui dit, que s'il parloit à l'in-
stant, elle l'attendrait dans ce lieu. Il résista en-
core,

core, & il ne pouvoit se résoudre à l'abandonner. Enfin, charmée de cette tendresse, elle craignit qu'il ne retombât dans quelque inconvenient, & que Dom Jean ne se lassât de l'attendre; & elle lui protesta, que s'il n'alloit à l'heure même chez le Roi, elle sortiroit de cette maison pour ne le revoir jamais. Il la conjura de lui dire au moins quelque mot qui le consolât: elle lui dit, quoiqu'avec timidité, qu'elle faisoit un assez grand pas pour être dispensée de l'assurer de ses sentimens. Elvire lui avoit fait entendre qu'Inde n'étoit point mariée: il étoit en repos là-dessus, & il alla chez le Roi avec quelque sorte de satisfaction; mais ils trouverent d'abord un obstacle, qui pensa rompre toutes leurs mesures. La Comtesse de las Torres, qui vouloit demeurer une partie de jour dans cet appartement, trouva que les portes ne s'y fermoient en dedans que par un secret qui lui étoit inconnu, & qui n'étoit scû que du maître de la maison. La chose est assez ordinaire parmi les Espagnols, que la jalousie oblige à prendre des précautions extrêmes contre leurs femmes: elle balança si elle devoit demeurer; mais ses malheurs ne devoient pas être bornés-là, & l'on court au devant de son destin: elle n'avoit pas le loisir de faire une mûre délibération. Cette occasion perdue ne se pouvoit recouvrer; le plus grand pas étoit fait: de sorte que, déterminée par son cœur, elle dit au Marquis de prendre la clef de l'appartement, & de se presser de revenir. Il n'étoit pas nécessaire qu'elle le lui ordonnât; & il vola, pour ainsi dire, chez le Roi, afin d'en être plutôt de retour.

Cependant la Comtesse demeura dans un état qui ne se peut exprimer. Dès qu'elle ne vit plus le Marquis, & qu'elle put faire des réflexions, elle pensa une partie de ce qu'elle avoit déjà pensé avant que de venir; mais il étoit différent d'y son-

songer quand les pas étoient à faire , ou quand ils étoient faits. Elle penchoit déjà vers le repentir. Les momens lui paroissoient d'une longueur insupportable, elle craignoit alors que Lerme ne fût pas maître de son retour, comme leurs desirs & une conjoncture pressante le leur avoient persuadé; enfin, elle craignit que l'absence n'eût rallenti la passion de Lerme, & qu'il n'eût plus le même empressement, quoiqu'elle eût été convaincue du contraire par ses yeux. Les Amans malheureux ne le feroient pas assez, s'ils n'avoient que des maux véritables. Son imagination n'oublia rien de tout ce qui la pouvoit désespérer.

Dom Jean présenta Lerme au Roi, qui, après lui avoir pardonné, ne laissa pas de le recevoir avec un visage sévère. Lerme croyoit sortir promptement; mais le Roi lui dit, qu'il le retenoit pour toute la journée, & qu'il vouloit l'entretenir à fond sur les affaires de France. Passez dans mon cabinet, lui dit-il avec un sourire grave; je ne crois pas qu'en sortant de prison il vous soit bien dur d'être enfermé une après-dinée avec moi. Lerme frémit de cet ordre: la mort lui auroit été moins cruelle; il ne sçavoit comment se tirer de ce pas. La Comtesse lui avoit dit de revenir promptement, & elle ne pouvoit sortir du lieu où elle étoit, sans qu'il lui en ouvrît la porte. Résister à Philippe II. & se faire arrêter, n'étoit pas un moyen de l'en tirer; les prétextes étoient impossibles à trouver dans le trouble où il étoit, & n'auroient pas été reçus: la vérité ne se pouvoit dire sans indiscretion; tout le monde connoissoit la personne dont il étoit amoureux. En cette extrémité, il regarda de toutes parts si Dom Jean étoit parti; & ne le voyant plus, ni aucun de ses amis, hors le Comte de las Torres, qui étoit retourné chez le Roi
avant

avant que d'aller à l'Escorial , il s'adressa à lui : il l'embrassa , tandis que le Roi avoit la tête tournée ; il lui mit la clef entre les mains , & le conjura par tout ce qu'il avoit de plus cher , de passer par la maison qu'il lui désigna , d'ouvrir seulement la porte de l'appartement dont il lui donnoit la clef , & de ne point s'informer du reste.

Lerme ignoroit jusqu'au nom de celui qu'Inés avoit craint d'épouser ; elle ne le lui avoit point nommé lorsqu'elle lui avoit écrit ; parce qu'elle étoit résolue de se mettre dans un Couvent.

Le Comte de las Torres l'assura, qu'il lui rendroit cet office comme il le desiroit. Ces sortes de services se rendent quelquefois en Espagne avec assez de fidélité : il étoit plus propre qu'un autre à cet emploi ; & le peu de vivacité de son esprit lui ôtoit la cur osité des intrigues amoureuses. Il étoit le seul homme de la Cour que Lerme croyoit qui n'eût pas vû Inés , parce qu'il n'étoit pas en Espagne lorsqu'elle étoit chez la Reine. Enfin Lerme ne laissant pas de prévoir des suites très-fâcheuses pour son amour , à informer sa maitresse des raisons qui l'obligeoient à tenir ce procédé bizarre , fut néanmoins en quelque sorte de repos , d'avoir trouvé , dans ce besoin si pressant , un moyen de la mettre en liberté.

La Comtesse , que les remords & la crainte tourmentoient également , s'étoit mise à une jalousie , & regardoit impatiemment si Lerme ne revenoit point. Elle apperçut de loin son mari : cette vûe la fit pâlir ; mais combien sa frayeur redoublait-elle , quand elle le vit s'arrêter , & entrer dans la maison où elle étoit ? Que ne pensa t elle point alors ? Quel état approche de celui où elle se trouva ? Cependant un sentiment naturel la forçant à éviter sa colère , elle chercha de tous côtes , & elle vit une petite porte qu'elle poussa rudement , & qui se trouvant mal fermée , s'ouvrit. Elle la refer-

referma après elle, & elle entra dans un autre appartement, qui étoit celui du maître de la maison. Elle n'y trouva qu'une femme, qu'elle conjura de lui sauver la vie; & de la faire sortir de ce lieu. Cette femme, touchée de l'état où elle voyoit une si belle personne, la conduisit dans une petite rue, où demeuroit la mere d'Elvire, chez qui elle alla.

Le Comte de las Torres avoit fait réflexion sur le désordre du Marquis, & sur la manière pressante dont il l'étoit venu prier d'ouvrir cette porte. Toutes les difficultez qu'il avoit trouvées à son mariage avec Inés, ne lui avoient pas permis d'ignorer la passion qu'ils avoient eue l'un pour l'autre, & il craignit qu'elle n'eût part à cette aventure. Néanmoins, le Marquis ne le devoit pas choisir pour un tel emploi; de sorte que cette circonstance pouvoit le rassurer: mais il le craignit, bien qu'il ne le crût pas. Lermé l'avoit prié de pousser la discrétion jusqu'à n'avoir point de curiosité. Tout lui faisoit ombrage, parce qu'il avoit une passion extrême pour sa femme: mais enfin, on peut croire qu'en cette occasion l'instinct de la vérité l'emporta sur des apparences qui y étoient peut-être contraires. Il entra dans l'appartement dont Lermé lui avoit donné la clef, sans démêler quel sentiment le faisoit agir. Il visita toute cette maison; & n'y trouvant pas la Comtesse, il alla chez lui pour voir si elle y étoit. Si-tôt qu'elle fût remise de la frayeur qu'elle avoit eue pour sa vie; l'incertitude de ce qu'elle deviendrait, lui parut mille fois plus cruelle: elle avoit le loisir de sentir tous ses malheurs, & d'en chercher la cause; elle pouvoit penser que le Marquis de Lermé, ayant appris son mariage avec las Torres, n'avoit pas eu d'abord la force de contenir sa fureur, & qu'il la livroit lui-même à son mari: mais; cette pensée lui sem-
bloit

bloit si cruelle, qu'elle ne la trouvoit plus vraisemblable. Enfin, elle imagina quelque chose de la vérité; & rêvant au malheur des précautions que la fortune ne seconde pas, elle s'abîma dans des idées funestes, dont elle ne pouvoit sortir. Contrainte par son état de se confier à quelqu'un, elle pria la mere d'Elvire d'aller chez le Comte de las Torres, & de sçavoir ce qui s'y étoit passé.

Le Marquis de Lerme avoit satisfait le Roi dans toutes les questions qu'il lui avoit faites; & vers la fin du jour, étant dégagé d'avec lui, il courut au lieu où il avoit laissé Inés, pour sçavoir si elle en étoit sortie, & si, par un bonheur qu'il n'osoit espérer, elle n'auroit point laissé quelque adresse du lieu où elle étoit allée: mais, il ne trouva rien qui lui en pût donner le moindre indice. Cette aventure l'affligea beaucoup; il ne sçavoit ce qu'Inés penseroit de lui; elle ignoroit les raisons qui l'avoient retenu auprès du Roi; elle pouvoit l'accuser de negligence, peut-être d'infidélité, de mépris; tout devoit paroître vraisemblable à une personne qui avoit fait un pas si considerable, & qui se voyoit ainsi laissée: & quoiqu'il se fût presque attendu à ce qui lui arrivoit en ce moment, il ne s'y trouva plus préparé.

Il alloit chez le Comte de las Torres, pour sçavoir de lui s'il avoit exécuté ce qu'il lui avoit promis; mais tout y étoit dans un désordre extrême. Ce Comte, revenu chez lui pour calmer ses soupçons, avoit demandé sa femme. Elvire lui avoit répondu qu'elle dormoit dans son cabinet; mais il ne s'étoit pas contenté de cette réponse, il en avoit voulu avoir la clef: de sorte qu'Elvire, feignant de l'aller prendre, sortit pour avertir sa maitresse de ce qui se passoit; mais elle ne la trouva plus; & après l'avoir cherchée dans tous les lieux

lieux où il lui sembloit le plus vraisemblable qu'elle pût être, elle sencontra le Marquis de Lerme, qui alloit chez las Torres. Elle apprit à cet Amant le désordre où tout étoit chez le Comte, parce qu'il n'avoit pas trouvé sa femme; & lui fit connoître par-là tout ce qu'elle ne croyoit pas qu'il ignorât encore du mariage d'Inés. Il ne fut plus maître de son désespoir : il comprit ce qu'il avoit fait; & il découvroit tant de malheurs à la fois, que ne pouvant soutenir toutes ses pensées, il tira son épée, & se la passa au travers du corps avant qu'Elvire connût son dessein. Elle appella des gens à son secours : on le porta chez son pere, où sa playe, contre son intention, ne fut pas trouvée mortelle.

Elvire cependant ne trouvant point sa maîtresse, & n'osant retourner chez le Comte de las Torres, alla chez sa mere, où elle la rencontra. Elle lui apprit les tristes nouvelles de la fureur de son mari, & du désespoir de Lerme. Inés demeura dans un accablement, qui la rendit comme insensible à ses malheurs; ils étoient trop grands pour être sentis : néanmoins elle ne pouvoit demeurer long-tems dans cet état. Elle envoya Elvire sçavoir des nouvelles de la blessure du Marquis; & ayant appris qu'il en pouvoit guérir, elle se trouva encore susceptible de joye : mais il falloit chercher du remede à ses autres malheurs; & c'en étoit un nouveau, que l'embarras de songer à une retraite plus cachée : elle craignoit avec raison qu'on ne découvrit le lieu où elle étoit, & que la mere d'Elvire, qui l'avoit retirée, ne fût exposée à quelque violence. Elle ne voyoit aucune sûreté dans Madrid; de sorte qu'après bien des incertitudes, elle se détermina à suivre la fortune de cette veuve, mere d'Elvire, qui n'étoit pas sans quelque bien : elle avoit dessein de passer le reste de ses jours à une maison de campagne qu'elle avoit

avoit proche de Seville : elle y offrit une retraite à la Comtesse de las Torres ; & cette Comtesse acheta , par le don de quelques pierres qu'elle avoit sur elle , une retraite qui convenoit à sa fortune. Elvire , étant en peril dans Madrid , partit cette nuit même avec la Comtesse de las Torres , qui se déguisa si bien , qu'elle arriva chez la mere d'Elvire sans obstacle. Là , elle se fit un devoir d'oublier toutes choses ; c'étoit le seul remede pour ses maux. Son aventure publiée lui ôtoit sa réputation , son pere ne l'aimoit pas , son mari n'avoit plus d'estime pour elle ; enfin , elle étoit séparée pour jamais de son Amant. Que de raisons pour quitter le monde ! mais cet Amant avoit voulu mourir par l'amour qu'il lui portoit : Que de difficulté à l'oublier ! Ce n'étoit que par une espece d'oubli de soi-même qu'elle en pouvoit venir à bout.

Elle n'abandonnoit jamais Elvire ; & leur maison étant seule au bord d'une forêt , elles n'avoient fait aucune habitude. La Comtesse ignoroit jusqu'au nom de leurs voisins : elle avoit bien oui dire , que les maisons de quelques Seigneurs n'étoient pas loin de-là ; mais c'étoit pour elle une raison de se tenir cachée , & d'éviter toutes sortes de rencontres.

Elles se promenoient quelquefois dans la forêt. Cette solitude faisoit tous leurs plaisirs ; de sorte qu'à force de réflexions sur l'embarras & sur le chagrin même des plus grandes douceurs de la vie , elles parvinrent à n'en plus faire , & jouïrent d'un repos qu'elles n'avoient jamais trouvé dans le monde. Avant que de partir de Madrid , la Comtesse de las Torres avoit laissé une Lettre à la mere d'Elvire , & l'avoit priée de faire en sorte que le Comte de las Torres la pût lire. Cette

femme, ayant son voile baissé, l'avoit donnée le lendemain à un des domestiques du Comte pour la lui rendre, sans lui dire de qui elle étoit.

Cette Lettre contenoit un aveu sincere des sentimens qu'Inés avoit eus pour le Marquis de Lerme, & qui avoient été autorisez par Dom Louis, avant que de prendre tant de force. Elle lui rendoit compte de la dernière démarche qu'elle avoit faite pour lui, & que la raison lui avoit en partie inspirée. Enfin, elle lui disoit, que criminelle par le mauvais succès de son projet, elle n'osoit paroître devant lui; que quand même il pourroit enfin être persuadé de l'innocence de sa conduite; ce qu'il apprenoit par-là de ses sentimens, lui devoit donner du chagrin, & à elle de la confusion; qu'ainsi, il ne la fit point chercher, qu'il ne la trouveroit pas, mais qu'au moins elle étoit perduë pour tout le reste du monde, & pour elle-même, puisqu'elle l'étoit pour lui. Cette Lettre n'eut pas d'abord tout l'effet qu'elle en devoit attendre : il fit de nouveau chercher sa femme par toutes les maisons de Madrid, & aux lieux d'alentour; mais ne la trouvant point, la pensée de perdre pour toujours une si belle personne le força de la regretter. La blessure du Marquis de Lerme, & la langueur où il demeura, lui fit penser qu'il étoit malheureux : l'ingénuité qu'il avoit eue de lui remettre entre les mains les clefs du lieu où Inés étoit enfermée, l'obligeoit à trouver de l'apparence à ce qu'elle lui disoit dans sa Lettre. Le tems, qui ralentit la plus grande colere, faisoit faire toutes ces réflexions au Comte de las Torres; mais il l'auroit peut-être à la fin guéri de sa passion, si une aventure ne l'eût forcé de se souvenir de sa femme. Elle se promenoit un soir avec Elvire dans
leur

leur petit parc , entouré d'une haye vive ; quand elles y virent entrer par une brèche un homme à cheval , dont l'air étoit d'une personne de qualité. La Comtesse de las Torres crut même remarquer en lui des traits qu'elle connoissoit. Comme elle n'avoit point son voile , elle détourna la tête , & Elvire alla au devant de lui. Il lui demanda pardon de son entreprise ; & lui dit , qu'ayant été attaqué par des voleurs , dont il avoit tué l'un d'un coup de pistolet , il fuyoit devant le reste de la troupe ; que sur le point de tomber entre leurs mains , il avoit decouvert la brèche par où il étoit entré dans ce lieu : il lui demanda la permission de sortir par l'autre côté ; & les voleurs l'ayant vu disparoitre , & remarquant des maisons , craignirent de s'être engagés trop avant , & retournerent sur leurs pas.

Cependant la Comtesse de las Torres s'étoit retirée dans la maison : de peur d'être reconnuë par cet homme , qu'elle craignoit qui ne fût le Baron de Silva. Elvire lui ayant donné le moyen de sortir , la vint retrouver ; elles raisonnerent ensemble sur le malheur des rencontres imprévûes , qui rendent les précautions inutiles , & elles penserent au peril qu'il y auroit pour la Comtesse de las Torres à être reconnuë : elle en eut de l'inquiétude toute la nuit ; mais enfin , elle n'étoit pas entierement sûre que ce fût le Baron de Silva , & la nécessité de se tenir dans cet azile la força de se calmer : c'étoit en effet ce Baron , que la blessure qu'il avoit reçûë au visage par le Marquis de Lerne , avoit un peu changé.

Le Roi , à la sollicitation de Leonor , lui avoit pardonné de s'être battu dans son Palais ; mais sa femme n'étant pas d'une naissance à paroître à la Cour , l'engageoit à demeurer presque toujours à Se-

268 I N E S D E C O R D O U R E ,
ville : la chasse l'avoit fait égarer ce soir-là , & avoit
causé sa dernière aventure.

Il avoit sçu par Leonor toute l'Histoire de la
Comtesse de las Torres , & son visage l'avoit d'a-
bord frappé : sa prompte retraite l'avoit confir-
mé dans la pensée que c'étoit elle ; de sorte
qu'il n'en douta pas un moment. Il ne l'avoit as-
sez aimée que pour la haïr , & il ne perdit pas
cette occasion de lui nuire. Il écrivit à Leonor
dès le lendemain , qu'il avoit trouvé la Comtesse de
las Torres.

Leonor , dont la haine n'étoit point assoupie
par tous les malheurs de sa rivale , ne tarda guè-
res à en avertir le Comte de las Torres ; & don-
nant à cette retraite les plus noires couleurs
qu'elle lui put donner , elle mit son esprit dans
une situation cruelle. Il partit pour Seville , sans
avoir bien examiné ce qu'il vouloit faire. S'il en
croyoit ses desirs , la Comtesse de las Torres n'é-
toit guères coupable ; mais elle le lui paroissoit
beaucoup , s'il en croyoit Leonor.

Le Baron de Silva , qui lui enseigna le lieu où
étoit la Comtesse de las Torres , lui inspira les
sentimens de vengeance qu'il avoit lui-même ;
de sorte que ce mari entra chez elle plein de fu-
reur. Il étoit seul , & le Baron de Silva l'avoit
quitté à la porte. Il demanda la Comtesse de las
Torres : & sur ce qu'un domestique , qui ne la con-
noissoit pas sous ce nom , lui dit qu'apparem-
ment il prenoit cette maison pour une autre , il
entra sans l'écouter ; & ouvrant une porte avec
violence , il vint l'épée à la main dans la chambre
où elle étoit. Cette Comtesse , que ses malheurs
avoient détachée de la vie , le reçut avec assez de
fermeté : néanmoins , la surprise de voir son mari
dans ce lieu , & quelque sorte d'agitation , insé-
parable de l'idée de la mort , même quand on la
mé-

méprise, jettoient un feu dans ses yeux, & coloroient son teint d'une manière fort avantageuse à sa beauté. Le Comte de las Torres laissa tomber son épée. Ah ! si vous me croyez coupable, lui dit-elle, en la ramassant, & en la lui rendant, pourquoi m'épargnez-vous en l'état où je suis réduite ? Il y a moins de cruauté à m'ôter la vie, qu'à me la conserver. Elle ne put retenir ses pleurs en disant ces paroles. Le Comte de las Torres n'avoit pas la force de lui répondre : il la regardoit d'une manière à lui faire juger qu'il voyoit seulement qu'elle étoit belle. Puis enfin, sans lever les yeux de dessus son visage, Qui ne vous croiroit innocente, Madame, lui dit-il ? Pour moi, je ne sçais si vous me trompez ; mais je ne le puis penser, & je ne vous veux plus de mal.

Là-dessus, ils jetterent un torrent de larmes. La Comtesse de las Torres apprit à son mari tout ce qui lui étoit arrivé, sans lui déguiser rien. Il lui marquoit tant de tendresse, que, malgré le sentiment de ses propres malheurs, elle ne lui pouvoit refuser sa compassion : il lui dit tout ce qui s'étoit passé depuis qu'elle étoit partie de Madrid.

Comme Leonor & le Baron de Silva l'avoient sollicité à la vengeance, & qu'il étoit dans un de ces momens d'épanchement de cœur où l'on ne sçauroit rien cacher, il la pria de revenir à Madrid, & lui dit que, puisqu'il étoit sûr de sa vertu ; il falloit la faire connoître à tout le monde ; mais elle ne cherchoit point à se rétablir dans l'opinion des hommes : il étoit plus sûr de la mépriser, comme elle faisoit. D'ailleurs, elle appréhendoit pour la tranquillité de son cœur : il lui paroissoit dangereux d'être à portée de voir le Marquis ; & quand elle ne l'auroit pas rencon-

Tré , la seule pensée qu'à tous momens il étoit possible qu'elle le rencontrât , auroit suffi pour la troubler. Elle supplia donc son mari de la laisser jouir de cette paix , qu'une longue suite de disgrâces & de réflexions lui avoit acquise ; & ses prières , autant que ses raisons , le firent consentir qu'elle demeurât à la campagne.

Le Roi lui avoit donné un emploi assez important , qui l'obligeoit de retourner en Flandre ; & il engagea seulement la Comtesse de las Torres à changer de lieu , & à s'établir près de Madrid dans une de ses Terres , où elle devoit être d'une manière plus convenable à sa qualité : elle accepta le parti. Elvire l'y accompagna , du consentement de son mari , qui ne put refuser cette consolation à une femme , dont malgré lui il reconnoissoit la vertu. Si-tôt qu'il l'eût établie dans le lieu de sa solitude , il alla en Flandre , & il la laissa dans un état différent de celui dont il l'avoit tirée. Ce n'étoit plus cette personne détachée de toutes sortes de passions ; & sa tendresse pour Lerme s'étoit reveillée , lorsqu'elle l'avoit voulu justifier à son mari : elle la trouvoit elle-même innocente , depuis qu'il en jugeoit ainsi. Ses scrupules s'affoiblissoient chaque jour , & il regnoit dans son ame une tendre mélancolie , qui n'étoit pas sans quelque sorte de douleur.

La Duchesse de Feria avoit une maison de campagne peu éloignée de celle du Comte de las Torres : elle y demouroit presque toujours , & la curiosité l'avoit obligée à venir rendre visite à la Comtesse sur le bruit de son aventure. La Comtesse lui rendoit ses visites , & comme elles n'avoient point d'autre voisinage , elles se voyoient souvent. Le bruit du retour de la Comtesse se répandit cependant dans Madrid. Le Marquis de
Lerme ,

Lerme, qui ignoroit ce qu'elle avoit pensé, depuis qu'il l'avoit, pour ainsi dire, livrée à son mari, venoit assez souvent se promener déguisé autour de sa maison, pour tâcher à l'y rencontrer.

Un jour qu'elle alloit chez la Duchesse de Ferra, elle descendit un moment de son carosse pour se promener: elle étoit appuyée sur Elvire, & ses domestiques la suivoient de loin; elle vit un homme enveloppé d'un manteau, qu'il ôta sitôt qu'il la vit: quoiqu'elle eût le voile baissé, il jugea à son air, que c'étoit la Comtesse de las Torres; elle ne fut pas long-tems aussi sans le reconnoître pour le Marquis de Lerme, malgré la pâleur de son teint. La surprise de la Comtesse fut extrême à cette vûë inopinée, & son trouble fut si grand, qu'il lui causa une espèce de tremblement. Elle fut contrainte de s'asseoir sur un monceau d'herbes, qui étoient là. Elvire lui leva un peu son voile pour lui faire prendre de l'air; & le Marquis de Lerme, qui n'osoit s'approcher, la regardoit d'une manière timide & respectueuse, qui augmentoit le trouble où il l'avoit mise; elle ne put s'empêcher de laisser couler quelques larmes, & elle eut envie de lui parler: cependant, la même raison qui le lui faisoit souhaiter, l'en empêcha pour ce moment, & lui donna une si grande timidité, que, sans démêler ce qu'elle devoit faire, elle retourna sur ses pas, dès qu'elle eut la force de marcher; mais ce ne fut pas sans jeter à Lerme un regard qui lui faisoit réparation de sa fuite.

Lerme, qui avoit la même timidité, jointe au respect & à la crainte de donner quelque soupçon aux domestiques qui la suivoient, la laissa partir sans oser s'approcher. Les malheurs qu'il lui avoit causez, le rendoient encore plus cir-

conspect. Quand elle fut renfermée chez elle, & qu'elle se vit hors d'état de voir le Marquis, elle fut surprise de l'avoir évité. Aurois-je intéressé ma vertu, disoit-elle, quand j'aurois entendu de la bouche d'un malheureux la confirmation de son innocence? Je lui aurois appris les raisons qui m'ont obligée à en épouser un autre, je l'aurois prié de cesser de m'aimer, & j'en aurois été plus tranquille. Qu'aura-t-il pensé de la promptitude avec laquelle je l'ai fui? La pâleur que j'ai remarquée sur son visage, ne m'a point fait hazarder quelque mot de consolation; peut-être aura-t-il cru que c'est un effet de l'indifférence que j'ai acquise par la solitude. Hélas! ajouta-t-elle, plutôt au Ciel que je fusse venue jusqu'à ce point; mais puisque cela ne sçauroit être, qu'au moins il ne le croye pas.

Il avoit cependant beaucoup de raison d'en juger ainsi: cette pensée ne la quittoit point, & l'affligeoit à un tel excès, qu'elle se résolvoit quelquefois à chercher les moyens de parler à Lerme, quelque périlleux qu'ils pussent être; mais elle croyoit les avoir perdus par sa faute, & qu'il ne devoit plus la chercher après avoir vu qu'elle l'évitoit.

D'ailleurs, malgré son penchant, elle craignoit que cette démarche ne fût trop contraire à son devoir: son mari lui avoit témoigné tant d'amour & tant de bonté, qu'elle étoit engagée à lui sacrifier ce reste d'inclination; mais après tout, elle ne pouvoit la vaincre, & elle cherchoit seulement à l'accorder avec sa vertu.

Lerme, de son côté, avoit remarqué toute la tendresse & toute la rigueur de la Comtesse: il étoit balancé entre la douleur & quelque sorte de joye; il avoit trouvé dans les regards de

de la Comtesse de quoi entretenir sa passion , quand la conduite qu'elle tenoit lui étoit toute espérance.

Il cherchoit avec soin les occasions de la revoir : il sçavoit qu'elle alloit souvent chez la Duchesse de Feria ; & le Duc de Lerme son père , qui étoit premier Gentilhomme de la Chambre du Roi , rendit un service considérable à cette Duchesse , qui donna lieu au Marquis d'entrer en quelque liaison avec elle. Elle vint à Madrid pour remercier le Roi de la grace qu'il lui avoit faite ; & sçachant que le Duc de Lerme y avoit beaucoup contribué , elle lui en marqua sa reconnoissance dans les termes que cet office méritoit. Il avoit dessein de marier son fils à Casilde , fille de la Duchesse ; & c'étoit dans cette vûe qu'il lui avoit rendu ce service. Le Marquis , à qui il communiqua son dessein , ne voulut point ruiner par trop de sincérité les seuls moyens qu'il avoit de voir la Comtesse de las Torres : il lui fit espérer qu'il pourroit s'y résoudre , à condition toutefois qu'on lui laissât connoître particulièrement le caractère de Casilde , avant que de faire des propositions de mariage.

La Duchesse de Feria retourna bien-tôt à sa maison de campagne : le Duc de Lerme vint lui rendre visite ; & le Marquis , en ayant obtenu d'elle la permission , y alloit : elle leur avoit assez d'obligation pour ne pas refuser de les voir. La Comtesse de las Torres avoit eu une légère indisposition depuis le retour de la Duchesse de Feria , qui l'avoit empêchée pendant quelques jours d'y aller. La première fois qu'elle y retourna , à peine étoit-elle entrée , que le Marquis de Lerme y arriva.

La liberté de la campagne , fit que la Duchesse

de Feria reçut le Marquis dans le lieu où étoient les Dames. quoique la Comtesse de las Torres fût en quelque sorte résoluë à lui parler, cette vûë l'embarassa au dernier point; elle ne s'attendoit pas à le trouver jamais chez la Duchesse, & elle fut sur le point de s'en aller dès qu'elle l'aperçut: néanmoins comme elle venoit d'entrer, elle ne pouvoit sortir si promptement, sans une affectation dont elle auroit été obligée de rendre compte à la Duchesse; la nécessité lui fit vaincre son embarras: elle tâcha de parler comme si le Marquis n'y avoit point été.

Bien-tôt une autre Dame, qui y étoit avec elle, ayant marqué qu'elle vouloit parler en particulier à la Duchesse, la Comtesse de las Torres se leva pour sortir; mais la Duchesse la pria de demeurer, & de souffrir qu'elle passât pour un instant dans son cabinet. Une de ses femmes étoit avec Elvire au bout de la chambre; de sorte qu'il n'étoit point contre la bienséance d'y être avec un Cavalier. La Comtesse de las Torres fit encore tout ce qu'elle put pour s'en aller. L'occasion de parler à Lerne étoit si présente, qu'elle la craignoit autant qu'elle l'avoit désirée: mais enfin, elle la souhaitoit encore assez pour vaincre tous ses scrupules; de sorte que la Duchesse de Feria lui ayant fortement marqué, qu'elle lui feroit plaisir de passer la journée avec elle, elle ne résista plus. La Duchesse de Feria entra dans son cabinet, & Lerne demeura avec la Comtesse de las Torres. Madame, lui dit-il, il n'a pas tenu à votre rigueur, que je n'aye encore perdu l'occasion de me justifier d'une chose dont je n'ai été coupable que pour avoir ignoré le plus grand de mes maux. Mais, je ne me plains pas, ajouta-t-il: je paroïs devant vous comme criminel; & je le suis assez par mon malheur, sans l'être encore par ma faute. Je

Je ne vous accuse de rien, lui dit la Comtesse, & j'aurois pris votre défense contre moi-même, quand je n'aurois pas d'ailleurs appris votre innocence. Je ne sçais si j'ai eu chez vous un semblable garant de ma fidélité; mais vous avez dû croire, que ce n'a pas été par inconstance que j'ai épousé le Comte de las Torres. Là-dessus elle dit à Lerme toutes les choses qui l'y avoient forcée. Hé! Madame, lui dit-il, quelle cruauté de m'avoir conservé la vie, quand vous me priviez de vous: la mort est moins cruelle que le désespoir. Puisque c'est la dernière fois, lui dit-elle, que je vous parlerai en particulier, j'ose vous avouer, que mon malheur égalera toujours le vôtre; après cela, évitez-moi; c'est le prix de l'aveu que je viens de vous faire. Quoi! Madame, lui dit-il, vous éviter, quand pour vous rencontrer quelquefois en la présence de mille témoins, je trompe mon pere, & je lui fais espérer que j'épouserai Casilde! Non, Madame, je ne puis plus vivre sans vous voir, & mes malheurs si longs & si cruels m'ont acquis le droit de vous désobéir en cette occasion.

La Duchesse de Feria sortit du cabinet comme il achevoit ces paroles. Il demeura encore quelques heures; mais ce fut avec un esprit si occupé, que la Duchesse n'eut pas besoin de beaucoup de pénétration pour connoître la vérité. Sitôt que la Comtesse fût seule avec Elvire, elle lui redit cette conversation, qu'elle n'auroit pu entendre de si loin; & sur-tout ce que le Marquis de Lerme lui avoit dit des desseins de son pere: & elle lui avoua, que cette nouvelle ne l'avoit pas autant troublée qu'elle l'auroit pensé, soit que ce fût une occasion de se guérir, que de le voir attaché à une autre, soit que par son peu d'agréments Casilde ne lui fit point de peur.

A la vérité, cette jeune personne ne pouvoit être regardée comme une Rivale : elle n'inspiroit que le dédain ; & même, si quelque chose étoit capable d'entretenir une passion malheureuse, c'étoit de comparer Casilde à la Comtesse : cependant elle regardoit, à ce qu'il lui sembloit, ce mariage comme un port où sa raison seroit en sûreté.

Tant que Lerme sera libre, disoit-elle à Elvire, je sentirai dans mon ame un plaisir secret, qui y entretiendra l'amour ; il faut que j'en arrache jusqu'à la moindre racine : mais elle ne démêloit pas, que l'espérance de voir Lerme sous une autre forme que celle de son amant aux yeux du monde, & même de le voir souvent, se glissoit insensiblement dans son cœur.

Peu de jours après, le Duc de Lerme ayant parlé de ce mariage à la Duchesse de Feria, malgré les prières que son fils lui avoit faites d'en différer la proposition, elle agit avec toute la vivacité nécessaire pour le conclure : & voyant que le Marquis de Lerme n'y apportoit pas la même disposition que son pere, elle crut qu'elle devoit engager par quelques artifices la Comtesse de las Torres à l'y porter. Elle connoissoit la passion qu'ils avoient l'un pour l'autre, & les sentimens délicats que cette Comtesse avoit sur la réputation : ainsi, par une feinte confidence, elle se plaignoit à elle de n'être pas heureuse au milieu des honneurs & des richesses, puisque ce n'étoient des biens que quand ils donnoient tout ce qu'on pouvoit désirer ; qu'elle souhaitoit depuis long-tems le mariage de sa fille avec le Marquis de Lerme ; que le Duc de Lerme le vouloit comme elle ; & que cependant il se trouvoit dans l'esprit ou dans le cœur du Marquis une opposition qui la affligeoit sensiblement. Découvrons, ajouta-

t-elle, s'il n'aime point ailleurs : car s'il a une passion heureuse, il n'est pas juste de le contraindre. Ces paroles portèrent leur coup. La Comtesse de las Torres vit que sa réputation étoit exposée, si elle n'engageoit Lerme à agir comme un homme sans passion : elle ne chercha plus que les moyens de lui parler ; & la Duchesse les lui fournit dans peu, en les laissant ensemble une seconde fois. Vous êtes surpris, lui dit la Comtesse, que je ne vous fuyé pas aujourd'hui ; mais vous le ferez davantage de ce que j'ai à vous dire. Je sçais, lui dit-il, Madame, que je ne dois pas me flatter, & je tremble de la grace que vous me faites de demeurer ici. Je prétens, ajouta-t-elle, vous donner des conseils ; mais si vous ne les suivez pas, il faut vous résoudre à ne me voir jamais. Vous avez raison de commander, Madame, lui répondit-il : après cela, j'attens des ordres cruels. Il faut, reprit-elle, que vous épousiez Casilde : répondez à l'attente de votre pere, sauvez ma réputation, que votre résistance fait soupçonner. Moi, Madame, que j'épouse Casilde ! s'écria-t-il : oubliez-vous que je vous aime ? Je regarderai, lui répondit-elle, ce mariage, comme un effet du pouvoir que j'ai sur vous. Je sçais qu'il vous faut plus de passion pour m'obéir dans cette occasion, que pour demeurer à moi ; mais enfin je vous fuirai, tant que vous ne serez pas engagé ; je vous le jure, & je ne viendrai plus ici. Quelque mal que me fasse votre absence, votre présence m'en feroit encore davantage : faites croire à tout le monde que vous êtes détaché de moi ; faites-le moi croire, s'il se peut, à moi-même. Ainsi, Madame, interrompit-il, si, par un excès d'amour qui n'eut jamais d'exemple, je puis vous obéir, vous me verrez d'un oeil indifférent : être regardé seulement

comme le mari de Casilde fera la recompense de m'être sacrifié à vos volontez? Là-dessus, il échapa à la Comtesse de las Torres des choses flatteuses, qui firent disparoître l'horreur de la proposition aux yeux de son Amant; il n'en vit plus que le prix. Eh! Madame, s'écria-t-il, persuadez-moi, & ne me contraignez pas; assurez-moi du moins que vos sentimens seront proportionnez à mon malheur: je n'ai jamais eu besoin d'espérance pour vous aimer; mais j'en ai besoin pour me résoudre à épouser Casilde, & il faut que vous me regardiez comme en étant plus à vous. Sauvinez-vous, lui dit-elle, que je ne sçaurois vous voir avec bienveillance, que vous ne soyiez hors d'état de faire penser que je vous empêche d'être à une autre. Ne cherchez point d'autre intérêt que celui dont je vous parle; il vous doit être assez considérable, & même j'ai honte de vous en parler. Eh! Madame, lui dit-il, ne vous repentez point de ce que la pitié vous fait dire: quand vous me désespérez d'ailleurs, ne pourriez-vous pas me permettre de chercher des occasions de vous voir, sans qu'il m'en coûtât un engagement si terrible? Que me proposez-vous, interrompit-elle? J'en ai trop dit, & votre hardiesse me force de m'en repentir. Ha! Madame, lui dit-il, je vois bien que je suis aussi malheureux par vos sentimens que par vos ordres. Quelqu'un entra dans ce moment, & elle s'en alla. Huit jours après, la Comtesse de las Torres, voyant que ce mariage n'étoit pas conclu, sortit lorsque Lerme entra. Il sortit peu de tems après, outré de douleur. Dès ce jour il sentit que la rigueur de la Comtesse de las Torres le forceroit à lui obéir: cependant sa repugnance étoit extrême pour le mariage, & il ne se rendit pas encore; mais quand il vit qu'elle continuoit la

mê-

même conduite, & que même la Duchesse de Feria faisoit entendre qu'il n'y avoit que la Comtesse de las Torres qui pût s'opposer à ce mariage, il fut vaincu : il ne pouvoit vivre sans la voir, & il ne pouvoit soutenir les soupçons qu'on avoit contre une vertu si parfaite; il alla dire au Duc de Lerme, qu'il étoit prêt d'épouser Casilde.

Cependant il se reprochoit l'injustice qu'il faisoit à cette jeune personne de l'épouser, quoiqu'il eût une autre inclination; mais la Comtesse le lui commandoit, & son amour lui faisoit vaincre ses scrupules.

Le Duc de Lerme fut bien-aise que son fils se portât à ce mariage; il profita de cette disposition : & le lendemain il en porta la nouvelle à la Duchesse, dont l'empressement à le conclure répondit aux souhaits de ce Duc. Si-tôt qu'il fut réglé, la Duchesse de Feria alla chez la Comtesse de las Torres pour lui en faire part, & lui apprit que la cérémonie se célébreroit le lendemain. La Comtesse ne fut point tout-à-fait contente de cette nouvelle : quoiqu'elle l'eût souhaitée, elle y trouvoit dans ce moment une sorte de repugnance qu'il lui étoit impossible de vaincre. Elle pensoit pour toute consolation, que cette repugnance étoit égale du côté du Marquis de Lerme. La Duchesse de Feria la pria d'être d'un bal qui se devoit faire le lendemain des nœces, & elle ne put se dispenser de le lui promettre.

Le jour du mariage, elle reçut la nouvelle que le Comte de las Torres étoit mort en Flandre. Cette nouvelle l'affligea : il lui avoit marqué beaucoup d'amitié; & la reconnoissance l'obligeoit d'avoir quelque pitié de sa desti-

nées

née : cependant elle se revoyoit libre , mais c'étoit dans le tems qu'elle avoit forcé Lerme de se marier. Il est vrai qu'il n'étoit pas encore marié , & qu'il ne le devoit être que ce jour-là ; mais elle trouvoit de la difficulté à lui faire manquer de parole à la Duchesse : elle apprenoit même la mort de son mari dans ce moment ; & elle se dit , qu'il falloit pour l'amour d'elle assoupir toutes les autres pensées. Après tout , elle auroit bien souhaité que Lerme eût connu son état , sans qu'elle contribuât à le lui faire connoître. La mort de las Torres n'étoit pas encore publique. Le Roi la pouvoit sçavoir dans ce jour ; mais Lerme n'étoit pas à Madrid , à cause de son mariage. La Comtesse de las Torres envoya dire à la Duchesse de Feria , qu'elle ne pourroit la voir le lendemain , à cause de la mort de son mari : c'étoit un moyen indirect de porter de ses nouvelles au Marquis ; mais la Duchesse , qui reçut le message , ne trouva pas à propos de l'en avertir. La tendresse qu'il avoit pour la Comtesse de las Torres , pouvoit à ce coup imprévu l'emporter sur ses promesses : & la Duchesse de Feria ne voulut pas commettre ses desseins aux caprices d'un Amant.

Elle crut même que la Comtesse lui feroit parler , ou lui feroit écrire ; elle le fit obséder , & donna des ordres précis , pour empêcher que rien n'allât jusqu'à lui. La nôce se faisoit en particulier. Le seul Duc de Lerme y étoit , qui avoit le même intérêt que la Duchesse , à empêcher que son fils n'apprît cette nouvelle. Elvire , sçachant qu'il n'y avoit que la Duchesse qui l'eût reçue , & connoissant d'ailleurs les scrupules de sa maîtresse , partit sans l'en

l'en avertir, pour aller trouver le Marquis de Lerme; mais ce fut inutilement. La Duchesse de Feria avoit fait hâter la cérémonie du mariage, qui se faisoit chez elle, & il fut impossible d'aller jusqu'au Marquis. Cependant la Comtesse de las Torres avoit senti quelque soulagement, lorsqu'elle avoit envoyé chez la Duchesse de Feria porter les nouvelles de son veuvage; elles devoient retarder ou rompre le mariage du Marquis: il lui sembloit, qu'elle en avoit quelque sorte de honte & de chagrin; mais toujours elle ne doutoit point que cela n'arrivât.

Quand elle sçut que la Duchesse seule en avoit reçu les nouvelles, elle craignit que le Marquis ne les apprît trop tard; & se disant, après les premiers mouvemens de pudeur, qu'elle étoit libre, & que toute sa vie elle seroit responsable à Lerme & à elle-même de sa timidité, elle fit appeller Elvire pour prendre ses conseils. On lui dit que cette fille étoit allée chez la Duchesse de Feria: elle se flata que Lerme seroit instruit par-là de ce qui la regardoit. Enfin, voyant qu'Elvire tarδοit trop à revenir, elle se leva plusieurs fois du lieu où elle étoit; & quoiqu'elle sçût que cette agitation ne l'avançoit pas, elle alloit du côté de la porte, & en revenoit, avec une inquiétude extraordinaire. Enfin elle écrivit au Marquis de Lerme; mais, à peine la lettre étoit commencée, qu'elle apprit que la cérémonie de son mariage étoit faite. Elle ne sentit plus la force de se plaindre, elle demeura dans une immobilité causée par l'excès de son trouble. Si-tôt qu'elle vit Elvire de retour, elle la pria de ne lui rien dire; &, malgré sa défense, cette fille lui racontant tout
ce

ce qu'elle avoit tenté pour parler au Marquis , & les obstacles invincibles qu'elle y avoit trouvez : Partons, lui dit la Comtesse, je n'ai plus rien à faire dans le monde, profitons au moins de nos malheurs.

Elle retourna dans le même Couvent qu'elle avoit déjà une fois choisi pour azile contre le mariage où son pere la vouloit contraindre; il lui en servit alors contre sa propre passion. Le Marquis de Lerme apprit la mort du Comte de las Torres le lendemain de ses nocces. Quel coup de foudre pour lui ! Il ne fut pas le maître de son désespoir : il alla au Couvent où étoit la Comtesse de las Torres : mais, il ne put , ni la voir , ni lui écrire ; & sa langueur n'ayant pas discontinué depuis sa blessure, il lui prit une fièvre dont il mourut en peu de jours.



H I S T O I R E

D E L A R U P T U R E

D ' A B E N A M A R

E T D E

F A T I M E.

A B E N A M A R étoit un des principaux de la Cour de Grénade : Fatime n'étoit pas d'une naissance proportionnée à la sienne ; mais, les agrémens de sa personne, & son mérite extraordinaire,

dinaire, pouvoient remplir la distance que le rang mettoit entr'eux. Ils s'étoient aimez au moment qu'ils s'étoient vûs, & ils avoient eu plusieurs moyens de se voir : leur estime & leur amour avoit redoublé toutes les fois qu'ils avoient eu occasion de se parler ; & dans un commerce assez fréquent & assez long, jamais ils n'avoient découvert l'un dans l'autre aucun défaut qui pût affoiblir leur passion.

Abenamar lui avoit donné parole de l'épouser ; mais son pere, n'étant pas favorable à son inclination, l'envoya en Espagne, pour voir si l'absence pourroit le guérir. Abenamar, peu de tems après y être arrivé, fut attaqué d'une fièvre très-dangereuse, où ses chagrins avoient beaucoup de part.

Fatime, par ses larmes & par son désespoir, le payoit de ses souffrances ; & la bienfaisance ne lui permettant pas de l'aller trouver, elle étoit tourmentée par tout ce que l'incertitude de la vie d'Abenamar avoit de plus affreux.

Quand il fut quelque peu soulagé, sachant l'intérêt que prenoient à sa santé plusieurs personnes qui lui étoient cheres, & surtout sa maitresse, il fit écrire en son nom, & signa de sa main, une lettre qu'il écrivit à Lindarache, sa mere, qui tenoit un grand rang dans le Royaume, & à qui toutes les personnes distinguées, ou par la naissance ou par le mérite, venoient rendre leurs respects. Lindarache transportée de joye, lut cette lettre à tous ceux qui venoient chez elle le jour qu'elle la reçut ; & Fatime, qui cherchoit sans cesse des occasions de s'informer de la santé d'Abenamar, y étant arrivée dans le tems qu'on lisoit cette lettre, on en continua la lecture, & on lui
dit

dit que c'étoit une lettre de lui. Fatime fut surprise de n'avoir pas reçu une pareille lettre; & ce sentiment suspendit en elle la joye d'apprendre que la santé d'Abenamar commençoit à se rétablir. Elle pensa cependant, qu'elle se pressoit trop de le condamner, qu'il n'étoit pas vraisemblable, non seulement qu'il l'eût oubliée, mais qu'il ne lui rendit pas les premiers soins, puisqu'elle avoit toujours tenu la première place dans son cœur: ainsi elle conclut que, retournant chez elle, elle y trouveroit certainement des nouvelles qui la consoleroient. Sa visite ne dura que le tems précisément nécessaire pour le devoir, & elle retourna en son logis, agitée d'espérance, & malgré elle, d'un peu de crainte.

Si-tôt qu'elle y fut entrée, elle demanda à une de ses femmes qui avoit toute sa confiance, si elle n'avoit pas vu un courier d'Abenamar. On lui dit qu'il n'en étoit pas venu. Là-dessus elle s'enferma dans son cabinet, fondant en larmes. Celle qui lui avoit donné une si cruelle nouvelle, n'y put être admise, & Fatime s'abandonna à tout ce que la honte, le dépit, & l'amour, ont de plus violent.

Cependant Abenamar n'étoit point coupable: il n'avoit pas cru devoir confier à un Secrétaire les sentimens qu'il avoit pour Fatime; & n'étant pas en état de lui écrire lui-même, il avoit mieux aimé ne lui pas donner de ses nouvelles, que de lui en donner avec la réserve qu'exigent les voyes indirectes: il ne prévoyoit pas, que n'ayant point changé de sentimens, il en pût être soupçonné.

Mais, plus l'amour est grand, plus il est aisé à blesser. Fatime, ayant une passion extrême,
ne

ne pouvoit recevoir d'offenses qui lui parussent petites, & une negligence lui sembloit un cruel outrage.

L'orgueil de la beauté, se joignant à la délicatesse de l'amour, augmenta encore le crime d'Abenamar auprès de Fatime: elle se persuada qu'elle méritoit une meilleure destinée; & son dépit étoit porté à l'excès, lorsqu'elle reçut une lettre d'Abenamar.

Si-tôt qu'il avoit pû écrire quelques mots de sa main, il avoit écrit à Fatime; mais il étoit trop tard. Elle regarda dédaigneusement celui qui lui apportoit la lettre, & ne voulut pas la recevoir.

Abenamar, étonné à son tour de trouver de la bizarrerie dans une personne qui lui en avoit toujours paru exempte, ne démêla pas d'abord ce qui lui pouvoit attirer ce traitement. Il étoit furieux, sans scavoir à quoi s'en prendre; mais, on devient aisément jaloux, quand on est maltraité d'une belle personne. Il crut qu'en son absence un Rival l'avoit absolument détruit, qu'elle l'outrageoit pour le guérir, ou qu'elle vouloit du moins l'irriter assez, pour lui ôter jusqu'au désir d'un éclaircissement, toujours plus cruel pour les coupables, que les injures qui se disent hors de leur présence; enfin, sans s'assurer de ses conjectures, il avoit la même rage que donne la certitude d'être trahi.

Il revint le plus promptement qu'il pût à Grenade; & la première personne qu'il trouva en arrivant chez Lindarache, ce fut Fatime, qui se trouvant encore trop attachée à lui, & ne lui voulant pas donner la gloire de le croire, affecta en le voyant une indifférence extrême. Il fut vivement choqué des manières de Fatime: & confirmé par-là dans ses soupçons, il ne lui
parla

parla pas ; & il ne la salua même point lorsqu'elle sortit de chez Lindarache.

Fatime ne s'étoit pas attenduë à l'incivilité d'Abenamar ; & sans songer que cette conduite ne marquoit rien moins que de l'insensibilité, elle en étoit trop outragée pour y chercher dequoi l'excuser.

Elle résolut d'écouter Mulei-Hamet, qui depuis long-tems étoit amoureux d'elle, & à qui le procédé des deux Amans, dont il venoit d'être témoin, donnoit quelque espoir.

Mulei-Hamet lui écrivit plusieurs lettres, qu'elle n'auroit jamais reçues sans la passion qu'elle avoit pour Abenamar, & elle prit soin que ce qui ne se faisoit que par rapport à lui, n'en fût pas ignoré.

La jalousie de cet Amant augmente assez, pour lui donner envie de changer, ou de feindre au moins d'avoir changé ; il fut honteux de n'avoir que des chagrins, quand Fatime avoit un nouvel engagement : il rendit des soins à Zaïde, qui n'étoit pas aussi belle que Fatime, mais qui l'étoit assez pour lui donner de la crainte, & dont la naissance étant égale à celle d'Abenamar, pouvoit lui donner de l'inquiétude sur le mariage.

Le chagrin réciproque d'Abenamar & de Fatime, leurs froideurs, & leurs incivilités lorsqu'ils se rencontroient, furent extraordinaires ; mais cet état violent ne pouvoit long-tems durer. Un jour la fortune les fit rencontrer seuls dans l'appartement de la Reine, qui étoit enfermée dans son cabinet, & qu'ils attendoient l'un & l'autre.

Après avoir été quelque tems sans se parler, & même sans oser se regarder, leurs yeux se trouverent baignez de pleurs. Abenamar fit
mille

mille reproches à Fatime de son changement, qu'il avoua ne pouvoir imiter, quelque soin qu'il prit de le faire croire en s'attachant à Zaïde. Fatime ne lui répondit que par des regards & par un torrent de larmes : enfin, elle lui fit la faveur de se plaindre de sa négligence, & de se justifier de l'attachement de Mulei-Hamet.

Un coup d'œil auroit suffi pour la faire trouver innocente : leurs plaintes réciproques avoient si peu de fondement, qu'il ne leur fut pas difficile de se justifier, ni même d'y trouver des sujets de joye.

La Reine ouvrit son cabinet trop tôt à leur gré, quoiqu'elle y eût demeuré long-tems. Abenamar pria Fatime de lui accorder le moyen de la voir sans témoins, pour achever de s'éclaircir de tous leurs soupçons. Elle le lui promit ; & le lendemain, en lui apprenant le lieu & l'heure où il pourroit lui parler, elle lui envoya toutes les lettres qu'elle avoit reçues de Mulei-Hamet. Abenamar, transporté de plaisir, l'assura qu'il ne manqueroit pas d'aller où elle lui marquoit, & Fatime ne pouvoit douter qu'il ne s'y trouvât.

Cependant, si-tôt que le messager fut parti, Abenamar s'enferma : il lut toutes les lettres de Mulei-Hamet, & il en trouva qui reveillèrent sa jalousie. Quelques-unes de ces lettres supposaient une complaisance de la part de Fatime, à quoi il ne s'étoit plus attendu depuis qu'elle lui avoit parlé. Son dépit lui ferma les yeux sur les raisons de cette complaisance, qui n'étoit que l'effet des chagrins de Fatime contre lui. Il ne vit rien, si-non trop de douceur pour son Rival ; & il manqua à l'entrevûe qu'il avoit demandée avec tant d'empressement.

Fati-

Fatime l'attendoit ; & surprise de se trouver la première au rendez-vous , elle le fut beaucoup plus d'attendre inutilement Abenamar. Mille pensées entrèrent dans son esprit ; la vérité seule ne s'y présenta pas : elle passa un jour plus cruel encore , s'il est possible , que celui qu'elle avoit passé depuis peu , lorsque pour la première fois elle avoit cru devoir se plaindre de son Amant.

Le lendemain , Abenamar ayant eu le loisir de faire réflexion sur la conduite qu'il venoit d'avoir ; & jugeant , quand ses premiers transports furent passés , que Fatime se sentoit peu coupable , puisqu'elle même , sans y être contrainte , lui avoit envoyé les lettres de Mulei-Hamet , lui écrivit pour lui demander pardon , lui avoua la vérité , & la conjura d'excuser une faute qui n'avoit pour principe que la plus violente passion du monde.

Fatime , outrée de la mauvaise opinion qu'il avoit de sa conduite , lorsqu'elle étoit innocente , lui répondit ; que ses soupçons le rendoient indigne d'avoir une Maîtresse fidèle , & elle chercha alors véritablement à se guérir.

Mulei-Hamet fut moins écouté par rapport à Abenamar que par rapport à elle-même. Abenamar lui écrivit une seconde lettre , mais elle n'avoit rien à lui répondre.

Il ne restoit plus qu'une ressource à cet Amant : c'étoit d'augmenter la jalousie qu'elle avoit déjà eue de Zaïde , sçachant bien que cette passion dans les femmes fait plus de racommodemens que de ruptures : mais il fut trompé ; Zaïde étoit assez belle pour rendre la passion d'Abenamar vraisemblable. Il avoit manqué un rendez-vous que Fatime lui avoit bien voulu accorder : elle conclut que le dépit seul n'auroit pu l'engager à
lui

lui faire cette injure, si sa passion avoit toujours été la même ; qu'il entroît de la froideur pour elle, & de l'inconstance, dans ce procédé : & elle fut plus que jamais persuadée de la nécessité de se détacher d'Abenamar ; mais elle ne fut pas long-tems sans en sentir toute l'impossibilité.

Elle rencontroit à tous momens Zaïde & Abenamar ensemble, cette vue la faisoit frémir ; la tendresse de Mulei-Hamet ne la consoloit point, elle vit qu'elle alloit le rendre malheureux, & elle chercha un remède sûr & qui ne dépendit que d'elle.

Les deserts lui parurent des lieux convenables à ses malheurs ; mais elle médita la fuite long-tems, sans pouvoir quitter une Cour où elle voyoit tous les jours un spectacle cruel pour son cœur.

Depuis qu'elle eut pris le parti de s'engager sincèrement à Mulei-Hamet, il ne lui fut plus difficile de lui avouer, que d'abord elle l'avoit trompé pour ramener Abenamar ; & enfin de lui dire, qu'elle ne pouvoit l'aimer, quoiqu'elle en eût le dessein, & qu'elle l'estimât plus que tous les autres hommes.

Cet aveu plein de franchise donna de l'admiration à Mulei-Hamet, mais il lui donna une douleur très-sensible, & il cessa de lui rendre des soins qui reveilloient la tendresse qu'elle avoit pour son Rival ; de sorte que, livrée à ses chagrins, & s'accoutumant en quelque façon à la solitude, elle se fortifioit sans cesse dans la résolution qu'elle avoit déjà prise.

Abenamar, sachant que Mulei-Hamet ne la voyoit plus, résolut, en lui portant les derniers coups, de laveiller de l'assoupissement où elle sembloit être. Il fit publier qu'il étoit prêt d'épouser Zaïde ; & par les mesures qu'il avoit prises,

290 HISTOIRE D'ABENAMAR &c.
ses, il fit aller d'abord ce bruit jusqu'à Fatime.
Il crut que les promesses qu'il lui avoit faites ,
devoient bien au moins lui attirer ses repro-
ches ; mais Fatime n'avoit pas conservé assez
d'espérance pour être en droit de les lui faire ,
quoique sa passion, qui ne s'étoit point affoiblie,
lui permit encore les plaintes. Elle lui écrivit
toutes ses pensées, & donna ordre qu'on ne lui
portât sa lettre que lorsqu'elle seroit partie.
Elle s'en alla sans dire le lieu où elle alloit, &
ne lui laissa que le regret de n'avoir pu profi-
ter d'une inclination aussi grande que celle qu'e-
lle avoit pour lui.

F I N.



LE
COMTE
D'AMBOISE,
NOUVELLE
GALANTE.

THE
HISTORICAL
AND
GEOGRAPHICAL
DICTIONARY

OF THE
NORTH AMERICAN
INDIANS



A M A D A M E

L A

D A U P H I N E.

M A D A M E,

L'Accueil favorable que vous avez eu la bonté de faire à ma première Nouvelle, me fait espérer la même grace pour celle-ci. J'ai même plus de besoin de votre protection que jamais : je fais l'Histoire d'un Homme, qui est assez généreux pour ceder sa Maitresse à son Rival ; & comme il y a peu de gens capables de ces grands efforts, & qu'on n'est touché que des choses auxquelles on se sent quelque disposition, j'ai lieu de craindre pour le succès de ce Livre. Mais, M A D A M E, les grands sentimens se trouvent dans les Ames Royales. Ils sont sur-tout dans la vôtre au suprême degré, & peut-être que par-là le Comte d'Am-

E P I T R E.

boise pourroit vous plaire. Si j'osois l'espérer, je ne serois pas à plaindre, puisque ceux qui ne seroient pas propres à le goûter, seroient du moins capables de respecter votre Goût. Mais, *M A D A M E*, ce n'est point dans cette seule vue que je prens la liberté de vous le présenter. C'est pour avoir la gloire de vous rendre une seconde fois un hommage qui vous est si légitimement dû, par votre rang, par vos qualitez éminentes, & sur-tout par vos bontez. Je suis avec un profond respect,

M A D A M E,

Votre très-humble & très-obéissante servante ***

A U

L E C T E U R.

O n a trouvé que dans ma première Nouvelle il y avoit des endroits où la Nature n'étoit pas assez bien copiée, & qui tenoient plus de la pensée que du sentiment. Quoique je ne sois pas honteuse de ce reproche, j'ai tâché cependant, sur les Remarques qu'on m'a faites, à porter mes vûes jusqu'à faire la différence d'une véritable passion, d'avec ce qui n'en est qu'une idée trop raisonnée. Et j'espère qu'on trouvera cette Histoire plus naturelle que l'autre, par les sentimens. Aussi on la trouvera plus extraordinaire par l'action; & je crois que ce n'est pas un défaut : car, quoique les gens d'un goût médiocre soient accoutumés à trouver ridicule tout ce qui n'est pas ordinaire, les gens de beaucoup d'esprit trouvent du dégoût aux choses communes. Il leur semble qu'ils voyent toujours le même Roman, parce qu'ils voyent toujours de semblables traits. Je me flatte que l'on n'a point encore vu ce trait-ci ; & même, si j'ai quelque chose à craindre, c'est qu'il

A U - L E C T E U R.

ne soit trop peu vraisemblable qu'un Amant soit généreux. La manière dont on parle des Amans, donne lieu à ce scrupule; mais, après tout, ce n'est qu'un scrupule sur lequel je passe, en faveur de ce qu'il y a de grand dans cette idée. Peut-être se plaindra-t-on de ce que je ne récompense pas la vertu du Comte d'Amboise; mais, je veux punir sa passion; & j'ai déclaré dans la Préface d'*Eleonor d'Yvrée* (*), que mon dessein étoit de ne faire voir que des Amans malheureux, pour combattre, autant qu'il m'est possible, le penchant qu'on a pour l'Amour.

(*) On imprimera aussi dans ce *Recueil Eleonor d'Yvrée*.





L E
C O M T E
D'A M B O I S E,
N O U V E L L E.



L I V R E P R E M I E R.

 E Regne de François second sembloit dans ses commencemens devoir être agréable & heureux. La Reine sa femme étoit une des plus belles & des plus spirituelles personnes du monde : sa Cour étoit composée d'une partie de ces Hommes illustres, qui avoient formé celle de Henri second; & les Dames avoient autant d'agrément, que les Hommes avoient de valeur. Le Comte d'Amboise, & le Marquis de Sansac, s'y faisoient distinguer : leurs Familles avoient toujours été opposées d'intérêt; & quoiqu'ils ne fussent pas ennemis declarez, ils avoient une certaine émulation, qui sembloit devoir avoir quelque suite. Ils étoient tous deux également bien faits : rien ne pouvoit être disputé à l'un que par l'autre; aussi sembloit-il qu'ils dussent se disputer toutes choses.

La Comtesse de Roye, étant veuve, s'étoit retirée à deux lieues de Paris à une maison de

campagne, où elle ne recevoit de visites que de quelques amis particuliers. Elle avoit une fille parfaitement belle, qui n'avoit point encore paru. Elle voulut la marier avant que de la mener à la Cour, & elle choisit le Comte d'Amboise entre tous ceux qu'on lui proposa. Ce mariage, qui étoit également avantageux pour lui & pour Mademoiselle de Roye, fut arrêté avant même qu'ils se fussent vus : mais comme elle avoit la réputation d'être fort belle, Monsieur d'Amboise se fit un grand plaisir de penser qu'elle seroit à lui ; & l'on peut dire, que le desir & l'espérance formoient déjà dans son cœur un commencement de passion, avant qu'il en eût vû l'objet.

Bien que Mademoiselle de Roye dût avoir pris cette espece d'indolence que la solitude donne ordinairement, la vivacité de son esprit lui faisoit saisir aisément les premières impressions qui lui étoient données ; & ce qu'elle entendoit dire à sa mere, de la bonne mine, de l'esprit & de la générosité du Comte, la remplissoit d'une estime qui la dispoisoit à quelque chose de plus.

Le jour qu'il devoit lui faire sa première visite, elle s'étoit parée avec plus de soin qu'à l'ordinaire, & elle étoit d'une beauté à charmer tous ceux qui la voyoient. C'étoit un de ces agréables jours d'été qui invitent à se promener. Le Soleil, qui n'avoit point paru, laissoit une fraîcheur délicieuse ; & Mademoiselle de Roye se promenoit dans une des avenues de la maison, avec deux Dames des amies de sa mere, qui étoient venues dîner avec elles. Comme il étoit assez bonne heure pour n'attendre pas encore le Comte d'Amboise, & que Madame de Roye étoit occupée de quelques affaires, elle fut bien aise que la promenade les amusât durant le tems qu'elle seroit obligée d'y donner. Elles avoient déjà atteint le bout d'une allée où étoit un cabinet

net ouvert de tous côtez , fort agréable , & dans lequel elles albioient entrer pour s'asseoir , lorsqu'elles apperçurent un Cavalier, qui, mettant pied à terre, laissa ses gens derriere lui , & s'avança vers elles. A mesure qu'il s'approchoit , elle remarquoit sa taille & son air, qui lui parurent dignes de toute l'attention qu'elle leur donnoit. Elle ne douta point que ce ne fût Monsieur d'Amboise : il venoit au jour marqué, son empressement ne pouvoit lui déplaire. La bonne mine de celui qu'elle voyoit répondoit à l'idée qu'elle s'étoit faite du Comte. Ces Dames qui étoient avec elle , ne le connoissoient point, parce qu'elles n'étoient pas de la Cour. Elles avoient appris qu'on l'attendoit ce jour-là, & elles crurent aussi que c'étoit lui. Elles lui donnerent des louanges qui aiderent encore à la prévenir en sa faveur.

Mademoiselle de Roye trouva son devoir bien doux ; elle se hâta peut-être un peu trop de le suivre : c'étoit Monsieur d'Amboise qui lui devoit inspirer cette joye que donne la première rencontre de ce qui doit plaire ; & c'étoit pour le Marquis de Sanfac qu'elle la sentoit. Le hazard l'avoit conduit en ce lieu : il venoit de chez une Dame de ses parentes ; & s'étant trouvé proche de la maison de Madame de Roye , comme il avoit entendu parler de la beauté de sa fille, il prit l'occasion de leur faire une visite. Il n'avoit point vû Madame de Roye depuis la mort de son mari. Elle vivoit dans une si grande retraite , qu'on n'avoit encore osé la troubler. Cependant, après un an de veuvage, il crut qu'elle ne feroit pas de difficulté de le recevoir.

Il s'approcha de ces Dames , & quoiqu'il n'en connût aucune ; il leur dit tout ce que la politesse & la galanterie lui inspirerent en cette rencontre ; mais il distingua d'abord Mademoiselle

de Roye des autres. Aussi, quoique l'une d'elles eût de la jeunesse, & même de la beauté, celle de Mademoiselle de Roye étoit si parfaite, qu'on ne pouvoit regarder qu'elle en un lieu où elle étoit. Elle trouva je ne sçais quoi d'agréable dans cette aventure, qui lui donna envie de la faire durer. Elle pria ces Dames de ne point dire son nom, & sçachant que les affaires qui retenoient sa mere ne seroient pas si-tôt finies, elle proposa à la compagnie d'aller s'asseoir dans le Cabinet.

Le chemin que le Marquis de Sanfac avoit tenu, ne permettoit pas de douter qu'il n'allât chez Madame de Roye : il ne se défendit point d'avoir eu ce dessein : & ces Dames, se confirmant dans la pensée qu'il fût Monsieur d'Amboise, lui firent plusieurs questions fines sur Mademoiselle de Roye, qui lui firent juger qu'elles le prenoient pour ce Comte, qu'il sçavoit être sur le point de l'épouser. Elles lui demanderent, s'il n'avoit rien à se reprocher, de s'amuser avec elles, lorsqu'il étoit sur le point de voir une si belle personne ? Elle rougit malgré elle, d'une manière qui aida à le persuader qu'il ne s'étoit pas trompé quand il avoit pensé qu'elle étoit Mademoiselle de Roye.

Le lieu où il la rencontroit, & son extraordinaire beauté, lui en avoient déjà donné de grands soupçons : il n'en douta plus ; il jugea même par ce qu'on lui disoit, qu'elle n'avoit point encore vu le Comte d'Amboise, & qu'on l'attendoit. L'aventure lui parut agréable à son tour ; cette erreur le faisoit regarder favorablement d'une belle personne : il prit le parti de ne pas répondre positivement, pour ne les désabuser point, & pour pouvoir aussi se tirer de ce pas lorsqu'elles viendroient à le connoître. On ne sçau-
roit, dit-il, avoir une plus grande idée de la beau-

beauté de Mademoiselle de Roye que j'en ai ; cependant j'ai peine à croire qu'elle soit au dessus de ce que je vois ici , ajouta-t-il , en la regardant d'une manière qui la persuadoit qu'il en étoit touché. Elle prenoit un plaisir très-sensible à ce qui se passoit , & elle étoit flattée de ce prompt effet de ses charmes , d'une manière qui aidait encore à la rendre favorable à celui qui lui en faisoit connoître le pouvoir. Ils avoient déjà été une heure dans ce Cabinet , lorsqu'une grosse pluie les y tint assiégés. Personne n'en fut fâché , la conversation étoit si brillante , qu'il ne leur étoit pas possible de songer au tems qu'ils y demeuroient. Monsieur de Sansac avoit un agrément infini dans sa personne ; & dans tout ce qu'il disoit , & sa vivacité naturelle étoit encore augmentée par ce qu'il y avoit de piquant dans cette rencontre.

Mademoiselle de Roye étoit charmée de le trouver si digne de lui plaire : leurs yeux se rencontrèrent plus d'une fois d'une manière qui la fit rougir , & qui lui fit ensuite éviter ceux de Monsieur de Sansac. En effet , bien qu'elle crût qu'il étoit le Comte d'Amboise & qu'elle devoit l'épouser , elle sentoit , sans le démêler , je ne sçais quoi d'indépendant de son devoir. Elle eut tout le loisir de s'abandonner à une erreur qui lui devoit être si fatale dans la suite : car l'orage ne cessoit point , & ils ne pouvoient sortir du Cabinet. Enfin , Monsieur d'Amboise arriva ; & comme il vit des Dames dans le Cabinet , il y entra , pensant que ce fût Madame & Mademoiselle de Roye.

Il n'y trouva point cette Comtesse qu'il avoit vûe à la Cour ; mais il reconnut aussi-tôt sa fille , au portrait qu'on lui en avoit fait , & sur les mêmes apparences qui avoient déjà fait croire au Marquis de Sansac que c'étoit elle ; de sorte

qu'il lui adressa ses complimens. Cependant, comme il pouvoit se tromper, & que la présence de tant de personnes le retenoit, il ne lui dit rien qui marquât précisément qu'il étoit celui qu'elles attendoient.

Il ne méritoit pas moins que le Marquis de Sanfac d'occuper cette Compagnie. Une taille agréable & au dessus de la médiocre, un air noble, je ne sais quoi de fin & de passionné, le rendoient très-capable de plaire. Ces Dames lui rendirent toute la justice qui lui étoit dûe; mais Mademoiselle de Roye fut fâchée d'être déjà contrainte de douter qui des deux étoit son Amant. Elle les regarda l'un & l'autre, comme pour leur demander lequel elle étoit obligée d'aimer; mais c'étoit avec une certaine différence, qui sembloit marquer qu'elle eût bien voulu que c'eût été Monsieur de Sanfac.

La plus âgée de ces Dames, qui voyoit l'embarras de cette jeune personne, jugea qu'il falloit le faire cesser. Comme les Femmes de Mademoiselle de Roye avoient été contraintes de se retirer dans le Cabinet, à cause de la playe, elle envoya l'une d'elles demander le nom de Monsieur d'Amboise à ses Gens; & l'ayant sçu, elle le fit connoître à Mademoiselle de Roye.

Cette jeune personne ne pût s'empêcher de le regarder avec plus de froideur que naturellement elle ne devoit en avoir. La vivacité de la conversation avoit animé son visage, & augmentoit encore sa beauté. Monsieur d'Amboise la considéroit avec l'intérêt d'un homme à qui elle étoit destinée, & malgré l'idée qu'il avoit conçue d'elle, il trouvoit lieu d'être surpris; mais la manière dont elle le reçut, ne lui permit pas de goûter ce charme qu'exerce dans le cœur le néant d'une passion, & l'amour lui dénia jusqu'à son premier plaisir.

Elle

Elle regarda, sans s'en appercevoir, Monsieur de Sansac avec moins de précaution qu'auparavant, comme si elle lui eût dit adieu par ce regard, & qu'elle fût devenue plus hardie lorsqu'il lui falloit ôter l'espérance, qu'elle ne l'avoit été un moment plutôt, lorsqu'elle avoit cru pouvoir lui en donner.

Monsieur d'Amboise avoit les yeux trop attachés sur Mademoiselle de Roye, pour ne pas suivre les siens; peut-être aussi que l'opposition naturelle de Sansac & de lui avança ses craintes: enfin il soupçonna une partie de la vérité.

L'orage continuoit toujours, & Madame de Roye, qui avoit achevé les affaires qui l'avoient retenuë, les vint reprendre dans son Carrosse. Elle ne s'attendoit point de trouver le Marquis de Sansac dans ce lieu. Cependant, elle ne manqua pas de lui faire beaucoup de civilité. Cette Comtesse marqua à Monsieur d'Amboise toute l'estime qu'elle avoit pour son mérite, & la joye où elle étoit de le voir; mais ces honnêtetés ne lui ôtoient pas l'idée désagréable qu'il avoit prise malgré lui.

Madame de Roye les mena dans son appartement, & les divers mouvemens qui partageoient cette compagnie, y firent naître quelque sorte d'ennui. Le Comte d'Amboise, qui naturellement n'aimoit pas Sansac, trouvoit la visite de ce Marquis trop longue. Peu s'en faisoit que Monsieur de Sansac ne trouvât la même chose de celle du Comte d'Amboise, quoiqu'il n'ignorât pas le dessein qui l'amenoit: cependant il salua qu'il lui cedât la place.

Les Dames s'en allèrent aussi, de sorte que le Comte d'Amboise demeura le dernier. Il marqua à Mademoiselle de Roye combien l'avantage de lui être destiné le charmoit; mais il lui dit en même tems, que s'il n'étoit pas assez heureux
pour

pour toucher son cœur, il se trouvoit fort à plaindre. Mademoiselle de Roye répondit ; qu'elle n'avoit point de cœur à donner, mais seulement un devoir à suivre. L'air dont elle prononça ces paroles, n'étoit pas propre à donner des espérances à un Amant. Elle prit peu de soin de soutenir la conversation ; mais elle laissa voir assez d'esprit, pour achever ce que sa beauté avoit commencé, & assez de difficulté à la possession de son cœur, pour rendre la passion du Comte d'Amboise très-vive dès ce jour-là.

Lorsque Mademoiselle de Roye fut seule, elle demeura dans une profonde rêverie ; & quoiqu'elle ne démêlât pas encore ses sentimens à l'égard de Monsieur d'Amboise & de Monsieur de Sanfac, il lui sembloit néanmoins que ce dernier étoit le plus aimable.

De son côté, il avoit été frappé de la beauté de Mademoiselle de Roye. Il avoit remarqué que sa conversation ne lui déplaisoit pas, & qu'elle avoit reçu le Comte d'Amboise avec assez de froideur ; de sorte qu'il ne remportoit que des idées agréables.

Il parla d'elle à la Cour avec de si grands éloges, que la Reine eut de l'impatience de la voir ; & comme il avoit sçu de Madame de Roye, qu'elle ne reviendroient pas si-tôt de la campagne, il le dit à la Reine, qui témoigna en être fâchée.

Sanfac, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour retourner chez Madame de Roye, se fit un plaisir de lui aller apprendre les sentimens de la Reine : il vit Mademoiselle de Roye une seconde fois, il crut démêler quelque joye dans ses yeux ; il lui dit mille choses, que les dispositions où elle étoit pour lui, lui faisoient entendre facilement, & qui ne pouvoient cependant déplaire à Madame de Roye. Le Comte d'Amboise, qui étoit

toit en droit de les aller voir souvent , arrive dans le tems que Monsieur de Sansac en sortoit. Une seconde visite de ce Marquis le chagrina. Son inquiétude, qui parut malgré lui à Mademoiselle de Roye, le lui fit trouver bizarre, & acheva de le perdre auprès d'elle.

Elle sentit son éloignement pour lui, avant que de connoître que Sansac en étoit la cause. Les soins que le Comte lui rendoit, lui devinrent incommodés, & lui donnerent d'abord une répugnance pour lui qu'elle combattoit envain. Un Amant, pour qui l'on est obligée d'avoir des égards, se fait toujours beaucoup haïr, quand il ne se fait pas aimer.

Le Comte d'Amboise s'apperoevoit bien que Mademoiselle de Roye ne l'aimoit pas : il en soupçonnoit la cause; & suivant la coûtume des Amans malheureux, il cherchoit à s'éclaircir plus particulièrement de ce qu'il ne sçavoit pas assez pour être tout-à-fait misérable.

Un jour que le Roi étoit à la promenade, & que toute la Cour le suivoit, ce Comte, voyant que Sansac étoit à quelques pas de la foule, s'approcha de lui, pour parler de Mademoiselle de Roye. Mais, quoiqu'ils eussent également envie de parler d'elle, aucun d'eux ne pouvoit se résoudre à commencer. Enfin d'Amboise suivit son dessein; il la loua beaucoup: mais Sansac la loua peu, autant peut-être pour n'être pas d'accord avec son Rival, que de peur de se découvrir. Cependant le Comte d'Amboise n'étoit pas en état de se rassurer : il auroit été inquiet, si le Marquis de Sansac avoit trop admiré Mademoiselle de Roye; & il le fut encore, de ce qu'il ne vouloit pas l'admirer assez.

Peu d'heures après, sa jalousie fut entièrement confirmée. Le soir, chez le Roi, la conversation s'étant tournée sur la beauté de quelques femmes
de

de la Cour, le Marquis de Sansac, qui n'étoit plus alors retenu par la présence de Monsieur d'Amboise, ne put s'empêcher de louer extrêmement Mademoiselle de Roye; & il en parloit même avec beaucoup de vivacité, lorsque le Comte arriva. Le Roi l'appercevant de loin, voilà Sansac, lui dit-il, en élevant la voix, qui dit plus de merveilles de la beauté de Mademoiselle de Roye, que vous ne nous en avez jamais dit. Ces deux Rivaux rougirent à ce mot. Cette rougeur fut remarquée: on leur en fit la guerre le reste du soir; & ils eurent besoin de tout leur esprit pour la soutenir. Ils connurent plus particulièrement dans cette occasion tout ce qu'ils en avoient l'un & l'autre; & ils ne s'estimèrent, que pour se haïr davantage.

Le Comte de Sansac, pere du Marquis, souhaitoit de marier son fils à Mademoiselle d'Annebaut, de qui la beauté pouvoit rendre heureux un homme qui n'auroit pas aimé Mademoiselle de Roye: il n'osoit s'opposer ouvertement aux volontez de son pere; mais il reculoit ce mariage, & il y avoit beaucoup de repugnance. Madame de Roye mena dans ce tems-là sa fille à la Cour, où elle reçut tous les applaudissemens qu'elle méritoit.

Elle fit des Amans & des Ennemis. La Comtesse de Tournon fut de celles à qui sa beauté donna le plus de chagrin, & qui le dissimula le mieux. Le Comte de Sancerre la trouva parfaitement aimable, & n'osa dire qu'il l'aimoit, parce qu'il ne soupçonna pas que Monsr. d'Amboise pût être haï. Il fit un voyage peu de tems après, qui lui servit à cacher sa passion, mais qui ne l'en guérit pas.

Mademoiselle de Roye ne tarda gueres à apprendre qu'on marioit le Marquis de Sansac à Mademoiselle d'Annebaut; elle fut surprise de cette nou-

nouvelle, & encore plus de s'y trouver si sensible. Malgré elle, elle s'attachoit à la railler, & à lui trouver des défauts.

Le mariage de Monsieur d'Amboise étoit sur le point de se conclure, lorsqu'il y survint des difficultez qu'on n'avoit pas prévûes. Le Roi eut quelque connoissance d'un soulèvement que le Prince de Condé vouloit exciter dans le Royaume; & parce que ce Comte étoit particulièrement attaché à lui, on crut qu'il y avoit quelque part: bien qu'on n'eût aucune preuve contre lui, il suffisoit qu'on eût des soupçons, pour devoir veiller de près sur ses démarches. Il n'étoit point de la politique de lui laisser épouser une parente de la Princesse de Condé, avant que sa conduite fût éclaircie.

Il se passa beaucoup de choses durant ce retardement. Madame de Roye, ne sçachant point les sentimens que Sanfac avoit pour sa fille, le recevoit comme les autres Gens de la Cour. Cette jeune personne s'informoit avec trop de soin de ce qui regardoit le mariage de Mademoiselle d'Annebaut, pour ignorer la résistance qu'il y apportoit; & il ne lui étoit pas même difficile de comprendre qu'elle y avoit part. L'application qu'elle avoit pour toutes les actions de ce Marquis, la confirmoit à tous momens dans la pensée qu'elle l'avoit touché. Elle suivoit son penchant avec scrupule; mais elle le suivoit.

Sanfac remarquoit tous les jours de petits effets de la passion de Mademoiselle de Roye qui le charmoient: cependant, dans les termes où elle étoit avec Monsieur d'Amboise, il n'osoit lui parler ouvertement, de peur de perdre ces marques de sa tendresse s'il la forçoit de les démentir; mais il fit confidence à Mademoiselle de Sanfac, sa sœur, des sentimens qu'il avoit pour Mademoiselle de Roye, & il la pria de faire, s'il
se

se pouvoit, une étroite liaison avec elle, & de tâcher à détruire Monsieur d'Amboise dans son esprit, afin que le mariage de ce Comte, étant déjà reculé par des raisons de politique, le fût encore par l'éloignement qu'elle auroit pour lui.

Mademoiselle de Sansac eut d'abord quelque peine à rendre de méchans offices à un homme pour qui elle avoit une estime singuliere ; mais cette même estime la porta insensiblement à agir contre son mariage. Comme elle avoit beaucoup d'esprit, & qu'elle étoit sœur de Sansac, il ne lui fut pas difficile d'entrer dans un commerce d'amitié très-étroit avec Mademoiselle de Roye, qui ne lui cacha point le chagrin où elle étoit de se voir destinée à un mari pour qui elle avoit si peu d'inclination. Elle rendoit justice à ses bonnes qualités, mais c'étoit avec une espece de dépit. Son mérite lui étoit un reproche secret de l'indifférence qu'elle avoit pour lui. Elle le haïssoit de ce qu'il l'aimoit, & de ce qu'il étoit aimable.

Mademoiselle de Sansac, qui étoit fille de la Reine, & celle qui en étoit la mieux traitée, lui offrit toute sa faveur auprès de cette Princesse, pour faire en sorte qu'elle parlât à Madame de Roye, afin qu'on rompît ce mariage. Mademoiselle de Roye, qui craignoit de déplaire à sa mere, s'y opposa d'abord avec assez de vivacité : néanmoins elle laissa entrevoir, que si la chose avoit pû se faire sans sa participation, elle en auroit eu de la joye.

Il n'en falloit pas davantage pour obliger Mademoiselle de Sansac à la servir. Elle avoit besoin d'aller aux Eaux de Spa pour sa santé, & elle vouloit, avant que de partir, en parler à la Reine, afin de ne pas manquer le tems d'obliger son amie. Quoique Mademoiselle de Roye fût bien éloignée de lui avouer l'inclination qu'elle avoit pour son frere, c'étoit beaucoup qu'elle évitât de parler de lui.

La haine du Comte d'Amboise pour Sanfac augmentoit extraordinairement. Mademoiselle de Roye, sans s'en appercevoir, donnoit à ce dernier des marques d'une estime toute particuliere, qui ne pouvoient échaper à la pénétration d'un Amant ; aussi balançoit-il quelquefois sur le parti qu'il devoit prendre. Il lui étoit désagréable d'épouser une personne prévenue d'une autre inclination : la raison s'opposoit à ce dessein ; mais il étoit amoureux. Comment perdre l'espérance de la voir à lui ? Après bien des incertitudes, il voyoit qu'il ne lui étoit pas possible de prendre aucune résolution.

Le Marquis de Sanfac témoigna tant de froideur pour Mademoiselle d'Annebaut, qu'elle travailla de son côté à éviter de l'épouser, de sorte que ce mariage fut rompu. Mademoiselle de Roye en eut une joye si grande, qu'il ne lui fut pas possible de la cacher à Mademoiselle de Sanfac, à qui tous ces mouvemens n'étoient pas indifférens. Elle voyoit souvent le Comte d'Amboise chez cette amie. Elle l'avoit trouvé aussi aimable que malheureux, & insensiblement la pitié l'avoit menée à d'autres sentimens. Elle entroit toujours plus fortement dans les intérêts de son frere ; & même elle croyoit servir Monsieur d'Amboise, en l'empêchant d'épouser une personne qui le haïssoit.

Le Comte de Sanfac son pere fut poussé par elle, à souhaiter que son fils épousât Mademoiselle de Roye ; ce qui pouvoit n'être pas difficile dans la conjoncture présente. La Maison d'Amboise n'avoit jamais menagé les Sanfacs dans aucune occasion. Les Sanfacs, que la faveur rendoit hardis, avoient souvent cherché à leur déplaire : de sorte que rien ne les retint, & Mademoiselle de Roye étoit un parti si considerable, qu'ils entreprirent de faire parler à Madame de Roye. Cependant, ils ne voulurent d'abord demander qu'une préférence,

ce, si le mariage de Monsieur d'Amboise ne s'achèvoit pas. Mademoiselle de Sanfac pria la Reine, de vouloir bien entrer dans cette affaire. Cette Princesse le lui promit, & Mademoiselle de Sanfac partit pour les Eaux de Spa. Après cette promesse la Reine lui tint bien-tôt parole ; elle fit des propositions à Madame de Roye. Elle lui laissa comprendre, que l'attachement de Monsieur d'Amboise pour le Prince de Condé le rendoit toujours suspect, & qu'il étoit des partis plus avantageux par la faveur & par l'amitié du Roi ; mais Madame de Roye étoit de ces femmes exactes à ce qu'elles ont promis. Les bonnes qualités du Comte lui avoient donné pour lui une amitié, que son malheur augmentoit encore. Elle supplia la Reine, de souffrir qu'elle tint parole à Monsieur d'Amboise, & qu'elle espérait que le Roi le reconnoitroit innocent, & lui rendroit sa bienveillance.

La Reine, qui cherchoit à obliger Mademoiselle de Sanfac, pressa Madame de Roye encore plus fortement, & n'oublia rien de ce qui pouvoit favoriser les Sanfacs. Enfin elle lui demanda sa parole pour le Marquis, si elle rompoit avec le Comte d'Amboise. Madame de Roye fut blessée des propositions qu'ils lui faisoient faire, dans le tems qu'elle étoit engagée avec un homme qu'ils n'aimoient pas, & de ce qu'ils faisoient si promptement une occasion d'insulter à sa disgrâce. Elle dit à la Reine ; qu'elle étoit au désespoir de ne pouvoir lui rien promettre là-dessus, parce que sa fille avoit de l'antipathie pour le Marquis de Sanfac. Ce n'étoit pas qu'elle le crût ; mais elle se tiroit par-là d'un pas embarrassant.

Ce méchant succès mit Sanfac dans un chagrin & dans une confusion étrange : quoique les regards de Mademoiselle de Roye l'eussent souvent assuré qu'il n'étoit point hai, il n'osoit plus
les

les en croire. Enfin ; il étoit sûr de la haine de Madame de Roye ; s'il doutoit encore de celle de sa fille ; & il perdoit l'espérance d'être jamais heureux.

Madame de Roye ne voulut point instruire cette jeune personne de ce qui s'étoit passé , pour ne la pas détourner des sentimens qu'elle devoit avoir pour le Comte d'Amboise. Elle jugea aussi , qu'il falloit qu'il l'ignorât lui-même , de peur que , malgré les dispositions où l'on étoit contre lui à la Cour , il n'en vint à des extrémités avec un homme que le Roi aimoit. Elle ramena le lendemain sa Fille à la campagne , à une maison plus éloignée que celle où elle étoit d'abord ; en attendant quelque changement aux affaires du Comte , auquel elle témoigna que l'air de disgrâce où il étoit , n'apporteroit aucune alteration aux sentimens qu'elle avoit pour lui.

Mais que servoient ces sentimens au Comte d'Amboise ? Il étoit presque sûr que ceux de sa Maitresse lui étoient contraires. Il résolut de s'en éclaircir , & de faire en sorte que Mademoiselle de Roye se trouvât engagée , par les prières qu'il lui feroit , ou par son propre intérêt , de lui avouer une chose dont le soupçon lui étoit déjà si funeste , que la certitude ne pouvoit l'être davantage. Si Mademoiselle de Roye étoit prévenue d'une autre inclination , il valoit mieux qu'il en fût une fois persuadé , que de le craindre toujours. Cependant il eut des occasions de s'en instruire , mais il n'avoit pas la force d'en profiter ; & quand il étoit sur le point de l'apprendre , il ne vouloit plus le sçavoir.

Mademoiselle de Roye étoit partie si promptement pour la campagne , que Sarisac n'avoit pu trouver l'occasion de lui parler. Les difficultés qu'il trouvoit à s'expliquer avec elle , ne le rebutoient point : il étoit piqué des paroles que
Ma.

Madame de Roye avoit dites à la Reine; & l'amour, joint au dépit, lui faisoit chercher tous les moyens de s'éclaircir. Mademoiselle de Sansac étoit trop éloignée, pour pouvoir le servir auprès de Mademoiselle de Roye. Il jetta les yeux sur Madame de Tournon; c'étoit la plus adroite & la plus insinuante de toutes les femmes. Elle avoit trouvé le secret de s'attirer l'estime & l'amitié de Madame de Roye, & elles avoient toujours été dans une grande liaison ensemble. Monsieur de Sansac pensa, qu'il pourroit aller chez Madame de Roye avec elle, & qu'il trouveroit les moyens de parler à Mademoiselle de Roye. Il rendit à Madame de Tournon des visites, qu'elle reçut avec plaisir. Quoiqu'elle ne fût pas dans la première jeunesse, elle étoit encore assez aimable pour pouvoir se flatter aisément d'être aimée; & le Comte de Tournon, dont elle étoit veuve, lui avoit laissé des biens si considérables, que la pensée de pouvoir faire une fortune éclatante à ce Marquis, aida encore à la séduire pour lui.

Bien qu'elle dût connoître, que les soins qu'il lui rendoit n'avoient pas le caractère de l'amour, on se trompe aisément sur une matière si délicate. L'application qu'on apporte à l'examiner, est un moyen presque sûr de s'y méprendre. Ainsi, Madame de Tournon donnoit à toutes les actions de Sansac, le sens qui convenoit le mieux aux sentimens qu'elle avoit pour lui.

Mais elle ne put jouir long-tems de son erreur. Il lui laissa le triste loisir de faire des réflexions distinctes; elle vit la différence du procédé qu'il tenoit au sien. Enfin, comme il avoit peu d'application aux actions de la Comtesse, & qu'il croyoit qu'elles ne parloient que de l'amitié, parce qu'il ne sentoit rien de plus pour elle, il lui proposa, lorsque quelques jours furent passés, d'aller avec elle chez Madame de Roye. Cette proposition

sition fit ouvrir les yeux à Madame de Tournon, & elle demeura persuadée qu'il étoit amoureux de Mademoiselle de Roye, lorsqu'elle lui eut parlé de cette belle personne. La honte de s'être trompée, la douleur d'aimer envain, & le dépit de voir triompher Mademoiselle de Roye, qu'elle haïssoit, ne pouvoient demeurer sans effet dans le cœur de Madame de Tournon; cependant sa dissimulation naturelle l'empêcha d'éclater. Elle lui promit de faire la partie qu'il lui propofoit; mais elle s'étoit déjà apperçue que Madame de Roye avoit quelque chagrin contre les Sansacs. Elle lui écrivit, que le Marquis l'avoit priée de le mener chez elle. Madame de Roye, qui, après les propositions qui s'étoient faites, & ce qu'elle avoit dit à la Reine, sentit qu'elle seroit assez embarrassée de cette visite, répondit promptement à Madame de Tournon, pour l'engager à détourner Sansac de ce dessein. Madame de Tournon, qui, en écrivant à Madame de Roye, n'avoit cherché qu'à s'attirer cette réponse, montra la Lettre à Sansac; comme à un ami pour qui elle n'avoit rien de caché.

Sansac, que ce méchant succès chagrina, ne consulta plus la Comtesse sur une chose dont il n'étoit pas tems de lui découvrir le motif: il voulut aller chez Madame de Roye; mais il ne vit point sa fille, quoiqu'il l'eût demandée. On lui dit qu'elle se portoit mal: il y retourna une seconde fois; & on refusa encore de la lui laisser voir, sur des prétextes qui lui parurent peu vraisemblables. Il sçut que Monsieur d'Amboise étoit avec elle; de sorte que, honteux du peu de succès de ses visites, & désespéré d'avoir un Rival plus heureux que lui, il prit la résolution de quitter Paris, & il alla à une de ses Terres qui en étoit fort éloignée.

Mademoiselle de Roye, que la précipitation avec laquelle on l'avoit ramenée à la campagne avoit

toûjours inquiétée, & qui voyoit avec chagrin qu'on l'empêchoit de recevoir les visites de Sanfac, pensa que peut-être Madame de Roye avoit découvert ses sentimens pour lui ; & elle en étoit dans une honte & dans un accablement extrêmes.

Monsieur d'Amboise lui marquoit, combien il étoit affligé de lui voir cette mélancolie, sans toutefois s'en plaindre, & sans lui marquer qu'il pouvoit en partie la pénétrer. Une conduite si respectueuse toucha Mademoiselle de Roye, & la pitié succéda à sa haine, mais l'amour ne succéda point à la pitié.

Il étoit trop innocent de la conspiration du Prince de Condé, pour en être accusé long-tems, & il en étoit alors presque justifié. Mademoiselle de Roye vit qu'elle alloit l'épouser : il en usoit d'une manière qui méritoit quelque douceur de sa part ; & il lui sembla que le devoir suppléeroit aux mouvemens de son cœur.

Un jour que la tristesse du Comte d'Amboise étoit extraordinaire, elle lui dit plus de choses obligeantes qu'elle ne lui en avoit jamais dit ; mais elles ne firent que redoubler le chagrin de cet Amant. Eh ! Mademoiselle, lui dit-il, ne vous contraignez point ; ces dehors étudiez ne méritent pas moins à plaindre : vous affectez de me marquer de la bonté ; que je serois heureux, si vous en aviez pour chercher à me la cacher ! Ce discours embarrassa Mademoiselle de Roye ; il étoit assez fondé pour lui causer un peu de désordre : elle fut long-tems sans répondre ; & Monsieur d'Amboise, s'enhardissant par ce silence, ou plutôt se confirmant dans ses soupçons, n'eut plus la force de les empêcher de paroître. Mademoiselle, lui dit-il, je ne vois que trop que je vous suis indifférent : pourquoi ne voulez-vous pas que je le voye ? Ayez du moins de la sincérité, si vous n'avez pas de tendresse. Je suis réduit au point
de

de vous être obligé, si vous m'avouez que vous ne m'aimez pas. Il accompagnoit ces paroles de larmes : Mademoiselle de Roye en fut vivement pénétrée. Pourquoi cette contrainte éternelle ? Elle n'étoit point encore sa femme. Une pareille confiance ne pouvoit servir qu'à la dégager , & à la mettre dans la liberté de suivre ses sentimens.

Si la plus grande estime qui fut jamais, lui dit-elle . . . Non, Mademoiselle, interrompit-il, toute votre estime ne sauroit me consoler de votre indifférence; mais, ajouta-t-il, pressé par la jalousie, si quelque chose pouvoit l'adoucir, ce seroit une confiance sans réserve : elle m'est bien dûë, pour me récompenser de tout ce que vous ne me donnez pas. Quelle est cette confiance que vous demandez encore ? lui dit Mademoiselle de Roye. Il me semble que je vous en marque beaucoup. Ah ! Mademoiselle, lui dit-il, ce n'est point assez, marquez m'en davantage : c'est me punir de ma curiosité, que de la satisfaire ; & toute la grace que je vous demande, c'est que vous m'appreniez mon malheur tout entier. N'ai-je point de Rival ? Avoüez-le moi. Devez-vous douter que je ne sois indifférente, lui dit Mademoiselle de Roye, puisque vous ne m'avez pas rendue sensible, vous qui m'étiez destiné ? Hélas ! Mademoiselle, lui dit-il, votre cœur pouvoit être prévenu . . . Prévenu ! lui dit Mademoiselle de Roye. Connoissois-je quelqu'un avant que d'être engagée avec vous ? Eh ! Mademoiselle, interrompit-il, emporté par la jalousie, n'aviez-vous vu personne avant moi ? Il ne faut qu'un moment pour faire naître l'amour.

A ce mot, qui marquoit si précisément ce qui s'étoit passé dans le cœur de Mademoiselle de Roye, une si grande rougeur lui couvrit le visage, que Monsieur d'Amboise ne douta plus de sa disgrâce : il s'appuya sur un siège, ne pouvant

supporter sa douleur. Que me faites-vous envisager, Mademoiselle, lui dit-il ? Eh ! qu'il faut vous respecter, pour vous marquer de la modération, en découvrant que vous avez pour un autre les sentimens qui m'étoient dûs par la violente passion que j'ai pour vous ! Mademoiselle de Roye, que ces paroles pénétrèrent jusqu'au fond de l'ame, ne put retenir ses larmes ; & elle marquoit une si vive douleur, que Monsieur d'Amboise, malgré son désespoir, fut touché de l'état où il l'avoit mise. Il la regarda avec toute la timidité que lui donnoit la pensée de lui avoir déplu, & il sembloit par son silence lui faire réparation d'avoir trop parlé. Enfin, il lui demanda pardon de ce qu'il avoit dit, ou plutôt de ce qu'il avoit vu. Mademoiselle de Roye étoit dans un désordre extraordinaire. Son trouble & sa rougeur l'avoient trahie si cruellement, qu'elle n'osoit regarder Monsieur d'Amboise, sans la dernière confusion ; de sorte que, ne sachant que lui répondre, & ayant du chagrin contre lui, elle se retira dans son cabinet, en le priant de la laisser en paix & de l'oublier.

Quels ressentimens n'eut point Monsieur d'Amboise contre celui qui lui enlevait le cœur de sa Maîtresse ! & que s'il en avoit suivi l'impétuosité, il se seroit porté à de cruelles extrémités contre lui ! Mais il pensa, que dans cette occasion un éclat lui attireroit toute la haine de Mademoiselle de Roye, & qu'il ne falloit point abuser d'un secret dont elle lui avoit découvert une partie, & qu'elle lui avoit laissé pénétrer tout entier. Il se représentoit les larmes qu'il lui avoit vu répandre, & cette idée arrêtoit sa vengeance, quoiqu'elle augmentât son chagrin.

Ils furent quelque tems sans se voir. Le Comte d'Amboise étant sûr de ne pas plaire à Mademoiselle de Roye, & l'ayant en quelque sorte offensée,

fés, n'osoit se montrer à ses yeux. Mademoiselle de Roye n'appréhendoit pas moins de recevoir de ses visites. Il n'est point d'homme plus fâcheux qu'un Amant jaloux, quand il a raison de l'être, & en droit de le témoigner.

Comme Madame de Rôyes'aperçut que Monsieur d'Amboise ne venoit plus chez elle, elle en demanda la raison à sa fille; & soupçonnant par l'embarras de cette jeune personne, qu'il y avoit eu quelque démêlé entr'eux, elle lui dit, qu'elle vouloit qu'on le menagât, lui remit devant les yeux ce qu'assûrement il lui seroit un jour, & même lui ordonna de faire dire au Comte, par un de leurs amis communs, qu'elle seroit bien aise de le voir. Il fallut que Mademoiselle de Roye obéît, mais elle en fut plus révoltée contre lui.

Monsieur d'Amboise sentit bien qu'il ne devoit pas pénétrer plus loin que l'apparence, qui lui étoit favorable. Encore qu'il craignit de voir Mademoiselle de Roye, il ne laissa pas d'aller chez elle le lendemain avec empressement. Il la trouva seule dans sa chambre, la tête appuyée sur une de ses mains, & dans une rêverie si profonde, qu'à peine s'en tira-t-elle par le bruit qu'il fit en entrant. La pensée, que le Marquis de Sanfac l'occupoit à ce point, renouvella la jalousie du Comte d'Amboise. Mademoiselle, lui dit-il, en soupirant, que ceux qui peuvent vous faire rêver sont heureux ! & qu'on est à plaindre quand on est. . .

Mademoiselle de Roye fut fâchée qu'il commençât ce discours. Le commandement de Madame de Roye l'avoit mise dans une disposition chagrine; de sorte que, le regardant avec quelque dépit, je n'ai rien à vous répondre, lui dit-elle; tout ce que je dirois vous seroit suspect: mais je prévois les malheurs que votre défiance

me prépare. Vous préparer des malheurs, Mademoiselle ! lui dit-il : est-ce à moi que vous parlez ? Oui, lui dit-elle, je ne dois point me flatter : vous avez eu des commencemens de jalousie, que j'ai peut-être augmentés par ma faute ; je ne puis plus penser que vous ne me haïssez point.

Hélas ! Mademoiselle, lui dit-il, ce n'est pas ma haine que vous craignez ; vous ne craignez que mon amour ; mais enfin, je ne me trouve plus digne de vous, puisque je n'ai pu vous plaire : c'est assez, je ne vous contraindrai pas davantage ; je vous ferai, puisque c'est la seule marque de passion qui vous puisse être agréable en moi. Je vous aimerai toujours avec un amour violent, & je ne vous verrai jamais.

Mademoiselle de Roye ne lui en demandoit pas tant ; mais le chagrin où elle l'avoit vû, & la disposition où il lui paroïsoit être de se dégager, lui donna la hardiesse de le lui proposer. Elle lui représenta avec douceur, qu'il étoit désormais impossible qu'il fût content en l'épousant ; que puisqu'il avoit eu des soupçons une fois, il en auroit toujours : & qu'elle l'estimoit trop, pour vouloir le rendre malheureux. Enfin, peu-à-peu elle essaya de le porter à retirer la parole qu'il avoit donnée à Madame de Roye. Il étoit dans un désespoir qui ne lui permettoit pas de répondre. Ses yeux étoient attachés sur Mademoiselle de Roye. Il ne s'étoit point attendu qu'on ne le rassureroit pas. Songez-vous bien à ce que vous exigez de moi, Mademoiselle, lui dit-il : songez-vous bien que je vous aime ; & le plus grand effort de mon amour est-il dû à la plus cruelle preuve de votre indifférence ? Vous pouvez me refuser, lui dit tristement Mademoiselle de Roye. Eh ! puis-je désobéir ? lui dit-il en se levant : votre cœur ne consent point à mon bon-

bonheur, en voudrois-je malgré lui? Mais du moins, Mademoiselle, jugez de l'excès de ma tendresse, par ce qu'elle me fait faire contre moi.

Il retourna à Paris, d'où il écrivit à Madame & à Mademoiselle de Roye, pour leur dire un éternel adieu. Il prioit Madame de Roye de lui pardonner s'il passoit sans la voir, & s'il répondoit si mal aux intentions qu'elle avoit bien voulu avoir en sa faveur, mais que l'éloignement que Mademoiselle de Roye avoit pour lui y mettoit un obstacle invincible; que le mariage ne pouvoit faire son bonheur, s'il ne faisoit celui de la personne qu'il aimoit; & qu'il alloit porter sa douleur dans des lieux éloignés, pour se guérir, s'il se pouvoit, par l'absence. En effet, peu de jours après, s'étant absolument justifié d'être entré dans la Conspiration du Prince de Condé, il passa en Angleterre avec la permission du Roi.

Madame de Roye étoit fort mécontente, de ce qu'un mariage, qu'elle avoit si ardemment souhaité, trouvoit de pareils obstacles. Elle avoit une si parfaite estime pour Monsieur d'Amboise, qu'il lui sembloit qu'il n'y avoit que lui qui fût digne de son alliance. Elle parla à sa fille avec ressentiment, & lui dit, qu'elle ne méritoit pas d'être aimée du Comte, & qu'elle seroit bien punie de sa froideur pour lui, lorsqu'elle épouseroit quelqu'un qui en auroit pour elle. Elle essuya l'indignation de sa mère avec chagrin; mais ces menaces lui faisoient peu de peur. Elle songeoit que Sansac alloit profiter de la liberté où d'Amboise l'avoit laissée; mais elle ne savoit pas ce qui s'étoit déjà passé à cette occasion.

Madame de Roye la ramena à Paris, & le bruit s'étant répandu de sa rupture avec Monsieur

d'Amboise, tous ceux qui pouvoient prétendre à elle, songerent à l'obtenir.

Le Comte de Sancerre, qui avoit eu de l'inclination pour elle dès le même instant qu'il l'avoit vûe, n'étoit point alors en France. Le Marquis de Sanfac, qui ignoroit que Monsieur d'Amboise se fût dégagé, étoit encore aux Terres de son pere; mais, il ne fut pas long-tems sans l'apprendre.

Entre tous ceux qui songerent à Mademoiselle de Roye, le Vicomte de Tavanès fut le plus empressé, & il fit des propositions pour l'épouser. Si tôt qu'elle fut à Paris, Madame de Tournon l'appuya de tout son pouvoir. Il lui étoit d'une extrême importance que ce mariage fût arrêté avant que Sanfac eût sçu que le Comte d'Amboise ne prétendoit plus à Mademoiselle de Roye. Elle exagéra à Madame de Roye tous les avantages de ce parti. Le Vicomte de Tavanès possédoit de grands biens, & cherchoit encore à les augmenter; de sorte qu'il regardoit plus Mademoiselle de Roye par ceux qui lui étoient destinés, que par sa beauté.

Madame de Roye, qui n'avoit rien de caché pour Madame de Tournon, lui avoit confié toute la conduite du Comte d'Amboise à l'égard de sa fille, & l'avoit priée de decouvrir si cette jeune personne n'avoit point quelque secreete inclination. Quoique ses soupçons eussent d'abord tombé sur le Marquis de Sanfac, le refus qu'elle avoit fait de lui, la mettant hors d'état de renouer avec bienséance, lui donnoit de l'éloignement pour ce mariage.

Madame de Tournon ne croyoit que trop, que puisqu'il aimoit Mademoiselle de Roye, il en étoit aimé, & elle n'en cherchoit point d'autre certitude. Cependant elle dit à Madame de Roye, qu'a-

qu'après l'avoir examinée, elle lui trouvoit de l'indifférence pour tous les hommes, & même beaucoup pour Sansac en particulier; qu'apparemment trop d'amour de la part du Comte d'Amboise l'avoit empêché d'épouser une personne incapable de sentir jamais de passion, ni même de connoître les sentimens qu'on avoit pour elle. Enfin, elle lui conseilla fortement d'accepter le Vicomte de Tavanès pour gendre. L'affaire se traita avec un grand secret: elle auroit été promptement achevée, si la maladie du Roi n'eût suspendu toutes choses.

Il fut saisi, à la Chasse, d'un mal de tête si violent & si extraordinaire, que d'abord on en appréhenda les suites. Le péril où il étoit, rappella à Paris tous ceux qui s'intéressoient pour sa vie. Le Marquis de Sansac y revint avec empressement. Le Comte d'Amboise, quoiqu'il fût à peine arrivé en Angleterre, retourna en France. Cette maladie fut aussi funeste que violente. Le Roi mourut en huit jours, & sa mort fit prendre une nouvelle face à toutes choses. La Reine Marie Stuart perdit toute l'autorité qu'elle s'étoit acquise. Catherine de Medicis fut déclarée Régente durant la minorité de Charles IX. & devint absolue. Le Prince de Condé, qui avoit été arrêté pour la conspiration dont on le croyoit le chef, fut mis en liberté: il conservoit toujours beaucoup d'estime pour d'Amboise; & quoiqu'il n'eût pu le faire entrer dans ses desseins, il ne l'en avoit pas moins aimé.

Le Marquis de Sansac parla à Mademoiselle de Roye le lendemain qu'il fut à Paris: elle étoit chez Madame de Tournon, où il y avoit beaucoup de monde, & elle étoit un peu écartée des autres; de sorte qu'il trouva moyen de se placer auprès d'elle, sans que Madame de Tournon pût s'y opposer.

Il demanda pardon à Mademoiselle de Roye des propositions qu'il avoit fait faire à sa mere, avant que de l'avoir consultée: il en accusa la violence de sa passion; & il lui dit, que ce qu'il avoit appris de sa haine pour lui, & le refus de Madame de Roye, l'en punissoient assez. Mademoiselle de Roye fut surpris de ce discours. Vous m'apprenez des choses si nouvelles, lui dit-elle, que je suis embarrassée à y répondre. J'ignore la haine que j'ai pour vous, comme tout le reste.

Madame de Tournon, qui le vit attaché à parler à Mademoiselle de Roye, feignant de ne s'en appercevoir pas, la fit approcher d'elle, lui disant qu'elle étoit trop éloignée du reste de la Compagnie.

Lorsque Mademoiselle de Roye fit réflexion sur ce qu'il lui avoit dit, elle crut que ces propositions s'étoient faites le même jour, & que des raisons de haine ou d'intérêt avoient déterminé sa mere à un refus: ainsi elle concluoit, qu'elle n'épouserait point Sanfac, dans le tems qu'elle s'assuroit d'en être tendrement aimée.

Ce Marquis, cependant, reprenoit des espérances; il voyoit qu'il n'étoit point hai. Il comprenoit même que peut-être Madame de Roye, en le refusant si cruellement, n'avoit cherché qu'à tenir parole à Monsieur d'Amboise; & que les choses ayant changé, une seconde tentative pourroit réussir. Il voulut engager son pere dès le lendemain à parler à Madame de Roye; mais il le trouva si pénétré de la mort du Roi, dont il avoit été Gouverneur, qu'il n'en put même être écouté.

Ce Marquis étoit trop amoureux, pour ne pas craindre d'être prévenu par ses Rivaux. Il connoissoit le pouvoir que Madame de Tournon avoit sur l'esprit de Madame de Roye; il lui déclara

clara son amour, & il la conjura de parler en sa faveur, en attendant que son père pût entrer dans cette affaire. Madame de Tournon fut outrée de cette confiance; mais elle prit le parti de dissimuler, & elle sçavoit bien qu'elle devoit peu craindre qu'il réussît. Elle l'assura, qu'il ne tiendrait pas à elle qu'il ne fût heureux. Il la crut, & il alla cependant voir Madame de Roye dès ce même jour; mais bien des choses s'étoient passées qu'il ignoroit.

Si-tôt que Monsieur d'Amboise avoit été revenu d'Angleterre, il avoit été chez cette Comtesse, qui l'avoit reçu avec beaucoup d'amitié. Elle venoit d'apprendre à sa fille, qu'elle la destinoit au Vicomte de Tavenas: & cette nouvelle lui avoit donné une si vive douleur, qu'elle n'avoit eu que le tems de lui répondre qu'elle lui obéiroit toujours; & elle étoit sortie de la chambre de sa mère, pour donner un cours libre à ses larmes.

Lorsqu'elle vit qu'elle n'avoit évité d'épouser le Comte d'Amboise, que pour être au Vicomte de Tavenas, elle fut inconsolable. Sa personne lui avoit toujours déplu, & son dessein le lui rendoit odieux. Elle pensoit que la parfaite estime qu'elle avoit pour le Comte d'Amboise lui pouvoit tenir lieu d'amour, & qu'il lui auroit été plus supportable d'être à lui, puisqu'elle ne croyoit plus épouser Sansac, que d'être au Vicomte de Tavenas. Enfin, le mal passé ne lui paroissoit plus un mal, & elle ne donnoit ce nom qu'au présent.

Madame de Roye, voulant faire connoître à d'Amboise qu'il n'avoit point perdu sa confiance, ne lui fit point un secret du mariage de Monsieur de Tavenas avec sa fille; elle lui en parla comme d'une chose qui seroit bien-tôt conclue. Mais que ne produisit point cette nouvelle dans

l'esprit de Monsieur d'Amboise ? Mademoiselle de Roye alloit épouser un homme qu'il sçavoit bien qu'elle n'aimoit pas. La pensée de la perdre sans retour, & de la voir posséder par un mari qui l'avoit si peu méritée, excitoit en même tems son désespoir & son indignation.

Il demanda à Madame de Roye la permission de voir sa fille, & il alla la trouver à son appartement. Elle étoit dans un état si triste, qu'il n'avoit pas besoin de son amour pour en être sensiblement touché. Son visage étoit couvert de larmes, qui ne diminuoient point sa beauté. Vous êtes témoin de ma douleur, lui dit-elle (sentant qu'elle ne pouvoit cacher ses pleurs) & vous sçauvez bien-tôt ce qui l'a causée. Je ne le sçais peut-être déjà que trop, lui dit-il, Mademoiselle; & j'ose dire, que je sens plus encore les maux que vous sentez, que je n'ai jamais senti tous ceux que vous m'avez faits. Que votre honnêteté m'est cruelle ! lui dit Mademoiselle de Roye, que son chagrin faisoit parler. Cachez-la moi par pitié, afin que je connoisse moins le prix de ce que j'ai perdu. Que me dites-vous, Mademoiselle ? lui dit-il. Je n'ai point acquis assez d'indifférence, pour pouvoir entendre tranquillement ces paroles de votre bouche. Je ne cherche point à vous flatter, lui dit-elle; mais il est vrai que je me repentirai toute ma vie du procédé que j'ai eu avec vous, & que je me trouverai très-malheureuse d'épouser le Vicomte de Tavannes. Ah ! Mademoiselle, lui dit le Comte d'Amboise, je ne sçaurois me plaindre de ma disgrâce, puisqu'elle m'attire des paroles si obligantes. Est-il possible que vous me puissiez préférer à quelqu'un ? Je ne l'aurois jamais sçu, si vous ne m'aviez forcé de renoncer à vous. Mais, quelques obstacles que j'aye mis à mon bonheur, peut-être il ne me seroit pas impossible de

de les vaincre, si vous y consentiez. Vous auriez mon consentement avec bien de la facilité, s'il y faisoit quelque chose, lui dit Mademoiselle de Roye, qui ne voyoit encore que le supplice d'épouser Tavanès. Monsieur d'Amboise fut si transporté de la joye que lui donnoient ces paroles, qu'il ne vit rien de ce qui pouvoit la troubler. Les soupçons qu'il avoit eu de Sanfac, s'effacerent de son esprit. Il trouva qu'il les avoit pris sur des fondemens légers. Madame de Roye lui avoit parlé du mariage de Tavanès comme d'une chose avancée, mais non pas conclue absolument. Il alla trouver le Prince de Condé: il le conjura de parler à Madame de Roye, parce qu'il eût été embarrassé à lui parler lui-même, à cause de l'irrégularité qui pouvoit paroître dans son procédé. Ce Prince, qui avoit bien voulu entrer dans les détails de sa passion dès qu'elle avoit commencé, saisit cette occasion de lui rendre un office. Il alla voir Madame de Roye, & il l'engagea aisément à rentrer dans ses premières liaisons avec le Comte d'Amboise, qu'elle avoit toujours plus estimé que tous les autres hommes. Elle dit à sa fille, que s'il étoit vrai qu'elle eût de l'éloignement pour le Vicomte de Tavanès, elle n'iroit pas plus avant avec lui, & qu'elle reprendroit ses premiers engagements avec Monsieur d'Amboise.

Mademoiselle de Roye, qui n'avoit songé d'abord qu'à n'épouser pas Tavanès, vit qu'elle avoit seulement changé de malheur: celui-ci étoit moindre, à la vérité; mais il étoit assez grand pour la mettre au désespoir. Enfin elle se l'étoit attiré: il n'y avoit pas moyen qu'elle l'évitât; & elle dit à sa mere, qu'elle lui obéiroit sans répugnance.

Madame de Roye fit naître des difficultez sur le mariage du Vicomte de Tavanès; & comme

elle ne lui avoit point encore donné de parole, elle se rompit, sans qu'il parût qu'elle en eût eu le dessein.

Madame de Tournay, qui étoit trop avant dans la confiance pour ignorer ce qui se passoit, lui fit les propositions de Sansac, lorsqu'elle vit qu'il n'y avoit plus rien à espérer pour lui, de sorte qu'il fut refusé une seconde fois. Cette Comtesse le lui apprit avec toute la malice dont elle étoit capable. Elle lui fit confidence des dessein de Tavannes & de leurs progrès : en lui disant ensuite, que Mademoiselle de Roye n'avoit pu soutenir la pensée d'être à un autre qu'à d'Amboise; qu'une légère cause les ayant brouillés, leur raccommodement avoit été aisé; & qu'elle avoit engagé elle-même son Amant à faire parler à sa mere. La chose étoit vraie en apparence. Elle la conta de la même manière à quelques personnes, afin qu'on le redit encore à Sansac. Il entra dans un violent dépit contre Mademoiselle de Roye; il l'accusa de l'avoir trompé par sa fausse douceur. Il s'accusa de s'être voulu tromper soi-même. Il examina combien les chaînes qui l'avoient lié étoient foibles. Enfin, il s'abandonna au désespoir aussi facilement qu'il s'étoit abandonné à l'espérance, & il cessa de voir Mademoiselle de Roye.

Elle avoit pris une résolution qu'elle avoit de la peine à soutenir : sa tristesse étoit extraordinaire, & d'Amboise n'étoit pas assez heureux pour ne la point pénétrer. Les soupçons qu'il avoit eu de Sansac lui rentroient dans l'esprit; cependant, la préférence qu'elle lui avoit donnée sur le Vicomte de Tavannes, & les choses flatteuses qu'elle lui avoit dites à cette occasion, venoient le soutenir contre ses défiances; & si ces réflexions troubloient le bonheur qu'il attendoit, elles ne l'empêchoient pas de l'attendre.

Tout

Tout se dispoſoit pour ſon mariage. Mademoiſelle de Roye avoit beaucoup d'égards pour lui; mais quand elle étoit ſeule, elle en dédommageoit Sanſac par un torrent de larmes. Elle ſe regardoit elle-même comme la cauſe de ſes malheurs. Jamais elle ne s'étoit vûe ſi prête d'entrer dans un engagement, contre lequel tout ſon cœur ſe revoltoit. Elle ne put ſoutenir ces différentes agitations, & elle tomba malade.

Quel deſeſpoir pour Monsieur d'Amboiſe ! Il ne pouvoit douter que ſa maladie ne fût l'effet du chagrin qu'elle avoit de l'épouſer. Il ſe ſentoit néanmoins entraîné à la voir tous les jours, & il la voyoit pleine d'honnêteté pour lui. Malgré les maux qu'elle lui cauſoit, il l'eſtimoit davantage, & il ne l'aimoit pas moins : au contraire, l'admiration & la pitié ſe joignant à ſes autres ſentimens, rendoient ſa paſſion plus forte, mais en même tems plus capable de raiſon. Le moyen de contraindre une perſonne qui ſe contraignoit elle-même pour l'amour de lui ? Il vit qu'il devoit ſe dégager une ſeconde fois; mais, en rendant Mademoiſelle de Roye à elle, il la mettoit entre les mains de ſon Rival. Cette penſée le faiſoit trembler, & il ne réſolvoit rien.

Cependant la maladie de Mademoiſelle de Roye augmentoit. Il ſentit alors qu'il l'aimoit aſſez pour ne la diſputer pas davantage aux dépens de ſa vie. Il vit qu'il falloit la ceder à ſon Rival, qu'elle ne pouvoit être que malheureuſe avec un autre. Il crut qu'il étoit capable de cet effort. Il ſe flata même, qu'une action ſi extraordinaire produiroit peut-être un effet extraordinaire; & que ſ'il ne ramenoit pas Mademoiſelle de Roye vers lui, en faiſant pour elle une choſe dont un autre ne pouvoit être capable, il rendoit du moins tous les autres hommes indignes d'en être ſimés.

aimez. Enfin, il se formoit, du debris de toutes ses espérances , une nouvelle sorte d'espoir. Toujours il pensa, qu'il empoisonneroit le bonheur de son Rival, en lui donnant lui-même sa maîtresse. Mais après tout, ce n'étoient que des idées. Son cœur ne goûtoit point ses raisons , & il lui auroit encore été plus aisé de faire la chose , que de la résoudre.

Il alla voir Mademoiselle de Roye le lendemain. Il remarqua qu'elle pleuroit, quoiqu'elle essayât de cacher ses larmes , & de montrer un visage ouvert & tranquille. Il est difficile de se représenter l'état où il se trouva. L'effort qu'on se faisoit pour lui, le portoit à celui qu'il se devoit faire. L'amour, la pitié, le désespoir, formoient mille combats dans son ame. Il demeura long-tems sans parler ; mais enfin , regardant Mademoiselle de Roye avec des yeux baignez de larmes, Mademoiselle , lui dit-il, vous avez eu jusqu'ici plus de force que moi. Je tremble de mon projet ; mais peut-être je l'exécuterai. Vous me donnez l'exemple de mourir, s'il le faut , en se contraignant. Eh bien, c'en est fait, il faut m'arracher à moi-même. Ne me cachez point vos sentimens pour Sansac. Je veux tout entreprendre pour lui faire obtenir un bonheur dont vous le jugez plus digne que moi : aussi-bien , puis-je être plus malheureux que je le suis ? Je vous plairai du moins en vous donnant à mon Rival. Il remarquoit pendant ce discours une impression de joye sur le visage de Mademoiselle de Roye, qu'il ne lui avoit jamais vûe. Il se désespéroit de ce qu'il alloit faire, sans néanmoins s'en repentir. Il est des momens où l'on semble agir par une force supérieure : ce qu'il faisoit, tenoit plus du Héros que de l'Amant , & le rendoit digne en même tems de pitié & d'envie. Je pars , lui dit-il , Mademoiselle , pour un dessein qui ne

s'achèvera pas s'il se retarde : & toute la grace que je vous demande, c'est de n'oublier point en me voyant , que je suis le plus malheureux de tous les hommes pour l'amour de vous. Mademoiselle de Roye ne put résister à ses divers mouvemens : la surprise , la crainte , la honte , agitoient son cœur. Sa fièvre en un instant redoubla si considérablement , qu'on jugea que sa vie alloit être dans un très-grand danger. Il n'en faisoit pas tant pour déterminer Monsieur d'Amboise. Il courut à l'appartement de Madame de Roye , il lui apprit le péril où étoit sa fille , & la passion qu'elle avoit dans le cœur. Il la conjura de n'avoir plus d'égards pour lui , & de ne songer qu'à Mademoiselle de Roye. Cette mère aimoit véritablement sa fille. La maladie de cette jeune personne la mettoit dans une cruelle inquiétude , & tout ce qui pouvoit contribuer à sa guérison lui paroissoit agréable. Elle marqua à Monsieur d'Amboise, combien elle étoit touchée de sa générosité ; & lui donna des louanges auxquelles il étoit peu sensible. Il vit qu'il réussiroit trop aisément dans ce qu'il entreprenoit. Il quitta Madame de Roye ; & il alla se renfermer chez lui , où il s'abandonna à tout ce que le désespoir a de plus affreux. Quand il ne se vit plus rien à faire , il pensa à ce qu'il avoit fait : il envisagea à loisir le mariage de Mademoiselle de Roye & du Marquis de Sansac, auquel il n'y avoit plus d'obstacles. Il vit qu'il l'avoit lui-même livrée à celui qu'il devoit le plus craindre qui ne la possédât ; & il fut mille fois sur le point de le punir de ce qu'il venoit de faire pour lui , & de l'empêcher par sa mort d'obtenir un bien qu'il venoit de lui abandonner. Ensuite il se représentoit l'état où il avoit vu Mademoiselle de Roye. Cette idée le retenoit ; mais , il voyoit à quel excès la pitié l'avoit porté. Il revenoit comme

me

me d'un songe, & il avoit peine à croire ce qu'il avoit été capable d'exécuter. Il songea que Mademoiselle de Roye perdrait le souvenir de ce qu'il avoit fait pour elle, & de ce qu'il lui en coûtait, dans la joye qu'elle auroit d'être à un homme qu'elle aimoit tendrement. Cette réflexion lui rendoit tout insupportable; il pensoit haïr Mademoiselle de Roye autant que Sanfac, & il croyoit ne pouvoir jamais voir l'un non plus que l'autre.

Madame de Roye employa un de ses amis, qui étoit aussi de Monsieur de Sanfac, pour lui faire savoir que Monsieur d'Amboise étoit absolument dégagé d'avec Mademoiselle de Roye; & que s'il faisoit quelques démarches pour l'obtenir, il n'y trouveroit plus d'obstacles. Ce Marquis étoit trop amoureux, pour songer aux refus qu'il avoit déjà deux fois essuyez. L'avance que Madame de Roye lui faisoit, en étoit la réparation; mais il vouloit savoir les sentimens de sa fille. Il alla chez cette Comtesse: il vit Mademoiselle de Roye, à qui la joye redonnoit la santé, que le chagrin lui avoit ôtée. Il ne lui fut pas difficile de connoître qu'il étoit aimé; il le comprit en partie par les choses qu'elle laissoit échapper, & plus encore par celles qu'elle évitoit de lui dire.

Le Marquis de Sanfac apprit à son pere le changement favorable pour lui qui s'étoit fait dans l'esprit de Madame de Roye; mais il ne le trouva plus dans les mêmes dispositions pour son alliance. Le refus qu'elle avoit fait de son Fils, l'avoit irrité au point de ne pouvoir jamais revenir de sa colere; mais d'autres raisons se joignoient encore à celle-là. Le Comte de Sanfac étoit haï de Catherine de Medicis, parce qu'il avoit été Gouverneur de François II. qu'elle n'avoit jamais aimé. Elle se plaignoit que ce Gouver-

verneur l'avoit élevé dans une grande indépendance à son égard, & elle en avoit pris de l'éloignement pour son Fils même. Elle eut lieu de voir, lorsqu'il mourut, combien ses sentimens étoient respectés de toute la Cour, excepté des Sanfacs. Le Corps du feu Roi fut porté à Saint-Denis sans aucune pompe. Messieurs de Guise, oncles de la Reine sa femme, ne le suivirent même pas; & le Comte de Sanfac seul, & son Fils, l'accompagnèrent.

La Régente ne fut pas long tems sans marquer ses ressentimens au Comte de Sanfac en plusieurs rencontres. Il n'étoit plus appuyé de personne: il vit qu'il avoit besoin d'être soutenu.

Mademoiselle de Roye, & même Madame de Roye, qui ne s'occupoit que de ce qui convenoit à sa fille, ayant toujours été de la Cour de Marie Stuart, plus que de celle de Catherine de Médicis, n'étoient pas propres à le remettre en bonne posture auprès d'elle. Il avoit d'autres vûes; & il dit à son Fils, qu'après le refus déshonorant que Madame de Roye avoit fait de le recevoir pour gendre, il devoit être honteux de songer encore à le devenir; & il lui déclara, qu'il ne consentiroit jamais à ce mariage. Cet Amant se jette aux pieds de son pere: il lui dit, que tout le bonheur de sa vie dépendoit d'épouser Mademoiselle de Roye; mais il ne le fit pas changer de dessein.

Le Marquis de Sanfac se revolta par cette dureté. Sa mere lui avoit laissé de grands biens; & quoique ceux de son pere fussent considérables, il les sacrifioit sans peine à son amour. Il mit deux de ses oncles dans son parti, qui firent tous les pas qu'il falloit faire auprès de Madame de Roye, & dont les propositions furent reçues, mais à condition que le Marquis de Sanfac

fac se racommoderoit avec son pere avant qu'on achevât le mariage, & que leur traité seroit secret jusques-là.

Ce Marquis eut cependant la permission de voir souvent Mademoiselle de Roye, dont la santé se rétablissoit chaque jour, & dont la beauté augmentoit encore depuis que son cœur étoit content. Elle sentoit vivement ce qu'elle devoit au Comte d'Amboise. Elle auroit voulu lui marquer combien elle en étoit touchée, & le dédommager, s'il se pouvoit, par sa reconnoissance, des sentimens qu'elle n'avoit pas pris pour lui; mais elle ne le voyoit plus, parce qu'il prenoit soin de l'éviter. Il sçavoit cependant, que son mariage avec Sansac n'étoit pas prêt à s'achever; mais, si cette pensée adoucissoit sa douleur, elle ne la lui ôtoit pas.

Mademoiselle de Sansac revint à Paris : elle apprit avec plaisir l'action de d'Amboise, & elle en parloit sans cesse à Mademoiselle de Roye. Un jour qu'elles se promenoient ensemble dans les jardins du Louvre, elles le rencontrèrent, qui étoit seul, & qui révoit si profondément, qu'il étoit proche de Mademoiselle de Roye sans s'en appercevoir. Il continuoit à marcher, mais elle l'arrêta. Vous voulez bien, lui dit-elle, que je profite des occasions que le hazard me donne de vous marquer mes sentimens; il y a long-tems que je les cherche en vain. Hé! Mademoiselle, lui dit-il, il y auroit de la cruauté à vouloir me voir encore; je vous suis inutile. Il lui fit une profonde révérence, & il se retira sans regarder Mademoiselle de Sansac. Elles furent surprises de cette fuite. Mademoiselle de Sansac eut de la colere de ce qu'il ne l'avoit pas seulement remarquée. Mademoiselle de Roye connut par la tristesse du Comte, & par sa prompte retraite, combien sa passion étoit encore vive, & com-
bien

bien sa générosité avoit été extraordinaire. Elle eut une très-sensible douleur d'avoir rendu un si honnête homme malheureux.

Il étoit au désespoir de l'avoir quittée si brusquement. Il craignit de l'avoir offensée, & qu'elle ne vint à le haïr. Enfin, il avoit encore senti du plaisir à la voir. Il s'en étoit privé, de peur de s'y trop abandonner; mais il trouvoit que sa raison lui avoit été cruelle : & que pouvoit-il lui arriver de plus triste, que d'être haï de Mademoiselle de Roye, & de ne la voir jamais ? Cependant, il ne vouloit plus aller chez elle; mais il sentoît que ce lui seroit une douleur que de la rencontrer.

Sanfac trouvoit le retardement de son bonheur si insupportable, qu'il n'étoit gueres moins affligé, que lorsqu'il étoit incertain d'être aimé. C'étoit en vain qu'il pressoit Madame de Roye de consentir qu'il épousât sa fille, malgré le chagrin du Comte de Sanfac : elle ne vouloit point lui laisser perdre une partie de sa fortune par trop de précipitation. L'estime que cette Comtesse avoit pour d'Amboise, lui faisoit souhaiter qu'il fût toujours de ses amis. Cependant, quoiqu'elle fût fâchée de n'avoir plus aucun commerce avec lui, elle n'osoit lui en faire des reproches : mais comme elle eut besoin de lui dans une affaire considérable, elle le lui fit savoir, & il ne put se dispenser d'aller chez elle. Il y retourna avec quelque peine, & avec quelque plaisir. Il trouva d'abord Mademoiselle de Roye seule dans la chambre de sa mère; & il fut si frappé de cette vûe, qu'il demeura comme immobile.

Madame de Roye étoit dans son cabinet avec une personne de considération, lorsqu'il entra. Comme elles étoient occupées d'une affaire particulière, elle vint au devant de lui, le supplier de
vou-

vouloir bien demeurer un moment dans sa chambre avec sa fille. Mademoiselle de Roye fut d'abord embarrassée de la présence d'un homme à qui elle avoit des obligations infinies, & qu'elle jugeoit par ce qui s'étoit passé depuis peu, que sa reconnoissance même pouvoit chagriner. Le désordre de Monsieur d'Amboise étoit extraordinaire : il se retrouvoit auprès d'une personne qu'il avoit été contraint d'abandonner, qu'il adoroit toujours, à qui il ne le vouloit plus dire, encore qu'il souhaitât qu'elle le sût, enfin avec une personne qui lui donnoit une cruelle jalousie, & qui lui inspiroit un respect extrême. Ils gardèrent quelque tems le silence l'un & l'autre ; elle le rompit néanmoins la première. Je ne sçaurois m'empêcher de me réjouir de vous voir, lui dit-elle, quoiqu'il me paroisse que vous ne soyez pas content d'être ici. Mademoiselle, lui dit-il, est-il possible que la présence d'un malheureux, que vous avez forcé de renoncer à vous, puisse ne vous pas être désagréable ? Je ne vous y ai point contraint, lui dit Mademoiselle de Roye : vous m'avez fait un sacrifice volontairement. Hé, reprit-il, Mademoiselle, vous mourriez, si je ne vous l'eusse fait. Vous ne pouviez soutenir la pensée d'être à moi. Je vous étois à celui sans lequel vous ne pouviez vivre. Vous en dites beaucoup, interrompit Mademoiselle de Roye en rougissant. Hé, Mademoiselle, lui dit-il, pourquoi cette retenue & cette contrainte ? Avouez-moi que vous aimez mon Rival. Je le sçais, je le vois malgré vous ; & la réserve dont vous usez, est un raffinement de tendresse, dont je suis plus jaloux que de toute celle que vous me marquerez avoir pour lui. Mais que vous dis-je ? reprit-il : pourquoi vous montrer cette bizarrerie ? Je vous demande pardon. Je vous aime, je vous aimerai toute ma vie. Je n'ai-

n'ai pû être le maître de ne vous point parler une fois de Sanſac ; mais je ne vous en parlerai plus. Je vous reſpecte aſſez pour reſpecter même votre paſſion. Je me contraindrai ſans ceſſe, & je ne vous entretiendrai jamais de la mienne. Mais la ſeule grace que je vous demande, c'eſt que vous me regardiez comme quelque choſe de plus qu'un ami. Je vous regarde même, lui dit-elle, comme quelque choſe de plus qu'un Amant. Vous avez fait pour moi des choſes ſi peu ordinaires, que je ne puis avoir pour vous des ſentimens communs.

La conduite de ce Comte avoit été ſi digne d'admiration, & Mademoiſelle de Roye lui étoit ſi obligée, qu'elle crut lui devoir parler avec douceur, mais cependant d'une manière qui ne flatât point ſon amour ; aſſi ces paroles le firent ſoupirer. Madame de Roye entra comme elle les achevoit. Cette Comteſſe apprit à Monſieur d'Amboiſe en quoi il pouvoit lui être utile, & il lui promit de lui obéir ponctuellement dans les choſes qu'elle ſouhaitoit. Elles avoient quelque rapport à Mademoiſelle de Roye, & il ſe trouva encore ſenſible au plaſiſr de lui rendre un ſervice. Ses honnêtetez, ou plutôt ſa vûe, avoient remis une ſorte de douceur dans ſon ame, quoiqu'elle ne lui eût rien dit de favorable à ſa paſſion. C'étoit toujours beaucoup, qu'elle eût pour lui toute l'eſtime qu'il méritoit, & qu'elle la lui eût marquée.

L'affaire dont Madame de Roye l'avoit chargé, l'obligea à retourner chez elle plus d'une fois. Il n'évitoit plus Mademoiſelle de Roye, & il reprenoit l'habitude de lui parler. Peut-être même retrouvoit-il dans ſon cœur quelque penchant à l'eſpérance. Les obſtacles qui ſ'oppoſoient au mariage du Marquis de Sanſac, pouvoient durer long-tems. Il n'étoit pas impoſſible, qu'une
con-

conduite soumise & désintéressée ne lui attirât une bienveillance particulière de Mademoiselle de Roye, & que ne lui parlant jamais de la passion, & lui faisant néanmoins connoître qu'elle n'étoit pas éteinte, il ne prit à la fin quelque chose sur les sentimens qu'elle avoit pour un Rival qui les méritoit moins que lui.

Madame de Tournon étoit au desespoir de n'avoir pu empêcher la liaison de Santac & de Mademoiselle de Roye: elle cherchoit du moins à la rompre; & le Comte de Sancerre, qui dans ce tems-là revint à Paris, parut propre à la servir dans ses desseins. Il étoit son ami particulier; cependant, il ne lui avoit point fait confidence autrefois de son inclination pour Mademoiselle de Roye; & ce n'étoit que par l'application qu'elle avoit toujours eue pour ce qui regardoit cette belle personne, qu'elle l'avoit découverte: il avoit même eu de la peine à lui avouer une passion dont il espéroit si peu, qu'il l'avoit cachée à celle qui la causoit.

Le Comte de Sancerre étoit bien fait; il étoit fin, adroit & spirituel. La Comtesse avoit empêché, autant qu'elle l'avoit pu, qu'il n'aimât Mademoiselle de Roye, & elle avoit beaucoup contribué à lui faire entreprendre le voyage qu'il avoit fait en partie pour la fuir. Mais l'Amour la fit changer d'intérêts. Elle sacrifia la jalousie de beauté, à la tendresse qu'elle avoit pour Santac; & elle assura le Comte de Sancerre, qu'elle viendroit à bout de la lui faire épouser, s'il vouloit suivre exactement la conduite qu'elle lui prescrirait. Elle lui conseilla de tâcher à s'insinuer dans son esprit sous le nom d'ami, & de lui cacher ses véritables sentimens jusqu'au tems de les faire éclater avec succès. Sancerre goûta cet avis, qui s'accordoit avec son humeur & avec son intérêt.

Mademoiselle

Mademoiselle de Sansac ne pouvoit souffrir l'indifférence que d'Amboise avoit pour elle. Elle commença à le maltraiter, & à lui faire de petites incivilités, qui, de la part d'une personne raisonnable, ne pouvoient être que des marques de passion. Il connut avec chagrin des sentimens auxquels il ne pouvoit répondre, & dont ses propres malheurs le forgoient d'avoir pitié. Mademoiselle de Roye s'appercevoit de l'état où étoit le cœur de son amie, par les plaintes bizarres qu'elle lui faisoit sans cesse de ce Comte. Elle craignoit tout de la disposition de Monsieur d'Amboise; quelquefois elle espéroit que la tendresse de Mademoiselle de Sansac le toucheroit: elle vouloit lui en parler; mais quand elle faisoit réflexion sur l'indépendance des inclinations, ce qu'elle avoit dans le cœur, la faisoit trembler pour son amie.

Mademoiselle de Sansac demouroit dans une mélancolie, qui empêchoit le retour de sa santé. Elle avoit demandé permission à la Reine de se retirer de la Cour, & elle vivoit chez son pere dans une assez grande retraite. Mademoiselle de Roye prenoit part à ses maux, & elle étoit assez équitable pour lui en être obligée. L'indifférence que Mademoiselle de Roye avoit pour d'Amboise, la flattoit, & l'empêchoit de la haïr. Elle tâchoit d'adoucir l'esprit de son pere sur le mariage de Sansac & de Mademoiselle de Roye; & elle ne désespéroit pas d'y réussir: mais il lui arriva de nouveaux chagrins, qui l'empêcherent d'exécuter ce qu'elle s'étoit proposé.

Un jour qu'elles étoient ensemble dans le Carrosse de Mademoiselle de Sansac, elles virent d'Amboise dans le sien, entraîné par ses Chevaux, avec tant de violence, que sa vie étoit en danger. Mademoiselle de Sansac pâlit, & dit à ses gens de mener son Carrosse sur leur passage.

afin de les arrêter. Elle leur parloit d'une manière si vive & si pressante, que malgré le risque qu'ils couroient à lui obéir, ils exécuterent cet ordre : cependant ce fut avec tant de bonheur, que les Chevaux, dont la première fureur commençoit à se ralentir, rencontrant les autres de front, ne passèrent pas outre.

Comme il voulut aller rendre grâce à ceux qui s'étoient mis en péril pour le sauver, il aperçut les Livrées de Sanfac : il crut que c'étoit son Rival, & fut au désespoir de lui devoir la vie ; cependant, pour ne lui point faire connoître une ingratitude qu'il n'avoit pas volontairement, il s'avança vers ce Carosse, mais il n'y vit que des femmes. Mademoiselle de Roye se présenta d'abord à ses yeux. Mademoiselle de Sanfac s'étoit trouvée si mal de l'émotion que cette aventure lui avoit causée, qu'elle avoit été contrainte de s'appuyer sur une de ses mains. Il commençoit à remercier Mademoiselle de Roye en des termes où sa passion s'exprimoit malgré lui : mais elle lui dit, qu'il avoit toute l'obligation à Mademoiselle de Sanfac ; & quoiqu'il fût fâché de s'être trompé à une chose qui lui plaisoit, il ne put se dispenser de la remercier avec beaucoup de reconnaissance : il les quitta, pour les laisser poursuivre leur chemin.

Après qu'il les eut quittées, Mademoiselle de Sanfac se trouvant seule avec Mademoiselle de Roye ; Vous avez vu ma foiblesse, lui dit-elle : il n'est plus temps que je vous la dissimule. Je me suis toujours refusé le soulagement de me plaindre avec vous, pour ne point entretenir une douleur que je condamne. Ayez pitié de moi, & me donnez quelque consolation. Vous n'êtes point coupable, lui dit Mademoiselle de Roye : personne n'est exempt des passions ; il suffit de les combattre. Je voudrois que la confiance que
vous

vous me témoignez, vous pût être utile. Elle l'embrassa en disant ces paroles. Mademoiselle de Sansac vit avec chagrin qu'elles étoient arrivées au lieu où on les attendoit. Cette conversation lui faisoit plaisir, & elle pria Mademoiselle de Roye de venir, s'il se pouvoit, le lendemain se promener avec elle dans un lieu agréable, où son peu de santé l'obligeoit à aller prendre l'air tous les matins.

Mademoiselle de Roye revit ce même jour le Comte d'Amboise chez Madame de Tournon. On y jouoit. Ils étoient les seuls qui ne jouoient pas. Mademoiselle de Roye s'approcha de la fenêtré pour parler à ce Comte. Elle vouloit sçavoir de quelle manière il reconnoitroit ce que Mademoiselle de Sansac avoit fait pour lui. J'avois du plaisir à penser que c'étoit à vous que je devois la vie, lui dit-il, Mademoiselle ; mais, vous ne voulez pas seulement me souffrir une erreur qui me soit agréable. Que me dites-vous, interrompit Mademoiselle de Roye ? Je serois au désespoir, si vous aviez toujours des sentimens qui vous donnassent lieu de n'être pas content de moi, & qui me donnassent aussi lieu de n'être pas contente de vous. Mademoiselle, lui répondit-il, je ne croyois pas vous importuner. Je ne vous demande point de passion, ajouta-t-il malgré lui : laissez-moi la mienne ; c'est tout ce que je vous demande. Je n'y puis consentir, lui dit-elle : la considération que j'ai pour vous, s'y oppose ; & si vous sçaviez en quelle extrémité on se trouve, quand on est remplie d'estime, de reconnaissance, & si on l'ose dire, de pitié, pour une personne qui mériteroit quelque chose de plus, je ne vous paroîtrois peut-être gueres moins à plaindre que vous-même. Ils garderent là-dessus tous deux le silence : puis Mademoiselle de Roye, se représentant vivement l'état où elle

avoit vû son amie; ne put résister à l'envie de lui en faire un mérite auprès du Comte: elle voulut le rendre sensible à la douceur d'être aimé d'une belle personne; elle lui fit une peinture touchante des sentimens de Mademoiselle de Sanfac. Enfin, elle sçavoit bien qu'elle ne risquoit rien à lui faire une pareille confidence. La discrétion du Comte étoit connue; & l'on étoit sûr, que s'il ne se faisoit point un plaisir de sa conquête, du moins il ne s'en feroit pas d'honneur. Il ne put répondre à ce qu'elle lui disoit, parce que Madame de Roye, qui avoit cessé de jouer, se leva pour sortir, & emmena sa fille, avant même qu'elle eût achevé ce qu'elle avoit à dire; mais il ne pensa à rien qu'à l'empêcher de croire qu'il y eût fait la moindre réflexion.

Mademoiselle de Roye ne vouloit point instruire Monsieur de Sanfac, que le Comte d'Amboise n'étoit pas encore indifférent, de peur de l'aigrir contre un homme à qui il avoit l'obligation de lui avoir cédé ses droits. Elle devoit même ce foible égard au Comte, en considération des choses extraordinaires qu'il avoit faites pour elle. Ces sentimens ne bleissoient point sa passion. Elle étoit bien éloignée d'en prendre d'autres pour Monsieur d'Amboise que ceux de la pitié; & si elle étoit partagée entre ces deux Amans, elle plaignoit l'un, & elle aimoit l'autre.

D'Amboise avoit trouvé un prétexte pour aller le lendemain matin chez Madame de Roye, mais il la rencontra à la porte du Louvre. Il lui dit, qu'il avoit eu ce dessein, & qu'ayant plusieurs choses à lui dire, il l'exécutoit lorsqu'elle seroit de retour. Il demanda à une des femmes qui l'accompagnoient, pourquoi Mademoiselle de Roye n'étoit pas avec sa mere. Cette femme lui dit, qu'elle étoit allé se promener, & lui nomma le lieu; mais elle ne lui dit point que c'étoit
avec

avec Mademoiselle de Sanfac, parce qu'elle suivoit Madame de Roye, & qu'elle n'en eut pas le loisir.

Monsieur d'Amboise y courut sans rien examiner. C'étoit à un de ces beaux lieux que les maîtres se font un honneur de laisser voir. On y venoit par deux côtez: il entra dans le jardin, & il n'y trouva d'abord que Mademoiselle de Sanfac. Mademoiselle de Roye avoit été arrêtée par la Comtesse de Tournon, qui, l'ayant rencontrée, l'avoit voulu accompagner, de sorte qu'elle avoit feint d'aller ailleurs, pour pouvoir être seule avec son amie.

D'Amboise, qui avoit été aperçu de Mademoiselle de Sanfac, n'avoit pu éviter de lui parler. Elle lui avoit dit qu'elle attendoit Mademoiselle de Roye, & qu'elle s'ennuyoit de l'attendre; de sorte qu'il n'avoit osé la quitter que sa compagnie ne fût venue. Ils furent embarrassés l'un & l'autre. Le Comte songeoit que Mademoiselle de Roye, en le voyant avec Mademoiselle de Sanfac, jugeroit qu'il auroit fait réflexion à ce qui s'étoit dit le soir précédent; & il l'auroit quittée brusquement, s'il n'avoit été arrêté par l'envie de voir Mademoiselle de Roye. Mademoiselle de Sanfac n'étoit pas dans une peine moins grande. Elle n'auroit point été fâchée qu'il eût connu une partie de ses sentimens, & elle auroit été au désespoir de les lui faire connaître elle-même.

Fin du premier Livre.



L E
C O M T E
D'A M B O I S E,
N O U V E L L E.



L I V R E S E C O N D.

Mademoiselle de Roye vint enfin les joindre : ils n'étoient pas loin de la porte du Jardin, & ils allèrent au devant d'elle jusques-là. Elle la félicita le Comte de ce qu'il étoit en si bonne Compagnie, & crut par-là l'obliger à dire quelque chose de flatteur pour Mademoiselle de Sansac ; mais il affecta d'abord de justifier son intention, d'une manière qui fit craindre à Mademoiselle de Roye qu'il ne désobligeât son Amie : elle prit un prétexte pour retourner sur le champ, & emmena Mademoiselle de Sansac. Je veux, dit-elle à Monsieur d'Amboise, vous l'enlever, pour vous punir de votre dissimulation. En achevant ces paroles, elle monta en Carosse avec tant de précipitation, qu'il n'eut pas le loisir de répondre.

Il étoit au désespoir de voir l'opiniâtreté de Mademoiselle de Roye, à se persuader une chose qu'il sçavoit pourtant bien qui ne la fâcheroit pas : soit qu'il appréhendât de lui donner le
moins

moindre sentiment de jalousie, soit qu'il appréhendât de ne lui en donner aucun, il ne pouvoit s'en consoler; le chagrin, la joye, ou l'indifférence de cette belle personne devenoient également cruels pour lui.

Il fut sur le point de courir après elle, & de ne la point quitter qu'il ne fût pleinement justifié; mais le prétexte qu'elle avoit pris pour retourner, lui donnant lieu de croire qu'elle ne seroit pas si-tôt chez elle, il alla chez le Roi, & il laissa malgré lui ces deux Amies en liberté.

Lorsqu'elles furent retournées au logis de Mademoiselle de Roye, & entrées dans sa Chambre, elle se trouva embarrassée. Le peu de succès qu'elle prévoyoit à la passion de Mademoiselle de Sansac, lui faisoit appréhender de la mettre sur ce sujet: cependant elle s'aperçut que son silence l'affligeoit encore davantage; de sorte qu'elle la fit parler, pour lui laisser prendre quelque soulagement, si ce n'étoit plus pour la consoler.

Si l'on osoit, lui dit-elle, vous demander, par quelles manières le Comte d'Amboise a pu s'attirer des sentimens dont il est si peu digne. . . Je sçais que j'ai tort, interrompit Mademoiselle de Sansac; mais je puis cependant m'excuser. Je voyois incessamment le Comte d'Amboise avec vous; je le trouvois aimable, par l'ardeur avec laquelle il aimoit; j'étois charmée de sa délicatesse. Vous ne l'aimiez pas; & quoique cette pensée me donnât un plaisir secret, je blâmois votre injustice, & j'allai trop loin en voulant l'éviter. Quand je parlai à la Reine pour empêcher votre Mariage avec lui, je croyois m'y engager pour l'amour de vous, ou pour l'amour de mon frere: cependant j'ai connu depuis, que c'étoit

mon intérêt seul qui me faisoit agir. Madame de Roye rendit tous mes projets inutiles , par sa fermeté dans ses premiers sentimens pour le Comte ; j'eus du dépit d'avoir mal réussi. Vous retournâtes à la Campagne ; le Comte vous alloit voir souvent ; je ne le voyois presque plus : cela me fit sentir à quel point il m'étoit cher. Je voulus m'opposer à mon penchant ; mais ce fut inutilement , & même en cherchant à rappeler ma raison , je songeois sans cesse à lui , & j'achevai de la perdre.

Elle se tût durant quelque tems ; puis elle poursuivit , voyant que Mademoiselle de Roye ne parloit pas. Je sentis distinctement la jalousie : j'eus des remords d'avoir essayé de vous ôter au Comte , puisqu'il n'en étoit pas plus à moi ; mais je fus au désespoir quand il songea une seconde fois à vous épouser , & je n'eus de repos que lorsque , par un excès d'amour extraordinaire , il vous eut cedée à son Rival. Cette action augmenta beaucoup mon estime : il me sembla qu'elle autorisoit ce que je sentoie pour lui , & même ce que j'avois fait contre lui : quoique cet exemple de générosité me condamnât , je ne vis point la différence de son procédé & du mien , je crus que ma conduite étoit justifiée par ce désintéressement , & par votre indifférence ; mais ce n'étoit en effet qu'un peu d'espérance qui justifioit tout. Hélas ! je ne fus pas long-tems dans cette situation ; si j'eus des momens moins désagréables , ce ne furent que des momens : vous sçavez si j'ai eu lieu de me flater.

Mademoiselle de Sanfac ne put continuer un tel discours ; & jettant un torrent de larmes , elle contraignit Mademoiselle de Roye à lui parler. Je suis plus malheureuse que vous , lui dit-elle : je sens tous vos maux comme vous-même , & j'ai encore le cha-

chagrin de vous les avoir causez ; c'est par moi que vous avez connu particulièrement le Comte d'Amboise ; c'est peut-être pour l'amour de moi qu'il ne prend pas les sentimens qui sont dûs à votre mérite ; enfin, c'est mon indifférence pour lui, qui a donné lieu à votre pitié : tout vous devient un poison, je n'ose rien entreprendre, & après avoir fait tous vos chagrins, j'ai la douleur de ne pouvoir vous en tirer ; vous ne devez plus avoir d'amitié pour moi, vous me regardez comme une Rivale, peut-être vous me haïssez. Non, interrompit Mademoiselle de Sansac, c'est d'Amboise qu'il faut haïr, & ce n'est point vous ; mais, je ne puis même avoir le soulagement de haïr l'un ou l'autre. Que m'a-t-il fait ? Il ne m'a point trahie, puisqu'il ne m'a jamais aimée, Hélas ! faut-il que ce soit là ce qui m'ôte le droit de me p'aindre !

Ses pleurs, qui redoublèrent, l'obligerent une seconde fois au silence ; & Mademoiselle de Roye, voyant de l'alteration sur son visage, craignit qu'elle ne se portât mal, & l'obligea de se mettre sur un lit. Elle passa ensuite dans son Cabinet, pour parler à un de ses Gens : on l'avertissoit de la part de Madame de Roye, que le Comte d'Amboise devoit venir, & qu'elle eût à le recevoir, s'il arrivoit avant son retour. Il vint en ce moment ; & n'ayant vu personne dans l'Antichambre, ni même dans la Chambre ; parce que Mademoiselle de Roye avoit ordonné à ses Femmes, lorsqu'elle étoit, entrée avec Mademoiselle de Sansac, de passer dans son Cabinet, qui en étoit assez éloigné, afin qu'elles ne fussent pas témoins de leur conversation, il alloit sortir ; mais Mademoiselle de Sansac s'étant tournée avec quelque bruit pour voir qui arrivoit, il s'approcha du lit, dont les rideaux étoient à demi fermés. Il ne la reconnut point ;

elle avoit une partie de ses coëffes sur son visage : il crut que c'étoit Mademoiselle de Roye, qui se reposoit sur son lit ; de sorte que , l'esprit encore tout rempli de l'Avanture du Jardin , & craignant même de perdre l'occasion de lui parler , Mademoiselle , lui dit-il , je ne puis différer un moment à me justifier : auriez-vous bien la dureté de croire , que je pourrois aimer Mademoiselle de Sansac ? Je n'eus pas hier le loisir de vous répondre sur ce que vous me voulûtes faire penser de ses sentimens ; mais en étoit-il besoin ? Si votre indifférence ne m'a pas fait changer , toute la passion qu'on pourroit avoir pour moi , ne le feroit pas davantage.

Mademoiselle de Roye , qui comprit que quel qu'un entroît , & que même on vint avertir par un autre côté que c'étoit Monsieur d'Amboise , revint dans la Chambre , & lui dit à demi bas , qu'une Dame de ses amies dormoit sur ce lit , & qu'elle alloit le recevoir dans une autre chambre ; mais elle ne sçavoit pas qu'il en avoit déjà trop dit.

Mademoiselle de Sansac en avoit été frappée comme d'un coup de foudre , & ce dernier malheur étoit si affreux , qu'il n'y avoit que la mort qui pût lui en ôter la honte & la douleur. Elle demeura sur le lit de Mademoiselle de Roye , accablée de mille pensées différentes , sans prendre aucune résolution.

Monsieur d'Amboise étoit avec Mademoiselle de Roye : il lui disoit les mêmes choses qu'il avoit cru lui dire lorsqu'il avoit parlé à Mademoiselle de Sansac ; mais elle lui marqua , qu'elle prenoit peu de plaisir à les entendre , & que , si quelque chose étoit capable de la toucher , ce ne seroit que les sentimens qu'il prendroit pour son Amie. Il fut outré de cette indifférence , & il demeura saisi d'une si vive douleur , qu'il cessa de lui parler.

Ma-

Madame de Roye revint plutôt qu'elle n'avoit pensé, & Mademoiselle de Roye alla retrouver Mademoiselle de Sanfac, dont le désespoir redoubla par sa présence. Elle fit un cri douloureux lorsqu'elle la vit. Ha ! vous m'avez trahie , lui dit-elle : j'espérois du moins que le Comte ignorerait ma foiblesse ; mais il manquoit quelque chose à votre victoire, vous avez trouvé de la gloire au sacrifice qu'il vous a fait de moi. Je vous demande pardon de vous soupçonner de cette pensée ; mais pourquoi lui dire que je l'aime , puisqu'il vous aime ? Elle n'eut pas la force de poursuivre , ses larmes couloient en abondance , & elle ne pouvoit que pleurer.

Mademoiselle de Roye comprit une partie de ce qui s'étoit passé ; elle n'avoit rien à lui répondre , & il n'étoit pas tems de justifier son intention , quand elle étoit coupable par de si tristes effets : tout ce qu'elle pouvoit faire , étoit de l'assurer , qu'il seroit aisé de désabuser le Comte de la pensée d'être aimé ; mais le remède n'étoit point encore du goût de Mademoiselle de Sanfac. Non , dit-elle , qu'il le sache ; & je ne le verrai jamais. Là-dessus , elle se leva de dessus le lit où elle étoit : elle sortit de chez Madame de Roye , dans le dessein de n'y revenir plus ; & le lendemain elle alla à une maison de campagne que son Pere avoit auprès de Tours. Là , elle essaya d'oublier tout le monde : elle abandonna le dessein de poursuivre le mariage de son frere avec Mademoiselle de Roye , quoiqu'il pût servir à la venger de d'Amboise ; & tous ses sentimens cederent à sa honte : ainsi elle ne laissa à cette Amie , que le chagrin d'avoir perdu une personne à qui elle confioit ses sentimens , & de conserver toujours un Amant malheureux.

La confiance de Monsieur d'Amboise étoit si

cruelle à Mademoiselle de Roye, par les suites qu'elle avoit eues, qu'elle commença à lui en faire un crime; elle ne lui parloit plus qu'avec une sorte d'aigreur, contre laquelle il n'étoit point préparé. Il n'avoit pas pensé qu'elle le traiteroit plus mal, parce qu'il ne pouvoit aimer qu'elle. Il entroit dans cette nouvelle rigueur une sorte d'injustice & de mépris, qui ne lui parut pas supportable: il pensa qu'il pourroit vivre sans aimer une personne dont l'ingratitude méritoit sa haine, ou plutôt son oubli; & il recommença à l'éviter plus qu'il n'avoit jamais fait.

Sanfac fut au désespoir de l'absence de sa Sœur: il n'avoit plus personne auprès de son Pere qui parlât pour lui; de sorte qu'après avoir écrit inutilement à Mademoiselle de Sanfac, il alla la trouver au lieu où elle étoit. Il fit tous ses efforts pour l'obliger à revenir; mais il n'obtint rien d'elle; & il ne la tira pas un moment de l'accablement mortel où elle étoit plongée.

Madame de Tournon, qui le voyoit très-affligé, & qui méditoit les moyens de le retirer d'auprès de Mademoiselle de Roye, feignit une nouvelle chaleur pour ses intérêts: elle lui dit, qu'un de ses amis, qui pouvoit tout sur l'esprit du Comte de Sanfac, seroit bien-tôt à Paris, & qu'elle emploieroit tout le crédit qu'elle avoit sur cet Ami, pour faire réussir le dessein du Marquis.

- Sanfac sçavoit, qu'en effet celui dont elle parloit étoit fort considéré de son Pere. Quel plaisir d'envisager un moyen de parvenir au bonheur qu'il attendoit depuis si long-tems! La force de ses sentimens lui redonna de l'amitié pour cette Comtesse. Il lui promit une reconnaissance éternelle, & il retourna chez elle avec assiduité.

Elle

Elle avoit introduit le Comte de Sancerre chez Madame de Roye : il étoit d'un caractère d'esprit à faire plaisir à tous ceux qu'il voyoit : il y alloit souvent , & son amour s'augmentoît tous les jours par la connoissance particuliere de l'esprit de Mademoiselle de Roye ; cette passion étoit même irritée par celle qu'il lui connoissoit pour le Marquis de Sansac. Bien souvent un Rival fait valoir le mérite d'une Maîtresse ; & quand il ne sçauroit la faire haïr , il la fait infiniment aimer.

Quoique Mr. d'Amboise évitât Mademoiselle de Roye , il n'étoit pas possible qu'il ne la rencontrât jamais ; & il y avoit plus d'un mois qu'il ne l'avoit vûe , lorsqu'il se trouva auprès d'elle un jour que la Reine Régente recevoit des Ambassadeurs d'Espagne. D'abord qu'il aperçut Mademoiselle de Roye , son premier mouvement fut de changer de place ; mais elle le salua d'une manière , qui , bien qu'assez indifférente , avoit un charme par lequel il se sentit arrêté : il n'osa cependant lui parler ; mais lorsque la Cérémonie fut achevée , les Hommes donnerent la main aux Dames , pour les remettre dans leurs Carosses. Le Marquis de Sansac fut obligé de prendre celle de Madame de Roye , & Monsieur d'Amboise dit à Mademoiselle de Roye , qu'il n'osoit lui offrir la sienne ; elle ne lui répondit rien , & lui tendit la main avec assez de civilité.

Jamais Mademoiselle de Roye n'avoit été si parée ni si belle ; les applaudissemens qu'elle avoit reçus , faisoient paroître sur son visage une joye modeste , qui auroit excité de l'amour dans les cœurs les plus insensibles. Quoique la passion de Sansac fût au point de ne pouvoir augmenter , il avoit néanmoins senti un nouveau plaisir à la regarder. D'Amboise se souvint des premières fois qu'il l'avoit vûe : il fit un profond soupir ;

& il le regarda avec des yeux mouillez de larmes.

Comme il y avoit de grands Apartemens à traverser , & que beaucoup de gens s'étoient mis entre Madame & Mademoiselle de Roye , il eut le loisir de lui parler. Je suis honteux , Mademoiselle , lui dit-il , de vous marquer que vos mépris & votre haine ne sçauroient m'empêcher de vous aimer : quels remedes tenterez-vous encore ? Ils seront inutiles ; il n'y a que ma mort qui puisse vous défaire de moi. Vous m'aviez promis , lui dit Mademoiselle de Roye , que vous ne me tiendriez plus de pareils discours : que voulez-vous que je vous y réponde ? Rien , Mademoiselle , lui dit-il d'un air indigné : je n'ai mérité que votre indifférence. Hé bien , ajouta-t-il tout transporté , rendez-la moi , puisque je suis assez malheureux pour croire que votre colere m'est encore un plus grand mal. Mais , lui dit Mademoiselle de Roye , devez-vous être surpris de mon ressentiment ? Vous êtes cause que j'ai perdu mon Amie. Mademoiselle , interrompit-il , de quoi pouvez-vous m'accuser ? Ai-je pris soin de toucher son cœur ? M'étoit-il possible d'aimer autre chose que vous ? Non , Mademoiselle , ajouta-t-il comme hors de lui , vous ne me devez point de tendresse , je déteste la mienne ; mais je vous aime , & je suis digne de votre pitié. Ne vous plaignez donc point , lui dit Mademoiselle de Roye : je vous ai donné ce que j'ai pu vous donner , & hors l'amour , vous avez eu tous mes autres sentimens ; je vous en promets la continuation , & ne nous faisons plus de reproches.

Le Comte n'avoit pas lieu d'être content , mais il n'avoit pas droit de se plaindre. Il la remit au Carrosse de sa mère ; où Sansat étoit qui l'attendoit. Ces deux Amans se saluèrent avec un sourire qui exprimoit tous les mouve-
mens

ment de leurs cœurs. D'Amboise, qui avoit feint de ne pas regarder Mademoiselle de Roye, l'avoit cependant remarqué, & il en fut pénétré d'une douleur mortelle; alors son mal fut extrême, puisqu'il résolut de se guérir. Il sentit qu'il seroit toujours exposé à chercher Mademoiselle de Roye, à la rencontrer, & à souffrir tout ce que l'amour désespéré & la jalousie ont de plus affreux. De sorte que, voyant qu'il lui étoit nécessaire de quitter Paris, il alla à une Terre qu'il avoit proche de Rheims, & il se promit de ne plus revenir, qu'il n'eût éteint tous les restes de sa malheureuse passion. Ainsi Mademoiselle de Roye fut délivrée pour quelque tems d'un Amant qui commençoit à l'importuner, parce qu'elle avoit des égards pour lui, & qu'elle n'osoit le maltraiter.

Mais c'étoit le Comte de Sancerre & Madame de Tournon, dont elle n'avoit rien appréhendé, qui devoient causer tous les malheurs de sa vie. Sancerre vouloit l'engager avant que de se déclarer son Amant; de sorte qu'il avoit commencé à entrer en liaison avec elle, en lui parlant souvent de Sanfac, & à la faveur de ce nom il se rendoit aimable: elle le voyoit avec un plaisir, qui étoit même suspect à Sanfac; il craignoit de trouver un Rival dans un homme qui lui paroïssoit redoutable, & qui étoit assidu chez Mademoiselle de Roye: il lui avoit ses soupçons; mais elle l'assura si fortement qu'il n'étoit qu'Ami, & elle en étoit si persuadée, qu'elle ne fit même point de réflexion aux inquiétudes de Sanfac. Il avoit aussi tant de raisons de s'assurer de l'inclination de Mademoiselle de Roye, qu'il vouloit bien d'abord lui soumettre sa jalousie.

Madame de Tournon, qui, par les promesses qu'elle lui avoit faites de s'employer pour son Ma-

Mariage, l'avoit engagé à lui rendre des soins, fit semer par le Comte de Sancerre, que ce Marquis étoit devenu amoureux d'elle. Quoique Mademoiselle de Roye eût été avertie des raisons qu'il avoit de la ménager, cette Comtesse étoit encore assez aimable pour pouvoir donner des inquiétudes à une Rivale.

Mademoiselle de Roye apprit à Sanfac ce qu'on disoit de lui; il demeura dans une surprise qui parut naturelle; il lui répondit d'une manière si tendre, & il l'aimoit si véritablement, qu'il ne pouvoit manquer d'être bien-tôt justifié. Il lui offrit de rompre avec Madame de Tournon; mais ils croyoient tous deux avoir le même intérêt à la conserver pour Amie. Elle le pria à la fin de ne point changer de conduite, & elle l'assura que jamais elle n'en auroit de chagrin.

Sa jalousie parut si tendre à son Amant, que dans ce moment il perdit celle qu'il avoit eue de Sancerre: il fut même si honteux d'avoir pu soupçonner d'infidélité un cœur si délicat, qu'il craignit de la faire souvenir des craintes qu'il lui avoit marquées; mais cette paix ne dura pas long-tems. Madame de Tournon, voulant qu'ils prissent en même tems de l'ombrage, gagna celle des Femmes de Mademoiselle de Roye, en qui elle avoit le plus de confiance: elle lui donna une Lettre qui s'adressoit à Mademoiselle de Roye; mais elle la pria de ne la lui montrer pas, & de faire en sorte que Sanfac la lût, sans qu'il parût qu'on eût eu le dessein de la lui laisser voir.

Le hazard favorisa son intention peu de jours après, & la chose fut ponctuellement exécutée. Sanfac vint le soir chez Madame de Roye, elle n'y étoit pas; ses amis attendoient quelquefois son retour, mais ce jour-là elle devoit souper
avec

avec la Fille chez Madame de Tournon : cependant cette femme feignit de l'ignorer , elle dit à Sanfac , qu'elles alloient revenir , & elle voulut le faire entrer dans l'appartement de Madame de Roye , dont elle avoit exprès égaré la clef , pour avoir lieu de le mener dans celui de Mademoiselle de Roye. Elle venoit d'y porter promptement le Billet dont elle étoit chargée : il étoit sur la table decacheté , & paroissoit y avoir été oublié. Elle y laissa le Marquis seul : il lut le billet , qui étoit de la main du Comte de Sancerre , dont Sanfac connoissoit l'écriture. Sancerre , par ce Billet , avouoit à Mademoiselle de Roye , qu'il avoit cru long-tems n'être que son Ami ; qu'ensuite il lui avoit déguisé ses véritables sentimens à la faveur de ce nom ; qu'enfin il ne pouvoit plus s'empêcher de les lui faire connoître. Sanfac le lût avec le même chagrin , que si en apprenant l'amour du Comte , il eût appris qu'il étoit aimé.

Cette femme rentra dans la Chambre , lorsqu'elle jugea qu'il auroit lû le Billet , & elle lui dit que Madame de Roye venoit de renvoyer ses gens , & qu'elle passoit le soir chez Madame de Tournon. Il y alla aussi-tôt , sans douter que Sancerre ne s'y trouvât ; cependant , ayant reconnu de loin ses livrées à la porte , il fut frappé de cette vûe , comme s'il ne s'y étoit pas attendu. Il entra chez Madame de Tournon , pour voir de quelle manière Mademoiselle de Roye se conduiroit avec son nouvel Amant ; mais comme elle n'avoit pas vû la Lettre qui pouvoit l'instruire des sentimens de ce Comte , elle ne changeoit point d conduite avec lui.

Sanfac étoit au désespoir de lui trouver la vivacité ordinaire ; la jalousie lui faisoit même croire qu'elle étoit encore augmentée : jamais il n'avoit trouvé les choses que Sancerre disoit si propres à plaire , & jamais il n'avoit tant craint qu'el-

qu'elles ne plussent ; enfin, il sortit dans le plus furieux chagrin où il eût été de sa vie. Le lendemain, il ne put voir Mademoiselle de Roye en particulier, & le jour suivant on partit pour aller à Rheims au Sacre de Charles Neuf.

Un tems considerable s'étoit déjà écoulé depuis la mort de François Second : les plaisirs renaissoient à la Cour, & même ils n'avoient presque pas discontinué, parce que la Reine Régente, qui vouloit être absolue, entretenoit tout dans l'oisiveté & la mollesse. Elle rendoit chaque jour célèbre par quelque Fête ; & étant toujours suivie des plus belles Femmes, qui faisoient agir leurs Amans à son gré, elle regnoit avec une pleine autorité par le moyen de la galanterie.

Madame de Roye, qu'une légère indisposition obligeoit à demeurer à Paris, voulut retenir sa Fille auprès d'elle ; mais la Reine la pria de ne les point priver d'une personne qui embellissoit sa Cour : de sorte qu'elle la confia à Madame de Tournon, qu'elle croyoit toujours la plus sincère de ses Amies. Sa Fille ne lui avoit point dit les soupçons qu'elle avoit eus de cette Comtesse, de peur qu'elle ne les eût trouvez trop peu raisonnables.

Durant le voyage, Madame de Tournon obédoit Mademoiselle de Roye, & sur le prétexte d'amitié, ne la quitta pas un moment. Comme la Lettre que Sanfac avoit vûe, n'avoit été écrite qu'afin qu'il la vît, Mademoiselle de Roye n'en avoit point entendu parler. Santerre se gardoit bien de lui laisser soupçonner encore qu'il l'aimât. Il falloit que son Rival fût détruit auparavant ; & il se contentoit de travailler de concert avec Madame de Tournon à brouiller ces deux Amans, & à les empêcher de s'éclaircir.

Madame de Tournon avoit dit à Sanfac, qu'encore qu'elle voulût bien le servir dans son Mariage

riage auprès de son Pere, elle ne vouloit point entrer avec Mademoiselle de Roye dans la confiance de son amour, & qu'il ne lui convenoit point de prendre de ces sortes de manières avec une jeune personne. Il ne pouvoit la blâmer de cette réserve; & il en soupçonnoit d'autant moins qu'elle fût capable de prendre un autre intérêt en lui, que celui de l'amitié. Ce Marquis entretenoit toujours sa jalousie dans son cœur. Il voyoit que Mademoiselle de Roye ne rompoit point avec Sancerre, & il la trouvoit déjà trop coupable pour mériter ses reproches; mais il lui marquoit une froideur extraordinaire: elle l'attribuoit à sa nouvelle passion pour la Comtesse, & elle en conservoit un dépit qui ne parut aussi d'abord que par sa froideur; mais il étoit impossible qu'ils demeurassent long-tems dans cet état. Ils avoient des soupçons mutuels, qui devoient se tourner en certitude, ou il falloit qu'ils s'éclaircissent de leurs doutes: il leur arriva une Avanture qui acheva de les brouiller.

La Reine donna le Bal à Rheims le soir du Sacre de Charles Neuf. Comme c'étoit la Saison des Masques, elle fit le plan d'une Mascarade: elle ordonna qu'une Troupe de Bohémiens, & une Troupe de Bohémiennes, vinssent séparément prédire la bonne fortune du jeune Roi; qu'ensuite, chaque Bohémien prendroit une Bohémienne, & qu'ils danseroient ensemble, pour se réjouir de s'être rencontrés à dire des choses agréables.

La Comtesse de Tournon & Mademoiselle de Roye étoient de la Mascarade: leur taille étoit à-peu-près égale; leurs cheveux étoient d'un brun fort approchant, & dont le peu de différence ne se remarquoit point aux flambeaux: l'habillement de ces Bohémiennes étoit même ordonné d'une manière à ne laisser presque pas distinguer

guer celles qui avoient le moindre rapport ; de grandes robes volantes leur couvroient toute la gorge , & descendoient jusqu'à terre , sans que rien marquât la taille : leurs cheveux , qui retomboient sur les épaules , étoient renouez avec quantité de rubans , & les Dames faisoient part à leurs Amans de ceux dont elles devoient porter le jour de la Fête ; parce que la Reine , qui vouloit entretenir tout dans la galanterie , l'avoit ainsi souhaité , afin que ceux qui avoient des Maîtresses , dansassent avec elles. Mademoiselle de Roye se trouva embarrassée dans cette conjoncture : la froideur qui étoit entre Sansac & elle , lui donnoit de la repugnance à lui faire cette sorte de faveur ; cependant il lui étoit impossible de la faire à un autre : elle lui paroissoit peu considérable en soi , & c'étoit trouver une occasion de se plaindre , qu'elle ne put négliger ; elle lui envoya de ses rubans , & elle lui écrivit avec tant de dépit , de douleur & de tendresse , que cette Lettre auroit nécessairement produit un éclaircissement entre eux , si l'artifice de Madame de Tournon n'avoit prévalu.

Le Billet ayant passé par les mains de cette femme que Madame de Tournon avoit gagnée , il lui fut montré. Cette Comtesse vit quelque ouverture à jouer un mauvais tour à ces deux Amans : elle garda les rubans de Mademoiselle de Roye , & elle envoya d'autres au nom de cette jeune personne ; c'étoit de ceux dont elle même devoit porter. Son intention étoit de tromper Sansac , & de passer pour Mademoiselle de Roye à la faveur du déguisement , de mettre cette Amante dans la dernière colère contre lui , & de les empêcher , autant qu'elle pourroit , de s'éclaircir , enfin de rejeter la méprise des rubans sur les femmes qui les servoient , si l'on en venoit à l'éclaircissement. Ce-
pendant

pendant elle trouvoit elle-même l'artifice grossier, & elle en espéroit peu de chose : mais elle avoit commencé à semer la mésintelligence entre eux , il falloit hazarder tout ce qui pouvoit l'augmenter ; & leurs cœurs étant déjà prévenus de jalousie, les moindres apparences pouvoient achever de les revolter.

Sansac reçut les rubans de Madame de Tournon, qu'on lui envoya de la part de Mademoiselle de Roye ; & il écrivit à celle-ci avec tant d'amour & tant de jalousie , que Madame de Tournon, à qui cette Lettre fut montrée, appréhenda & espéra tout en même tems de cette disposition : elle pria cette femme qu'elle avoit gagnée, de faire dire à Sansac, que Mademoiselle de Roye lui parleroit le soir après la Mascarade , & elle avoit résolu de lui dire sous le Masque des choses qui le persuaderoient que son Rival étoit aimé : on supprima les Lettres qu'ils s'écrivoient de part & d'autre, & on dit seulement à Mademoiselle de Roye, que Sansac lui étoit très-obligé de ses rubans ; ce mépris, qu'elle avoit si peu mérité, la mit dans une colere inconcevable. D'abord elle fut surprise de ce procédé ; mais son esprit étoit aigri de longue main, par la froideur extraordinaire qu'on lui marquoit , & tout paroît vraisemblable à la jalousie. Combien s'accusa-t-elle de lacheté, d'avoir pû faire une démarche si mal reçue : ce qui lui avoit d'abord paru si léger, lui parut alors terrible ; & sa douleur l'auroit empêchée de se trouver à la Mascarade, si elle n'avoit encore voulu voir de quelle manière il s'y conduiroit.

Les Masques danserent ; chaque Bohémienne avoit un Bohémien qui portoit sa couleur. Mademoiselle de Roye vit quelqu'un qui portoit la sienne, & d'abord elle ne le reconnut pas pour être le frere de Madame de Tournon, qui devoit dan-

danſer avec cette Comteſſe; mais elle remarqua aſſément que ce n'étoit point Sanſac qui danſoit avec elle.

Ce Marquis n'étoit pas fait d'une manière à pouvoir être confondu avec les autres : il étoit plus grand que tous ceux qui étoient de la Maſcarade; de ſorte qu'elle l'apperçut avec les couleurs de Madame de Tournon, qu'elle ne pouvoit méconnoître, parce qu'elles s'étoient habillées enſemble. Sanſac, qui la prenoit pour Mademoiſelle de Roye, trompé par les rubans qu'on lui avoit envoyez de ſa part, danſa toujours avec elle; & elle affecta ſi bien l'air de la danſe de celle qu'elle vouloit repréſenter, que le Marquis, n'ayant aucun ſoupçon de l'artifice, ſ'y méprit abſolument.

Mademoiſelle de Roye ſentoit le plus violent dépit qu'elle eût eu de ſa vie: elle ne douta point que la Comteſſe n'eût auſſi envoyé de ſes rubans à Sanſac, pour avoir le plaſir de ſe voir préférer hautement : dans la diſpoſition où elle étoit, il ne lui en falloit pas tant; pour la convaincre que Sanſac & Madame de Tournon étoient dans une parfaite intelligence; & le trouble de ſon eſprit la fit danſer avec tant de déſordre, que perſonne ſoupçonna que ce fût elle.

Après qu'elle eût fait une revûe de tous les perſonnages de la Maſcarade, elle connut que c'étoit avec le frere de Madame de Tournon qu'elle avoit danſé : elle n'examina point ſi Sanſac avoit voulu la tromper en mettant quelqu'un à ſa place, ou ſ'il n'avoit ſongé qu'à ſe tirer d'affaire; mais toujours elle ſe croyoit traitée d'une manière ſi fâcheuſe, que ſon amour propre étoit preſque auſſi bleſſé que ſa tendreſſe.

Si-tôt que la Maſcarade fut finie, elle ſe coula doucement vers la porte, & ſortit ſans être remarquée que de Sancerre, qui avoit toujours eu

eu les yeux sur elle, & qui la reconnoissoit aux rubans que Madame de Tournon avoit interceptez, & qu'elle lui avoit montrez. Il sortit aussi pour lui donner la main, & elle lui fut obligée de cette honnêteté : elle lui dit qu'elle ne rentreroit pas, de sorte qu'il la conduisit jusques chez elle. Il avoit trop d'intérêt à sçavoir ce qui se passoit dans son cœur à l'occasion de Sansac, pour ne lui en parler pas, & il faisoit dans ce désordre porter les derniers coups à son Rival : il feignit d'un air mystérieux de n'être point tout-à-fait surpris de ce qui étoit arrivé ; c'en étoit assez pour engager Mademoiselle de Roye, malgré, elle à lui faire plusieurs questions, auxquelles il répondit d'une manière qui augmentoit infiniment sa jalousie & sa douleur. Quoiqu'elle eût eu mille soupçons, elle s'accusa en elle-même de s'être aveuglée, & d'avoir conservé trop de tranquillité, dans le tems qu'on la trahissoit. Elle ne se laissoit point de lui faire, de nouvelles demandes, & il demeura plus longtemps avec elle qu'elle ne lui auroit permis d'y demeurer, si elle avoit été moins agitée.

Sansac, après avoir dansé avec Madame de Tournon, qu'il prenoit toujours pour Mademoiselle de Roye, la mena en un coin de la Salle pour lui parler : elle n'étoit point son Masque, qui tenoit à sa coëfure ; de sorte qu'il ne se détrompoit point. Il lui dit, qu'il étoit désespéré, qu'il sçavoit que Sancerre lui avoit écrit, & avoit osé lui faire connoître sa passion ; que cependant elle ne l'en avoit pas plus maltraité, qu'elle le voyoit avec plaisir ; & qu'enfin il ne pouvoit plus vivre, si elle continuoit d'avoir le même procédé avec lui. Madame de Tournon, feignant un ton embarrassé, lui dit, qu'il étoit difficile qu'elle rompit avec un ami de sa mere. Ha ! Mademoiselle, lui dit-il, que

me faites-vous envisager ? Pourquoi vous allarmer ? lui dit-elle d'un ton encore plus embarrassé qu'auparavant : quand il seroit vrai que Sancerre auroit d'autres sentimens pour moi que ceux de l'estime & de l'amitié, vous ne devez point penser que j'en aye d'autres pour lui. Quoi ! Mademoiselle, reprit-il, est-il possible que vous ayez de l'estime & de l'amitié pour un homme qui se déclare votre Amant ? Je suis perdu, si vous ne vous dédites de ces cruelles paroles. Je ne m'en dédirai point, lui dit Madame de Tournon : il y a de l'injustice à ce que vous demandez. C'en est trop, interrompit Sansac : ou trompez-moi mieux, ou achevez de me détromper. Je ne sçaurois demeurer dans l'incertitude où je suis : dites, que vous aimez Sancerre, que vous ne sçauriez rompre avec lui ; & je ne vous importunerai plus de ma jalousie, ni de mes reproches. Madame de Tournon ne lui répondit rien. Je vous entens, Mademoiselle, lui dit Sansac, transporté de fureur : vous n'aurez plus à souffrir mes plaintes ; mais ce seroit en vain que vous auriez attendu de moi de la modération, & tant qu'il me restera de la vie, j'empêcherai que mon Rival ne soit plus heureux que moi. Là-dessus, il la quitta brusquement, & elle ne fit aucune démarche pour le tenir.

Madame de Tournon étoit dans une joye extraordinaire : jamais elle n'auroit osé espérer un tel succès, & tous ses artifices étoient si heureux, qu'ils ne lui donnoient aucun remords. Quoique la Mascarade fût finie, le Bal continuoit. Madame de Tournon, après avoir changé d'habits, rentra dans la Salle où l'on dansoit. Sansac y étoit allé pour chercher Sancerre, & pour l'obliger à se venir battre ; mais il ne l'y trouva pas, & il entendit que Madame de Tournon disoit, que Mademoiselle de Roye s'étoit retirée

tirée avec un grand mal de tête. En effet, Mademoiselle de Roye l'avoit fait dire, afin qu'on ne fût pas surpris de ce qu'elle ne venoit point au Bal. Comme ce Marquis ne voyoit point Sancerre, il pensa qu'il pouvoit l'avoir suivie, & il ne lui fut pas possible de ne point chercher à s'en éclaircir. Il alla chez Mademoiselle de Roye, sur le prétexte de demander des nouvelles de sa santé : & ayant sçu par les gens de Sancerre qu'il y étoit, il demanda à la voir, pour lui faire, malgré sa promesse, tous les reproches qu'il croyoit qu'elle méritoit ; mais la colere où étoit Mademoiselle de Roye l'empêcha de le recevoir : elle lui envoya dire, quelle ne pouvoit lui parler à cause de son mal de tête, & dans le même moment elle renvoya Sancerre ; mais comme il comprenoit que Sanfac avoit remarqué ses gens, & qu'il jugea que peut-être ce Rival auroit la curiosité de sçavoir s'il seroit long tems avec Mademoiselle de Roye, il demeura dans l'Antichambre avec celle de ses Femmes que Madame de Tournon avoit gagnée, sans que Mademoiselle de Roye sût qu'il y étoit, & sans qu'elle y songeât.

Sanfac l'attendoit sur son passage : agité de tout ce que la rage a de plus affreux, il vit venir le Comte d'Amboise, & dans le trouble où il étoit, il ne put se défendre de lui parler. D'Amboise, ayant été obligé de se trouver à Rheims pour le Sacre de Charles Neuf, avoit entendu dire que Mademoiselle de Roye se portoit mal, & s'étoit trouvé encore assez sensible à ce qui la regardoit, pour venir avec empressement s'informer de sa santé. Vous voyez un homme désespéré, lui dit Sanfac, si-tôt qu'il l'aperçut : vous m'avez plongé dans l'abîme où je suis, & vous vous en êtes retiré ; vous m'avez cédé une personne qui fait tout le malheur de mes jours :

elle aime Sancerre, il est présentement avec elle, & elle refuse de me voir. Je n'ai rien à vous répondre, lui dit Monsieur d'Amboise; j'ai oublié Mademoiselle de Roye en vous la cedant: là-dessus, il vit sortir le Comte de Sancerre de chez elle, & il quitta Sansac brusquement, de peur que son air ne démentît les paroles qu'il venoit de lui dire.

Dans quelle bizarre jalousie ce Comte entra-t-il alors! Il lui sembla que Mademoiselle de Roye lui faisoit une seconde infidélité: elle avoit été forcée par son inclination à aimer Sansac; d'Amboise commençoit à croire qu'elle aimeroit toujours celui qu'elle lui avoit d'abord préféré, & cela avoit en quelque sorte assoupi la première ardeur de ses sentimens; mais ce changement le réveilla, & lui redonna des desirs, du dépit & de l'emportement. Il pensoit qu'elle pouvoit être inconstante, & il l'estimoit moins, mais il en avoit une nouvelle vivacité: il se sentoit prêt à se venger de celui qui lui enlevoit un bien qu'il avoit cru perdu pour lui; mais il trouvoit qu'il y avoit une sorte d'amour à se venger, qui ne convenoit point à un homme qui n'avoit jamais été aimé; il avoit honte d'être encore tourmenté par les démêlez de Sansac & de Sancerre pour Mademoiselle de Roye, & il retourna à la Campagne dès le même moment.

Sansac ayant marqué à Sancerre que son dessein étoit de se battre contre lui; ils allerent assez loin du lieu où ils se trouvoient, de peur d'être détournés: ils se battirent avec une égale impétuosité, & ils auroient terminé leur querelle par la fin de leur vie, si leurs gens, à qui ils avoient défendu de les suivre, ne se fussent doutés de leur intention, & n'en eussent averti quelques-uns de leurs amis, qui les trouverent, & qui les séparèrent.

Ma-

Mademoiselle de Roye fut quelques jours sans sortir de la chambre, sur le prétexte de son mal de tête, de sorte qu'elle ne voyoit point Sanfac. Le combat de ce Marquis avec Sancerre faisoit beaucoup de bruit à la Cour, mais on n'en disoit point le sujet. Sancerre avoit de trop grandes raisons de le cacher, tant qu'il ne seroit point établi auprès de Mademoiselle de Roye. Madame de Tournon entra dans cette affaire avec Sanfac, & l'engagea au secret, lui disant qu'il devoit des égards à une personne qu'il avoit si long-tems aimée; mais en effet, c'étoit pour empêcher que Mademoiselle de Roye n'approfondit ce démêlé, si elle avoit su la part qu'elle y avoit. Sanfac suivit les conseils de cette Comtesse, quoique sa colère contre Mademoiselle de Roye ne fût point diminuée. Cet Amant essayoit envain d'étouffer sa passion : il haïssoit Mademoiselle de Roye; mais il songeoit incessamment à elle, & c'est l'oubli qui fait la guérison.

Mademoiselle de Roye ayant demandé à Sancerre le sujet de son combat avec Sanfac, il lui dit, que le Marquis l'avoit querellé sur un prétexte assez léger; mais que la véritable cause de sa haine pour lui étoit, qu'il l'avoit rencontré trop souvent à son gré chez Madame de Tournon, pour qui il ne pouvoit se persuader qu'on n'eût qu'une simple amitié. Mademoiselle de Roye avaloit ce poison sans résistance: rien ne défendoit plus Sanfac dans son cœur contre ces sortes de surprises, & elle avoit une facilité à croire toutes les choses qu'on disoit de lui au sujet de Madame de Tournon, qui donnoit beaucoup d'espérance à son Rival.

Madame de Tournon marquoit toujours à Mademoiselle de Roye la même amitié, mais on la

recevoit avec une grande froideur : ces deux Rivaux ne se parloient plus du Marquis de Sanfac ; & ce n'étoit que par leur affectation à éviter de prononcer son nom , qu'elles se faisoient de la peine l'une à l'autre.

Le Comte de Sanfac , pere du Marquis , étoit Gouverneur de Touraine ; il étoit malade à Tours , & dans cet âge où l'on n'espère plus de guérir ; la survivance de son Gouvernement fut en ce tems-là donnée à son fils , par le crédit de Madame de Tournon ; comme il ignoroit qu'elle fût la cause de tous ses déplaisirs , il voulut bien lui avoir cette obligation ; néanmoins il falut qu'il s'éloignât ; il lui dit la nécessité où il étoit de fuir Mademoiselle de Roye , & cette Comtesse ne s'opposa point au dessein qu'il avoit d'aller à Tours ; l'absence devoit l'empêcher de s'éclaircir avec Mademoiselle de Roye , & le guérir de sa passion.

Ce Marquis partit promptement de Rheims , & peu de jours après , la Cour retourna à Paris. Madame de Tournon prit de grands soins de faire informer Mademoiselle de Roye de la part qu'elle avoit eue à ce qu'on avoit fait pour Sanfac ; en effet , il avoit falu une personne qui eût du crédit sur l'esprit de la Reine , pour l'engager à faire quelque grace à cette Famille.

Mademoiselle de Roye fut remise entre les mains de sa mere , à qui elle apprit que Madame de Tournon étoit sa Rivale , & l'avoit trahie. Madame de Roye eut du chagrin du changement de Sanfac ; l'engagement où beaucoup de gens sçavoient qu'il étoit avec Mademoiselle de Roye , avoit éloigné les partis , & cette infidélité lui faisoit quelque tort. Mademoiselle de Roye sentoît vivement cet affront , & ne se consolait pas de n'avoir point aimé d'Amboise , qui
avoit

avoit une si véritable passion pour elle, & dont les grandes qualitez & la constance devoient l'avoir arrachée à l'inclination qu'elle avoit pour Sansac.

Le Comte de Sancerre, qui étoit toujours attaché à elle sous le nom d'ami, crut que le tems étoit favorable pour avouer sa tendresse; mais il résista à l'envie de se faire un mérite auprès d'elle de l'avoir toujours cachée. Il craignit de se charger des chagrins qu'elle avoit eus contre Sansac, s'il faisoit voir qu'il avoit toujours été son Rival, & de rendre suspectes les choses qu'il avoit dites de lui; de sorte qu'il feignit un commencement de passion, que l'occasion de voir tous les jours une belle personne sans engagement faisoit naître.

Mademoiselle de Royes étoit trop mal trouvée de l'amour, pour le suivre une seconde fois; & ce n'étoit que par la reconnoissance du côté de Mr. d'Amboise, si son cœur pouvoit encore être entraîné: elle répondit à Sancerre avec cette indifférence, qu'un Amant trouve plus insupportable que la colere. Aussi comprit-il dès ce moment tout ce qu'il en devoit attendre; cependant il lui parla plus d'une fois.

Son amour étoit las de se contraindre, il importunoit s'il ne pouvoit plaire; de sorte que Mademoiselle de Roye fut obligée de lui marquer, que s'il continuoit ces discours, elle ne le verroit jamais. Elle le lui dit d'un air si tranquille, qu'il ne douta point qu'elle n'exécutât la menace: & il en eut un si cruel dépit, qu'il cessa lui-même de la voir.

C'étoit en vain que le Comte d'Amboise cherchoit à la campagne un repos qu'il n'y avoit pas trouvé la première fois, une nouvelle raison de se guérir ne faisoit qu'augmenter son mal; le Comte de Sancerre, Mademoiselle de Roye &

Sanfac se présentoient sans cesse à son imagination, & le tourmentoient. Il retourna à Paris, entraîné par son inquiétude, & sans sçavoir ce qu'il y vouloit faire. D'abord il n'alla point chez Madame de Roye, & il étoit tout-à-fait résolu à éviter la Fille; cependant, s'étant informé de ce qu'elle faisoit, il sçut que Sancerre avoit cessé de la voir, & on lui dit en même tems, que c'étoit parce que ce Comte étoit devenu amoureux d'elle; que sa passion l'avoit importunée, & qu'enfin elle l'avoit en quelque sorte banni. Comme on cache peu les choses qui sont indifférentes, Mademoiselle de Roye avoit avoué la vérité à quelques amies, qui lui avoient demandé pourquoi Sancerre ne la voyoit plus; & d'Amboise, qui cherchoit à le sçavoir, ne pouvoit manquer d'en être instruit; il perdit par-là toute sorte d'ombrage du Comte de Sancerre, de l'idée duquel il avoit été plus importuné que véritablement jaloux; il pensa que Mademoiselle de Roye avoit seulement voulu chagriner Sanfac, plutôt que de le trahir, lorsqu'elle avoit refusé de le voir après la Mascarade qui s'étoit faite à Rheims, & qu'elle avoit reçu Sancerre; qu'enfin ce pourroit être la suite de quelque querelle d'Amans qu'il n'auroit point sçue, & il ne lui étoit que trop aisé de ramener toute sa haine du côté de Sanfac; mais il apprit bien-tôt aussi, que ce Marquis étoit devenu amoureux de Madame de Tournon, & cette nouvelle produisit en lui plusieurs mouvemens, entre lesquels il ne démêla d'abord que la curiosité de sçavoir ce que pensoit Mademoiselle de Roye; il retourna chez elle avec empressement.

Madame de Roye le reçut avec ses honnêtetés ordinaires. Mademoiselle de Roye lui parut

rut mélancolique, mais civile & pleine d'égards; comme il y avoit du monde dans la chambre, il ne put entrer dans aucune conversation particulière avec elle ce jour-là; mais elle ne laissa pas de remarquer qu'il l'aimoit encore: elle fit réflexion sur le procédé de ce Comte & sur celui de Sanfac: elle opposoit la constance de l'un à la légèreté de l'autre; & quoiqu'il y eût des pensées si avantageuses pour d'Amboise n'entraînaient point encore le cœur de Mademoiselle de Roye, c'étoit cependant beaucoup, qu'elle lui donnât une si entière préférence dans son esprit.

La première fois qu'il la vit seule, il lui voulut parler de Sanfac; mais elle en évita d'abord le discours, par une confusion secrète de lui paroître abandonnée d'un homme qu'elle lui avoit préféré; cependant il lui fit connoître qu'il n'ignoroit pas ce qu'on disoit du changement de Sanfac, & ce fut d'une manière qui en ôtoit en quelque façon la honte à Mademoiselle de Roye; elle estimoit assez ce Comte, pour prendre le parti de la sincérité avec lui. Ayez le plaisir de vous venger de moi, lui dit-elle, je dois vous laisser jouir de ce triomphe; hé bien, il est vrai que Sanfac me quitte pour Madame de Tournon. Est-il possible, Mademoiselle, interrompit-il, cela peut-il être? Quoiqu'on me l'ait dit, quoique vous me le confirmiez, je connois trop l'impossibilité de cesser de vous aimer, pour le pouvoir croire. Rien n'est plus vrai, lui dit Mademoiselle de Roye; mais, qu'y a-t-il-là qui soit incroyable? On ne voit que des exemples d'inconstance. Mademoiselle, lui dit-il, n'en voyez-vous point d'autres? Ne connoissez-vous point un Amant méprisé, haï & constant? Je ne le connois point méprisé ni haï, lui

dit Mademoiselle de Roye, d'un air qu'il ne lui avoit pas encore vû : je commence à faire la différence de lui au reste des hommes ; j'étois destinée peut-être à lui rendre justice un jour, & ce jour pourroit être arrivé. Hélas ! Mademoiselle, lui dit-il, ne vous y trompez point, ce jour est encore de ceux que vous donnez à Sansac, & c'en seroit le plus heureux, s'il sçavoit goûter son bonheur : quand vous voudriez me faire servir à votre vengeance, ce seroit sans songer à moi ; Sansac vous est bien cher, puisque son crime vous engage à dire des choses flatteuses à son Rival. C'étoit ainsi que le Comte d'Amboise faisoit connoître à Mademoiselle de Roye, qu'elle avoit moins d'envie de lui marquer sa reconnoissance, que de faire encore quelque déplaisir à Sansac : néanmoins, l'espérance rentroit dans le cœur de ce Comte ; c'étoit déjà un grand point que de n'avoir plus à craindre la tendresse d'un Rival, & de n'avoir à combattre que celle de Mademoiselle de Roye, qu'elle combattoit elle-même.

Madame de Tournon entretenoit un commerce de Lettres avec ce Marquis : insensiblement elle en étoit venue jusqu'à lui faire comprendre, qu'elle auroit voulu le consoler de l'infidélité de Mademoiselle de Roye ; il avoit saisi cette occasion de l'oublier : l'envie qu'il en avoit, lui faisoit quelquefois croire qu'il y avoit réussi, & donnoit un air d'ardeur à ses Lettres, dont Madame de Tournon étoit contente. Il avoit cependant bien moins d'envie de la persuader qu'il l'aimoit, que d'en persuader Mademoiselle de Roye, qu'il n'osoit encore revoir.

La maladie du Comte de Sansac, son pere, étoit une raison pour le retenir à Tours ; il écrivoit à ses amis, qu'il étoit amoureux de cette Comtesse, & ils ne lui parloient plus de Made-
moi-

mademoiselle de Roye , parce qu'il les en avoit priez , sans leur en dire la raison. Dans le tems que Sancerre étoit encore des amis de Mademoiselle de Roye , Madame de Tournon lui avoit écrit qu'ils étoient dans une parfaite intelligence , & depuis , personne ne l'en avoit désabusé. Cette Comtesse , qui recevoit souvent des Lettres de Sanfac , parce qu'elle lui écrivoit tous les jours , faisoit montrer à Mademoiselle de Roye les plus tendres de celles qu'elle avoit de lui , comme si on les avoit surprises.

Mademoiselle de Roye entroit dans une colere inconcevable lorsqu'elle les voyoit , & l'inconstance de Sanfac faisoit plus auprès d'elle pour Monsieur d'Amboise , que tous les services de cet Amant n'avoient pû faire. Le Comte de Sanfac mourut dans ce tems-là , & sa mort mettoit son Fils en liberté d'achever son Mariage avec Mademoiselle de Roye ; mais il n'en profita pas. Madame de Tournon , qui n'y voyoit plus d'obstacles que ceux qu'elle y apporteroit , redoubla ses artifices ; elle fit dire par-tout , qu'elle épouseroit ce Marquis si-tôt qu'il seroit de retour à Paris , où il devoit revenir dans peu , pour prendre les ordres du Roi. Le dessein de Madame de Tournon étoit , d'engager avant cela Mademoiselle de Roye à prendre un parti. Madame de Roye ne pouvoit soutenir l'affront qu'on faisoit à sa Fille : elle lui dit , qu'il étoit de leur gloire de prévenir Sanfac. Mademoiselle de Roye étoit encore plus irritée , & ne cherchoit qu'à se venger. Le Maréchal de Cossé fit faire dans ce tems-là des propositions pour l'épouser ; mais la disproportion de leur âge faisoit balancer Madame de Roye , malgré les avantages de cet établissement. Le Comte d'Amboise avoit toujours la même passion pour Mademoiselle de Roye ; mais

il avoit plus d'une fois renoncé à elle. Il est vrai que les raisons qu'il en avoit eues ne subsistoient plus, rien ne convenoit mieux à cette belle personne qu'un Amant qui l'avoit toujours tendrement aimée, & qu'elle estimoit plus que tous les autres hommes. Madame de Roye demanda conseil à ce Comte, comme à un ami, sur les desseins du Maréchal de Cossé: il fut saisi d'un trouble qui l'empêcha de répondre. Je vois avec surprise, lui dit-elle, que ce qui regarde ma Fille ne vous est pas encore indifférent: cependant tout ce que vous avez déjà fait, me donnoit lieu de croire que vous la verriez sans peine en épouser un autre; vous sçavez que je vous l'avois destinée, & que je vous eusse préféré à tous les hommes, si vous aviez voulu profiter de mes sentimens. Je n'ai rien à vous répondre, Madame, lui dit-il, vous ne sçauriez ignorer les dispositions où je fersi toute ma vie pour Mademoiselle de Roye: je ne m'assure point qu'il y ait moins d'obstacles pour moi dans son cœur; mais je m'en flate, & il n'en faut pas tant pour rendre ma passion extraordinaire; si vous y aviez quelque égard, vous souffririez que je consultasse Mademoiselle de Roye pour la dernière fois. Hé bien, consultez-la, lui dit cette Comtesse; j'ai pour vous la même considération que j'ai toujours eue.

La conjoncture étoit délicate pour le Comte d'Amboise, il s'étoit déjà engagé deux fois avec Mademoiselle de Roye, une troisième devoit le faire trembler, mais la concurrence du Maréchal de Cossé le déterminoit à épouser Mademoiselle de Roye pour la lui ôter; il alla se jeter aux pieds de cette belle personne. Mademoiselle, lui dit-il, vous voyez le plus amoureux de tous les hommes: vous sçavez que vos
si-

rigueurs ne m'ont point empêché de l'être, & que n'ont point fait vos honnêtetés? J'aurois dû malgré elles être sûr que vous ne m'aimerez jamais, & cependant elles m'ont fait espérer, ou elles m'ont tenu lieu de bonheur, tant que vous n'avez été à personne; mais vous ne sauriez plus éviter d'être à quelqu'un, & je crains que vous n'en trembliez. Ce ne seront point les engagements qui me feront peur, lui dit Mademoiselle de Roye, ce ne pourroient être que les gens avec qui je serois obligée à m'engager. Hé! Mademoiselle, lui dit-il, êtes-vous en état de faire des différences? J'apprends que quelque fâcheux souvenir ne vous rende toujours le choix d'un Mari, désagréable, ou du moins indifférent; tout vous sera égal. Mais, ajouta-t-il, pourquoi vous presser de vous déclarer? Vos hontes ne me donnent point assez de hardiesse pour me faire croire, que si vous étiez capable de distinctions, elles fussent en ma faveur; vous m'avez trop accoutumé à être malheureux, pour me laisser prendre des espérances.

Vous m'offensez, lui dit-elle, par ces souvenirs que vous voulez que j'aie, cependant je veux bien vous répondre précisément sur le reste; vous avez d'ailleurs assez mérité que je m'expliquasse avec vous sans détour; & puisque je ne saurois me dispenser d'entrer dans quelque liaison, je serois fâchée que ce ne fût pas avec vous. Quelles paroles pour Monsieur d'Amboise! Pourquoi-il faire des réflexions contraires à son bonheur? Il pria Madame de Roye de le préférer au Maréchal de Coë; & comme elle y avoit beaucoup de penchant, son Mariage fut une troisième fois résolu. Il sembla alors à cet Amant qu'il n'avoit plus rien à redouter, & qu'il étoit au dessus de tous ses malheurs. Plus de Rival.

Plus d'obstacles. Il alloit être uni pour jamais à une personne qu'il avoit long-tems aimée, & dont il croyoit enfin être aimé. Son malheur avoit tant duré, qu'il ne vouloit plus retarder son bonheur; il supplia Madame de Roye de ne point faire différer la Cérémonie de ses Noces. Mademoiselle de Roye, qui, par estime pour Monsieur d'Amboise, & par un secret dépit contre Sansac, s'étoit résolue à ce mariage, n'eut pas de peine à consentir qu'il fût achevé promptement, & il le fut à deux jours de-là.

Quand il avoit été arrêté, les amis de Sansac le lui avoient écrit, non pas comme une chose qui l'intéressât, mais comme une nouvelle. Quel coup de foudre pour lui ! Et quels sentimens se réveillèrent dans son cœur ! Il sentit que le dépit, le tems & l'absence, n'avoient fait que les assoupir, & qu'ils ne les avoient point affoiblis. Il ne concevoit pas qu'elle eût aimé Sancerre, & qu'elle épousât si-tôt d'Amboise; & cette réflexion le portoit insensiblement à douter qu'elle eût aimé ce premier : cependant il pensoit qu'elle lui en avoit fait l'aveu par son silence; il avoit vu sortir Sancerre de chez elle, on lui en avoit refusé l'entrée; & quoique toutes ces circonstances rappelées dans sa mémoire le fissent encore frémir, il se disoit que ce n'étoit point des certitudes, que peut-être quelque chose qu'il ignoroit avoit donné lieu à ces irrégularitez; il redonnoit du prix à Mademoiselle de Roye dans son imagination, à mesure qu'il craignoit de la perdre; tout ce qui pouvoit la justifier lui venoit dans la pensée, comme tout ce qui pouvoit la rendre coupable s'y étoit autrefois présenté; la bizarrerie d'épouser d'Amboise, dans le tems qu'elle devoit épouser Sancerre, si elle l'eût aimé, le mettoit hors de me-
sure,

sûre, & lui faisoit croire tout possible, jusqu'à n'avoir point été trahi. Il s'accusoit déjà d'avoir peut-être donné trop tôt de la jalousie à Mademoiselle de Roye, par Madame de Tournon. D'Amboise, qu'il avoit toujours vu si éloigné d'être aimé de Mademoiselle de Roye, ne lui paroïssoit point avoir dû s'emparer avec tant de promptitude d'un cœur qui s'étoit toujours refusé à lui: cependant, dans quelques momens il pensoit, que la même inconstance qui l'avoit portée à aimer Sancerre, pouvoit l'avoir portée aussi à aimer d'Amboise; mais cette idée lui sembloit si cruelle, qu'il la rejettoit d'abord; enfin, il ne démêloit plus rien, si-non qu'il ne pouvoit souffrir que quelqu'un fût heureux en épousant Mademoiselle de Roye. Il ne croyoit point que son Mariage se dût faire avec tant de précipitation, & il espéra d'y mettre encore des obstacles; néanmoins il ne pouvoit retourner à Paris comme il l'auroit souhaité, parce que les Huguenots, avec qui on avoit fait un Traité de paix qui n'eut point d'effet, s'étoient emparez de plusieurs Villes, & avoient même des Troupes proche de Tours, de sorte qu'il ne lui étoit pas possible de quitter son Gouvernement; mais il ne voulut point différer de faire sçavoir à Mademoiselle de Roye l'état où son Mariage l'alloit réduire, quoiqu'il ignorât les dispositions où elle étoit pour lui. Il alla chez Mademoiselle de Sansac sa sœur, qui n'étoit qu'à deux lieux de-là: il lui apprit ce Mariage, qu'il sçavoit bien qui la devoit toucher autant que lui; il la conjura de partir sur le champ, de donner à Mademoiselle de Roye une Lettre qu'il lui écrivoit, & de mettre en usage tout ce qui pourroit l'empêcher d'épouser le Comte d'Amboise.

La passion de Mademoiselle de Sansac étoit de celles que rien ne peut guérir, elle fut saisie d'étonnement & de douleur; & quoiqu'elle essayât de cacher ces mouvemens, elle assura son frere, qu'il pouvoit se reposer sur elle du soin de cette affaire, dont elle viendrait infailliblement à bout si quelqu'un y pouvoit réussir, & qu'elle n'oublieroit rien pour le servir. Il retourna à Tours après cette assurance, & elle ne songea plus qu'aux moyens de lui tenir parole.

Elle ne balança point à choisir les voyes les plus promptes, & qui lui parurent les plus sûres: il lui sembla que ce seroit en vain que Mademoiselle de Roye seroit persuadée de la tendresse de Sansac, & que, quand elle rentreroit dans ses premiers sentimens pour lui, ils seroient inutiles, parce que sa timidité l'emporteroit toujours sur son inclination; & qu'enfin il seroit plus aisé de jeter dans l'esprit de d'Amboise des scrupules qui l'obligeassent à prendre le parti qu'il avoit pris plus d'une fois, que d'entreprendre aucune autre chose pour rompre son Mariage; qu'après tout, ce ne lui seroit pas un malheur de n'épouser point une personne qui avoit été si long-tems prévenue pour Sansac; qu'il n'y avoit presque pas lieu de douter que sa tendresse ne se reveillât, lorsqu'elle le verroit revenir à elle.

Mademoiselle de Sansac écrivit à Monsieur d'Amboise, & elle lui envoya la Lettre que Sansac écrivoit à Mademoiselle de Roye; elle déguisa son écriture, afin qu'on ne sût pas que ces Lettres vinssent de sa part, & elle partit quelques momens après, pour apprendre l'effet qu'elles auroient produit. D'Amboise les reçut le lendemain de son Mariage, & lorsqu'il croyoit que

sa félicité ne seroit jamais troublée : il ouvrit celle de Mademoiselle de Sansac, dont il ne connut point le caractère, & qui étoit conçue en ces termes.

L E T T R E.

JE n'ignore point votre délicatesse ; puisque vous épousez Mademoiselle de Roye, vous croyez être Maître de son cœur : je vous donne un moyen de vous en assurer ; voici une Lettre que Sansac lui écrit ; puisqu'il l'aime encore, il peut en être encore aimé, consultez-la sur cette Lettre ; si elle la reçoit avec indifférence, vous n'en aurez que plus de repos dans votre Mariage, & si vous vous apercevez que sa passion ne soit pas éteinte, vous pourrez éviter un engagement qui ne feroit jamais votre bonheur.

Il lut ensuite celle de Sansac, dont il connoissoit l'écriture, & il y trouva ces paroles.

A MADEMOISELLE

D E R O Y E.

ON m'apprend que vous allez épouser Monsieur d'Amboise, & cette Nouvelle fait une impression si vive sur moi, que je ne sçaurois m'empêcher de vous écrire, malgré tous les sujets que j'ai de me plaindre de vous. Je ne suis pas en état de vous faire des reproches ; je vous aime, & je vous perds ; c'est à moi de me justifier, & de vous demander grace ; j'ai feint d'aimer Madame de Tournon ; j'ai voulu me guérir, ou plutôt me venger ; mais, je n'ai fait qu'entretenir ma passion par cette

espé-

espérance. Peut-être aussi que ma conduite vous a déplu. Peut-être a-t-elle précipité la résolution que vous prenez. Hélas ! je me flatte, je serois encore trop heureux d'avoir part aux raisons de votre Mariage, tout funeste qu'il est pour moi. Non, vous aimez d'Amboise comme vous en avez aimé un autre. Je vous demande pardon si je vous offense, quoique je souhaite de vous offenser ; faites cesser ce reproche s'il vous est trop sensible ; faites revivre cette inclination dont vous m'aviez flaté, & qui devoit durer toujours. Quoi ! vous la portez à d'Amboise, après que votre cœur m'avoit distingué de lui d'une manière si obligeante ? Je m'oppose à votre Mariage, par le droit que m'ont donné sur vous vos premiers sentimens ; & s'il vous en reste quelque chose, je vous aime assez, pour pouvoir prétendre de les rappeler tous. Vous croyez autrefois que nous étions nez l'un pour l'autre ; pourquoi nous separer, quand je vous aime encore ? Ha ! quittez la pensée d'entrer dans un nouvel engagement ; si non, craignez la fureur d'un Amant, qui perdra tout, plutôt que de perdre un bien qu'il a mérité par sa tendresse & par la vôtre.

Quel effet produisit la lecture de ces Lettres dans le cœur de Monsieur d'Amboise ! Il se voyoit contraint de douter s'il étoit aimé, dans le tems qu'il étoit possesseur de la personne qu'il aimoit. Quelle horreur se présentoit à son esprit ! Il demeurait accablé de cette idée, & son Mariage étoit encore le plus funeste de tous ses maux. Tant qu'il n'avoit été qu'Amant, l'entière assurance de n'être pas aimé, lui avoit paru moins cruelle que l'incertitude où il se voyoit alors réduit : comme il n'avoit jamais aimé si vivement, jamais il n'avoit été sensible aux atteintes de la jalousie ; être au comble de ses vœux,

& voir renverser tout son bonheur par des pensées insupportables, par des doutes dont il ne pouvoit s'éclaircir, ne pouvoir abandonner ni haïr la Comtesse d'Amboise, ni l'aimer, étoit l'état où il se trouvoit, & auquel il n'y avoit point de remède.

La Comtesse d'Amboise s'aperçut de sa froideur & de son chagrin; elle lui en demanda la cause d'une manière qui devoit le rassurer; mais, ses amitez lui devenoient suspectes, ou plutôt il lui sembloit qu'il n'en jouissoit que par surprise: il fut plusieurs fois sur le point de lui montrer la Lettre de Sansac, pour n'avoir plus à douter du malheur qu'il appréhendoit, & pour se faire, s'il se pouvoit, là-dessus un triste repos; mais il se retint autant de fois, & il sentit qu'il avoit encore à en craindre la certitude; il ne répondit à cette Comtesse que des choses qui ne la satisfaisoient pas, & qui la mettoient dans une inquiétude extraordinaire.

Lorsque Mademoiselle de Sansac fût arrivée à Paris, elle apprit que Monsieur d'Amboise étoit marié avec Mademoiselle de Roye; elle comprit tout le désordre que les Lettres qu'elle avoit envoyées avoient dû faire; & le chagrin de son imprudence, joint à celui qu'elle avoit de ce Mariage, lui fit prendre dès ce même jour le parti de se mettre dans un Couvent, tant pour éviter les reproches de son frere, que pour se faire une vertu capable de surmonter la passion qu'elle avoit dans le cœur: elle écrivit cependant au Marquis de Sansac avant que d'y entrer, elle lui apprenoit que Mademoiselle de Roye étoit mariée; elle lui avouoit aussi que, croyant le servir, & ignorant que le Comte d'Amboise fût déjà hors d'état de profiter des avis qu'on lui donnoit, elle lui avoit envoyé la Lettre qu'il écrivoit à Mademoiselle de Roye,

Roye , avec un Billet d'un caractère inconnu , qui pouvoit le porter à rompre encore lui-même son mariage ; enfin , elle prioit ce Marquis de la laisser en repos , & de ne lui parler jamais de cette faute qu'elle alloit expier toute sa vie. .

Sansac ne reçut point cette Lettre à Tours , parce que les Troupes du Prince de Condé qui avoient eu dessein de surprendre la Ville , en ayant été empêchées par la vigilance du Gouverneur , s'étoient jettées dans Orleans , & lui donnoient lieu de revenir à Paris. Il apprit en arrivant , que Mademoiselle de Roye étoit mariée , & il en eut autant de surprise que de douleur ; quoiqu'il eût craint ce Mariage , il n'avoit pu se persuader qu'il se feroit ; même ses réflexions n'avoient fait qu'attendrir son cœur , & le rendre plus capable de sentir cette perte , bien loin de le préparer à la supporter ; il s'abandonna à tout ce que le désespoir a de plus affreux ; mais il ne fut pas long-tems dans cette peine , d'Amboise étoit destiné à mourir de chagrin au milieu de son bonheur , & on apprit bien-tôt le peril où étoit ce Comte.

Monsieur d'Amboise n'avoit pu soutenir les diverses agitations de son esprit , la fièvre lui prit avec une violence si extraordinaire que dès les premiers jours sa vie fut en danger ; la Comtesse d'Amboise étoit incessamment auprès de lui , fondant en larmes ; l'affliction qu'elle lui faisoit paroître , & les soins qu'elle prenoit pour sa conservation , le touchoient sensiblement ; mais ils le désespéroient , quand il songeoit qu'il n'osoit les prendre pour des marques d'amour ; cependant il ne pouvoit se défendre d'en avoir de la reconnaissance , il voyoit que Madame d'Amboise étoit digne d'une estime infinie , & que s'il n'avoit pû toucher son cœur , il faisoit en mourir sans se plain-

plaindre d'elle ; il sentit qu'il n'avoit que peu de jours à vivre, & il résolut de ne lui parler point des Lettres qui lui donnoient la mort, de peur de lui marquer de la jalousie, & de lui ôter peut-être par-là la liberté de suivre son inclination quand il ne seroit plus. Cet effort de générosité lui coûtoit néanmoins encore ; ses sentimens n'étoient pas assez affoiblis pour ne point s'opposer à une résolution qui leur étoit si contraire, & ses delires découvroient quelquefois ce qu'il vouloit cacher.

Madame d'Amboise, qui cherchoit à pénétrer la cause de son affliction & de sa maladie, démêla enfin que la jalousie le tourmentoit. L'estime & l'amitié qu'elle avoit pour son Mari, & ce qu'elle se devoit à elle-même, ne lui permettoient pas de le laisser vivre ou mourir avec des pensées si désavantageuses pour elle ; elle se jeta plus d'une fois à ses pieds, lui disant que le mépris qu'il lui faisoit paroître en la privant de sa confiance, lui étoit insupportable. Madame, lui dit-il, que cherchez-vous à savoir ? Croyez que la tendresse que j'ai pour vous, est la cause du secret que je vous fais. Vous ne sauriez m'entendre, ajouta-t-il en soupirant, & je perds tout le plaisir que j'aurois à me faire un mérite auprès de vous de ce dernier sacrifice ; mais c'est pour vous laisser plus de repos & de tranquillité.

Ces paroles augmentoient encore l'inquiétude de Madame d'Amboise, & lui faisoient redoubler ses instances, tant qu'enfin la mort de ce Comte n'étant plus incertaine, & les Médecins l'ayant annoncée à sa femme, la douleur extraordinaire qu'elle lui faisoit paroître, & la manière dont elle le pressoit, eut le pouvoir de lui arracher ce qu'il avoit gardé jusques-là. On croit que votre mal redouble, lui dit-elle en l'embrassant,

sant, sans doute votre inquiétude y contribua. Je ne vous parle point de la mienne, vous m'avez découvert malgré vous une partie de ce que vous prétendiez cacher; je sçais que vous avez des pensées injustes de moi, vous ne voulez pas me donner lieu de me justifier, & vous négligez d'être content d'une personne que vous n'aimez plus; j'ai, avec la crainte de vous perdre, la certitude d'avoir déjà perdu votre amitié; mais je vous l'ai dit, je ne prétens point vous toucher par mes douleurs. Il ne s'agit ici que de vous-même, plaignez-vous de moi pour vous soulager, & éclaircissez vous pour vous mettre plus en repos. Peut-être ne me trouverez-vous pas coupable, si vous me faites parler. Hé bien, Madame, lui dit Monsieur d'Amboise, puisque mes rêveries ont commencé à me trahir, & vous ont chagrinée, il faut vous apprendre tout, & reparer ce qu'elles ont fait. Lisez ces Lettres, lui dit-il en lui présentant celles qu'il avoit reçues: voilà ce qui cause mes maux; je n'ai pû vivre, & douter que je fusse aimé de vous; je meurs pour vous laisser à un autre, qui ne vous aimera jamais comme moi, mais avec qui vous ferez plus heureuse, parce que vous l'aimerez davantage.

Madame d'Amboise trembla de l'imprudence ou de la malice de ceux qui avoient envoyé la Lettre d'avis à son mari; elle ne le devinoit point, & elle étoit si occupée de le voir mourant pour elle, que même dans ce moment la Lettre de Sanfac ne fit aucune impression sur son esprit. Monsieur d'Amboise, qui étoit appliqué malgré lui à examiner les mouvemens de son visage, ne la vit point changer de couleur. Hé bien, lui dit-elle, Monsieur, vous avez donc cru que je ne pourrois recevoir une Lettre de Sanfac,

fac, sans reprendre pour lui des sentimens qui vous fussent désagréables : je voudrois qu'on me l'eût donnée : je vous l'aurois remise entre les mains, comme je l'y remets présentement. Ha ! s'il est vrai, Madame, lui dit-il avec un transport qui abrégéa encore ses jours, faut-il mourir ? Quoi ! vous auriez oublié Sansac, ajouta-t-il avec des yeux où l'amour n'étoit pas éteint ? Je suis honteuse, lui dit-elle, d'avoir à vous en donner de nouvelles assurances ; mais j'en serai contente, si elles peuvent vous tirer de l'état où vous êtes. Non, Madame, lui dit-il, je meurs avec autant de satisfaction que de regret ; mais enfin vos premiers sentimens ont été pour Sansac : je ne suis point injuste, ni Tyran, c'est beaucoup pour moi que d'avoir pu les éteindre un moment durant ma vie : ils se rallumeront après ma mort ; je n'en murmure pas : ne leur opposez point ma mémoire ; vous sçavez que tant que je l'ai pu, j'ai préféré votre bonheur au mien, & j'envisage avec quelque sorte de joye que vous serez parfaitement heureuse, sans que j'en sois malheureux. A peine eut-il achevé ces paroles, qu'il s'évanoüit : on mena la Comtesse d'Amboise hors de la chambre, malgré ses pleurs & ses cris. Madame de Roye, qui n'étoit gueres moins affligée de l'état où elle voyoit ce Comte, tâchoit néanmoins à la consoler autant qu'il lui étoit possible.

Monsieur d'Amboise revint de son évanoüissement : il fit prier sa femme de ne plus entrer dans sa chambre, afin qu'elle s'épargnât un spectacle affligeant, & parce que sa vûe lui faisoit quitter la vie avec trop de regret : il mourut le lendemain.

Madame de Roye mena la Comtesse d'Amboise dans un Couvent, où elle demeura quinze jours,

jours , & ensuite elles allerent ensemble à la campagne. L'affliction de cette veuve ne se moderoit point : il lui sembla qu'elle ne se consoleroit jamais de la mort de son Mari ; elle connut tout le prix de l'affection qu'il lui avoit portée , & combien son cœur & son mérite étoient au dessus de celui des autres hommes ; elle alloit jusqu'à l'admiration pour lui , & elle étoit bien éloignée de soupçonner qu'elle pût jamais avoir des sentimens plus vifs pour quelqu'un ; elle ne croyoit même point en avoir eu d'aussi vifs : elle évitoit de penser à la Lettre du Marquis de Sansac , il lui sembloit que c'étoit par indifférence , mais elle songeoit incessamment à la générosité qu'avoit eue son Mari , de consentir en mourant qu'elle l'épousât , quoiqu'elle n'eût pas dessein d'en profiter.

Sansac avoit repris des espérances par la mort de Monsieur d'Amboise , mais il comprit qu'il seroit quelque tems sans oser voir sa veuve , & il alla à Tours lorsqu'elle partit pour la campagne , où elle demeura trois mois sans recevoir personne ; cependant ses affaires l'obligerent de retourner à Paris , & il y revint aussi dès le moment qu'il le sut ; quoiqu'il n'osât aller chez elle , il cherchoit les promenades solitaires , dans la vûe de l'y rencontrer. En effet , il ne fut pas long-tems sans avoir ce plaisir , ni même sans se faire remarquer. La Comtesse d'Amboise se sentit émue la première fois qu'elle le revit , il lui sembla que la présence d'un homme qui l'avoit offensée pouvoit lui causer ce trouble ; comme elle étoit avec une Dame de ses parentes , à qui elle ne vouloit point faire connoître qu'elle avoit remarqué Sansac , elle fut contrainte de continuer son chemin. Sansac la suivoit toujours , & enfin elle

le retourna le plutôt qu'il lui fût possible.

Lorsqu'elle fut revenue chez elle, elle entra dans son Cabinet, & elle ne put s'empêcher de lire la Lettre que Monsieur d'Amboise lui avoit donnée de ce Marquis, & qu'elle avoit gardée; elle la trouva pleine de passion, & elle la relut encore, ensuite elle entra dans une profonde rêverie, dans laquelle elle ne vouloit point distinguer ses propres pensées.

Quelques jours après, Monsieur de Sansac ayant gagné quelques-uns de ses gens, pour sçavoir de quel côté elle devoit se promener, la devança, parce qu'elle ne vint que tard; & lorsqu'il la rencontra, il la salua d'une manière triste & respectueuse, qui lui donna encore plus d'émotion que la première fois. Elle étoit descendue de son Carosse pour prendre l'air; mais après avoir salué ce Marquis, elle y remonta avec précipitation; cependant à peine eut-elle fait quelques pas, que son Carosse rompit; il étoit tard, elle étoit assez loin de Paris, & elle se trouva dans un très-grand embarras.

Monsieur de Sansac, qui vit de loin le désordre qui étoit arrivé à son équipage, s'approcha; & n'osant parler à Madame d'Amboise, il prit une des Femmes qui accompagnoient cette Comtesse, de lui offrir de sa part son Carosse pour la remener. Madame d'Amboise ne put se dispenser de répondre à cette honnêteté; elle le remercia, & elle lui dit qu'on alloit chercher des gens pour raccommoder son Carosse. En effet, elle y envoya à l'heure même; il lui dit, qu'il étoit bien malheureux d'être refusé dans une occasion où il étoit presque impossible de ne pas accepter le parti qu'il pro-

proposoit ; que le Carosse de Madame d'Amboise ne pouvoit être en état d'aller que la nuit ne fût fort avancée ; qu'il alloit attendre le retour de ceux qu'elle envoyoit , & que peut-être la nécessité vaincroit la repugnance qu'elle avoit à lui faire une grace. Madame d'Amboise tâcha à lui répondre sans incivilité , mais sans lui promettre aussi qu'elle se serviroit de son secours ; insensiblement ils entrèrent en conversation , Monsieur de Sansac trouva l'art de la faire durer , en disant à Madame d'Amboise des choses qui l'obligeoient à répondre ; les gens qu'on étoit allé querir pour raccommoder le Carosse arriverent , & dirent qu'il étoit impossible qu'on le menât à Paris ce jour - là.

Madame d'Amboise étoit dans une furieuse inquiétude , la nuit étoit commencée ; Sansac offroit de lui donner son Carosse , & d'attendre en ce lieu qu'il fût de retour. Il y auroit eu de la mal-honnêteté à l'y laisser , elle avoit cependant de la peine à se résoudre de se mettre dans le même Carosse , avec un homme qui l'avoit aimée , & qu'elle craignoit qui ne lui fût pas encore indifférent. A la fin , la nécessité l'obligea de le prier de la mener jusqu'aux premières maisons , en attendant qu'elle envoyât querir un Carosse à Paris. Comme ces maisons étoient très-éloignées , elle ne pouvoit avec bienséance le laisser dans la campagne ; & il trouvoit trop de plaisir à accompagner Madame d'Amboise pour s'en défendre un moment : de sorte qu'il la mena avec deux de ses femmes jusqu'au village prochain. Quel charme pour lui de se retrouver avec elle ? Il n'osoit lui dire que des choses indifférentes ; mais il lui parloit , il la voyoit , & il espéroit que cette rencontre ne seroit pas sans suites ;

même

même l'air de mystère, qui se trouvoit par hazard dans cette aventure, lui donnoit beaucoup de plaisir.

Les raisons qui faisoient la joye de cet Amant, allarmoient la sévérité de Madame d'Amboise; elle étoit si agitée de ses pensées différentes, qu'elle ne parla qu'en désordre. Ce Marquis, qui s'en apperçut, n'en tiroit pas un méchant augure : cependant il n'osa lui demander la permission de la voir plus long-tems, après qu'il l'eût mise où elle souhaitoit d'aller; mais il demeura aux environs de la maison jusqu'à ce qu'elle en fût partie.

Le lendemain il lui écrivit, pour lui demander une heure d'audience avant qu'il allât à Chartres, où le Roi l'envoyoit avec un renfort de quatre mille hommes, qui devoient se jeter dans la Ville, que les Huguenots avoient assiégée.

Cette Comtesse fut embarrassée de la conduite qu'elle devoit tenir dans cette occasion; toute la nuit elle avoit été occupée de la rencontre qu'elle avoit faite. Sansac lui avoit paru plus amoureux que jamais, mais elle n'osoit le trouver aussi aimable; cependant, il étoit presque justifié dans son esprit, au sujet de Madame de Tournon, par sa Lettre qu'elle avoit relue plusieurs fois. Monsieur d'Amboise, bien loin de craindre qu'elle ne l'épousât, le lui avoit en quelque sorte ordonné en mourant : toutefois il lui sembloit, que ce n'étoit point assez pour l'épouser, mais que c'étoit assez pour le voir sans scrupule; qu'il falloit qu'elle lui parlât, & qu'elle sût qui avoit envoyé à Monsieur d'Amboise les Lettres qui avoient causé tant de désordres; qu'enfin elle devoit apprendre à Sansac la résolution qu'elle avoit faite de demeurer veuve : dans cette pensée, elle lui fit dire qu'il pouvoit la voir.

Avec quelle joye revint-il chez elle, & se retrouva-t-il en liberté de lui parler de ses sentimens ! Il lui sembla que sa beauté étoit encore augmentée : ses habits de deuil, & l'émotion qui paroissoit sur son visage, lui donnoient mille charmes. Il se jeta à ses pieds, sans pouvoir prononcer une seule parole, & sans songer même à ce qu'il faisoit.

Madame d'Amboise l'obligea de se relever avec un sérieux qui le glaça de crainte ; il prit un siège, comme elle le lui ordonnoit, & il fut long-tems sans oser lever les yeux sur elle ; ce respect la toucha, plus que le transport de son amour n'avoit fait.

J'ai eu la hardiesse de demander à vous voir, Madame, lui dit-il, sans presque la regarder, mais j'en suis assez puni ; & votre air m'annonce des malheurs que j'avois évité de prévoir. Madame d'Amboise d'abord ne lui répondit point. Vous ne me dites rien, Madame, ajouta-t-il ? Parlez, désespérez-moi ; les duretez que vous me direz, me seront moins cruelles que votre silence. Je vous parlerai aussi, lui répondit-elle : je ne vous aurois pas laissé venir, si je n'avois eu beaucoup de choses à vous dire, & je suis seulement embarrassée par où je commencerai. Je crois que je ne dois point me réjouir, Madame, lui dit-il, des choses que vous avez à me dire : il m'est aisé de prévoir qu'elles ne me seront pas avantageuses ; & vous diminuez beaucoup la grace que vous me faites, qui auroit été trop grande, si vous n'aviez eu qu'à m'entendre. Je ne ferai point de difficulté de vous avouer, lui dit-elle, que j'ai vû la Lettre que vous m'avez écrite à l'occasion de mon Mariage, & qui fut envoyée à Monsieur d'Amboise : il faut que je sçache de vous à qui vous l'aviez donnée,

&c

& comment fut conduite une affaire si malheureuse pour moi, par la mort de Monsieur d'Amboise.

Sanfac lui conta, que lui étant impossible de revenir à Paris, parce qu'on craignoit une entreprise des Huguenots sur Tours, il avoit confié sa Lettre à sa Sœur, qui lui promettoit de la lui remettre entre les mains; que Mademoiselle de Sanfac, ignorant, aussi-bien que lui, que son Mariage fût déjà fait, avoit cru que le plus sûr moyen de l'empêcher, étoit d'envoyer ces Lettres à Monsieur d'Amboise. Mais, Madame, ajoûta-t-il, je vois que leur méchant succès m'est imputé, & que même, quand ma Lettre n'auroit été vûë que de vous, je n'en devois attendre que votre colere. Sans doute, lui dit-elle, puisque j'étois femme de Monsieur d'Amboise; mais j'avois eu lieu de croire que Madame de Tournon vous auroit consolé de mon Mariage, ou plutôt qu'il ne vous auroit point affligé. Madame de Tournon ! s'écria-t-il. Est-il possible, Madame, que vous croyiez qu'elle ait pû me consoler un moment de vous ? Madame d'Amboise ne pût s'empêcher de lui parler de la préférence qu'il avoit donnée à cette Comtesse le jour de la Mascarade; mais il lui protesta avec tant d'ingénuité, qu'il avoit cru danser avec elle; & la conversation qu'il pensoit avoir eue avec elle aussi, sur le sujet de Sancerre, les embarrassant l'un & l'autre, ils démêlerent enfin que Madame de Tournon les avoit jouëz. La vérité se montroit à eux, à mesure qu'ils se parloient; ils se retrouvoient innocens; une douce joye, que de long-tems ils n'avoient sentie, rentroit dans leurs cœurs.

Lorsqu'ils n'eurent plus de plaintes à faire, ils se regarderent quelque tems. Mais, Madame, reprit le Marquis de Sanfac, que me sert-il que vous n'ayez point aimé Sancerre, si je vous

suis indifférent ? Du moins vous me le devez être , interrompit Madame d'Amboise : j'avois épousé le Mari le plus digne d'être aimé qui fut jamais. Ses dernières paroles méritent que je sois éternellement occupée de lui. J'étois résolue à vous en faire un secret ; mais je me sens engagée à vous les dire , pour vous marquer mieux l'obligation où je suis de l'aimer toujours. Elle lui fit un récit de la conversation que Monsieur d'Amboise avoit eue avec elle sur son sujet , en adoucissant néanmoins les termes qui pouvoient trop le flatter ; mais cet Amant ne laissa pas d'être charmé de cette confidence. Ha ! Madame , lui dit-il en se jettant encore une fois à ses pieds , exécutez les dernières volontez de Monsieur d'Amboise : j'ai mérité de lui succéder , puisque je suis choisi par lui ; il n'y a que votre indifférence qui puisse m'en rendre indigne. Mais ajoûta-t-il , pourquoi vous serois-je indifférent ? Je n'ai pas cessé un moment d'être le plus amoureux de tous les hommes ; je suis autorisé à vous le dire , & vous ne devez plus faire de scrupule , que de ne m'aimer pas. Je vois que je vous en ai trop dit , interrompit-elle en rougissant , & en l'obligeant à se lever avec plus de douceur que la première fois : il n'est plus tems de déguiser avec vous. Hé bien , sçachez que mon inclination n'est pas éteinte. Que n'ai-je plutôt appris votre innocence ! Je n'aurois point été à Monsieur d'Amboise , il ne seroit point mort , & rien ne m'auroit empêchée d'être à vous ; mais puisque je l'ai épousé , je lui dois un sacrifice pour tous ceux qu'il m'a faits : j'ai , par cette raison , formé le dessein de demeurer veuve ; & si j'avois assez de foiblesse pour ne le pas exécuter , je ne serois point heureuse en vous épousant ; quelque amitié que j'eusse pour vous , mes réflexions m'empêcheroient de jouir de la vôtre , & m'ôteroient peut-être la mienne à la fin.

Ah !

Ah ! Madame , lui dit-il , avec le désespoir dans l'ame , je vois que vous ne m'avez jamais aimé. Je voudrais qu'il fût vrai , lui dit-elle en soupirant. Hé ! Madame , s'il ne l'est pas , reprit-il , pourquoi me dire des choses si cruelles , & pourquoi vouloir que je renonce à vous ? Je ne saurois le faire , il m'est plus aisé de mourir. Quoi ! interrompit-elle , vous ne sauriez faire un effort pour me laisser à moi-même , comme Monsieur d'Amboise en a fait pour me laisser à vous ? Non , lui dit-il , Madame , ne me proposez point d'exemples , j'ai trop d'amour pour songer seulement à vous perdre ; & si vous m'ôtez l'espérance , les perils où je vais être-exposé , & où je ne me nagerai point , vous délivreront d'un Amant trop passionné pour vaincre ses sentimens ou pour les cacher. Répondez-moi encore une fois , Madame : ma vie ou ma mort sont entre vos mains. Ha ! que me dites-vous ? lui dit Madame d'Amboise avec des yeux grossis de larmes : pourquoi voulez-vous que je me détermine ? Laissez-moi du moins irrésoluë , puisque vous ébranlez déjà ma résolution. Sansac voulut l'engager à lui donner parole positive de l'épouser ; mais elle en demeura à ce qu'elle venoit de dire. Il fut obligé de prendre congé d'elle , & il alla à Chartres avec les quatre mille hommes qu'il conduisoit.

Lorsqu'il fut parti , Madame d'Amboise vit combien elle avoit déjà fait de chemin ; que les soupçons que Sansac avoit dissipés , lui étoient devenus , pour ainsi dire , un mérite auprès d'elle ; & qu'elle avoit trouvé un grand sujet de se louer de lui , à n'avoir pas un grand sujet de s'en plaindre : elle crut , qu'elle s'étoit démentie trop aisément & trop tôt ; & que , lorsqu'il feroit des retours sur cette conduite , il auroit moins d'estime pour elle que d'amour : cette pensée la chagrina ; elle se dit même , qu'un Mari comme celui

qu'elle avoit eu, méritoit une femme capable de grands sentimens & de fermeté, qu'enfin, le plaisir de penser à lui, & d'être contente d'elle, devoit l'occuper toujours.

Mais elle fit bien-tôt après d'autres réflexions. Monsieur de Sansac fut tué devant Chartres, en faisant une sortie sur les Huguenots ; & elle en eut une douleur si cruelle, qu'elle jugea qu'il ne lui auroit pas été possible de vouloir mériter longtemps son estime aux dépens de la tendresse qu'elle avoit pour lui. Elle retourna à la campagne, où elle passa le reste de ses jours, remplie de ses diverses affections, & sans oser les démolir, de peur de reconnoître la plus forte.

F I N.



L' E L O G E D U V I N D E B O U R G O G N E ,

AMI du Jus divin dont la chaleur m'inspire,
Mais Poète inconnu dans le sacré vallon,
En faveur de POMAR je vais toucher la lire;
Mon goût sera mon Apollon.

GRENAN, puis-je espérer de te suivre au Parnasse,
D'atteindre de tes sons la force & l'agrément?
Je suis assez heureux, traduisant un HORACE,
Si je traduis fidèlement.

Je consacre ces vers à la liqueur charmante,
Qui rend BEAUNE fameux, qui fait l'honneur
de NUIS.

Autour d'elle suivis de la santé brillante,
Voltigent amours, jeux & ris.
Des prodiges certains signalent sa puissance;
Elle sait délier l'esprit le plus épais;
Mieux qu'un travail constant, mere de l'éloquence,
Elle nous prête d'heureux traits.

A son riant aspect fuit la sombre tristesse;
Le pauvre qu'elle anime est au dessus des loix;
Pour lui plus de misère: aimable enchanteresse,
Tu l'éleves au rang des Rois.

Envain s'offre une table & propre & délicate,
Où le raffinement ait su tout ordonner,
Le plus charmant repas a-t-il rien qui me flate,
Si tu ne viens l'assaisonner?

Du mâle SILLERY que RHEIMS s'enorgueillisse,
 Et prodigue l'encens à son montant flatteur ;
 Qu'étincelant de feux, il petille, il jaillisse ;
 Redoutons un vin séducteur.

Craignons de nous livrer aux esprits qu'il envoie :
 D'un plaisir apparent fuyons la trahison ;
 Ils flattent l'odorat, ils répandent la joie ,
 Mais ils cachent un sûr poison.

Que cependant au fruit AUVILX² soit d'usage.
 Bacchus, modeste alors, peut avoir des apas :
 Avec lui les bons mots, l'élégant badinage,
 Viendront amuser le repas.

NUIS suspend les regrets de la morne vieillesse.
 Lait divin, sa chaleur, source des doux plaisirs,
 Dans le déclin des ans fait naître la jeunesse,
 Et rappelle au moins les desirs.

Un Sophocle se glace, il enfante avec peine,
 Qu'il laisse l'eau du PINDE, & goûte de ce Jus,
 L'aimable Dieu du vin fera couler sa veine,
 Il inspire mieux que Phébus.

A quoi sert dans le camp la bruyante trompette ?
 C'est à NUIS d'y répandre une noble vigueur ;
 Sans ses dons, le soldat certain de sa défaite,
 N'est que foiblesse & que langueur.

Mars, c'est assez regner. O ! liqueur favorable,
 Ramène avec la paix les danses & les jeux !
 Redonne-nous enfin sa présence adorable.

Qu'elle est lente au gré de nos vœux !
 Aujourd'hui l'ornement des tables fortunées,
 Bientôt de nos bergers tu sécheras les pleurs.
 Je les vois ; quels plaisirs ! agréables journées ! *
 Ils ont oublié leurs malheurs.

* Jours de Réjouissance pour la Paix.

Plus

Plus de soins inquiets, plus d'horreur, plus de guerre.

Pour eux des jours sereins vont couler désormais,
L'un chante sa Philis, l'autre vuide son verre.

Furent-ils à plaindre jamais ?

Si l'AUVERNAT fumeux s'offre dans une fête,
Vin grossier qui d'abord y porte le chagrin,
De cruelles vapeurs il accable la tête,

Breuvage affreux, hôte assassin.

Du BOURGOGNEZ léger la douceur bienfaisante

Est un remède sûr, aisé, délicieux ;

Nos maux sont dissipez, quand sa seve innocente

Flatte notre goût & nos yeux.

Le doux sommeil s'envole, & sourd à ma prière,

S'obstine à me ravir les charmes du repos.

A mon secours, POMAR..... déjà sur ma paupière,

Morphée a versé ses pavots.



LA CHAMPAGNE V E N G É E, O U

LOUANGE DU VIN DE RHEIMS :

REPONSE A LA PIECE PRECEDENTE.

CHERR hôteſſe d'un Vin qu'on ne peut trop
prifer,
D'un vin qui doit à Rheims, comme moi, ſa naiſſance,
Bouteille, à mon ſecours ! j'entreprends ta déſenſe.
Pour ton propre intérêt vien me favoriſer.

Eſt-ce un ſonge ? O ! merveille ! une douce manie
Chez moi, dans ce moment, au gré de ta liqueur
Répand de veine en veine une noble vigueur,
Et forme de ces vers la nombreuſe harmonie.

Autant que, ſans porter ſa tête dans les cieux,
La vigne par ſon fruit eſt au deſſus du chêne,
Autant, ſans affecter une gloire trop vaine,
Rheims ſurpaſſe les vins les plus délicieux.

Qu'Horace du Falerne entonne les louanges,
Que de ſon vieux Maſſique il vante les attraits :
Tous ces vins ſi fameux n'égaleront jamais
Du charmant Sillery les heureuſes vendanges.

Auſſi clair que le verre où la main l'a verſé,
Les yeux les plus perçans l'en diſtinguent à peine.
Qu'il eſt doux de ſentir l'ambre de ſon haleine,
Et de prévoir le goût, par l'odeur annoncé !

D'abord

D'abord à petits bonds une mousse argentine
Étincelle, pétille, & boût de toutes parts;
Un éclat plus tranquille offre ensuite aux regards
D'un liquide miroir la glace crySTALLINE.

Ce vin, dont l'aspect seul enchante le bûveur, [cruë;
N'est pas d'un bourgeon foible une humeur froide &
Autant que la couleur en réjouit la vûë,
Autant en plaît au goût l'agréable saveur.

Taisez-vous, envieux, dont la langue cruelle
Veut qu'ici sous les fleurs se cache le venin:
Connoissez la Champagne, & respectez un vin,
Qui des mœurs du climat est l'image fidelle.

Non, ce jus, qu'à grand tort vous osez outrager,
De nuages fâcheux ne trouble point la tête,
Jamais dans l'estomac n'excite de tempête,
Il est tendre, il est net, délicat & léger.

Il s'ouvre dans les reins une facile route,
Il n'y fait point germer de sable douloureux,
Et n'y prépare pas, séducteur dangereux,
Par l'attrait du plaisir le tourment de la goutte.

Vers la fin du repas, à l'approche du fruit,
(Car on doit ménager une liqueur si fine)
Aussi-tôt que paroît la Bouteille divine,
Des Graces à l'instant l'aimable Chœur la suit.

Parmi les conviez s'élève un doux murmure.
Le plus stoïque alors se déride le front.
Beaune alors cede à Rheims, & confus de l'affront,
Cherche loin du buffet une retraite obscure.

Equitable Censeur, je veux bien toutefois,
 Bourgogne, t'accorder l'estime qui t'est dûe,
 Pourvu qu'à l'avenir une honte ingénue
 Te force à rendre hommage au Nectar Champenois.

Mère des vins moëlleux, c'est toi, je le confesse,
 Qui d'un teint languissant corriges la pâleur,
 Qui versant dans les corps une douce chaleur,
 Sçais égayer ensemble & nourrir la vieillesse.

Mais, ne croi pas te faire un mérite éclatant
 D'ôter au Laboureur le souci de la Taille,
 D'animer le Soldat dans le champ de bataille:
 Un simple vin de Brie en feroit bien autant.

O vous, puisque le Ciel, par un heureux présage,
 De la paix aujourd'hui nous promet le retour,
 Anglois, de vos sterlins hâtez-vous dès ce jour
 De venir dans nos ports faire un meilleur usage.

Au lieu d'avoir si loin conduit tant de guerriers,
 Disposé tant d'affauts, & formé tant de lignes,
 Hélas ! à moindres fraix, des trésors de nos vignes
 Vous pouviez sans péril enrichir vos celliers.

Ciel, fais que désormais, puni de sa folie,
 Quiconque insultera l'honneur du Sillery,
 N'abreuve son gosier d'autre vin que d'Ivry,
 Ou d'un Cidre éventé ne suce que la lie !

Fin du Tome premier.

CATALOGUE DE LIVRES

Imprimez chez JEAN NEAULME, ou
dont il a Nombre d'Exemplaires.

Architecture de Palladio, fol. 4 Tom. 2 vol. fig. Hays 1728.
en très grand pap.

- - - - - de Vignole, par A. C. Daviler, avec un Sup-
plement, contenant toutes les Corrections & Augmentations
qui y ont été faites par le Sr. le Blond. La Haye 1730 - 1738.
in 4. 3 vol.

- - - - - Idem, le Supplement du Sr. le Blond, séparé-
ment, avec 25 nouvelles Figures, in 4. 1738.

Avantures de Telemaque, avec de magnifiques Figures, in fol.
& in 4. Amsterd. 1734.

Burnet, Histoire des Révolutions d'Angleterre, contenant ce
qui s'est passé de plus secret depuis le Rétablissement de Char-
les II. jusqu'à la fin du Regne d'Anne I. précédée d'un Récit
Préliminaire des Evenemens sous le Regne de Jacques I.
Charles I. & sous l'Usurpation de Cromwel, in 4. 4 tom.
2 vol. fig. Hays 1735.

- - - - Idem, 4. 4 vol. fig. en grand papier *ibid.*

- - - - Idem, la Continuation à part, 2 vol. 4. Hays 1735.

- - - - Idem, en grand papier.

Bibliothèque Orientale, ou Dictionnaire Historique, Géographi-
que, & Genealogique, de tous les Etats Orientaux, par d'HER-
BELOT: Nouvelle Edition, augmentée non seulement des Ré-
marques Critiques de divers Sçavans, mais même d'Additions
très-considérables de Mr. VISDELLOU, Vicaire Apostolique à la
Chine, & avec différentes Cartes Geographiques, 2 vol. in fol.
sous la Presse.

- - - - - de Campagne, ou Amusemens de l'Esprit & du
Cœur, in 12. 8 vol. la Haye 1735 - 1738.

*Beroemde en Gedenkwaardige Rechts - zaaken, met de Vonnissen
die 'er over gegeven zyn: Verzameld door den Heere Gayer de
Pitaval, uit het Fransch vertaald door P. le Clercq. 2 Deelen
's Hage 1737. & 1738. in 8.*

*Boerhaave Elementa Chemia qua anniversario labore decuit, in
Publicis Privatique Scholis, cum Tabulis aeneis. Lugd. Batav.
1732. 4. 2 vol.*

- - - - - *Opuscula Omnia, Hagæ 1738.*

Causées célèbres & intéressantes; avec les Jugemens qui les ont dé-
ciderés; par Pitaval, Edition plus ample que celle de Paris. On
y a ajouté un Traité de la Dissolution du Mariage, pour Cau-
se d'Impuissance, la Haye 1738. 11. vol. in 8.

C A T A L O G U E.

- Cauge* (Caroli du Fresne 'Domini du) *Glossarium ad Scriptores media & infima Latinitatis*, 6 vol. Paris. 1735.
- Casselli Lexicon Heptaglotton*, Hebraicum, Chaldaicum, Syriacum, Samaritanum, Aethiopicum, Arabicum, conjunctim; & Persicum, separatim, Londini 1669. in folio.
- Dissertations curieuses sur différens Sujets*, composées par M. Huet, Evêque d'Avranché, & recueillies par l'Abbé Tilladet, 2 vol. 12. 1710.
- Dictionarium Universale Latino-Gallicum*, 8. Hagæ 1731.
- Egaremens du Cœur & de l'Esprit*, ou Mémoires de Mr. de Meilcourt, par Crebillon Fils, 3 vol. in 12. la Haye 1738.
- Ephésiaques de Xenophon Ephésien*, ou les Amours d'Anchie & d'Abrocomas, la Haye 1736 in 12.
- Erasmi Colloquia, cum Notis Variorum*, 1729. in 8.
- St. Ephraim Syrus, Græcè*, Oxonii 1709. in folio.
- Etrene Chrétienne*, 8.
- Fabri* (Basilii) *Thesaurus Eruditionis Scholastica, seu Lexicon Latino-Germanico-Gallicum, post Buchneri, Cellarii, Gravii, & Stubelii Operas, ex ultima Jo. Matthia Gesneri Locupletatione*, Lipsiæ 1735. 2 vol. in folio.
- Græca Lingua Dialecti, in Schola Regia Westmonasteriensis Usus, recognita Operâ Mich. Maistais. Praefationem & Appendicem ex Apollonii Dyscoli Fragmento inedito addidit J. F. Reitzius*, Hagæ Comitum 1738. in 8.
- Grammaire Françoisse & Angloise*, par Rogissart, Haye 1738. 8.
- Histoire Metallique des XVII. Provinces des Pais-Bas*, depuis l'Abdication de Charles-Quint, jusqu'à la Paix de Bade en MDCCXVI. traduite du Hollandois de Gerard van Loon, fol. 5 vol. fig. Haye 1732.
- - - - - Idem, grand papier.
- - - Histoire de la Sulcane de Perse, Contes Turcs, la Haye 1736. in 12.
- - - du Vicomte de Turenne, par le Chevalier de Ramsay, enrichie de Cartes & de Plans des Sieges & des Batailles, la Haye 1735. in 8. 4 vol. avec Figures.
- - - du même, par feu Mr. l'Abbé Raguenet: Ouvrage qui caractérise parfaitement bien son Héros, la Haye 1738. in 8. 2. vol. avec Medailles.
- - - des Révolutions de Hongrie, contenant une Histoire générale de ce Royaume, mais particulièrement des Mouvements qui l'ont agité au dedans & au dehors, où les Droits des Hongrois & ceux de la Maison d'Autriche sont discutez avec beaucoup de Force & d'Intelligence: on y trouve plusieurs Pièces curieuses & originales, sur-tout le fameux Manifeste de Constantin Veracius, qui n'a jamais paru en François, auquel sont joints les Memoires de la Guerre & des principales Avantures du feu Prince Ragotzki, écrits par lui-même, la Haye 6 vol. in 12. 1738.

Hif-

C A T A L O G U E.

Histoire (Nouvelle) d'Angleterre, en Anglois & en François,
par Demandes & Réponses. Tirée des plus fameux Historiens
Anglois. Troisième Edition, corrigée & augmentée, *la Haye*
1718. in 12.

Justini, Philosophi & Martyris, Apologia dua, & Dialogus
cum Tryphone Judae, cum notis & emendationibus Nyoni
Thiribis, Gr. & Lat., Londini 1722. in folio.

Lettres (trois) Pastorales de l'Evêque de Londres aux Fidèles de
son Diocèse, contre les Libertins & Incrédules; avec un Pré-
servatif contre l'Incrédulité, 8. 4 Parties. *Haye 1732.*

Liturgie, ou Formulaire des Prières Publiques, à l'Usage de
l'Eglise Anglicane, 12. *Londres 1729.*

Lettres (Nouvelles) Persannes, 2 vol. *Haye 1735.*

- - - & Négociations des Comtes d'Étrades & d'Avaux,
9 vol. 12. *Haye 1719.*

La Vie de Marianne, ou les Aventures de Madame la Comtesse
D***, par Marivaux, 8 Parties, avec fig. 8. *Haye 1735-1738.*

Mémoires pour servir à l'Histoire de la Grande Bretagne sous les
Regnes de Charles II., de Jaques II., de Guillaume III. &
Marie II., & d'Anne I. : avec une Introduction, concernant les
Regnes de Jaques I., Charles I., & Cromwel, par Burnet,
12. 6 vol. *Haye 1735.*

- - - Idem, la Continuation à part, 3 vol. 12. 1735.

- - - d'Omer de Talon, Avocat Général en la Cour du Par-
lement de Paris, contenant toutes les Affaires qui se sont pas-
sées du temps du Cardinal de Retz, 8 vol. 12. *Haye 1732.*

- - - du Marquis de Fieux, par le Chevalier D. M., *Haye*
1735. 4 vol. 12.

Mentor (le) Cavalier, ou les Illustres Infortunés de notre Siè-
cle, par le Marquis d'Argens, *Londres 1736. 12.*

Méthode (Nouvelle) pour apprendre à bien lire & à bien or-
tographier, par Jean Palafret, *Haye 1737. 8.*

Mémoires du Marquis de Feuquieres, 4 vol. 12. *sous Presse.*

Marmora Oxoniensia, five Marmorum Arundellianorum, Seldo-
nianorum, aliorumque, cum Diversorum, maximè H. Prideaux
Commentariis, Editio nova à Mestario data, Londini 1732.
in folio, cum fig.

Négociations Secrètes touchant la Paix de Munster & d'Osna-
brug, ou Recueil général concernant ces Négociations, de-
puis le commencement en 1642., jusqu'à leur conclusion en
1648.; avec les Dépeches de M. Vaurorte, & autres Pièces au
sujet du même Traité jusqu'en 1654., inclusivement. *Ouvrage*
absolument nécessaire à tous ceux qui se pourvoient du Corps Di-
plomatique ou grand Recueil des Traitez de Paix, fol. 4 vols
Haye 1725.

- - - Idem, grand papier.

Nouveau Testament, gros Caractère, 8. *Haye 1735.*

A New

C A T A L O G U E .

- A New French Grammar, by Mr. Regiffard*, 8. Hage 1738.
 Nouvelles Decouvertes en Médecine, par Marconnay, 12. 1735.
 Oeuvres de Clement Marot, avec les Notes de l'Abbé Langlet du Fresnoy, 6 vol. 12. Hage 1731.
 - - - - - Idem, 4 vol. 4.
 Origine de la Grandeur de la Cour de Rome, & de la Nomination aux Evêchez & Abbayes de France, par M. l'Abbé de Vertot, Hage 1737. in 12.
 Payfanne (la) Parvenuë, ou les Memoires de Madame la Marquise de L. V., par le Chevalier D. M., Hage 1736- 1738. in 12. 12 Parties.
 Paris, où le Mentor à la Mode, par le Chevalier D. M. in 8. 3 Parties. 1737.
 Philosophe (le) Anglois, ou Histoire de Cleveland, Fils naturel de Cromwell; écrite par lui-même, Hage 1738. 6 vol. 12 avec fig.
 Poësies Spirituelles de Malaccal. 8.
 Remarques Historiques & Critiques sur l'Histoire d'Angleterre de Rapin Thoyras, par Tyndal, & l'Abregé Historique des Actes Publics d'Angleterre de Rymer, fait par Rapin Thoyras, avec des Notes Critiques de Tyndal, 4. 2 vol. Hage 1733.
 Recueil de Chançons Choïfies, le premier Couplet Noté, & le Recueil de Canrâtes, à l'ufage des Amateurs de la Muſique, 12. 7 vol. Hage 1735.
 Semaine Sainte. 8.
 Spectacle (le) de la Nature, ou Entretiens ſur les Particularitez de l'Histoire Naturelle, qui ont paru les plus propres à rendre les Jeunes Gens curieux, & à leur former l'Eſprit, 6 Tomes 3 vol. fig. Hage 1736. 12.
 Sultanes de Guzarate, ou les Songes des Hommes éveillés; Contes Mogols, Hage 1736. in 12. 2 vol.
 Saturnales (les) Françoises, par M***. Paris 1736. 12. 2 vol.
Schouwtoncel der Natuur, of Samenspraaken over de byzonderheden der Natuurlyke Historie, die men bequaamtſt geoordeelt heeft om den jongen lieden leerzucht in te boezemen en hun verſtand op te leiden. Uit het Fransch vertaald door P. le Clercq, eerſte en tweede Deel, in 8. met plaaſten. 's Hage 1737.
Titi Livii Patavini Historiarum Libri qui extant, Interprete Juſtiano Florido, in Uſum Delphini, 4. 6 vol. Parisiis 1679.
 Voyages de Cornelle le Brun au Levant, en Moſcovie & en Perſe, Hage 1732. 5 vol. in 4.
 - - - - - Idem, grand Papier.
 - - - - - faits principalement en Aſie, dans les XII. XIII. XIV. & XV. Siècles, par Pierre Bergeron, Hage 1736. in 4. 2 vol.
Vita (de) & Robuſteſtis Sereniſſima Principis Maria, Svecorum Regina, Francia Dotaria à S. Jæbb., Londini 1725. in fol. 2 vol.



John Robertshaw

25.2.1987

12 vols

[ZAH.]

862970







